J 2

Die katholische Missionsmethode in China in neuester Zeit ‹1842-1912›

Geschichtliche Untersuchung
über Arbeitsweisen,
ihre Hindernisse und Erfolge

von
Johannes Beckmann
Professor und Doktor der Theologie



Verlag des Missionshauses Bethlehem Immensee ‹Schweiz› 1931

Die katholische Missionsmethode in China in neuester Zeit (1842-1912)

Geschichtliche Untersuchung
über Arbeitsweisen,
ihre Hindernisse und Erfolge

von

Johannes Beckmann

Professor und Doktor der Theologie



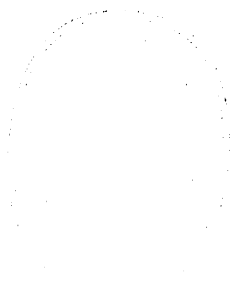
Verlag des Missionshauses Bethlehem Immensee (Schweiz) 1931

IMPRIMATUR

Curiae, 8. IX. 31

Georgius, Ep. Cur.

Fl. Camathias
libr. censor



Inhaltsverzeichnis

Quellen und Literatur

(Die Abkürzungen sind in alphabetischer Reihenfolge mit aufgenommen und erklärt.)

Allier, Raoul, Les Troubles de Chine et les Missions Chrétiennes. Paris, 1901.

A. M. Z. = Allgemeine Missionszeitschrift (prot.).

Annales C. M. = Annales de la Congrégation de la Mission ou Recueil de lettres édifiantes écrites par les prêtres de cette Congrégation employés dans les Missions Etrangères. Paris, 1834 ff.

A. O. M. = Acta Ordinis Minorum. Collegium S. Bonaventurae ad Claras Aquas (Quarracchi) prope Florentiam, 1882 ff.

A. P. F. = Annales de l'association de la Propagation de la Foi. Lyon, 1827 ff.

Aubry, Correspondance = Correspondance du Père Jean B. Aubry des Miss. Etrangères, Missionnaire au Kouy-tcheou, Docteur en Théologie, ancien Directeur au Grand Séminaire de Beauvais. Lille, 1886.

— — Christianisme = Etudes sur le Christianisme, la Foi et les Missions Catholiques dans l'Extrême-Orient. Paris, 1896.

— — Les Chinois chex eux, Lille, 1892.

Aufhauser J. B., Meine Missionsstudienfahrt nach dem fernen Osten. Religiös-kulturelle Streiflichter zum nahen und fernen Orient. München, 1927.

Boell, Paul, Le Protectorat des Missions Catholiques en Chine et la Politique de la France en Extrême-Orient. Paris, 1899.

Brandt, M. von, Dreiunddreißig Jahre in Ostasien, 3 Bände. Leipzig, 1901.

Broullion, R. P., Mémoire sur l'état actuel de la mission du Kiang-Nan, 1842—1855. Suivi de lettres relatives à l'insurrection de 1851—1855. Paris, 1855.

Bulletin Catholique de Pékin.

Carlassare, Mgr. Vinc. Epiphanius (Vic. Apost. de Hupe Orientalis), Missionarius Instructus ad ministerii sui officia rite implenda. Tomus I. Editio secunda. Hongkong, 1905.

Castaing, J. H., Vie de Mgr Faurie, Membre de la Société des Missions Etrangères, Vicaire Apostolique de Kouy-tcheou. Paris-Bordeaux, 1884.

Caubrière, Synthesis Decretalium sinarum e Decretis Regionalium Synodorum ab anno 1803 ad annum 1910 habitarum in Sinis necnon aliquibus Documentis ab anno 1784 ad annum 1884 a S. C. de P. Fide editis seu approbatis a J. M. Caubrière, Missionario Apostolico in Mandchuria Meridionali redacta. Editio secunda. Hongkong, 1928.

Chardin, P. Pacifique O. F. M., Les Missions Franciscaines en Chine. Paris, 1915.

Civezza, P. Marc. da, O. F. M., Operazioni dei Frati Minori circa la propagazione della fede. Cronaca compilata dal P. M. da Civezza. Anno I—IV. Roma, 1860—1866/67. Zitiert nach der französischen Uebersetzung. Annales des Missions Franciscaines. Traduites de l'Italien. 6 vol. Louvain, 1862—1866.

Colomban, Eudore de, Zéphyrin Guillemin, évêque de Cybista, Préfet Apostolique de Canton (1814—1886). Macao, 1919.

Coll. Com. Syn. = Collectanea Commissionis Synodalis, Peiping, 1928 ff.

Cordier, Henri, Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps anciens jusqu'à la chute de la dynastie mandchoue. T. IV. Paris, 1920.

— — Histoire des Relations de la Chine avec les Puissances Occidentales, 1860—1902. 3. Vol. Paris. 1901/02.

Correspondant.

C. R. = Compte-Rendu des travaux de la Société des Missions Etrangères. Paris.

C. P. F. = Collectanea S. Congregationis de Propaganda Fide seu decreta, instructiones, rescripta pro Apostolicis Missionibus. 2 Vol. Romae, 1907.

C. S. A. = El Correo Sino-Annamita, ó Correspondencia de las Misiones del Sacrado Orden de Predicadores en Formosa, China y Tung-king,Manila, 1866 ff.

Daems, Mgr C., Le Credo prêché aux néophytes. Hongkong, 1910.

— — Le Décalogue prêché aux néophytes. Hongkong, 1922.

Danicourt, E. Y., Vie de Mgr Danicourt de la congrégation de la Mission, évêque d'Antiphelles, Vicaire Apostolique du Tché-kiang et du Kiang-sy. Paris, 1889.

D'Elia, Pascal, S. J., Catholic Native Episcopacy in China. 1300-1926. Shanghai, 1927.

Drochon, Jean Emm., Un chevalier apôtre. Célestin Godefroy Chicard, Missionnaire au Yunnan. Paris, 1891. (Eine mehr romanhafte als historische Biographie, die nur durch eingestreute Briefauszüge einigen Wert erhält.)

E. M. M. = Evangelisches Missionsmagazin (prot.).

Fabrègues, Mgr, Adjumenta pro Regimine Missionum. Vicariatus Apostolicus Tché-ly Centralis. Pao-ting-fou, 1914. (Im Titel fehlt der Name des Verfassers, ich zitiere aber der Einfachheit wegen nach ihm.)

Fauvel, A. A., Nos Missionnaires patriotes et savants. Paris, 1901.

Favier Mgr A., Pékin, histoire et description. Lille, 1900.

Franke, O., Ostasiatische Neubildungen. Beiträge zum Verständnis d. pol. und kulturellen Vorgänge im fernen Osten. Hamburg, 1911.

Franziskaner-Missionen, Jahresberichte, 1907 ff.

Freinademetz = P. Joseph Freinademetz S. V. D. Sein Leben und Wirken. Zugleich Beiträge zur Geschichte von Südschantung. Von Aug. Henninghaus S. V. D., Apost. Vikar von Südschantung. Zweite Auflage. Yenchowfu, 1926.

Gaillard, Louis S. J., Nankin, port ouvert. (Variétés Sinologiques, 18). Shanghai, 1901.

Gentili, Fr. Tommaso Maria O. Pr., Memorie di un Missionario Domenicano nella Cina. 3 vol. Roma, 1887.

Gonnet = Un demi-siècle d'apostolat en Chine. Le Révérend Père Joseph Gonnet de la Compagnie de Jésus. Par Emile Becker S. J. Troisième édition. Ho-kien-fou, 1916.

Guillemin, Zéphyrin Mgr, Etat de la Mission du Kou-ang-tong (Canton), Chine, exposé au Saint Père Léon XIII. Rome, 1881. (Abgedruckt bei Colomban, Zéphyrin Guillemin, Macao, 1919, 442—462).

Grentrup, Theodorus S. V. D, Jus Missionarium. T. I. Steyl, 1925.

— — Theodor, Dr., Die Missionsfreiheit nach den Bestimmungen des geltenden Völkerrechtes, Berlin, 1928.

Hongkong 1875 = Synodus Vicariatus Hongkonensis. Hongkong, 1875.

Hospital, Mgr O. S. A., Notas y Escenas de Viaje. Cartas del Extremo Oriente. Misiones Augustinianas de China, Barcelona, 1914.

Hübner, Alex. Freih. von, Ein Spaziergang um die Welt. Leipzig, 1889. (Drei Teile in einem Band.)

Huc, M., Le Christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet. T. IV. Paris, 1858.

Huonder, Anton S. J., Der einheimische Klerus in den Heidenländern. Freiburg, 1909.

Joly, Léon, Le christianisme et l'Extrême-Orient. 2 vol. Paris, 1907.

Kervyn, L., Méthode de l'apostolat moderne en Chine. Hongkong, 1911.

Kiang-Nan. — La Compagnie de Jésus en Chine. Le Kiang-Nan en 1869, relation historique et descriptive par les missionnaires. Paris, 1869.

Kiangnan. — La Mission du Kiangnan. Les trois dernières années, 1899—1901. Zikawei, 1902.

K. M. = Die Katholischen Missionen. Freiburg, 1873 ff.

Lanessan, J. L. de, Les Missions et leur protectorat. Paris, 1907.

Lange, P. Vitalis O. F. M., Das Apostolische Vikariat Tsinanfu. Franziskanische Missionsarbeit in China. Werl, 1929.

— — Praxis Pastoralis pro Missionariis in Sinis. Werl, 1930.

Latourette, K. S., A History of Christian Missions in China. New York, 1929.

Launay, Adrien, Histoire générale de la Société des Missions Etrangères. Paris, 3 vol., 1894.

Launay, Adrien, Mémorial de la Société des Missions Etrangères. 1re partie avec supplément. Paris, 1912.
— — Monseigneur Verrolles et la Mission de Mandchourie. Paris, 1895.
— — Mission du Kouy-tcheou. 3 vol. Paris, 1907/08
— — Mission du Kouangsi. Paris, 1903.
— — Mission du Kouangtong. Paris, 1917.

Leboucq, Fr. X., Monseigneur Edouard Dubar, de la compagnie de Jésus, évêque de Canathe, et la Mission Catholique du Tchély-Sud-Est, en Chine. Paris, 1880.

Le M. C. = Le Missioni Cattoliche. Milano, 1872 ff.

Lemire, La Trappe en Chine. Paris, 1892.

Lemmens, P.Leonh.O.F.M., Geschichte der Franziskanermissionen. Münster, 1898.

Leroy, P. Henri S. J., En Chine, au Tchély-Sud-Est. Lille, 1900.

Li Hung Tschang, Memoiren des Vizekönigs Li Hung Tschang, ins Deutsche übertragen von M. von Hagen. Berlin, 1915.

Limagne, M., Les Trappistes en Chine. Paris, 1910.

Lin Shao-Yang, A Chinese Appeal to christendom concerning Christian Missions. London, 1911.

Louvet, Louis Eugène, Les Missions catholiques au XIXe siècle. Lille, Paris. s. d. (1898).

Manuale S.M. = Manuale in usum Missionariorum Vicariatus Apostolici Schantung Meridionalis. Editio quarta. Yenchowfu, 1910.

M.C. = Les Missions Catholiques. Bulletin hebdomadaire de l'œuvre de la Propagation de la Foi. Lyon, 1868 ff.

Mémoires C. M. = Mémoires de la Congrégation de la Mission. T. II. et III. Paris, 1912.

Mém. Cotta = Mémoire (Denkschrift) des Lazaristen P. Cotta vom 6. Febr. 1917 an die Propaganda. Ausgabe in Maschinenschrift. (Vgl. Z. M. 1923, 179 ff.)

Mém. Lebbe = Mémoire des Lazaristen P. Vinz. Lebbe an die Propaganda. Ausgabe in Maschinenschrift s. d. (Vgl. Z. M. 1923, 114 ff.)

Moidrey, Jos. de, S. J., La Hiérarchie Catholique en Chine, en Corée et au Japon. 1307—1914. (Variétés Sinologiques, 38). Changhai, 1914.

Monita ad Missionarios S. C. de Propaganda Fide. Hongkong, 1893.

Monita ad Missionarios Provinciae Nankinensis. Zi-Ka-Wei, 1899.

Monita ad Missionarios Vicariatus Hongkonensis. Hong-Kong, 1877.

Mouton, P. Xavier, Jésuite Missionnaire. Par les PP. Debesse et Carré S. J., Paris, 1912.

Neujahrsgruß. (Jahresbericht der Steylermission Südschantung.)

Othon de Pavie O. F. M. Trente mois en Chine. Le P. Apollinaire Dufrançois de Manciet O. F. M. Miss. Apost. décédé à Tchéfou (Chine) le 21 mai 1904. Vauves, 1905.

Parvae Regulae Missionis Honan Septentrionalis. 1907. (Verfasser Msgr. Johannes Menicatti.)

Pieper, R., Unkraut, Knospen und Blüten aus dem blumigen Reich der Mitte. Steyl, 1900.

Primum Concilium Sinense anno 1924 a die 14 maii ad diem 12 junii in ecclesia S. Ignatii de Zi-ka-wei celebratum. Acta — Decreta et normae — Vota etc. Zi-ka-wei, 1929.

Piolet, J. B., S. J., Les Missions catholiques françaises au XIXe siècle. III. vol. Chine et Japon. Paris s. d.

Ponenza, 1881 = Sacra Congregazione de Propaganda Fide Ponente l'Eminentissimo e Reverendissimo Signor Cardinale Gaetano Alimonda. Ristretto con sommario e voto sulle deliberazioni Sinodali dei Vicari Apostolici delle cinque regioni ecclesiastiche dell'impero Cinese. Dicembre 1881. (Voto 324 pp; Sommario 56 pp; Decreta V Syn. 148 pp.)

Reiffert, J. C., Zehn Jahre in China. Erlebnisse, Erfahrungen und Reisen. Paderborn, 1896.

R. H. M. = Revue d'histoire des Missions. Paris, 1924 ff.

R. C. = Relations de Chine. Revue trimestrielle. Paris, 1903 ff.

Relations de la Mission de Nankin. I. 1873/74. Changhai, 1875. II. 1874/75. Changhai, 1876. (Es erschienen nur diese beiden Bände.)

Reynaud, Mgr, C. M., Vic. Apost. du Tché-kiang, Une autre Chine. Abbéville, 1897.

Ricci, P. Giov. e Porta, P. Ercolano O. F. M., Storia della Missione Francescana e del Vicariato Apostolico del Hunan Meridionale. Dalle sue origini ai giorni nostri. Bologna, 1925.

Richthofen, Ferd. Frh. von, Tagebücher aus China, ausgewählt und herausgegeben von E. Tiessen. 2 Bände. Berlin, 1907.

Rizzolati, Lettere = Orazione in encomio dell'Illssimo e Rssimo Mons. Fr. Giuseppe Rizzolati per Dr. Pietro Fabrizi. Aggiunta la Collezione delle Lettere scritte dallo stesso Prelato durante la Missione. Portigruaro, 1864.

Rouger, Mgr, Notice sur Mgr Franç. Adrien Rouger, Vic. Apost. du Kiangsi-Méridional, décédé à Paris le 31 mars 1887. Paris, 1889.

Schmidlin, Jos., Missions- und Kulturverhältnisse im fernen Osten. Eindrücke und Erlebnisse von meiner Missionsstudienreise im Winter 1913/14. Münster, 1914.

— — Katholische Missionslehre im Grundriß. 2. Aufl. Münster, 1923.

— — Katholische Missionsgeschichte. Steyl, 1925.

— — Das gegenwärtige Heidenapostolat im fernen Osten. Bd. I. Ostasien (Japan und China), Münster, 1929.

— — Ostasiatische Missionsmethoden. Z. M. 1915, 17 ff.

Schwager, Friedr. S. V. D. Missionsrundschau: China. Z. M. 1912, 138 ff, 207 ff, 307 ff.

Sentenac, J. Th., Monseigneur Jean-Baptiste Anouilh, de la congrégation de la Mission, évêque d'Abydos et Coadjuteur de Pékin, premier Vicaire Apostolique du Tchély Occidental. Toulouse, 1895.

Servière, Jos. de la, S. J., Histoire de la Mission du Kiangnan. (Jésuites de la Province de France, Paris.) 2 vol. s. l. s. d. (Zi-ka-wei, 1914).

— — Croquis de Chine. Paris, 1912.

Statuta Conventus Missionariorum Missionis Mandchuriae habiti in districtu Chaling anno 1881. Pekini, 1881.

Steyler Missionsbote. Steyl, 1873 ff.

Streit P. Robert O. M. I., Bibliotheca Missionum. Bd. I. Grundlegender und allgemeiner Teil. Münster, 1916.

Summa Decretorum Synodalium Su-tchuen et Hongkong. Hongkong, 1910.

Synoden. Die Regionalsynoden werden wie folgt zitiert: z. B. II. Hongkong, III, 5 = Zweite Regionalsynode von Hongkong, III. Kap. (oder III. Sessio oder III. Titulus) articulus 5. Während die Synoden von drei Regionen nach den Orten benannt werden, wo sie stattgefunden haben (Peking, Hankow und Hongkong), mache ich wie andere auch mit denen der 2. und 4. Region eine Ausnahme, da bei ihnen die Tagungsorte wechselten, zitiere daher einfach Sutchuen und Shansi (obwohl zwei Synoden der 2. Region in Schensi stattfanden). Die einzelnen Ausgaben der Synoden sind in Kapitel I angegeben.

Synodus Vicariatus Sutchuensis, anno 1803 habita. Hongkong, 1918.

T'ang Leang Li, China in Aufruhr. Leipzig, 1927.

Thomas, Pékin = A. Thomas, Histoire de la Mission de Pékin depuis l'arrivée des Lazaristes jusqu'à la Révolte des Boxeurs. Tirage privé, 1926.

Tragella, G. B., L'infanticido e la S. Infanzia con particolare riguardo alla Cina. Milano, 1920.

Walter, P. Dr. Gons. O. M. Cap., Veranlassung und Beweggrund der Bekehrungen im Apostolischen Vikariat Tsinchow (China). Z. M. 1927, 205 ff.

Wolferstan, Bertr. S. J., The Catholic Church in China, From 1860 to 1907. London, 1909.

Ybañez, Mgr. Coelestinus, Directorium Missionariorum. Editio secunda. Barcinonae, 1921.

Z. M. = Zeitschrift für Missionswissenschaft. Münster, 1911 ff.

Einleitung.[1]

Hatte die chinesische Mission auch unter den Folgen der Französischen Revolution und der Napoleonischen Kriege zu leiden, so war die Missionsarbeit im Reiche der Mitte doch nie unterbrochen worden, wenn auch die Zahl der Missionare arg zusammenschmolz. Um 1835 war die Mission eingeteilt in drei Bistümer und drei Vikariate. Das Apostolische Vikariat Schansi umfaßte die Provinzen Schansi, Schensi, Kansu und Huquuang und wurde betreut von den italienischen Franziskanern nebst einigen französischen Lazaristen in der Provinz Hupe (dem Norden von Huquuang). Es zählte 2 Bischöfe, 5 europäische Missionare, 17 einheimische Priester und 60 000 Christen. Das Vikariat Szetschwan mit den Provinzen Szetschwan, Kweitschu und Jünnan war Wirkungsfeld der Pariser Missionare mit 2 Bischöfen, 9 europäischen Missionaren, 30 einheimischen Priestern und 50 000 Christen. Das Vikariat Fukien versahen in den Provinzen Fukien und Kiangsi die spanischen Dominikaner, in Tschekiang französische Lazaristen mit 2 Bischöfen, 5 europäischen Missionaren, 9 einheimischen Priestern und etwa 30 000 Christen. Von den portugiesischen Bistümern Makao, Nanking und Peking hatte nur Nanking einen Bischof. Französische Lazaristen wirkten in den Diözesen Nanking und Peking, während Makao nur von einheimischen Priestern versehen wurde.[2] Verfolgungen und ruhige Zeiten lösten in den einzelnen Gebieten einander ab, so daß die Mission trotz aller Bedrängnisse immer wieder einigen Fortschritt zu verzeichnen hatte.

Durch das Eingreifen der Westmächte wurde China genötigt, den Europäern Schutz zu gewähren und damit begann nach dem Vertrag von Nanking 1842 auch für die Mission eine neue Zeit, zumal durch den französisch-chinesischen Vertrag von Whampoa auch der Schutz der Religion und Missionare, wenigstens für die fünf freien Häfen, gesichert war.[3] Bis zu den neuen Verträgen von Tientsin (1858) und Peking (1860) suchte die Mission sowohl nach der organisatorischen wie nach der persönlichen Seite hin, dort durch neue Aufteilung des gewaltigen Gebietes, hier durch Verstärkung und Heranziehung neuer Missionare, die chinesische Kirche neu zu bilden, bzw. weiter auszubauen. 1841 wurde Hongkong Apostolische Präfektur, 1844 Schansi und Honan, 1846 Nord-Kiangsi, Kweitschu und Tibet, 1856 Nord-Tscheli, West-Tscheli, Südost-Tscheli, Kiangnan, Ost-Szetschwan und Süd-Hunan Apost. Vikariate, 1858 Kwantung Ap. Präfektur und 1860 Süd-Szetschwan Ap. Vikariat. Die portugiesischen Bistümer waren

---

[1]) Dieser Ueberblick über die Geschichte der kath. Mission in China im 19. Jahrhundert bietet nur die Hauptdaten in gedrängter Kürze, soweit sie zum Verständnis der Methode in dieser Periode notwendig erscheinen.

[2]) A. P. F. X, 93—95. Die Zahlen für die portugiesischen Bistümer in dieser Zeit sind nicht bekannt. A. P. F. XII, 333 geben für 1839 folgende Zahlen: für Makao 52 000, für Peking 50 000, für Nanking 40 000 Christen. Die Gesamtzahl der Christen wird zwischen 250 000 und 300 000 gewesen sein. Vgl. Latourette, 182 f; Schmidlin, Missionsgeschichte, 465.

[3]) Vgl. weiter unten S. 14 f.

dadurch aufgehoben.[4]) Die bereits in China tätigen Orden verstärkten ihre Reihen, so die Franziskaner, Dominikaner, Pariser und Lazaristen. 1841 hielten dann die ersten Jesuiten wiederum ihren Einzug in China, um allmählich die Vikariate Kiangnan und Südost-Tscheli zu übernehmen. 1858 begannen ferner die Missionare des Mailänder Missionsseminars ihre Tätigkeit in Hongkong.[5])

Das Fortschreiten der kath. Mission war trotz der Verträge doch des öftern gehindert durch heftige Verfolgungen. Sie umfaßten nicht das Gesamtgebiet der Mission, sondern beschränkten sich auf einzelne Missionsdistrikte. So tobte 1846—1848 eine furchtbare Verfolgung in Huquuang, wo die beiden Bischöfe Rizzolati und Novella gefangen und abgeführt, chinesische Priester, Katechisten und Seminaristen gefangen und gefoltert wurden.[6]) Im folgenden Jahre war die Mandschurei Schauplatz heftiger Angriffe gegen die Mission, die den Apostolischen Vikar Msgr. Verrolles zur Flucht nötigten.[7]) 1850 wurden in einigen Teilen Szetschwans die Christen belästigt, ausgeplündert und der Tortur unterworfen,[8]) während Kwangsi und Kwantung in diesem und in den folgenden Jahren durch Aufstände der Ureinwohner und Räuberbanden an der Verbreitung des Evangeliums gehindert waren.[9]) In Jünnan wurde 1850 der Pariser Missionar Vachal mit seinem Katechisten gefangen und ins Gefängnis geworfen, wo er starb.[10]) Während dann die eigentliche Verfolgung der Christen nachließ und nur die drohenden Gefahren die Missionare beängstigten und nicht zur vollen Entfaltung ihrer Kräfte kommen ließen, hatte die Mission noch mehr zu leiden unter den Mohammedaneraufständen der Jahre 1852—1854.[11]) 1852/53 machte ein Bürgerkrieg in Huquuang jedes missionarische Wirken unmöglich,[12]) während im Norden die Mission verhältnismäßig ruhig arbeiten konnte. Doch meldet auch Msgr. Chiais aus Schensi, daß Christen von Mandarinen immer wieder eingekerkert würden, wenn diese auch nicht mehr, wegen der kaiserlichen Edikte, wie früher die Todesstrafe und Verbannung zu verhängen wagten.[13]) In Peking stellte sich Msgr. Mouly selbst den Mandarinen, um dadurch ihre Wut von den Christen abzulenken und diese zu befreien. Er wurde gemäß der Verträge dem französischen Konsul in Schanghai ausgeliefert, konnte jedoch bald wieder in sein Apostolisches Vikariat zurückkehren.[14])

Alle diese vereinzelten Drangsale und Verfolgungen wurden übertroffen durch die Leiden der Mission anläßlich der sogenannten Taipingrebellion, 1850—1864. Der Führer der Bewegung, ein Schullehrer vom Stamme der Hakka namens Hung Syu-tsuen, glaubte durch eine Vision zum Herrscher Chinas bestimmt zu sein. Im Anfang eine Schwarmgeistererscheinung, die sich aus Teilen des Neuen Testamentes (der Führer war ehemaliger amerikanischer Missionsschüler) und heidnischem Konfuzianismus eine neue Religion gebildet, wurde sie bald zu einer stetig anschwellenden politischen Bewegung,

---

4) Moidrey, La Hiérarchie cath. passim.
5) Moidrey l. c. 188, 202.
6) Lemmens, Gesch. der Franziskanermissionen, 151.
7) A. P. F. XXIV, 111 ff.
8) Ebd. XXIII, 257 ff.
9) Ebd. XXIV, 33 ff, 60 ff, 268 ff; XXV, 337 ff.
10) Ebd. XXIV, 66, 255 ff, 261 ff.
11) Ebd. XXV, 6 ff, 329 ff; XXVIII, 131 ff.
12) Ebd. XXV, 141 ff, 286 ff, 292 ff, 303 ff; XXVI, 109 ff.
13) Ebd. XXIII, 227 ff.
14) Ebd. XXVII, 143 ff; Thomas, Pékin, 288 ff.

die ihren Höhepunkt 1853 in der Eroberung Nankings hatte.[15]) Die katholischen Missionen hatten in doppelter Hinsicht darunter zu leiden, zunächst durch die Mordtaten und Brandschatzungen der Aufständischen, die sich bis vor die Tore Schanghais erstreckten, dann außerhalb des eigentlichen aufständischen Gebietes durch das Mißtrauen der kaiserlichen Regierung, da man die Christen auf gleiche Stufe mit den Rebellen stellte.[16]) Erst nach längerem Zögern griffen die europäischen Mächte, England und Frankreich, zugunsten der kaiserlichen Regierung in den Kampf ein, England, um seinen Opiumhandel zu schützen, Frankreich, um die Ermordung des Pariser Missionars Chapdelaine in der Provinz Kiangsi zu sühnen,[17]) wandten sich dann bald gegen die kaiserliche Regierung selbst und erzwangen die Verträge von Tientsin 1858 und Peking 1860.[18])

Die beiden neuen Abmachungen mit der chinesischen Regierung hatten für die Mission den Erfolg, daß nun vertragsmäßig für das ganze Reich Missionsfreiheit gewährleistet war, wenn auch da und dort die ausführenden Organe den Befehlen nur sehr langsam nachkamen. Die aufsteigende Entwicklung der katholischen Missionen zeigte sich wiederum in Vermehrung der Missionsgebiete und im Zuzug neuer Missionskräfte. 1870 wurde Hupe in die Vikariate Ost-, Nordwest- und Nordost-Hupe zerlegt, ferner wurden neu gebildet: 1874 die Zentral-Mongolei als Ap. Vikariat, 1875 Kwangsi als Ap. Präfektur, 1878 Nord-Kansu, 1879 Nord-Hunan und Süd-Kiangsi, 1882 Nord-Honan, 1883 Amoy, Ost-Mongolei und West-Mongolei, 1885 Süd-Schantung und Nord-Kiangsi, 1887 Süd-Schensi als Ap. Vikariate, 1888 Ili als Mission, 1890 Süd-Schansi, 1894 Ost-Schantung, 1898 Nord-Mandschurei, 1899 Ost-Tscheli als Ap. Vikariate, 1905 Süd-Kansu, 1906 West-Honan als Ap. Präfekturen, 1910 Kintschang (Kanton), Zentral-Tscheli und West-Tscheli, 1911 Nord-Schensi und 1912 Küsten-Tscheli als Ap. Vikariate.[19]) Gleichzeitig trafen verstärkende Missionskräfte ein, so 1865 die belgischen Missionare von Scheut für die Mongolei und für Kansu, 1869 die Mailänder Missionare für Honan, 1879 die spanischen Augustiner der philippinischen Provinz für Nord-Hunan, 1882 die deutschen Missionare des göttl. Wortes (Steyler) für Süd-Schantung, 1885 die Missionare des Seminars Peter und Paul von Rom für Nord-Schensi und 1882 die Missionare von Parma für Nord-Honan.[20]) Die Gesamtzahl der europäischen Missionare betrug 1912 1503.[21]) Dazu kamen seit dem Jahre 1848 die verschiedenen Hilfskräfte der Schwesternkongregationen.[22]) Auch der einheimische Klerus nahm zu an Zahl und Qualität. Huonder zählt für 1890 erst 171,[23]) Hoffmann für 1912 bereits 721 einheimische Priester.[24]) Mit der Zahl der Arbeitskräfte stieg

---

[15]) Vgl. Oehler, Die Taiping-Bewegung, Gütersloh, 1923; Richter, Das Werden der christl. Kirche in China, 1927, 89 ff; Servière, Kiangnan, I, 255 ff; Broullion, Mémoire, 255—483 (Lettres relatives à l'insurrection); Cordier, L'Extrême-Orient bei Lavisse et Rambaud, Histoire Générale, XI, 719 ff; Latourette, 282 ff.

[16]) Vgl. neben Servière und Broullion A. P. F. XXVIII, 424 ff, XXIX, 379 ff; XXXIII, 132 ff (Bericht von Msgr. Guillemin): Latourette, 299 ff.

[17]) Cordier bei Lavisse et Rambaud, XI, 725 ff; Launay, Hist. Générale, III, 331 ff.

[18]) Vgl. S. 15.

[19]) Schmidlin, Missionsgeschichte, 468 ff; Moidrey, passim.

[20]) Schmidlin l. c.; Moidrey.

[21]) Z. M. 1914, 42.

[22]) Väth, Die Frauenorden in den Missionen, 1920, 58 f; Gesamtzahl 1912 1195 (Z. M. l. c.).

[23]) Huonder, Einh. Klerus, 186.

[24]) Z. M. 1914, 42.

auch die der Christen. Für 1870 schätzte Louvet die Zahl der Christen auf 369 441, Werner 1885 auf 558 980, die offizielle Statistik der Propaganda 1896 auf 532 448,[25]) Hofmann 1912 auf 1 431 258.[26])

Auch innerlich war die Mission erstarkt durch die Einteilung in fünf Regionen und die regelmäßig wiederkehrende Abhaltung der Regionalsynoden.[27])

Doch war die Entwicklung keine sichere, ruhige. Die Linienführung wies starke Kurven auf, hier mehr, dort weniger. Zumal die Mandarine in den weiter entlegenen Provinzen suchten durch alle möglichen Schikanen das Missionswerk zu erschweren.[28]) Verschiedene Einrichtungen der Mission gaben zudem diesem Haß immer wieder neue Nahrung, wie die Waisenhäuser, die Spendung der hl. Oelung, der hl. Kommunion etc. Der Aberglaube war eben so groß, daß Anschuldigungen auf Kindermord, auf Medizinbereitung aus Kinderaugen, auf unsittliche Gottesdienste ohne weiteres Glauben fanden und bis auf den heutigen Tag in den entlegenen Provinzen noch Glauben finden. So kam es immer wieder zu einzelnen Aufständen gegen die Mission, ganz abgesehen von der verhaßten Exterritorialität der fremden Missionare.[29])

Die Christen- und Fremdenfeindlichkeit erreichte in dieser Zeit ihren Höhepunkt in zwei Ereignissen, dem Blutbad von Tientsin 1870, und den Boxerwirren um die Jahrhundertwende. In Tientsin hatten sich die Verleumdungen gegen das Werk der hl. Kindheit gerade im Jahre 1870 verdichtet, als die Schwestern bei einer Kinderseuche viele kranke Kinder aufnahmen und sie vor ihrem schnellen Tode tauften, zudem schienen Mandarine und Literaten eine Gelegenheit gesucht zu haben, ihrem aufgespeicherten Fremdenhaß Luft zu machen. Die furchtbare Tat geschah am 21. Juni. Es fielen ihr neben dem französischen Konsul und weitern Europäern von der Mission der Lazarist Chevrier, der einheimische Lazarist Vinzenz Ou und 10 Schwestern zum Opfer. Die Sühne, die für diese Bluttat von den europäischen Mächten gefordert wurde, bestand in der Entsendung eines außerordentlichen Gesandten nach Paris, welcher der französischen Regierung die Entschuldigungen der chinesischen überbrachte, in der Todesstrafe für 17 Personen und in der Zahlung von 250 000 Taels für die vom Unglück Betroffenen. Später wurde noch eine Sühnekirche erbaut mit kaiserlicher Inschrift, in der die Tat bereut und die Bestrafung der Mörder angeordnet wurde.[30])

Die Folge dieser harten Sühneforderung war zunächst ein stiller, aber stetig zunehmender Haß, ferner das Memorandum der chinesischen Regierung

---

[25]) Bei Latourette, 329.

[26]) Z. M. 1914, 42.

[27]) Vgl. S. 11 f.

[28]) Noch in einem Brief vom 19. III. 1876 konnte der Pariser Missionar Aubry schreiben: «Mais dans ce malheureux Se-Tchouan, on est prisonnier entre ses quatre murailles, ou, si l'on voyage, on est prisonnier dans sa chaise bien fermée; car si on montre le nez, si on est aperçu, vite la foule s'amasse, vous dévore des yeux, rit à se tordre; commence à vous insulter, et voilà une émeute.» (Correspondance, 46.) Und weiter: «Il faut vous dire, que dans toute la Chine, on déteste l'Européen, on l'insulte et on se moque de lui...» Ebd. 48.

[29]) Latourette, 346 ff, der eine Reihe Verfolgungen, Ueberfälle und Morde aufführt.

[30]) Vgl. Notices et documents sur les prêtres de la Mission et les filles de la charité, massacrés le 21 Juin 1870... par un prêtre de la Mission, Paris, 1895; Cordier, Hist. des relations, I, 324—390.

vom Jahre 1871 an die Vertreter der fremden Mächte, das im Grunde nichts anderes bezweckte als Aufhebung des Protektorates und Abschaffung jeder Exterritorialität.[31]) Es stellte 8 Forderungen auf, die sich bezogen auf die Waisenhäuser, Entlassung aller Schwestern aus China, Verbot des Gottesdienstbesuches für Frauen, Anpassung der Missionare an die Gebräuche des Landes, Vorsicht bei Aufnahme der Christen, Meldung derselben an die Beamten, Beachtung des Fengtschui (des Wind-Wassergesetzes) bei Kauf von Grundstücken und Bauten und allgemeine Unterordnung unter das chinesische Gesetz. Der Schluß lautete: «Die Regelungen, welche wir vorschlagen, sind der tiefste Ausdruck unseres festen Willens, die Missionare zu schützen, und enthalten keine Feindseligkeit. Wenn diese sich bemühen, sich ihnen anzupassen, so wird das gute Einvernehmen aufrecht erhalten werden können. Wenn anderseits die Missionare diese Regeln als Attentat auf ihre Unabhängigkeit und ihre Gebräuche auffassen, können sie darauf verzichten, ihre Religion in China zu predigen.» Es folgt dann noch ein Hinweis auf die gleiche Behandlung christlicher und nichtchristlicher Untertanen als Ausdruck ihrer Loyalität. Artikel für Artikel wurde das Memorandum vom französischen Gesandten de Rochechouart zurückgewiesen,[32]) ebenso von der amerikanischen und englischen Gesandtschaft.[33]) Die Erwiderung von seiten der katholischen Missionare übernahm der Pariser Missionar Genevoise.[34])

Durch die schroffe Ablehnung der von der chinesischen Regierung gemachten Vorschläge, weiter durch die ständige Intervention der französischen Gesandtschaft zugunsten der Mission und durch die auf ihren Druck hin gestellten Sühneforderungen[35]) nahm der Fremdenhaß beständig zu, genährt durch in ihren Interessen getroffenen Mandarinats- und Literatenkreise. Diese unterstützten und schürten die ebenfalls gegen die Fremden gerichteten Geheimbünde, zumal die der «Boxer». Letztere hatten in der Provinz Schantung ihren Ursprung, waren wohlorganisiert und gingen schließlich im Jahre 1900 blutig gegen die Christen vor, wohl im Einverständnis mit der Kaiserin Tsu Hsi, der Stütze aller reaktionären Elemente. Die Christen bewährten sich in dieser furchtbarsten und ausgedehntesten aller Verfolgungen meist gut, so in Schantung, dann in Tscheli, wo in Petang Msgr. Favier seine Gemeinde mit einer kleinen Schar französischer Soldaten gegen die fanatische Menge verteidigte, und endlich in Schansi, wo allein 3 Bischöfe, 11 Priester, 7 Schwestern und 9 000 Christen den mordenden Horden zum Opfer fielen. Nicht in der gleichen Schärfe griff die fremden- und christenfeindliche Bewegung auch über auf die Mandschurei, Mongolei, auf Honan, Hunan, Tschekiang und Schensi. Sie wurde niedergeschlagen durch das gemeinsame Vorgehen der Westmächte und Japans unter Führung des Grafen von Waldersee. China hatte eine Indemnitätssumme von insgesamt 450 Millionen Taels zu zahlen.[36])

[31]) Vgl. den Text bei Cordier, Hist. d. rel. I, 416 ff; Gentili, Memorie, III, 290 ff.

[32]) Cordier l. c. 430 ff.

[33]) Cordier l. c. 436 ff.

[34]) In seiner Schrift: Le Memorandum chinois ou violation du Traité de Pékin. Exposé et réfutation par un missionnaire de Chine, Rome, 1872. Auch die protestantischen Missionen schlossen sich diesem Widerspruch an. Vgl. E. M. M. 1871, 374 ff; 1872, 153 ff, 382 ff.

[35]) Vgl. die Darlegungen über die Missionsprotektorate und die Prozesse.

[36]) Vgl. Steiger, China and the Occident. The Origin and Development of the Boxer Movement. New Haven, 1927 mit der S. 317—333 verzeichneten Literatur.

Nach diesem Schlage, der gegen alle Fremden und die Mission im besondern gerichtet war, konnte letztere sich verhältnismäßig schnell erholen. Wohl flackerte da und dort noch einmal die Volkswut auf, wie in Kiangsi durch die berüchtigte Nantschang-Affäre 1906, [37]) in der Mongolei und Szetschwan, [38]) doch allgemein herrschte Ruhe, so daß die Mission sich gedeihlich entwickeln konnte.

Auch die Revolution von 1911/12 konnte an dieser Sachlage wenig ändern, wenn auch wiederum durch Unruhen und Räuberbanden manche Missionsgebiete in Mitleidenschaft gezogen wurden. Die neue Verfassung proklamierte die Religionsfreiheit und gab dadurch den feindlichen Gegensatz zum Christentum grundsätzlich auf; denn die durch die Verträge erzwungene Religionsfreiheit war von den chinesischen Behörden doch nie recht anerkannt worden. Allgemein herrschte bei den Missionaren eine optimistische Stimmung, die sich auch in der freudigen Missionsarbeit der kommenden Jahre äußerte, die durch den Weltkrieg wohl gehemmt, nicht aber unterbrochen wurde. [39])

Für Schansi A. Völling, Die Christenverfolgungen in Nord-Schansi, Trier, 1911; für Peking vor allem Planchet, Documents sur les martyrs de Pékin pendant la persécution des Boxeurs. 2 vol. Pékin, 1922.

[37]) Annales C. M. 1906, 47 ff. Franke, Ostasiatische Neubildungen, 172.

[38]) Latourette, 536 f.

[39]) Vgl. Latourette, 543 ff; Z. M. 1914, 37 ff; Kavanagh, Catholic Missions and the Chinese Republic, San Francisco s. a.

I. KAPITEL:
Schwierigkeiten und allgemeine Bemühungen um die Methode.

1. Der Mangel an Einheit und Versuche, denselben zu beheben.

Um die Methode der chinesischen Mission recht würdigen zu können, müssen verschiedene Umstände erwogen werden, zunächst solche, die überhaupt ein methodisches Vorgehen erschwerten, dann solche, die ein geschlossenes, von der Gesamtmission einzuhaltendes Verfahren hinderten.

Nach den Verfolgungen der ersten Jahrzehnte, in denen sich keine besondere Methode bilden konnte, kam die Zeit der Missionsfreiheit, wenigstens für einen Großteil des Missionsgebietes. Diese Periode wurde zunächst benutzt, die noch vorhandenen Christen zu stärken und die Christengemeinden neu zu beleben. Dem Heidentum als solchem gegenüber verhielt man sich vollständig passiv. Man ging nicht darauf aus, neue Eroberungen für den Glauben zu machen, sondern begnügte sich gewöhnlich mit den wenigen Neuchristen, die durch irgendeinen Umstand der Kirche zugeführt wurden.

In den 60er Jahren bemerken wir einen merklichen Umschwung, von dem hier nur einige Beispiele genannt sein sollen: Msgr. Faurie in Kweitschu,[1]) Msgr. Languillat in Kiangnan [2]) und Msgr. Anouilh in Tscheli [3]) begannen damit, die Heidenbekehrung systematisch in die Hand zu nehmen. Auch andere Missionsobern bemühten sich immer mehr um die direkte Heidenbekehrung, sodaß von diesem Zeitpunkt an auch methodische Erwägungen und Bestimmungen zahlreicher werden. Mißerfolge bei der eingeschlagenen Taktik, ferner in manchen Gebieten immer noch der empfindliche Priestermangel brachten es aber mit sich, daß nicht die Gesamtmission hinter diesem aktiven Vorgehen stand, sondern dies Sache hervorragender Führer war und die Mehrheit passiv blieb. So schreibt Frh. von Richthofen 1869 von den Franziskanern in Tsinanfu: «Die hiesigen Missionare sagen, daß das Suchen nach Bekehrungen nichts nütze; sie meinen, man müsse warten, bis sich Taufkandidaten melden. Man unterrichtet sie über Schöpfung und Erlösung, gibt ihnen ein apologetisches Buch in die Hand, belehrt sie weiter und tauft sie schließlich. Es scheint mir, daß die hiesigen Missionare wesentlich Pfarrer für die bestehenden Gemeinden sind.» [4]) Zum gleichen Schluß kommt M. von Brandt in seinem Urteil über die Gesamtmission. Er stellt die Methoden der Protestanten und Katholiken einander gegenüber und sagt von den letzteren: ihre Methoden «sind die alten, sehr ruhigen, die als erprobt und vervollkommnet und daher als stereotyp angesehen werden. Man hört selten, daß ein neuer Anlauf genommen oder neue Anstrengungen gemacht oder neue Plätze von unsern katholischen Freunden besetzt werden. Was sie vor hundert Jahren getan haben, tun sie heute

---

[1]) Castaing, Faurie, 305 ff.

[2]) Servière, Kiangnan, II, 120 ff.

[3]) Sentenac, Mgr. Anouilh, 393 ff.

[4]) Tagebücher aus China, I, 177. Aehnlich seine Beobachtungen über die Franziskaner in Hunan. ebd. 407.

und an den alten Plätzen... Sie füllen eine Stellung aus, die mehr der eines Geistlichen zu Hause entspricht, dessen Gemeinde seine ganze Zeit beansprucht.» [5])

Was diese Laienbeobachter aussprechen, trägt P. Lebbe einige Jahrzehnte später in noch schärferem Tone vor. Die herrschende Richtung bezeichnete er als «école négative», die nicht nur keine positiven Bekehrungsarbeiten leiste, sondern auch andere direkt davon abhalte. [6]) Zu gleichen Resultaten kommt auch der 1919 zum Visitator ernannte Apostolische Vikar von Kanton, Msgr. de Guébriant, im Jahre 1911: Der Geist der Eroberung fehle. Er müsse vor allem wieder in den Seelen lebendig werden und den Missionar durchdringen. Er klagt sogar darüber, daß es Missionen gebe, in denen sich niemand darauf verlege, Katechumenen zu gewinnen, und wenn sie von selbst kommen, «wäre es ja schlimm, sich nicht darum zu kümmern, aber mehr aus Besorgnis als aus Freude. Wenn dies von der Tätigkeit eines Missionars herkommt, vor allem eines jungen, findet sich bald einer, der ihn zensuriert...» [7])

So verstehen wir, daß das, was für einen Missionar eigentlich selbstverständlich ist, immer und immer wieder von maßgebender Seite eingeschärft werden mußte. 1883 erinnerte die Instructio der Propaganda die Apostolischen Vikare an die Pflicht der Heidenbekehrung; [8]) voran ging die erste Synode von Schansi, [9]) ihr folgte die dritte Synode von Hongkong, [10]) während von den Handbüchern nur das von Ybañez die Apostolischen Vikare auf ihre Pflichten in dieser Richtung hinweist. [11]) Diese Pflicht wird im Handbuch für Kiangnan auf jeden einzelnen Missionar aus-

[5]) 33 Jahre in Ostasien, III, 93 f. Allerdings schränkt der Beobachter seine allgemeinen Bemerkungen insofern ein, als er zugibt, daß die Methode selbstverständlich nach Ort und Umständen verschieden sei. Ebd. 95.

[6]) Mém. Lebbe, 13 ff. «A cette école appartient la majorité des Vicariats: la vie de haut en bas, si c'est une vie, est léthargique: aucun plan d'évangélisation, aucun examen du camp ennemi, aucune étude des possibilités d'offensive; et aussi: «Pour le moment, il n'y a rien à faire!... l'heure de Dieu n'est pas venue... il n'y a qu'à prier...» Je dirai sans cruauté ni persiflage que ces derniers mots sont aussi négatifs que le premier. Que de fois, ayant eu l'honneur de rencontrer un Evêque ou un missionnaire, et lui demandant où en était la propagation de la foi chez lui, j'ai reçu cette invariable réponse: C'est mort...» Zum Schlusse führt er noch das Zeugnis Kard. Dougherty's an, der nach einem Besuch der Hauptmissionszentren China's zum gleichen Resultat gekommen sei.

[7]) Nach ZM, X, 120.

[8]) «Sed quum Gentilium conversio ad Christum Dominum, in cujus cognitione vita aeterna omnium hominum sita est, finis praecipuus missionum existat, ad eam toto animo intendere Vicarii Apostolici conentur.» (C. P. F. II, 1606, VIII.)

[9]) I. Shansi, II. Die Apostolischen Vikare haben eine doppelte Pflicht: die Sorge für die Christen und die andere «non minoris certe momenti», Christus den Heiden zu verkünden.

[10]) III. Hongkong (I, 1,4) «licet, ut boni pastores, de Christianorum salute sint solliciti, non impar tamen habere debent studium quoad infidelium conversionem. Totis ergo viribus promovere novas missiones, et opera debent instituere quae Gentilium conversioni judicarent accommodata.»

[11]) «Ipsis enim cura omnis proxime incumbit Fidei propagandae, in eisdem praesertim spem amplificationis suae habet Ecclesia repositam.» (Ybañez, Directorium, 17). Noch schärfer sind die Worte, die Msgr. Menicatti zur Betonung dieser Pflicht findet: «Vae ergo nobis! Si de juribus dignitatis plus solliciti quam de nostris officiis, incuria et desidia nostra una tantum anima aeternum pereat! Haec enim stabit ante divinum Judicem contra nos: **judicium terribile iis qui praesunt fiet!!!...**» (Parvae regulae, 12 f).

gedehnt, der nicht als vollwertiger Missionar angesehen wird, wenn er nicht seine ganze Kraft einsetzt, auch Heiden für den Glauben zu gewinnen.[12])

Ein Hemmschuh für die Entwicklung der Mission und damit auch der Methode war fernerhin in einzelnen Missionen die doppelte Jurisdiktion oder Zugehörigkeit, indem die Missionare einerseits Missionare, anderseits aber auch Ordensleute waren. Bei den Pariser Missionaren bestanden diesbezüglich keine Schwierigkeiten, da sie als Weltpriester nur ihrem Apostolischen Vikar unterstellt waren. In den Missionen der Franziskaner, Dominikaner und Lazaristen war die Sache insofern erleichtert, als hier gewöhnlich das Amt des Apostolischen Vikars und das des Ordensobern in derselben Person vereinigt waren. Die Lazaristen suchten allerdings etwaigen Mißbräuchen durch einen Visitator vorzubeugen, der in Schanghai residierte, in Ordensangelegenheiten über den einzelnen Apostolischen Vikaren stand und jedem Missionar zugänglich war.[13]) Schwieriger wurde die Lage für die Jesuiten, welche 1841 kamen und nicht als geschlossene Truppe ein Missionsgebiet übernahmen, sondern einem andern Bischof, Msgr. de Besi, unterstellt waren. Hart stießen hier die Meinungsverschiedenheiten des Missions- und Ordensobern, P. Gotteland, und des Apostolischen Vikars aufeinander und verhinderten ein ersprießliches Zusammenarbeiten.[14]) Die Zwistigkeiten endigten damit, daß sich 1848 Msgr. de Besi veranlaßt sah, seine Demission einzureichen und P. Gotteland sich für sein Verhalten von der Propaganda einen schweren Verweis zuzog.[15]) Im selben Jahre hatte auch die Propaganda folgende Bestimmung erlassen: «Excepta interna disciplina regulari, missionarios religiosos quoad omnia negocia et directionem Missionum sub jurisdictione vicariorum Apostolicorum esse; et ad mentem. Mens est: Che si faccia particolarmente sentire che se il missionario religioso deve considerarsi legato da una doppia obbedienza verso il Capo della Missione cioè, e verso il Superiore Regolare, la prima deve essere la preponderante, e quindi nel conflitto deve vincere, e non paralizzarsene l'effetto coll'esigere l'osservanza de la seconda.» Aber auch damit waren die Schwierigkeiten nicht beseitigt, sondern sie ließen erst nach, als Nanking 1856 als Bistum aufgehoben und das an seine Stelle getretene Apostolische Vikariat den Jesuiten ganz anvertraut wurde.[16]) In der Folgezeit wurde die Angelegenheit in der Jesuitenmission, aber auch in anderen Missionen so geregelt, daß neben dem Apostolischen Vikar noch ein Missionar von den Ordensobern für die internen Ordensangelegenheiten aufgestellt wurde.[17])

---

[12]) «Omnibus debitores sumus, et ille non esset plene Missionarius qui contentus Sacramenta ministrare Christianis, non contenderet, juxta vires et talentum a Deo acceptum, reddere Christo Domino praeter numerum fidelium quos accepit adhuc magnum lucrum paganorum quos Christianis addiderit.» (Monita Nank. 35).

[13]) Gonnet, 43.

[14]) Servière, Kiangnan, I, 96 ff. Charakteristisch für beide Parteien sind die Aussprüche von Msgr. de Besi: «Les jésuites ne sont pas venus au Kiangnan comme jésuites, mais comme missionnaires!» P. Gotteland: «Un jésuite est jésuite avant d'être missionnaire.» Ebd. I, 98 f.

[15]) Ebd. I, 159 ff. Allerdings waren auch sonst die Verhältnisse in Kiangnan sehr unklar. Vgl. Moidrey, 32. Thomas, Pékin, 142 ff.

[16]) Moidrey, 34. Die letzten Schwierigkeiten Msgr. Spelta's mit den Vätern der Gesellschaft Jesu bei Servière, Kiangnan, I, 221 ff.

[17]) Gonnet, 40 ff., wo die ganze Entwicklung, vor allem mit Berücksichtigung Tscheli's geschildert ist und die verschiedenen römischen Bestimmungen angegeben sind. Vgl. Freinademetz, 505 ff; Grentrup, Jus Mission. I, 43 f.

Neugeordnet und auf feste rechtliche Basis gestellt wurden die Verhältnisse durch die Konstitution Leo XIII. vom 8. Mai 1881, zunächst für die Bischöfe Englands und Schottlands bestimmt, aber durch apostolische Machtbefugnis auf andere Gebiete ausgedehnt.[18]) Das Dekret der Propaganda vom 1. September 1881 faßt in 8 Sätzen die geltenden Bestimmungen nochmals zusammen.[19])

Als weiter hindernder Umstand kommt vor allem die Zusammensetzung des Missionspersonals hinzu, das nicht nur aus verschiedenen Nationen, sondern auch aus verschiedenen Orden und Kongregationen bestand. Geht auch P. Cotta in seinem Memorandum zu weit, wenn er betont, daß es wohl religiöse Gesellschaften mit kosmopolitischem Charakter in nationalem Sinne gebe, aber in China keine existiere, die nicht in der Nachbargesellschaft eine Rivalin und Nebenbuhlerin sehe,[20]) so muß doch zugegeben werden, daß gewisse Eifersüchteleien immer wieder vorkamen und dadurch die Einheit der Mission schwer gefährdeten.[21]) Aber auch ohne Eifersucht mußte das allzu starke Betonen der Ordensindividualität unbedingt dazu beitragen, die Einheitlichkeit zu untergraben. Selbst der sonst so weitschauende und weitherzige P. Gonnet S. J. betont in seinen Instruktionen für die neuen Missionare, daß sie vor allem darauf bedacht sein sollten, nach dem Beispiel der alten Jesuitenmissionare vorzugehen. Ihre Geschichte, ihre Methoden und ihre Schriften müßten ihnen Richtschnur sein. «Hors de cette ligne point de salut pour nous!... Et dans la pratique, encore de nos jours, plus nous cherchons à leur ressembler, plus nos œuvres sont bénies du Ciel.» Der nächste Punkt seines Programmes gilt der eigentlichen Predigt. Christus und die Lehren des Evangeliums sollen verkündet werden, aber «de la manière dont notre Institut l'indique, sous peine de n'être pas un prédicateur Jésuite, qui doit avoir son cachet particulier...»[22]) Dieser Mangel an Einheit war es besonders auch, der dem Ueberprüfer der Aktion der 5 Regionalsynoden von 1880, Kardinal Alimonda, auffiel: die verschiedenen Schwierigkeiten der Mission ergäben vor allem auch eine unglaubliche Verschiedenheit in Theorie und Praxis, woraus nicht nur neue Verwirrung, sondern auch Hindernisse für den Fortgang des Missionswerks entstünden.[23]) Noch anläßlich einer Chinareise 1913/14 mußte Professor Schmidlin feststellen: «Es fehlt den katholischen Missionen in China, im Unterschied zu den indischen, nicht so sehr an den nötigen Mitteln als an

---

[18]) C. P. F. II, 1552.

[19]) C. P. F. II, 1558. Das Dekret fand vollständige Aufnahme in den Akten der III. Synode von Hongkong, I, 3. § 1.

[20]) Mém. Cotta, 55.

[21]) Vgl. Frh. von Richthofen, Tagebücher aus China, I, 174. «Um so unangenehmer fällt es auf, wenn man hier bei den Franziskanern (Schantung) noch immer jene Eifersucht auf die Jesuiten wahrnimmt, die früher so verhängnisvoll in der Missionsgeschichte von China gewesen ist. Ich brauchte nur die Jesuitenmissionen zu erwähnen, so gab sich die Eifersucht kund...» Zu den Rivalitäten und Streitigkeiten zwischen Jesuiten und Lazaristen vgl. Servière, Kiangnan, Gonnet und Thomas, Pékin.

[22]) Gonnet, 181 f.

[23]) Ponenza 1881, 323 «...il che produceva una incredibile varietà di opinioni e di pratiche, sicchè nuove cagioni di confusione e di ritardo ne venivano al progresso della Fede.»

einer einheitlichen, planmäßigen Orientierung und gegenseitigen Verständigung.»[24])

Verschiedenes wurde unternommen, in irgendeiner Form diese mangelnde Einheit herzustellen, sowohl von seiten der einzelnen Missionsobern, um wenigstens in ihrem Sprengel ein einheitliches Vorgehen zu erreichen, als auch von Seiten der Propaganda, um das Gesamtwerk der Glaubensverbreitung in China zu vereinheitlichen.

Die Missionare des Pariser Missionsseminars hatten bereits eine einheitliche Richtschnur in den Instructiones ad munera apostolica rite obeunda aus dem Jahre 1669,[25]) die immer wieder neu herausgegeben wurden und seit dem Jahre 1840 den Titel trugen: Monita ad Missionarios S. Congr. de Prop. Fide. Sind die Monita auch nicht auf chinesische Missionsverhältnisse zugeschnitten, so enthalten sie doch wertvolle Richtlinen für das missionarische Arbeiten, und immer wieder wiesen auch im 19. Jahrhundert die Missionsobern auf dies wertvolle Büchlein hin. Einzelne Apostolische Vikare taten ein Weiteres und gaben eigene methodische Anweisungen. In einem Rundschreiben von 1854 legt Msgr. Guillemin von Kanton besonderes Gewicht auf die Notwendigkeit der Einheit unter den Missionaren, zumal in den Leitsätzen, die er ihnen für ihr gemeinsames Arbeiten in dem Rundschreiben bot.[26]) In anderen Pariser Missionen fanden regelmäßige Beratungen der Missionare statt über den Fortgang der Missionsarbeit und die dabei anzuwendenden Methoden, die den Charakter einer Synode annahmen oder deren Resultate doch Gesetzeskraft für die betreffende Mission erhielten. So hielt 1859 der Apostolische Vikar von Jünnan, Msgr. Ponsot, drei Synodalsitzungen mit seinen Missionaren ab, von denen sich die zweite speziell mit der Heidenbekehrung und die dritte mit ihren Hindernissen befaßte.[27]) 1881 kamen die Missionare der Mandschurei unter Msgr. Dubail zusammen zur Beratung, deren Resultate in zwei Schriften niedergelegt sind.[28]) Msgr. Chouzy von Kwangsi berief 1892 seine Missionare und gab im selben Jahre noch seine Conseils aux nouveaux Missionnaires heraus.[29])

Auch bei den Lazaristen, die das zweitstärkste Kontingent an Missionaren stellten, finden sich solche Bemühungen. Msgr. Delaplace hielt vom

---

[24]) Missions- und Kulturverhältnisse, 61. «Was der Missionsforscher und Missionsfreund in diesem Konglomerat von Vikariaten und Gesellschaften neben den höheren Kulturbestrebungen am schmerzlichsten vermißt, ist, offen gesagt, das einigende Band, das, was die Protestanten «Kooperation» nennen...» Ebd. 119.

[25]) Ueber Geschichte und Inhalt vgl. Launay, Hist. Gén. de la Soc. des Miss. Etr., I, 97 ff; für die einzelnen Ausgaben Streit, I, 275.

[26]) «... cette unité de vues, cet ensemble d'action qui sont si nécessaires au progrès de la Mission et sans lesquels quoique nous fassions, nous n'obtiendrons jamais que des résultats sans conséquences...» (Colomban, Guillemin, 69).

[27]) Synodus Yunnanensis habita in Collegio immaculatae Conceptionis. (handschriftlich in 2 Exemplaren im Propagandaarchiv.) Vgl. Schmidlin, Z.M. XIII, 85.

[28]) Statuta Conventus Missionariorum Missionis Mandchuriae, Pekini 1881. Règlement de la Mission de Mandchourie, adopté à la réunion générale des missionnaires. Année 1881. Paris, 1882.

[29]) Nicht gedruckt, doch findet sich eine Analyse bei Launay, Kouangsi, 330 ff. Der Bischof betont vor allem die Einheit in der Methode. «Les nouveaux confrères apporteront une grande attention à s'instruire des coûtumes et des pratiques de la mission et à s'y conformer aussitôt dans l'intérêt de l'uniformité, au lieu de vouloir y substituer à leur guise, leurs manières de voir personnelles.» Ebd. 331.

6.—9. September 1868 in Tschekiang eine Synode ab,[80]) und nach Nord-Tscheli versetzt, im Jahre 1872 eine solche in Peking.[81]) Ein Missionshandbuch gab erst 1914 Msgr. Fabrègues heraus.[82])

Die Franziskaner besitzen vier Missionshandbücher, als ältestes die Praxis Missionariorum des Bischofs Rizzolati von Huquuang,[83]) worauf zum größten Teil auch der Missionarius instructus von Msgr. Vinz. Epiph. Carlassare von Ost-Hupe fußt,[84]) während Msgr. Ybañez von Nord-Schensi sein Directorium Missionariorum auch auf die römischen Bestimmungen und die Erlasse der einzelnen Synoden aufbaut.[85]) Für Schansi endlich verfaßte Msgr. Hofman einige Monita.[86])

Obwohl die Jesuiten erst 1841 wieder mit der Missionstätigkeit in China begannen, zeigen sich doch bald missionsmethodische Ansätze unter ihnen. Der erste Obere der neuen Missionare, P. Gotteland, gab in den 50er Jahren die Adminicula pro missionariis ad Kiamnam missionem heraus.[87]) Wahrscheinlich geht auf ihn auch die erste Fassung der Monita ad Missionarios[88]) zurück, aus denen sich später die Monita ad Missionarios Provinciae Nankinensis entwickelten.[89]) Einen speziellen Gegenstand der Methode, die Art und Weise, mit den Heiden zu verkehren, behandelt P. Sica.[40]) In diesem Zusammenhang verdienen vor allem auch die methodischen Anweisungen des P. Gonnet erwähnt zu werden, die teilweise P. Becker in seiner vortrefflichen Biographie verarbeitet hat.[41])

---

[80]) Die Akten wurden nach Rom gesandt, aber nicht behandelt. Sie finden sich im 3. Bd. der Ponenza 1874, 306 ff. Vgl. Ponenza, 1881, Voto, 5.

[81]) Synodus Vicariatus Tchely septentrionalis habita in civitate Pekinensi anno 1872, Pekini, 1878. Ihm verdanken wir auch die Epistolae Circulares Vicariatus Apostolici Pekini et Tchely septentrionalis, Pekini, 1879.

[82]) Adjumenta pro regimine Missionum, Paotingfu, 1914.

[83]) Praxis Missionariorum ad apostolicum ministerium rite exercendum in regionibus infidelium, praesertim Sinensium ... ad usum Missionariorum Clericorumque Huquuannensium, Hongkong, 1851. Inhalt: 1. Propaganda, 2. Apostolische Vikare, 3. Instruktion der Propaganda von 1659, 4. De necessitate constituendi ubique Clerum indigenam, 5. De disciplina Missionariorum in Apostolico Ministerio exercendo, 6. De Parochiarum et Christianitatum institutione, 7. De Sacramentis in genere Ecclesiarumque cultu, 8. Einzelsakramente. Vgl. Schmidlin, Z. M. XIII, 195. (Huquuang ist nicht Hongkong, sondern eine Vereinigung der Provinzen Hupe und Hunan.)

[84]) Missionarius instructus ad ministerii sui officia rite implenda... ad usum missionariorum sui Vicariatus. Napoli, 1901, 2. Aufl., Hongkong, 1905.

[85]) Quaracchi 1913, 2. Aufl., Barcelona, 1921. Vom gleichen Verfasser erschien ein Supplementum ad Directorium Missionariorum, Pekini, 1916.

[86]) Apostolicae facultates earumque commentarius cui accedunt Monita ad Missionarios Vicariatus Shansi Meridionalis, Pekini, 1892.

[87]) Nur lithographiert, 167 Seiten. Vgl. Streit, I, 760.

[88]) Monita ad Missionarios. Ratio vitae nostrae nos esse postulat homines mundo crucifixos et quibus mundus ipse crucifixus sit, homines novos qui suis affectibus exuerint ut Christum induerint etc. Nur lithographiert. «Aus dem II. Teil geht klar hervor, daß diese Monita aus dem apostolischen Vikariat Nankin, das den Jesuiten anvertraut ist, hervorgehen und wohl um 1845 geschrieben wurden für die Ordens- und die Weltpriester.» Streit I, 613, wo auch die Inhaltsangabe der Monita sich finden.

[89]) Shanghai, 1871 von P. de Cavalho. Weitere Auflagen erfolgten 1881, 1899 und 1918 (nach dem C. J. C.).

[40]) De ratione agendi cum Sinicis, Zikawei 1877. Nur lithographiert. (Streit, I, 680). Die Casus conscientiae, 1870, vom gleichen Verfasser, die 1906 schon in 4. Auflage vorlagen, haben wenig Bedeutung für die Missionsmethode.

[41]) Un demi-siècle d'apostolat moderne en Chine. Le Révérend Père Joseph Gonnet de la Compagnie de Jésus, Hokienfu, 1907, 3. Aufl., 1916.

Auch kleinere Gesellschaften weisen Versuche dieser Art auf. So versammelte 1875 Bischof Raimondi aus der Mailänder Missionsgesellschaft die Missionare seines Sprengels in Hongkong zu einer Synode, deren Resultate gedruckt vorliegen.[42] 1877 gab er auch die Monita ad Missionarios Vicariatus Honkonensis heraus,[43] während Msgr. Joannes Menicatti, ebenfalls aus der Mailänder Missionsgesellschaft, die Parvae Regulae Missionis Honan Septentrionalis veröffentlichte.[44] Auch der Steyler Bischof Anzer S.V.D. von Süd-Schantung gab seinen Missionaren Richtlinien in seinen Monita ad Missionarios Vicariatus Apostolici Schantung Meridionalis.[45]

Neben diesen schriftlichen Niederschlägen methodischer Bemühungen sind auch jene zu erwähnen, die keine schriftliche Fixierung gefunden haben, vor allem die in den meisten Missionen herrschende Gewohnheit, jährlich einmal die Missionare nicht nur zu Exerzitien, sondern auch zu Beratungen einzuberufen.[46] Leider fehlt über die Wirksamkeit dieser Konferenzen für die Entwicklung der Methode jede quellenmäßige Angabe. Vor den Konferenzen bestand in den meisten Missionen schon der sogenannte Missionsrat, der sich an anderen Orten erst aus den Konferenzen entwickelte. Aus den Quinquennalberichten der Apostolischen Vikare des Jahres 1870 wissen wir, daß in fast allen Missionen ein solcher Missionsrat bestand, den der Apostolische Vikar, der Provikar, der Rektor des Seminars, der Prokurator der Mission und an einigen Orten auch noch einige ältere Missionare bildeten. Wo der Rat nicht in dieser Form gebildet wurde, pflegte der Apostolische Vikar wenigstens mit einigen älteren Missionaren die Angelegenheiten der Mission zu beraten. Auf eine Anfrage aus dem Jahre 1874, ob ein solcher Rat wirklich in allen Missionen gebildet werden müsse, antwortete die Propaganda: «Affirmative in forma consultiva ex senioribus Missionum.» Die Antwort wurde jedoch nicht mehr ratifiziert.[47] Von den späteren Synoden hat nur die von Hongkong (1880) einen diesbezüglichen Beschluß aufgenommen.[48]

---

[42] Synodus Vicariatus Hongkoniensis habita in insula de Hongkong, 1875. Hongkong s. a.

[43] Hongkong, 1877. Inhalt: Synodus Vic. Hongk., p. 1; Statuta seu constitutiones Syn. Vic. Hongk., p. 4; De exercitiis pietatis a Missionaribus peragendis, p. 43; Instr. de Congr. de Prop. Fide de titulo ordinationis, p. 45; De casibus in Vic. Hongk. reservatis, p. 51; De vino pro Missa, p. 52; Instruzione della S. Congr. di Prop. sul binare la Messa, p. 53; Instr. S. C. S. Officii circa aliqua dubia a Vic. Apost. Prov. Sutchuen transmissa, p. 68; Instr. Supremae S. Congr. ad probandum obitum alicuius conjugis, p. 72; Canones et decreta S. Oecumenici Concilii Vaticani, p. III; Syllabus, p. XXI; Bulla «Ex quo», p. XXXII.

[44] s. l. (Mediolani) 1907.

[45] Puoly 1894. Weitere Auflagen 1896, Zining 1897, Yenchowfu 1910. Vgl. Freinademetz, 291 ff.

[46] Heute durch can. 303 für alle Missionen in irgendeiner Form vorgeschrieben.

[47] Ponenza, 1881, Voto, 21.

[48] I. Hongkong, I. «Statutum est conveniens esse et necessarium ex natura rerum et ex mandato S. Congregationis, ut episcopus habeat Consilium duorum vel trium ex Missionaribus prudentioribus, quos consulet in gravioribus rebus, et quorum erit illum adjuvare in regimine Missionis.» Dasselbe wiederholt II. Hongkong, XIV, 2. Ebenfalls von der Propaganda eingeschärft in der Instr. von 1883. C. P. F. II, 1606, V, 7. — Bei näherer Durchsicht der oben angeführten Einzelbestrebungen muß allerdings gestanden werden, daß die Klagen über passives Verhalten bei der eigentlichen Heidenbekehrung doch einigermaßen zu Recht bestehen. Die meisten der aufgezählten Synoden und Handbücher befassen sich fast ausschließlich mit der Seelsorge der gewonnenen Christen, und nur nebenbei werden auch einige methodische Anweisungen für die Heidenbekehrung gegeben.

Hinter den Einzelbestrebungen stand die römische Behörde, die Propaganda, nicht zurück. Zu wiederholten Malen versuchte sie durch Wort und Tat, das Werk der Heidenbekehrung in Fluß zu bringen und zu vereinheitlichen. Sie war es, die durch ihre Instruktion vom 23. November 1845 die vereinzelten Einzelsynoden anregte, indem sie die Missionsobern dazu ermahnte, um Einheit im Handeln und Denken herbeizuführen.[49]) Mit ihrer Gutheißung wurde die erste gemeinsame Synode von 6 Bischöfen unter Vorsitz von Msgr. Forcade, Apost. Vikar von Japan, vom 7. November bis 3. Dezember 1851 in Schanghai gehalten; die Akten der Synode wurden nach Rom gesandt, kamen aber leider nicht zur Verhandlung; in der Sitzung vom 21. Januar 1856 wurde ihre Beratung auf eine besondere Sitzung vertagt, die nicht mehr stattfand.[50]) 1860 ernannte Rom den ehemaligen Bischof von Nanking, Msgr. Spelta, zum Apostolischen Visitator der chinesischen Missionen; er visitierte die Vikariate Nanking, Tschekiang, Kiangsi, Honan und Hunan, mußte aber gesundheitshalber abbrechen und starb bald darauf in seiner Mission Hupe, deren erster Apostolischer Vikar er war.[51])

[49]) «Synodales saepe conventus celebrentur, unde maxime fiet, ut una eademque sit operariorum agendi atque administrandi ratio, et studiosissima animorum conjunctio: neque in illud etiam adlaborare grave sit, ut ad necessarium inter S. Sedem ac Missiones vinculum servandum, expeditiores, facilioresque communicationum viae in dies pateant.» (C. P. F. I, 1002, 8).

[50]) Ponenza, 1881, Voto, 4 f... «ma in seguito non si trova più menzione di questa riunione sinodale.» Die Akten sind enthalten im III. Bd. der Ponenza, 1874, 8—216; eine kurze Zusammenfassung der Beschlüsse findet sich bei Servière, Kiangnan I, 190 ff und Thomas, Pékin, 321 ff. — Vom 8.—26. Sept. desselben Jahres waren die Oberen der Lazaristenmissionen in Ningpo zusammengekommen, ohne schriftliche Bestimmungen für ihr gemeinsames Arbeiten herauszugeben. Thomas Pékin, 319 f. — Die Bemühungen der Propaganda um eine Synode aller Missionsobern des fernen Ostens, die 1849 oder 1850 in Hongkong stattfinden sollte, zeigen sich in einem Schreiben des Präfekten der Propaganda an die Missionsobern vom 29. Juni 1848 (Text bei Launay, Kouytcheou, I, 250 ff.). Sie stießen aber auf harten Widerstand seitens der Missionare nicht nur, weil Umstände des Ortes und der Zeit eine solche Versammlung gefährden würden, sondern weil man sich auch, wie der Apostolische Vikar von Kweitschu ausdrücklich hervorhebt, keinen Nutzen davon versprechen könne im Hinblick auf die verschiedenen Orden und Gesellschaften, die in China wirken und von denen jede ihre Methode als die beste ansehe. (Ebd., I, 254 ff.) Das Missionsseminar von Paris faßte die Meinungen seiner Missionsobern zusammen: «Si ce concile n'était vivement désiré par plusieurs de nos évêques et par la Propagande, nous ne pourrions nous défendre d'exprimer le vœu qu'il fut ajourné pour des temps meilleurs. Il nous ne semble pas sans inconvénients, dans les circonstances présentes, de déplacer tant de Vicaires apostoliques, pour les réunir en un seul point où ils seront en toute évidence et ne pourront manquer d'éveiller les soupçons de la politique ombrageuse du gouvernement chinois. Si les Européens n'ont plus à craindre de sa part les tortures et la mort, vous savez, comme nous, qu'il s'est réservé le droit de les exclure de son territoire. D'un autre côté, nous ne voyons aucune question grave de doctrine, de discipline ou d'administration qui demande la tenue d'un concile. La divergence de vues, les préjugés nationaux, l'esprit de Corps ne feront-ils point naître des difficultés là ou il n'y en avait pas auparavant? Comment ramener l'uniformité, quand chacun est persuadé que sa manière de penser et d'agir est la meilleure...?» (Ebd. I, 256.) Als Ersatz für diese große allgemeine Synode trat die von Schanghai ein. Ob das Frageschema, welches die Kongregation am 17. Oktober 1851 allen Apostolischen Vikaren zukommen ließ (Text bei Launay I, c. I. 260 ff), den Beratungen in Schanghai zugrunde lag, entzieht sich meiner Kenntnis.

[51]) Ponenza, 1881, Voto, 5. Die Akten sind enthalten im III. Bd. der Ponenza 1874, 247 ff. Vgl. Servière, Kiangnan, II, 78; Moidrey, 34. Von Pius IX. erhielt Msgr. Spelta einen Brief für den Kaiser von China, in welchem zunächst die Tugenden und Geistesgaben des Herrschers gerühmt, dann der Ueberbringer des

Ein weiterer Schritt wurde 1870 getan, als sich anläßlich des Vatikanischen Konzils die anwesenden Apostolischen Vikare China's zu einer eigenen Versammlung vereinten, um über die Lage der Mission und Mittel und Wege der Glaubensverbreitung zu beraten; 15 Missionsobere aus allen Teilen China's waren dabei anwesend.[52])

Doch erst, als nach den Wirren der 60er und 70er Jahre in Rom selbst etwas mehr Ruhe und Sicherheit eingetreten war, begann die Propaganda sich der chinesischen Mission systematischer anzunehmen. Nachdem schon 1843 den Apostolischen Vikaren die Pflicht der Berichterstattung mit Berufung auf das Dekret vom 20. September 1741 eingeschärft war,[53]) gab sie durch Rundschreiben vom 1. Juli 1877 ein neues Formular dafür heraus, das in einigen Punkten die Methode besonders berücksichtigte.[54])

Nachdem im Laufe des Jahrhunderts, zuletzt noch auf dem Vatikanischen Konzil, Versuche gemacht wurden, die kirchliche Hierarchie in China aufzurichten, um der Mission eine geschlossenere Einheit zu geben, wurde endlich 1879 durch Dekret vom 23. Juni als Ersatz dafür das Missionsgebiet in fünf Regionen aufgeteilt.[55]) Gleichzeitig mit Gutheißung der Neuein-

---

Briefes und alle Katholiken des Reiches dem kaiserlichen Wohlwollen empfohlen werden, indem auf die für das Reich segenspendenden Lehren des Katholizismus hingewiesen wird. Text: Juris pontificii de Prop. Fide Pars prima, Vol. VI (pars prima), 309 f. Es ist mir nicht bekannt, ob der Brief an seine Adresse kam.

[52] Msgr. Vérolles (Mandschurei), Desflèches (Ost-Szetschwan), Moccagatta (Schansi), Delaplace (Peking), Languillat (Nanking), Guerry (Tschekiang), Pinchon (West-Szetschwan), Pichon (Süd-Szetschwan), Faurie (Kweitschu), Zanoli (Hupe), Dubar (Südost-Tscheli), Cosi (Schantung), Gentili (Fukien), Pagnucci (Schensi), Guillemin (Kanton). Colomban. Guillemin, 311. Vgl. Launay, Kouytcheou II, 598 ff, wo auch die Resultate mitgeteilt sind; Servière, Kiangnan, II, 183 f.

[53]) C. P. F. I, 975.

[54]) C. P. F. II, 1473. Pflicht der Berichterstattung... 3. Ob einheitliches Vorgehen der Missionare? 7., 8. und 9. Einheimischer Klerus. 13. Ob Missionshandbuch (Directorium) vorhanden? 15. Ob Zusammenkünfte der Missionare? 20. Ob Mittel und Wege vorhanden, die Heidenbekehrung zu erleichtern? 42. Ob Katechumenate vorhanden und wie eingerichtet? 43. Was geschehen solle, damit die Katechisten größeren Nutzen für die Mission bringen?

[55]) C. P. F. II, 1524. Die Einteilung ist folgende:
1. Region: Tscheli, Mandschurei und Mongolei.
2. „ Schantung, Schansi, Honan, Schensi und Kansu.
3. „ Hunan, Hupe, Tschekiang, Kiangsi und Kiangnan.
4. „ Szetschwan, Jünnan, Kweitschu und Tibet.
5. „ Kwangtung, Kwangsi, Hongkong und Fukien.

Später kleinere Modifikationen, vgl. Moidrey, 234 f. In der Praxis erhoben sich gegen diese Einteilung manche Schwierigkeiten, sodaß bald auch andere Einteilungsvorschläge eingingen, so z. B. von Msgr. Bray, Apost. Vikar von Nord-Kiangsi, der im Anschluß an die 1. Synode der 3. Region schrieb, nachdem er vor allem auf die Schwierigkeiten des Apost. Vikars von Honan hingewiesen hatte: «Fieri ergo potest ut proponatur nova Regionum compositio; dico ego meam opinionem circa hoc, meo judicio, non quinque, sed quatuor tantum Regiones formari possent, ut infra:
I. Regio Septentrionalis: Tschely, Schantung, Shansi, Mongolei, Mandschurei.
II. Regio Occidentalis: Sutchuen, Kweitschu, Yünnan, Tibet, Shensi und Kansu.
III. Regio Centralis: Hupe, Hunan, Kiangsi, Honan.
IV. Regio Meridionalis: Kuantung, Kuangsi, Hongkong, Fukien, Tschekiang, Kiangnan.

Vgl. Ponenza 1881, Anhang, 87. Thomas, Pékin, 585 f, glaubt nach einer Erfahrung von 50 Jahren feststellen zu können, daß durch diese Einteilung zur Hebung der Einheit in der chinesischen Mission nicht viel erreicht wurde. Jedes Vikariat habe seine Ausnahmen für Fest- und Fasttage, und es vergehe kaum ein Jahr, wo nicht ein Apostolischer Vikar von Rom die Bestätigung einer Ausnahme-Praxis erhalte.

teilung gab Leo XIII. den Befehl, daß innerhalb Jahresfrist (nach dem Dekret) der Senior unter den Apostolischen Vikaren eine Synode einzuberufen habe und die Dekrete derselben nach Rom zur Approbation einschicke.[56]) So kamen die ersten fünf Regionalsynoden des Jahres 1880 zustande,[57]) über die Kardinal Alimonda nach gründlicher Prüfung der einzelnen Punkte abschließend urteilt: Wenn auch einzelne Punkte in den Akten der Synoden von größter Wichtigkeit für die chinesische Mission seien, so gäben die eingesandten Akten und Dekrete doch nur ein höchst unvollkommenes Bild davon. Selbst bei den Fragen, die die größte Aufmerksamkeit fanden, wie Bildung und Leitung des einheimischen Klerus, Studium der chinesischen Sprache, absolute Notwendigkeit des Fortschrittes der Heidenbekehrung und die Mittel dazu, könne man nicht behaupten, daß sie nicht noch manches zu wünschen übrigließen. Die Schwäche der erzielten Resultate liege vor allem in der Lage der Mission selbst, die trotz allen Fortschrittes seit der Mitte des Jahrhunderts noch weit davon entfernt sei, eine starke Aktion für die Begründung des Glaubens darzustellen.[58]) Haften den ersten Synoden auch noch manche Schwächen an, so haben sie für die Gesamtentwicklung der Mission, zumal auch für ihre Methode, eine große Bedeutung gehabt, besonders dadurch, daß endlich einmal die einzelnen Apostolischen Vikare verschiedener Nationen und Orden zusammenkamen und weiterhin wenigstens alle 5 Jahre zusammenkommen sollten. Es war ein guter Schritt zur Vereinheitlichung, die von einzelnen Synoden auch besonders scharf betont wurde.[59]) Ein Resultat der ersten fünf Synoden und zugleich eine Wegweisung für die späteren ist die Instruktion der Propaganda vom 18. Oktober 1883.[60])

In der Folgezeit fanden noch folgende Regionalsynoden statt: in der 1. Region 1886, 1892 und 1906; in der 2. Region 1885, 1891 und 1908; in der 3. Region 1887 und 1910; in der 4. Region 1909 und in der 5. Region 1891 und 1909. Da auch die Regionalsynoden eine einheitliche Aktion nur schwer anbahnen konnten, wurde schon von der letzten Regionalsynode von Schansi

---

Schon 1848 hatte die Propaganda durch Schreiben vom 29. Juni an die Missionsobern eine Aufteilung des gewaltigen chinesischen Gebietes in Vorschlag gebracht, gleichzeitig mit Errichtung der Hierarchie. Damit sollten zum Erzbistum Peking 13 Suffraganate, zum Erzbistum Tschentu (Szetschwan) 9 Suffraganate gehören. Text bei Launay, Kouytcheou, I, 252).

[56]) C. P. F. II, 1524.

[57]) Decreta quinque Synodorum jussu S. Pontificis Leonis XIII. in Sinis habitarum anno 1880 a S. Congr. de Prop. Fide approbata. s. a. s. l. (Einleitung vom Kardinalpräfekt Simeoni vom 18. April 1884). Kurze Analyse bei Schmidlin, Z. M. XIII, 85 f.

[58]) Ponenza 1881, 320 f.

[59]) I. Peking, III, 15. «Synodus hortatur ut ea quae sequuntur tum supernaturalia quam naturalia (media apta ad Fidem inter paganos propagandam) in tota regione uniformiter, in quantum fieri potest, adhibeantur ad finem communem assequendum.» — I. Hongkong, III, «Statuimus in majoribus difficultatibus Vicarios Apostolicos huius regionis communicare inter se, ut vicario subsidio componant consilia pro bono omnium Missionum.» — I. Hongkong verlangte auch zur Förderung der Einheit, daß der Bischof von Makao, dem doch ein großer Teil chinesischen Gebietes unterstehe, zur Synode eingeladen werde. (Decr. XIII.) Allem Anschein nach hat aber der Bischof von Makao, wenn er später an den Verhandlungen der Synode teilnahm, nur als invitatus, nicht als bevollmächtigtes Mitglied der Synode teilgenommen. Vgl. Moidrey, 234.

[60]) C. P. F., II, 1606. (Auch separat in Hongkong erschienen.)

beantragt, eine Generalsynode für ganz China einzuberufen.[61]) Die Propaganda ging auf den Antrag ein und forderte durch Rundschreiben vom 31. August 1911, daß aus je zwei Delegierten jeder Region eine Zehnerkommission gebildet werde, welche die Generalsynode durch Beratungen und Vorschläge vorbereiten solle.[62]) Auf diese Vorbereitungen baute schließlich die durch den Krieg verzögerte Generalsynode von Schanghai 1924 auf, die nebst der Apostolischen Delegatur nichts anderes ist als die Frucht der langen Kette von Bemühungen im Laufe des 19. Jahrhunderts.

---

[61]) III. Shansi, Tit. I.

[62]) Vgl. Schwager, Z. M. II, 209; Schmidlin, Missions- und Kulturverhältnisse, 119 f.

2. Die Missionsprotektorate.

Das Protektorat oder der Schutz der Mission durch eine auswärtige Macht bildete ein bedeutendes Element der chinesischen Mission des 19. Jahrhunderts, oft freilich mehr negativ als Hemmnis denn als schützende Förderung. Da es auch mehr oder weniger die Methode beeinflußte, ja teil- und zeitweise sogar ihre Grundlage bildete, ist eine kurze zusammenfassende Darstellung im Rahmen dieser Arbeit unerläßlich. Die erste Stelle nimmt das französische Protektorat ein.

a) Das französische Protektorat.

Geschichtlich geht ein französisches Missionsprotektorat in China zurück auf die Sendung von fünf Jesuiten an den Hof von Peking durch Ludwig XIV. Auch die sie ablösenden französischen Lazaristen standen unter dem Schutze Frankreichs, der allerdings durch die Ereignisse in Europa (Revolution, Kriege), illusorisch geworden war. Zudem standen um diese Zeit die Interessen Frankreichs in Hinterindien im Vordergrund, sodaß es sich für China mit der Bezahlung von Pensionen begnügte. Anders wurde die Sachlage im 19. Jahrhundert. Durch den Vertrag von Whampoa vom 24. Oktober 1844 hatte Frankreich der chinesischen Regierung die Missionsfreiheit abgenötigt. De Lagrené schrieb kurz darauf an Guizot, den Minister der auswärtigen Angelegenheiten, am 1. November 1844: «Inbezug auf den Handel lassen uns die Engländer und Amerikaner nichts mehr zu tun übrig. So schien es mir, Frankreich und seiner Regierung würdig zu sein, unsern Posten anzutreten und unsere Handlungen vom moralisch-zivilisatorischen Standpunkt aus zu bestimmen.» [1]) Schon mit diesem Schritt und den damit zusammenhängenden Erfolgen glaubte der Bevollmächtigte, den «französischen Einfluß auf eine unerschütterliche Basis gestellt zu haben.» [2]) Hatte auch de Lagrené außer den rein politischen noch edlere Beweggründe seines zielbewußten Handelns mit den chinesischen Diplomaten, [3]) so lassen doch seine Worte unzweideutig durchblicken, daß die katholische Mission für den französischen Einfluß, die französische Politik «eine unerschütterliche Basis» bedeutete. [4])

---

[1]) R. H. M. IV, 438. Das neue Werk von Georges Goyau, La condition internationale des Missions catholiques, Paris, 1930, behandelt auch das Protektorat, ohne auf Schwierigkeiten etc. näher einzugehen. Da es für meine Ausführungen nichts Neues bringt und zudem erst nach Vollendung der Arbeit erschien, sehe ich von weiteren Hinweisen darauf ab.

[2]) «Es ist möglich, daß ich mich täusche. Aber es scheint mir, daß der Reform der chinesischen Gesetzgebung betreff des Christentums nicht eine geringere Bedeutung zukommt als der Erschließung der fünf Häfen und der Zulassung des fremden Handels» (ebd. 440).

[3]) «Vielleicht besteht das einzige wirksame Mittel einer Annäherung Chinas an die übrige Welt im Christentum... Dank seiner Verbreitung werden eines Tages die Schranken fallen und die beiden Kulturen, wenn nicht gerade sich vermengen, so doch einander näher kommen und sich die Hände reichen» (ebd. 440 f).

[4]) Dasselbe bestätigt Boell: «Quant aux raisons politiques qui poussèrent le gouvernement de Louis-Philippe à assumer le protectorat des missions catholiques

Der Vertrag von Whampoa erlaubte den Franzosen, in den fünf freien Häfen Kirchen, Schulen, Hospitäler und Friedhöfe einzurichten (art. 24), und verbot zudem den chinesischen Behörden, die Missionen hier irgendwie zu belästigen. (art. 25).[5]) Prinzipiell war mit diesem Vertrag die Missionsfreiheit gewährleistet, weil er aber nur für die 5 Vertragshäfen in Kraft trat, leistete er dem Gesamtmissionswerk nur beschränkte Dienste. Die allgemein rechtliche Grundlage des Protektorates schuf erst der 13. Artikel des Vertrages von Tientsin vom 27. Juni 1858. Er lautete: «Weil die christliche Religion wesentlich den Zweck verfolgt, die Menschen für die Tugend zu gewinnen, so sollen die Mitglieder aller christlichen Vereinigungen vollkommene Sicherheit hinsichtlich ihrer Person, ihres Eigentums und der freien Ausübung ihrer religiösen Gebräuche genießen; den Missionaren, welche sich in friedlicher Absicht in das Innere des Landes begeben und mit einem ordnungsgemäßen Paß, von dem im Artikel 8 die Rede ist, ausgerüstet sind, soll ein wirksamer Schutz zuteil werden. Von den Behörden des chinesischen Reiches wird in keiner Weise das allen zustehende Recht verkürzt werden, nach freiem Ermessen das Christentum anzunehmen und seinen Gesetzen zu folgen, ohne deshalb irgendeiner Strafe zu verfallen. Was immer in früheren Zeiten auf Anordnung der Regierung gegen die christliche Religion geschrieben, verkündigt oder veröffentlicht worden ist, gilt nicht mehr und bleibt ungültig in allen Provinzen des Reiches.»[6])

Die Ausführungen dieser Vertragsbestimmungen konnten natürlich nicht so schnell vor sich gehen, wie es den Missionaren wünschenswert erschien, ganz abgesehen von wirklich schlechtem Willen gewisser chinesischer Regierungsorgane. Die Regierung war vor allem stark mit der Taipingrebellion und dem englisch-französischen Krieg beschäftigt. Msgr. Desflèches reiste daher nach Frankreich, um die Angelegenheit Napoleon *III.* persönlich zu unterbreiten. Dieser nahm ihn wohlwollend auf und versprach der Mission den Schutz Frankreichs auf soliderer Basis. [7])

Durch den Pekinger Friedensvertrag vom 25. Oktober 1860 erfuhr dann der Artikel 13 des Tientsiner Vertrages eine neue Verstärkung und Erweiterung durch Art. 6: «Gemäß dem kaiserlichen Edikt vom 20. März 1846 durch S. M. Tao Kuang werden Gebäulichkeiten, die der Religion und Wohltätigkeit dienen und die den Christen in den Verfolgungen, deren Opfer sie waren, genommen wurden, den Eigentümern durch Vermittlung S. Exz. des französischen Gesandten in China zurückerstattet, dem die kaiserliche Regierung dieselben übergibt mit den Friedhöfen und andern zugehörigen Gebäulichkeiten.»[8]) Der durch den Pariser Missionar Delamarre, der als Dolmetscher bei den Verhandlungen diente, gefälschte chinesische Text enthält zudem das Recht der Missionare, Immobilien im ganzen chinesischen Reich zu erwerben.[9])

Am 4. April 1862 wurden weitere Forderungen des Gesandten de Bourboulon an das Tsungli Yamen vom Kaiser bewilligt, daß nämlich die Missionare von den Mandarinen ehrenvoll behandelt, die Bestimmungen gegen die christliche Religion aus den Gesetzessammlungen ausgemerzt und die Christen von Steuern, die dem Kultus dienen, befreit würden.[10])

---

en Chine, elles sont assez clairement visibles. Ne pouvant songer à rivaliser avec l'Angleterre sur le terrain commercial, la France espérait trouver dans la protection des missionnaires un instrument d'influence, capable de contre-balancer politiquement l'importance acquise, grâce à son commerce, par le gouvernement britannique.» Er stützt seine Worte auf die Ausführungen hervorragender Politiker. Le Prot. des Miss. Cath., 8 f. Vgl. Thomas, Pékin, 270 ff.

[5]) Grentrup, Jus Miss. I, 143.

[6]) Französisch-lateinischer Text bei Grentrup, Jus Miss. I. 394 f.

[7]) Vgl. Launay bei Piolet, III, 269.

[8]) Cordier, Hist. Gén. IV, 112.

[9]) Ueber die Fälschung vgl. Grentrup, Jul. Miss. I, 145[1] mit der dort angegebenen Literatur, ferner Thomas, Pékin, 390 f, welcher den franz. Vertretern den Vorwurf macht, die Situation nicht voll und ganz ausgenützt zu haben.

[10]) Grentrup, Jus Miss. I, 145.

Die Fälschung im Pekinger Vertrag mußte die chinesische Regierung erbittern. Zudem gab die Forderung der Rückgabe christlichen Eigentums aus der Verfolgungszeit Anlaß zu immer erneuten Streitigkeiten.[11] Dem Buchstaben nach konnte sie nicht ausgeführt werden. Einen Ausweg suchte die Convention Berthemy vom 20. Februar 1865, in der das Tsungli Yamen das Recht der Missionare, im Innern des Landes Baugelände und Häuser im Namen der Mission zu erwerben, anerkannte. Schwierigkeiten, welche die Lokalbehörden in Einzelfällen immer wieder machten, führten endlich zur Convention vom 14. April 1895 durch den französischen Gesandten Gérard. Danach genügte es, nach vollendetem Kauf die Behörde zu benachrichtigen, ihn nostrifizieren zu lassen und die dafür bestimmten Abgaben zu entrichten.[12]

Noch befanden sich immer in den offiziellen Gesetzessammlungen des Reiches die Bestimmungen gegen die christliche Religion. Diese zu entfernen, war das eifrige Bestreben des Gesandten de Rochechouart. Seit 1870 steht in den offiziellen Sammlungen folgender Text: «Diejenigen, welche den katholischen Glauben angenommen haben, können sich frei mit Anhängern derselben Religion zu Kulthandlungen, Gebeten usw. vereinigen, und kein Verbot hindert sie daran. Alle verbietenden Bestimmungen der Vorzeit, welche die katholische Religion betreffen, gedruckte oder geschriebene, gelten als abgeschafft.» In den privaten Gesetzessammlungen hielten sich die christenfeindlichen Bestimmungen bis 1895.[13]

Kurz zusammengefaßt, unterstanden der Aufsicht des französischen Protektorates folgende Rechte:

1. «Die Missionare dürfen in ganz China das Evangelium predigen und Gottesdienst halten...

2. Die Missionare sind ermächtigt, Häuser und Ländereien zu Missionszwecken zu erwerben sowie die notwendigen Gebäude aufzuführen.

3. Die Chinesen haben die Freiheit, den christlichen Glauben anzunehmen und auszuüben. Sinngemäß ist dadurch gewährleistet, daß die Annahme des Christentums keinen Christen in seinen bürgerlichen oder politischen Rechten benachteiligen darf.

4. Die chinesischen Christen sind von den Abgaben für heidnische Zwecke befreit. Die sonstigen Steuern müssen von ihnen bezahlt werden.[14]

Die völkerrechtliche Schwäche aller erwähnten Verträge liegt, wie Grentrup mit Recht bemerkt, darin, «daß sie nicht auf dem Fuß vollkommener Gleichheit abgeschlossen, sondern der chinesischen Nation einseitig aufgezwungen worden sind.»[15] All die Mißhelligkeiten, welche entstanden, all der Haß, der dadurch angesammelt wurde, haben ihren tieferen Grund in diesem Mißstand.

---

[11]) Für Schanghai lese man die langwierigen Verhandlungen bei Servière, Kiangnan, I; für Nanking bei Gaillard, Nankin, Port ouvert; für Peking, wo Msgr. Mouly die vier alten katholischen Gebäulichkeiten, nämlich Petang, Nantang, Sitang und Tungtang, zurückerhielt, Mém. C. M. III, 661 ff, und Thomas, Pékin, 400 ff; für Tientsin, wo der kaiserliche Palast den Christen überwiesen wurde, A. P. F. XXXIV, 375 ff; zum Ganzen vgl. Latourette, 308 ff.

[12]) Grentrup, Jus Miss. I, 146; Cordier, Hist. Gén. IV, 113 f; Gérard, Ma mission en Chine, Paris, 1918. Favier bemerkt über die Tätigkeit Gérards: «Dévoué corps et âme à son pays, le ministre de France (M. Gérard) termina de plus toutes les affaires pendantes concernant le protectorat religieux, revisa les règlements défectueux, assura l'avenir des Missions, et, par un travail opiniâtre, une activité ne connaissant pas le repos, remit au premier rang l'influence française dans l'Extrême-Orient. Non seulement il mérita et obtint les éloges et les remercîments de tous les évêques de Chine, mais encore l'appui, l'approbation et les louanges de son gouvernement...» Pékin, 269 f.

[13]) Grentrup, Jus Miss. I, 145 f.

[14]) Grentrup, Missionsfreiheit, 64.

[15]) Ebd.

Das sind in kurzen Strichen die rechtlichen Grundlagen des französischen Protektorates. Wie war nun seine praktische Aufnahme und Durchführung? Welche Vorteile oder Nachteile brachte es der Mission?

Herrschte auch bei fast allen Missionaren heller Jubel ob der erlangten Freiheit, so zeigten doch die beiden Bischöfe von Nanking, Msgr. Maresca und sein Weihbischof Msgr. Spelta, eine äußerste Zurückhaltung. Sie fürchteten bereits ein offizielles französisches Protektorat.[16]) 1854 verweigerten sie noch das Te Deum für den Sieg der französischen Waffen, obwohl gleichzeitig die französische Flagge in Schanghai und Zikawei wehte, um sie zu schützen. Der Konsul Edan stellte darauf die energische Forderung, entweder die Mission von Kiangnan voll und ganz den französischen Jesuiten zu übergeben oder aber den französischen Schutz zurückzuziehen.[17])

Auf den beiden Bischofsversammlungen des Jahres 1851 (der Lazaristen in Ningpo und der gesamten Obern in Schanghai) kam die Frage des Protektorates bereits zur Sprache. Die ersteren sandten eine Bittschrift an das Ministerium in Frankreich um tatkräftigen Schutz, die von Msgr. Mouly noch am 18. Dez. durch ein eigenes Schreiben begründet wurde, die letztern eine solche an den Heiligen Vater, ihn ersuchend, Frankreich die Protektion über die chinesischen Missionen zu übertragen.[17a])

Nach den Verträgen von Tientsin und Peking fand das Protektorat nur noch Verteidiger. Mit P. Broullion S. J. waren die meisten französischen Missionare der Ansicht, daß die Interessen Frankreichs und der Mission Hand in Hand gingen.[18]) Im Norden verteidigte der Apostolische Vikar der Mandschurei, Msgr. Verrolles, temperamentvoll das Protektorat.[19])

Alle Angelegenheiten der Mission mit den chinesischen Behörden gingen nun durch die Hände der französischen Vertreter. Sie gewährten der Mission nicht nur diplomatischen Schutz, sondern liehen ihnen des öftern auch ihre Soldaten und Kanonenboote.[20]) Die 60er Jahre dürfen wohl als Blütezeit des Protektorates angesehen werden. Die Propaganda selbst erließ eine Bestimmung an die Missionare, wonach diese Pässe vom französischen Minister erbitten und ihm alle Angelegenheiten und Bitten der Mission an die chinesischen Behörden unterbreiten sollten.[21]) Hervorragenden Anteil an der energischen Gestaltung des Protektorates hatten die Apostolischen Vikare von Peking, Msgr. Mouly und seine Nachfolger. Man wird Lanessan trotz seiner antimissionarischen Einstellung beipflichten müssen, wenn er schreibt: «Dieser hohe kirchliche Würdenträger (der apost. Vikar von Peking) ließ

---

[16]) Servière, Kiangnan, I, 168 f.

[17]) Servière, Kiangnan, I, 310 ff.

[17a]) Thomas, Pékin, 325 f. Die letzte kam infolge eines Meinungswechsels von Msgr. Forcade, der sie überbringen sollte, nicht an ihren Bestimmungsort. (Ebd.)

[18]) Broullion, 25 ff; ähnlich Msgr. Dunand von West-Szetschwan: «...la cause catholique, toujours inséparable de la cause française.» C. R. 1896, 117. Die gleichen Gedanken entwickelte bereits Huc in dem Vorwort seiner chinesischen Missionsgeschichte. T. I (Paris 1857), p. VIII—XVI.

[19]) Piolet, III, 362 ff; Msgr. Verrolles nennt die Gedanken, welche gegen das Protektorat vorgebracht wurden, «idées voltairiennes et impies» und stellt mit Schmerz und Entrüstung fest, daß selbst Katholiken solche Gedanken teilen. Darauf versucht er eine Verteidigung des Protektorates und stellt zum Schlusse fest, daß die Kirche es niemals unterlassen habe, den weltlichen Arm zum Schutze gegen ihre Feinde anzurufen. Vgl. Launay, Mgr. Verolles, 255 ff.

[20]) Ein Beispiel dafür: 1864 hatte Msgr. Languillat von seinem Vikariat Kiangnan Besitz ergriffen und beeilte sich, den Mandarinen seinen Besuch zu machen. Auf einem Kanonenboote fuhr er mit dem Kommandanten Pallu nach Nganking. Kein Mandarin wollte den Europäer empfangen. Mit militärischer Gewalt wurden darauf die Audienzen erzwungen. Auch in Nanking tat das Kanonenboot mit der Besatzung seine Wirkung. Der Vizekönig selbst empfing den Apostolischen Vikar in Audienz (vgl. Servière, Kiangnan, II, 136 ff). Auch die Eröffnung von Stationen wurde mit Waffengewalt erzwungen. (Vgl. ebd. 130.)

[21]) Lanessan, Les Miss. et leur prot., 21.

keine Angelegenheit der Mission vorübergehen, ohne sie gleichzeitig dem Vertreter Frankreichs und den chinesischen Ministern zu unterbreiten. Er ist tatsächlich der Protektor der Mission geworden. Er übt durch unsere Vermittlung das Protektorat aus, mit dem wir vorgeben, bekleidet zu sein.» [22])

Die in Rom zum Vatikanischen Konzil versammelten Apostolischen Vikare China's richteten an Napoleon III. ein Dankesschreiben für den Segen des französischen Protektorates für die Mission. [23])

Nach dem Kriege von 1870/71 begann das Ansehen Frankreichs in China zu sinken. Die Minister hüteten sich, tatkräftig wie ehedem zugunsten der Mission einzugreifen. [24]) Am 1. November 1874 erließ der Vertreter Frankreichs, de Rochechouart, ein Schreiben an die Apostolischen Vikare, in dem er unter anderm hinweist auf die Lage in Frankreich, die Notwendigkeit, die Klugheit zu verdoppeln und alles zu vermeiden, was die Schwierigkeit der Lage verschlimmern könnte. [25])

Immer wieder versuchten die missionarischen Behörden, das Protektorat zu beleben. So verhandelte 1878 Msgr. Delaplace mit dem Minister des Auswärtigen Amtes, Waddington, in Paris. In seinem Bericht vom 2. Januar 1879 an den Minister, der neben dem Protektorat vor allem die Frage des Besitzrechtes und Besitzerwerbes behandelt, stellt er bezüglich des Protektorates 3 Grundsätze auf: 1. Dasselbe öffnet Frankreich einen mächtigen Einfluß. 2. Frankreich wird von andern Mächten um dieses Faktors willen beneidet. 3. Alle Missionare stellen sich auf Geheiß Roms unter Frankreichs Schutz. [26])

Rom selbst war ebenfalls nicht uninteressiert am Protektorate. Kardinal Alimonda hebt als Ponens 1881 bei einem Ueberblick über die Missionslage in China vor allem die Schwächen desselben hervor: Frankreich habe wohl die Religionsfreiheit vertraglich erreicht, sich aber in der Praxis wenig um die Ausführung der Vertragsbestimmungen gekümmert. Und obwohl es so schwerwiegende Motive hätte, das Werk der Missionare zu unterstützen, habe es nur schwach gehandelt und des öftern die Interessen des Glaubens vernachlässigt. Sicher stehe die Frechheit der Chinesen im umgekehrten Verhältnis zur angewandten Energie der europäischen Vertreter. «Zweifelsohne wird die Bekehrung jener Völker zum Glauben

---

[22]) Lanessan, 32. Wie sehr die einzelnen französischen Vertreter mit Angelegenheiten der Mission beschäftigt waren, zeigen die diesbezüglichen Ausführungen bei Launay in seinen verschiedenen Werken, den C. R., M. C., etc. Prosper Giquel bemerkt darüber: «Les questions relatives aux missions ont absorbé toute l'activité de nos ministres et de nos agents. Chaque meurtre de missionnaire ou de chrétien, chaque pillage de chapelle a été suivi de réclamations persévérantes qui ont amené des châtiments pour les coupables, des indemnités pour les victimes ou les communautés... Les consulats de Tientsin, de Kan-Keou, de Canton, ne sont pas autre chose que des postes affectés à la protection des intérêts religieux.» Bei Boell, 131.

[23]) Launay, Kouytcheou, II, 607 ff; Servière, Kiangnan, II, 184.

[24]) So schrieb Msgr. Cosi von Schantung 1881: «Si legatus Galliae non possit refrenare persecutionem conditio sacrae nostrae religionis in Vicariatu de die in diem magis tristis evadet. Videntur Sinenses non amplius timere legationes Pekini residentes, sed potius eas contemnere.» A. O. M. I, 62.

[25]) Servière, Kiangnan, II, 222 f.

[26]) «Protectorat. — Trois choses sont pour moi évidentes et palpables: 1° que le protectorat des Missions ouvre à la France en Chine une large et puissante voie d'influence; 2° que ce Protectorat est jalousé par d'autres Nations, notamment par l'Angleterre; 3° que Rome entend conserver ce Protectorat à la France, et à la France seule. Tous les Missionnaires, sans distinction de nationalité, ont été prévenus qu'ils devaient s'abriter sous le pavillon Français, et j'affirme qu'il en est réellement ainsi... Oui, Missionnaires et Chrétiens, tous regardent la France, affectionnent la France, espèrent en la France...» Das ganze Schriftstück befindet sich Ponenza, 1881, Sommario, 26 ff. Aehnlich wiesen die französischen Missionsobern mit einigen andern Unterzeichnern in einem Brief an den französischen Gesandten 1901 hin auf den großen Nutzen des Protektorates für die französische Politik und stellten fest, daß fast alle Missionare einmütig die Aufrechterhaltung des Protektorates wünschten. (Text in Correspondant, Juillet 1901, 5).

um so fruchtbringender und zahlreicher sein, je heller die Stimme der europäischen Mächte für die wahre Religionsfreiheit erklingt und je wirksamer sie sich gestaltet.» [27])

Der chinesischen Regierung hingegen war das Protektorat nur ein Dorn im Auge, griff es doch im Zusammenhang mit der Konsulargerichtsbarkeit stark in ihre eigensten Rechte ein. Das Memorandum von 1871 zielte im Grunde genommen nur auf eine Aufhebung des Protektorates hin. Die Einleitungssätze lauten: «Der Zweck, den die europäischen Mächte und China beim Vertrag von Tientsin im Auge hatten, war der, eine dauernde Lage herzustellen, welche ihnen die gegenseitigen Vorteile wahrte und jeden Mißbrauch fernhielt. Doch zeigten die Erfahrungen der letzten Jahre, daß diese Verträge nicht den gewünschten Erfolg einer wahren Sicherheit bieten, sondern noch bis zum heutigen Tage beweisen, daß viele Punkte schwierig sind und unmöglich ausgeführt werden können.» [28]) Die weiter aufgestellten Forderungen waren jedoch meist derart, daß sie von den europäischen Mächten nicht angenommen wurden.

Erst 1881 machte Li Hung Tschang, der damalige Vizekönig der Provinz Tscheli, einen Vorschlag, der dem gesamten Missionswerke von größtem Nutzen gewesen wäre und ihm ein neues Gesicht gegeben hätte. Er schlug vor, in Peking eine Nuntiatur zu errichten, die an Stelle der Kanonenboote die Anliegen der Mission mit den chinesischen Behörden erledigen sollte. Er sandte nach dem französisch-chinesischen Krieg 1884/85 den englischen Katholiken J. G. Duns nach Rom, um mit dem Vatikan zu verhandeln. Leo XIII. ging auf den Vorschlag ein und ernannte Msgr. Agliardi zum päpstlichen Nuntius. Das Unternehmen scheiterte jedoch am Widerstand Frankreichs, das durch seinen Gesandten in Rom mit dem Bruch des Konkordates drohte. Rom glaubte nachgeben zu müssen und die Protektoratsangelegenheit beim Alten zu lassen. [29])

In gleicher Richtung bewegte sich ein Vorschlag Hsi Chuns, eines Angehörigen des kaiserlichen Hauses, den er 1906 in einer Denkschrift niederlegte. Es heißt darin u. a.: «Für uns bleibt nur ein Ausweg: wir müssen unsern Herrscher anflehen, unverzüglich einen Delegierten nach Rom zu entsenden, damit dieser dem Papste die Bitte unterbreitet, einen Chinesen zum Erzbischof von China zu ernennen, der in seiner Hand die Leitung der Missionsangelegenheiten aller christlichen Staaten in China vereinigen könnte. Wir müssen eine Vereinigung aller christlichen Chinesen ins Leben rufen und selber für den Schutz der Gotteshäuser Sorge tragen, dann brauchen wir auch nicht mitanzusehen, wie sich andere Staaten in unsere inneren Angelegenheiten einmischen.» Auch dieser Vorschlag blieb ohne Erfolg. [30])

Auch die auswärtigen Mächte beratschlagten über eine Aenderung des Protektorates. Ein Vorschlag besagte, die Missionare sollten wie die Kaufleute

---

[27]) Ponenza, 1881, Voto, 321 f.

[28]) Cordier, Hist. des rel. I, 416; Gentili, Memorie, III, 291.

[29]) Cordier, Hist. des rel. II, 597 ff; Grentrup, Jus Miss. I, 398; Wolferstan, 255; Schwager Z. M. 1912, 147 f; Leo XIII., scheint vor allem durch die sachliche Darlegung des Apostolischen Vikars von Peking, Msgr. Tagliabue, der in einem ausführlichen Schreiben alle Umstände erwägt und zu dem Schlusse kommt, eine Nuntiatur sei für China verfrüht, da der Kaiser selbst nicht dahinter stehe, und das franz. Protektorat unbedingt aufrecht zu erhalten sei, veranlaßt worden zu sein, den Plan einer Nuntiatur aufzugeben, wenn auch der Protest Frankreichs nicht ohne Wirkung gewesen ist. Vgl. Thomas, Pékin, 615 ff.

[30]) Schwager l. c. 148; E. M. M. 1908, 87. — Es ist unverzeihlich, wenn Kervyn zu diesen Bemühungen des Papstes und des chinesischen Hofes (Vgl. z. B. den Briefwechsel Leo XIII. mit dem Kaiser von China (lateinischer Text bei Thomas, Pékin, 621 f. M. C. 1885, 157, 316; Cordier, Hist. des rel. II, 591) schreibt: «Qu'on ne parle donc pas de suppression du protectorat religieux en Orient, et de création de nonciatures auprès des cours asiatiques, exception faite pour le Japon. La papauté a repoussé avec raison ces tentatives dignes d'une politique sournoise et sa prudence n'a pas oublié qu'un droit sanctionné par la force impose seul aux Orientaux, Chinois comme Ottomanes.» Méthode, 120.

von den Gesandten ihrer Nation beschützt werden. Oder, wenn der Apostolische Stuhl nicht zustimme, könnten sich die Missionare unter ein Kollektivprotektorat der in Peking vertretenen Mächte stellen. Dieser Vorschlag wurde auch von den chinesischen Ministern sehr günstig aufgenommen. «Anders beurteilten ihn die Missionare. Alle, Franzosen, Spanier, Italiener und Belgier, wiesen ihn einstimmig zurück und verlangten die Fortdauer des französischen Protektorates.» [31]) Ein anderer Antrag richtete sich auf Abschaffung jeden Protektorates. Es wurde dabei vor allem auf die rein geistigen Aufgaben der Mission hingewiesen und auf die Gefahren einer Verquickung mit der Politik. Auch das wiesen die Missionare mit Entrüstung zurück, und einer erklärte Frh. von Hübner: «Den Missionaren jeden diplomatischen Schutz entziehen, hieße sie der Vorteile des französischen Traktates berauben, sie in Acht erklären, der Gehässigkeit, den Verfolgungen der Mandarine preisgeben; es hieße den Bestand der christlichen Gemeinden im äußersten Grade gefährden. [32])

Rom hielt nach wie vor am französischen Protektorate fest, drohte allerdings Frankreich, als es die Trennung von Kirche und Staat durchführen wollte, mit Entziehung desselben, führte aber nach vollendeter Trennung 1905 die Drohung nicht aus. [33]) Von diesem Zeitpunkt an verebbte allmählich die Protektoratsfrage, zumal, als die chinesische Republik die Religionsfreiheit durch Artikel 12 in ihre Verfassung aufnahm.

Für das starre Festhalten am Protektorate hatte Frankreich einzig politische Gründe, wie unumwunden zugegeben wird. [34]) Nicht mit Unrecht bemerkt daher ein chinesisches Blatt im Jahre 1886: «Nichts ist besser berechnet, die Befürchtung der Regierung in diesem Punkte zu beleben, als die außerordentliche Erregung der französischen Regierung, die auf den Schutz der Christen in China besteht, ob diese nun wollen oder nicht... Es ist ziemlich verdächtig, daß die französische Regierung, die größte Feindin des Christentums, welche andauernd Priester bedrückt und ihr Eigentum beschlagnahmt, so eifrig den Schutz der Christen in China wünscht, auch wenn dieser nicht verlangt wird...» [35])

Wertvoller ist es noch, die Stimmung der Missionare selbst bezüglich des Protektorates kennenzulernen. Alle ihre Ausführungen hier wiederzugeben, würde zu weit führen, es sei daher eine Auswahl getroffen, welche die Stimmung der einzelnen Orden und Nationen wiedergibt. P. Gonnet S. J., Missionar in Südost-Tscheli, hielt das Protektorat zunächst für nachteilig für die Mission und nach der Niederlage von 1870 direkt für ein Hindernis. [36]) Später schrieb er, das Protektorat werde immer als ein Fremdkörper empfunden werden.

---

[31]) Alex. Freiherr von Hübner, Ein Spaziergang um die Welt, Leipzig, 1889, III, 446.

[32]) v. Hübner l. c. 447.

[33]) Lanessan, Préface, V/VI.

[34]) So schreibt kurz nach den Verträgen der einflußreiche Politiker Prosper Giquel einen Aufsatz: La France en Chine. Le commerce français dans le céleste Empire. Les opérations du corps Franco-Chinois et les Missions en 1863, in der Zeitschrift Revue des deux Mondes (15 juin 1864, 962 ff), der in beredten Worten den Wert der Mission für die französische Politik preist. Aehnlich in seinem Werk: La politique française en Chine depuis les traités de 1858 et 1860, Paris, 1872. Henry Cordier bemerkt: «Il y a longtemps que la France, fille ainée de l'Eglise, voit dans la charge glorieuse qu'elle assume à l'égard des successeurs des Apôtres, moins un honneur qui lui est échu par un héritage séculaire, qu'un élément fécond d'une politique de résultats pratiques. Le gouvernement français ne poursuit pas un but de propagande religieuse; il se propose d'utiliser à son profit les relations créées et les progrès accomplis par les missionnaires.» (Hist. des rel. III, 492 f; ähnlich II, 636). Auch Msgr. de Guébriant gibt dies in etwa zu: «Que les nations protectrices aient cherché dans l'exercice de leur rôle l'occasion de développer leur influence et de servir leurs intérêts, qui aurait pu l'empêcher? Les missionnaires n'en sont pas responsables.» R. H. M. 1927, 4.

[35]) bei Wolferstan, 256.

[36]) Gonnet, 165 f.

Darum müsse sich der Missionar bemühen, den dadurch entstehenden Fremdenhaß durch sein gutes Einvernehmen mit den Ortsbehörden zu mildern. Er solle nicht sofort das Protektorat anrufen, sondern nur im äußersten Notfalle, wenn alle andern Mittel erschöpft seien.[37]) P. Gonnet selbst gab das Beispiel solcher Handlungsweise und erreichte dadurch sehr viel.[38]) Etwas anders urteilt um die Jahrhundertwende sein Mitbruder, H. J. Leroy, in seiner Monographie über die Jesuitenmission in Südost-Tscheli. Der Neid der übrigen Nationen genüge, den Missionar zu belehren über die Größe des französischen Protektorates: «Jede von ihnen, selbst das protestantische Deutschland, das handeltreibende England und das untreue Italien, das offiziell dem Papsttum feindlich gesinnt ist, möchte Frankreichs Platz einnehmen und unsern Schutz übernehmen.» [39])

Für die Notwendigkeit des Protektorates tritt äußerst temperamentvoll P. Louis Gaillard S. J. aus der Kiangnan-Mission ein[40]) und P. Bizeul S. J. (Kiangnan) schreibt: «Das Protektorat ist ausgezeichnet, doch ist es nicht unpolitisch, etwas Oel in diese mächtige Maschine zu träufeln.» Die Kanonen hinter ihrem Rücken könnten sie nicht verbergen, aber durch kluges, taktvolles Auftreten sich den Dank der Mandarine erwerben.[41])

Die Verteidigung im Namen der Pariser Missionare übernimmt ihr Historiker, Adrien Launay,[42]) fügt jedoch einige Desiderata an die französische Regierung und die Franzosen in China hinzu und schließt nach Abwägung des Pro und Contra: «Wenn man mit den ersteren (den Gegnern des Protektorates) bedauern kann, daß das Protektorat nicht mehr Früchte hervorgebracht, so soll man sich mit den andern, den Verteidigern, freuen, über die Früchte, die es bereits gezeitigt hat.» [43]) Anders urteilt sein Mitbruder, Louis Eugène Louvet. Er wendet sich direkt gegen das Protektorat: «Alle Kräfte des Missionars müssen dahin zielen, ihre Sache streng von der politischen zu trennen. Von diesem Gesichtspunkt aus kann ich meinerseits das Eingreifen der europäischen Mächte nur bedauern. Nichts Gesetzlicheres an sich, aber auch nichts gefährlicher und geeigneter, den Nationalstolz und den Haß der führenden Literatenklasse zu entfachen. Selbst vom Gesichtspunkt der Sicherheit der Missionare aus betrachtet, was haben wir da gewonnen durch die Verträge?» Vor den Verträgen seien drei Hinrichtungen durch gesetzlichen Urteilsspruch vollzogen worden, nämlich an Msgr. Dufresse, Clet und Perboyre, nach den Verträgen sei zwar keine offizielle Hinrichtung vorgekommen, aber an die 20 Ermordungen von Missionaren mit Unterstützung der Mandarine.[44])

[37]) «Le protectorat français en Chine n'est pas un protectorat dans un pays conquis et soumis à la France, comme l'Algérie, le Tonkin, ou Madagascar. La Chine est encore pays indépendant, et les Français y sont encore regardés comme étrangers, sinon comme ennemis. La crainte de la France conserve la paix aux chrétiens existants, attire à nous quelques pauvres désireux de notre appui, mais elle tient à l'écart la masse même du peuple.» (Ebd. 218.)

[38]) Ebd. 212 ff.

[39]) Leroy, Au Tchély S. E., 424 f: «Le bras séculier ou l'épée de la France s'étend pour le défendre sur l'autel catholique, voilà tout. La force suivant son devoir se met au service du droit...» Weiter spricht er direkt von der Notwendigkeit des Protektorates, gerade hinsichtlich der Verfolgungen.

[40]) Nankin, port ouvert. IX, 3: Considérations sur le Protectorat français des Missions — Objections banales — Réfutation par des Etrangers — Liberté religieuse et franchise commerciale, p. 195 ff. Er bedient an anderer Stelle sich bei der Verteidigung des Protektorates der rhetorisch emphatischen Worte eines Marquis de Courcy, der in begeisterten Superlativen das Lob Frankreichs singt, das, als andere Nationen materielle Interessen suchten, die religiösen Ideale auf seinen Schild erhoben habe. p. 162.

[41]) Des difficultés et des moyens indirects de l'apostolat parmi les païens. R. Ch. I, 18.

[42]) Hist. générale, III, 161 ff; bei Piolet, III, 270 ff.

[43]) Piolet III, 275. Aehnliche Urteile bei Colomban, Guillemin, 129; C. R. 1898, 82.

[44]) Les Miss. cath. au XIXe siècle, 161.

Der Lazarist Bischof Favier von Peking betont die Notwendigkeit des Protektorates, hebt seine Vorteile für Frankreich hervor, lobt die Ergebenheit der Offiziere für den Ruhm der Religion und des Vaterlandes und prophezeit: «Man wird immer ein Konsulat neben der Kirche bemerken und die Drei-Farben-Flagge das katholische Kreuz schützen sehen.» [45] Sein Mitbruder, Msgr. Reynaud von Tschekiang, schreibt, das Protektorat sei für Frankreich eine große Ehre und gleichzeitig eine kostbare Macht, «und für unsere Mission ist es eine große Wohltat und ein notwendiger Dienst, solange wir nicht auf den guten Willen der chinesischen Regierung zählen können.» [46]

Der Holländer, Msgr. Hofman O.F.M. von Süd-Schansi, lobt in einem Brief vom 13. Sept. 1895 das kluge und mutvolle Auftreten des französischen Gesandten Gérard, dem er in Bedrängnissen viel verdanke, ohne von dem Protektorat zu sprechen. [47] Etwas mehr, wenn auch nicht direkt, spricht sich der Italiener, Msgr. Gentili O.P. von Fukien, über die Verträge, bezw. das Protektorat, aus. «Mit den Verträgen von 1860 waren die Wünsche aller erfüllt, und es war nicht befremdend, daß die Freude bei Christen und Missionaren allgemein war und in allen Herzen die zuversichtliche Hoffnung weckte, bald China bekehrt zu sehen...» [48] Daß alle Verträge nicht tote Buchstaben blieben, verdanke die Mission Frankreich, «das in Peking einen geschickten Wächter hatte, der treue Wache hielt und mit Kraft die Interessen der katholischen Religion verteidige.» [49] Voll und ganz dagegen trat der Obere der spanischen Dominikaner, Fernando Sainez, in einem Brief vom 10. Sept. 1868 an den französischen Konsul Brenier de Montmorand für das französische Protektorat ein, obwohl der spanische Vertreter, de Quevedo, gleichzeitig versuchte, die spanischen Missionare selbst zu schützen. [50]

Ein deutscher Jesuitenmissionar von Kiangnan wägt die guten und schlimmen Seiten des Protektorates gegeneinander ab und schreibt: «Ich bin fest davon überzeugt, daß, käme nicht der Druck von außen und wäre die chinesische Regierung sich selbst überlassen, eine irgend wie geregelte offene Missionierung China's rein unmöglich wäre.» [51] Dagegen bemerkt ein Elsäßer: «Wie immer dem sei, sicher scheint mir, daß das katholische Missionsapostolat in China augenblicklich sich viel schwieriger gestaltet hat, trotz, ja eher wegen des französischen Protektorates und trotz der Freiheit, die wir ihm verdanken.» [52]

Noch 1911 gehörte zu den eifrigsten Verteidigern des Protektorates der belgische Missionar Kervyn. Er schreibt: «Hört die weltliche Macht einen Augenblick auf, ihren Schutz über die Kirche in China, ihre Gläubigen und Priester auszuüben, so sinkt diese sofort, verlassen durch die Schwäche und Furcht, die überall Apostaten zeitigen, und ertränkt im Blute der Martyrer... Es gibt nichts Einfacheres und Natürlicheres in den Augen der Chinesen als die Unterstützung der Glaubensverbreitung durch das Protektorat; das Gegenteil erschiene unlogisch und widersinnig, um so mehr, als alle Welt die Verachtung und den Haß sieht,

---

[45]) «... ce protectorat qui donne à la France un relief et une prépondérance incontestable... On verra toujours un consulat à côté d'une église, et le pavillon aux trois couleurs abriter la croix catholique.» Pékin, 269 f. Welche Drohungen und Mittel die Vertreter Frankreichs gebrauchen konnten, um die Missionare ihren Wünschen gefügig zu machen, zeigt der Zwischenfall Favier-Lemaire. Vgl. Thomas, Pékin, 656 ff.

[46]) Une autre Chine, 47. Aehnlich der Lazarist Msgr. Danicourt. Vgl. Vie de Mgr. Danicourt, 170, 230.

[47]) A. O. M. XIV, 230.

[48]) Gentili, Memorie, III, 180.

[49]) Ebd. 186.

[50]) «Mais tous ceux qui réfléchissent ne savent-ils pas qu'une protection européenne qui n'est pas appuyée sur des navires de guerre est de nulle valeur en Chine?» Cordier, Hist. des rel. II, 639.

[51]) K. M. 1900/01, 130.

[52]) Ebd. 74.

deren Gegenstand die Missionare sind...[53]) Ich möchte gerne wissen, wie es den Missionaren möglich wäre, in China zu leben, ohne das Protektorat.»[54])

Nach den angeführten Zeugnissen ist ersichtlich, daß die Großzahl der Missionare für das Protektorat einstand[55]) und nur einzelne es wagten, die Schattenseiten anzudeuten. Eine Reaktion zeigte sich erst in der Methode von Tientsin, die offensichtlich im Gegensatz zum Protektorat stand und schließlich auch durch ihren Widerstand gegen dasselbe zugrunde ging. Vorher hatte nur noch Joly seine warnende Stimme vergebens erhoben.[56])

So prinzipiell wir auch die Verquickung der Mission mit der Politik ablehnen müssen, so darf einerseits nicht vergessen werden, daß dank dem französischen Protektorat seit der Jahrhundertmitte die Zahl der Missionare sich mehren konnte, daß die christenfeindlichen Paragraphen schwanden und die Missionare im allgemeinen frei arbeiten,[57]) wenn auch anderseits die Tatsache bestehen bleibt, daß ein gewaltiger Haß vor allem bei den Führern dadurch genährt wurde, der zwar durch das Protektorat im allgemeinen nicht erzeugt, wohl aber vermehrt worden war.[58])

b) Das deutsche Protektorat.

Mit eifersüchtiger Wachsamkeit hütete Frankreich das Protektorat der katholischen Mission in China, ängstlich bemüht, jedes Hindernis, das sich ihm von irgendeiner Macht entgegenstellen könnte, aus dem Wege zu räumen. Bereits 1868 versuchte de Quevedo, der Vertreter Spaniens in China, die spanischen Missionare in Fukien unter den Schutz der spanischen Krone zu nehmen; sein Unternehmen scheiterte nach der Darstellung Cordiers an dem Widerstand der Missionare selbst.[59]) Ebenso erfolglos waren die Versuche der spanischen Augustiner, 1879 mit spanischen Pässen in Hunan einzudringen, nachdem ihnen französische für dieses Gebiet verweigert waren; auch sie mußten wieder zu den französischen Konsulaten ihre Zuflucht nehmen.[60])

---

[53]) Méthode, 116 f.

[54]) Ebd. 121.

[55]) Auch protestantische Missionare sprachen sich offen für ein Missionsprotektorat aus. «Der englische Bischof von Viktoria (Alford), welcher eben (1871) von China schied, um über San Francisco nach Europa zurückzukehren, hat seiner Regierung in eingehender Darlegung vorgestellt, daß ohne ein festes Auftreten der Seemächte das Werk der Mission in China (und Japan) beinahe vernichtet werde. Nicht, als ob er wünschen könnte, daß die europäischen Regierungen oder Amerika heidnische Völker mit den Waffen nötigen sollten, bei sich missionieren zu lassen, aber der stärkste moralische Druck dürfte bei chinesischen und japanischen Behörden in Anwendung gebracht werden, sie darüber aufzuklären, daß, wenn sie in die große Familie der gebildeten Nationen eingereiht werden wollen, es ihren Untertanen erlaubt sein müsse, sich mit dem christlichen Glauben bekanntzumachen, und im Falle gewonnener Ueberzeugung ihn auch zu bekennen.» (E. M. M. 1871, 384). Aehnlich äußerte sich der amerikanische Missionar Talmage in einem offenen Brief: The Anti Missionary Movement in South China; a letter from Rev. J. V. N. Talmage to General Le Gendre, Consul at Amoy, Hongkong, 1871. «Wir halten es für billig,» so das E. M. M. 1872, 193 f, «daß die Missionare in ihrer Arbeit denselben Schutz ihrer Regierung genießen, wie ihre Mitbürger bei den Zwecken, welche sie verfolgen, und daß eine entgegengesetzte Politik nicht nur ungerecht, sondern auch kurzsichtig wäre.»

[56]) Joly, Le christianisme et l'Extrême-Orient, I: Missionnaires, agents de la conquête européenne, 259 ff. Diese Anklagestimme wurde völlig überhört und bei der einsetzenden Kritik nicht einmal einer Antwort gewürdigt.

[57]) Vgl. die Verteidigung des Protektorates durch einen deutschen Missionar. Z. M. 1930, 97.

[58]) Ueber die Anwendung des Protektorates in den Prozeßfragen wird weiter unten gehandelt, ebenso über die Folgen der Verquickung von Mission und Politik bei den Hindernissen der Bekehrung.

[59]) Cordier, Hist. des rel. II, 638 f.

[60]) Ebd. II, 139 f.

Auch die ersten Steyler Missionare, welche 1879 in Hongkong ankamen, mußten französische Pässe nehmen, obwohl P. Freinademetz als Oesterreicher versuchte, vom englischen Konsulat, das mit den österreichisch-ungarischen Interessen betraut war, den Paß zu erhalten.[61]) Als sie in ihrem eigenen Missionssprengel in Süd-Schantung, die Missionsarbeit begannen, scheinen sie sich willig dem französischen Protektorat gefügt zu haben. Sie erhielten nicht nur Pässe, sondern auch den Schutz der französischen Gesandtschaft, wie dies vor allem die Verhandlungen wegen einer Mißhandlung Anzers seitens der Chinesen zeigen.[62]) Anders die deutsche Regierung: Sie ließ 1882 von ihrem Gesandten in Paris die Erklärung abgeben, sie wolle ihre Staatsangehörigen, auch die Missionare in China, selbst schützen.[63]) Herr von Brandt, der deutsche Gesandte in Peking, stützte energisch die Wünsche seiner Regierung. «Meine erste Forderung an das Tsungli-Yamen,» schreibt er in seinen Erinnerungen, «ging deshalb dahin, daß katholische Missionare deutscher Nationalität, wenn sie im Besitze von durch die Gesandtschaft des deutschen Reiches ausgestellten Pässen seien, sich im Inlande genau in derselben Stellung befänden und denselben Schutz und dieselben Rechte genießen müßten wie die französischen Missionare unter französischem Schutz...; meine zweite, nachdem die erste im August 1888 von der chinesischen Regierung als berechtigt anerkannt und die Behörden im Inland entsprechend angewiesen worden waren, war, daß das Tsungli-Yamen und die Behörden im Inland keinem Passe ihr Visa erteilen dürften, der für einen in demselben als solchen bezeichneten deutschen Reichsangehörigen von einer andern als der deutschen Gesandtschaft vorgelegt würde. Auch dieser selbstverständlichen Forderung stimmte das Tsungli-Yamen im Oktober desselben Jahres zu.»[64]) Doch auch Frankreichs Vertreter, Lemaire, wachte, und schon zwei Monate später erreichte er vom Tsungli-Yamen den Widerruf der genannten Zugeständnisse.[65])

In demselben Monat, Dezember 1888, wandte sich auch der Apostolische Vikar von Peking, Msgr. Tagliabue, in einem Memorandum an den Hl. Stuhl, das damit schloß, das französische Protektorat müsse unter Ausschluß eines jeden andern unter allen Umständen aufrechterhalten werden. Danach bat Rom durch die Ordensobern in der hl. Stadt die Missionare in China, wie bisher, ihre Angelegenheiten durch die französische Gesandtschaft zu besorgen.[65])

Unterdessen hatte von Brandt Bischof Anzer aufgefordert, statt der französischen Pässe deutsche zu nehmen und sich und die Mission unter den Schutz der deutschen Gesandtschaft zu stellen. Der Bischof war gerade mit einer größern Anzahl von Missionaren in Puoli versammelt, als das Schreiben des Gesandten eintraf. Er legte es ihnen vor, «und die Missionare waren einstimmig der Ansicht, es sei gewiß wünschenswert und den Verhältnissen der Mission, der Nationalität der Missionare und Missionsfreunde, die sie unterstützten, entsprechender, daß die Mission nicht unter fremdländischem, sondern unter deutschem Schutz stehe. Aber sie meinten auch, die Entscheidung einer so wichtigen, weitreichenden Frage könne nur in Europa nach persönlicher Rücksprache mit Rom und den übrigen zuständigen Stellen getroffen werden.»[66])

Durch Brief vom 15. April 1889 wurde Anzer vom Präfekten der Propaganda, Kardinal Simeoni, aufgefordert, das deutsche Protektorat anzunehmen, doch durch einen weitern Brief vom 29. Oktober ds. J. wurde ihm die Wahl zwischen deutschem und französischem Schutz gelassen.[67]) So wagte er keine Entscheidung zu treffen, sondern reiste 1890 nach Europa, nachdem er am 23. Juni dem Vertreter Frankreichs, Lemaire, geschrieben: «Infolge wiederholten Drängens meiner Obern bin ich bereit, neue Schutzherren anzunehmen, doch ich eile nach Rom, um die

---

61) Ebd. II, 638.
62) «L'Affaire Anzer», ebd. II, 417 ff.
63) Ebd. III, 74; Grentrup, Jus Miss. I, 399.
64) M. von Brandt, 33 Jahre in Ostasien, III, 76 f.
65) Cordier, Hist. des rel. III, 80 f.
66) Freinademetz, 245.
67) Grentrup, Jus Miss. I, 399, Cordier l. c.

endgültigen Bestimmungen seiner Heiligkeit des Papstes und meines Generalobern kennen zu lernen.» [68]) Am 22. November schrieb er demselben von Berlin aus, nachdem er zunächst sein gutes Verhältnis zum französischen Protektorat dargelegt: «Doch die Umstände haben sich in letzter Zeit unglücklicherweise so gestaltet, daß ich gezwungen war, wenigstens für den Augenblick, deutsche Pässe anzunehmen und meine Mission unter deutschen Schutz zu stellen.» [69])

In denselben Tagen hat Bischof Anzer die Eingabe an die Regierung in Berlin gemacht, nachdem ihm in einem offiziellen Schreiben vom 23. Oktober 1890 vom Papste vollständige Freiheit gelassen wurde. [70]) Durch Schreiben vom 24. Oktober machte Reichskanzler Caprivi dem Bischof die Mitteilung, daß sein Antrag bewilligt sei. Am selben Tage wurde auch dem Gesandten in Peking die Weisung erteilt, die Mission von Süd-Schantung unter seinen Schutz zu nehmen. [71]) So hatte nach langwierigen Verhandlungen die Protektoratsfrage eine endgültige Lösung erhalten. Aus dem Gesagten ergibt sich, wie schwer es für Bischof Anzer war, sich entscheiden zu können, und daß nicht einseitiger Patriotismus ihn zu diesem Schritte veranlaßte, sondern politische Triebkräfte, welche in Rom und Peking wirkten, die deutschen Gesandten. [72])

Bereits im Januar des folgenden Jahres beorderte von Brandt den deutschen Konsul von Seckendorff zu einer Informationsreise nach Süd-Schantung, auf welcher ihn teilweise der damalige Provikar, P. Freinademetz, begleitete. [73])

Wie die französischen M i s s i o n a r e zum französischen, hielten die deutschen zum deutschen Protektorat. Sie nahmen es allgemein mit Freuden an. So schreibt P. Freinademetz in seinem erwähnten Bericht: «Eine neue Periode, wie wir zuversichtlich hoffen, segens- und erfolgreich, hat für Süd-Schantung begonnen mit dem Schlusse des Jahres 1890. Der deutsche Reichsadler hat schützend seine Fittiche über Jen-I-Zhao-Zi (Süd-Schantung) ausgebreitet, er hat es auf sich genommen, die Tätigkeit der deutschen katholischen Mission zu schützen vor Ausbrüchen chinesischen Fanatismus und heidnischer Raserei.» [74]) Bischof Anzer selbst bemerkt in seinem Jahresbericht: «Einen großen Trost in diesen Bedrängnissen gewährt uns das edle Bestreben, mit welchem die deutsche Regierung sich unser annahm... (folgt kurzer Hinweis auf die Reise des Frh. von Seckendorff). Doch auch so (ohne direkte Erfolge) verdient seine Tätigkeit unsere volle Anerkennung und sei ihm, wie der ganzen deutschen Regierung für ihr eifriges Bemühen hiermit unser herzlichster Dank ausgesprochen.» [75]) Seine Stellung zum Protektorat umschreibt er am 1. März 1901 in der Kölnischen Volkszeitung: «Was ich persönlich über den Schutz der Mission durch den weltlichen Arm denke, gehört nicht hierher. Ich bemerke nur: da dieses Schutzverhältnis in China einmal vorhanden ist und schon lange ausgeübt wird, so kann es in einem Lande wie China... nicht plötzlich aufgehoben werden, ohne die Mission zu gefährden.» [76])

---

[68]) Cordier l. c. III, 84.

[69]) Ebd. 85.

[70]) Ebd. 85.

[71]) Freinademetz, 251.

[72]) Es soll nicht geleugnet werden, daß Bischof Anzer später stark deutsche Politik getrieben hat; aber am Anfang seiner Tätigkeit, zumal bei der Protektionsfrage, wird man ihm dies kaum vorwerfen können.

[73]) Von letzterem stammt der Bericht, der 1891 unter dem irreführenden Titel: Der kaiserlich deutsche Schutz der katholischen Mission in China, Wien, 1891 erschien; teilweise bei Henninghaus, Freinademetz, 252 ff.

[74]) Der kaiserlich deutsche Schutz, 3.

[75]) 1891, 4.

[76]) bei Grentrup, Missionsfreiheit, 67. Es ist hier nicht der Ort, die oft erbitterte Auseinandersetzung in den Jahren 1890—1900 sowohl in der deutschen als auch in der französischen Presse zu behandeln. Ueber die kath. deutsch-französischen Stimmungen orientiert Kannengießer, Les Missions catholiques, France et Allemagne. Paris s. d. in der Einleitung: La Question du protectorat, p. 25—42.

c) Das italienische Protektorat.

Im Jahre 1884, als Frankreichs Schwierigkeiten mit China zunahmen, glaubte der Vertreter Italiens, de Luca, die italienischen Missionare und Schwestern besonders schützen zu müssen, damit sie nicht auf gleiche Stufe mit den Franzosen gestellt würden. So wurden im Einverständnis mit dem Tsungli-Yamen 38 italienische Pässe ausgestellt (26 für Missionare, 12 für Schwestern).[77]) Dieses Vorgehen wurde vom Quirinal gutgeheißen, und Mancini erklärte sogar, nach seinen Erkundigungen habe sich der Vatikan erkenntlich gezeigt für das Interesse, das der Minister des Königs unter diesen Umständen seinen Landsleuten, den Missionaren, bewiesen.[78]) Doch wurden diese Worte vom Vatikan ausdrücklich dementiert, und die Misionare erhielten Weisung, ausschließlich durch den Apostolischen Vikar von Peking die Interessen der Mission wahren zu lassen.[79])

1888 unternahm Italien einen erneuten Versuch mit Deutschland, seine Missionare vom französischen Protektorat zu befreien. Am 9. Oktober bewilligte die Pekinger Regierung die doppelte Forderung, daß alle Missionare, die einen vom italienischen Gesandten unterzeichneten Paß besäßen, dieselben Vorrechte genössen wie die übrigen, ferner, daß kein italienischer Missionar ohne italienisches Paßvisum im Reiche zugelassen würde.[80]) Gleichzeitig wurden die italienischen Missionare davon in Kenntnis gesetzt. 1889 wurde ein neues Rundschreiben erlassen, durch das die Bischöfe gebeten wurden, von den Wünschen der italienischen Regierung gebührend Kenntnis zu nehmen. Der Widerhall dieses Schreibens bei den italienischen Bischöfen und Missionaren zeigte, daß sie nicht gewillt waren, den Wünschen ihrer Heimatregierung entgegenzukommen. Durch Schreiben vom 10. Februar 1890 wurden sie zudem von der Propaganda energisch aufgefordert, unter dem französischen Protektorat zu verharren und den Schutz der italienischen Konsuln zurückzuweisen, selbst wenn der französische mangeln sollte. Italien trug schwer an dieser Zurückweisung und entzog die 1870 für die Missionen zugestandenen Gelder.[81])

Erst mit Beginn des 19. Jahrhunderts ließ der Hl. Stuhl im Widerstand gegen ein italienisches Protektorat nach. Die Beziehungen zwischen Quirinal und Vatikan hatten sich gebessert, und so wurde 1902 das italienische Protektorat für Nord-Schansi angenommen und in den folgenden Jahren allmählich auf alle italienischen Missionen ausgedehnt.[82])

d) Das portugiesische Patronat.[83])

Dem Alter nach an erster, der Bedeutung nach an letzter Stelle, steht das portugiesische «Patroado», das in früheren Jahrhunderten für die ostasiatische Mission eine wichtige Rolle spielte, im 19. Jahrhundert hingegen entweder nur dem Namen nach fortbestand oder dem Werke der Glaubensverbreitung nur Schwierigkeiten bereitete.[84])

In Peking bot die Neuregelung, die von Rom aus vorgesehen war, besonders große Schwierigkeiten, verursacht durch den Generalvikar von Peking, Castro e Moura, der das Anerbieten der Propaganda, Apostolischer Vikar unter ihrer Oberhoheit zu werden, nicht annahm und sich dabei auf die Vorrechte Portugals berief. Erst 1847 verließ er Peking, um Msgr. Mouly Platz zu machen, der im Falle der

---

[77]) Cordier, Hist. des rel. II, 641 ff.
[78]) Ebd, II, 644.
[79]) Ebd. Grentrup, Jus Miss. I, 401.
[80]) Grentrup l. c.
[81]) Cordier, Hist. des rel. III, 81 f; Grentrup l. c. Lateinischer und französischer Text des Propagandaschreibens an Msgr. Raimondi bei Thomas, Pékin, 622 ff.
[82]) Grentrup l. c. 402.
[83]) Vgl. Moidrey, 175 ff und passim.
[84]) Zunächst dadurch, daß es, als die Missionare noch über Makao einreisen mußten, den Eintritt auf das chinesische Missionsfeld für jeden nicht portugiesischen Missionar erschwerte (Vgl. Mém. C. M. II, 293 f, 311 ff, 335), dann durch die Machenschaften der portugiesischen Missionare gegen die Vertreter Roms.

Weigerung Castro's vorerst zum Apostolischen Administrator Pekings ernannt war, um Portugal nicht sofort abzustoßen. Nach der Abreise des Portugiesen kam es aber noch zu einem Schisma, das durch einheimische Priester herbeigeführt war und erst 1853 seinen allmählichen Abschluß fand, sodaß 1856 Portugals Einfluß vollständig durch die Neuregelung aufgehoben wurde, wodurch Peking und Nanking als Bistümer aufgelöst wurden und Apostolischen Vikariaten Platz machten.[84a])

Im Süden, in Makao, konnte Portugal jedoch seinen Einfluß immer noch in etwa beibehalten. Seit 1692 gehörten zu Makao die beiden Provinzen Kwantung und Kwangsi. Bereits 1843 war Hongkong als Apostolische Präfektur vom portugiesischen Patronat getrennt worden und durch Dekret vom 11. Mai 1848 die beiden Südprovinzen Kwantung und Kwangsi mit der Insel Hainan dem Pariser Missionsseminar zur Missionierung überwiesen, allerdings vorläufig unter der Jurisdiktion von Makao.[85]) Msgr. de Matta verweigerte den Pariser Missionaren jede Vollmacht für die beiden Provinzen, die sie für den Fall der Weigerung allerdings von Rom selbst bereits erhalten hatten.[86]) Durch das Konkordat von 1857 wurden Kwangsi und Hongkong endgültig der Jurisdiktion von Makao entzogen, während ihm Kwantung verblieb.[87]) Da trotz dieser Regelung die Zustände noch unhaltbar blieben und die Machenschaften Makao's der Missionierung hindernd im Wege standen, reiste Msgr. Guillemin, der neuernannte Apostolische Präfekt, nach Rom und erlangte durch Breve vom 17. September 1858 die vollständige Trennung seiner Präfektur von Makao.[88]) Von diesem Zeitpunkt an hatte das portugiesische Patronat für China jede Bedeutung verloren, es blieb allein auf Makao beschränkt.

[84a]) Thomas, Pékin, 244 ff; auch gegen Msgr. de Besi von Nanking wurden ähnliche Machenschaften versucht. Vgl. Servière, Kiangnan, I, 93 ff.

[85]) Colomban, Guillemin, 92; Launay, Kouangsi, 22 ff; Moidrey, 107.

[86]) Launay l. c.

[87]) Juris Pontificii de Prop. Fide Pars prima, VII, 316 ff.

[88]) Colomban, Guillemin, 90 ff.

II. KAPITEL:

Der Missionar und seine Gehilfen im Verkehr mit den Heiden

Der Bekehrungsprozeß eines chinesischen Heiden zum Christentum verläuft nicht immer in gerader Linie nach denselben Gesetzen. Ort, Zeit und Umstände können ihm ein ganz neues Gepräge geben. Wenn im folgenden dafür ein Paradigma aufgestellt wird, so ist immer zu beachten, daß das Leben selbst noch reichere Formen aufweist, daß aber trotz aller persönlichen Verbrämungen und Spielarten jede Bekehrung einige Grundmomente aufweist, die allen gemeinsam sind.

An der Spitze jeder Bekehrung vom Heidentum steht unbedingt das Bekanntwerden mit der christlichen Religion. Das geschieht zum größten Teil durch deren Vertreter, zunächst durch den Missionar und seine Hilfskräfte, dann vor allem durch die bereits gewonnenen Christen selbst.

1. Der Missionar und Priester.

a) Die europäischen Missionare.

Da der Glaubensbote und Missionspriester meist Europäer ist, ergeben sich für ihn besondere Schwierigkeiten, überhaupt mit den Heiden in Kontakt zu treten. Die Ueberwindung dieser Schwierigkeiten erfordert von ihm eine Reihe von Eigenschaften, ohne die ein ersprießliches Wirken in der Mission unmöglich ist.[1]

An erster Stelle stehen auch für den Chinamissionar die übernatürlichen Tugenden, die dem ganzen Missionsleben Kraft und Weihe verleihen. Daher immer und immer wieder die Aufforderung zur Selbstheiligung an die Missionare, die Msgr. Chouzy die Grundlage erfolgreicher Missionstätigkeit nennt.[2] Denselben Gedanken spricht P. Gonnet S. J. schon in einem Briefe vom 22. Oktober 1849 aus[3], während die Synoden und Handbücher mehr die Mittel angeben, durch die der Missionar sein religiöses Leben heben kann.[4] Aus allem leuchtet hervor, daß die Selbstheiligung des Missionars condicio sine qua non ist.

Daneben werden aber auch eine Reihe anderer Eigenschaften genannt, die notwendig sind im Verkehr mit den nichtchristlichen Chinesen. Wenn Lucius Chapin verlangt: «Bei einem Volke mit so altem und reichem Kulturleben muß die Mission mit Verständnis und Achtung vorgehen: Achtung vor der seltenen, wertvollen Eigenart des chinesischen Kulturerbes, Verständnis für das chinesische Temperament und die Anschauungen, die eine ererbte Kultur ausgebildet hat. Je größer die Achtung und je tiefer das Verständnis ist, um so mehr können wir uns den Chinesen im Geiste Christi nähern»[5], dann haben schon lange vor ihm als Grundlage

[1] Schmidlin, Missionslehre, 175 ff.

[2] Conseils aux nouveaux missionnaires. Bei Launay, Kouangsi, 324 f.

[3] «Si le missionnaire n'est pas un saint, si ce n'est pas l'esprit de Notre-Seigneur qui l'anime dans toutes ses actions, il a beau prêcher et se remuer de toute manière, les cœurs demeurent insensibles.» Gonnet, 134.

[4] Summa, 20 ff; I. Shansi, II, 3; die Handbücher unter dem Titel: De Missionariis oder De vita et honestate clericorum.

[5] Bei Andersson, Der Drache und die fremden Teufel, Leipzig, 1927, 234.

dieses Verständnisses Missionsobere Liebe und Güte von den Missionaren gefordert.[6]) Gilt das Gesagte schließlich für jede Mission, so ist für China speziell eine Eigenschaft von besonderer Bedeutung, deren Mangel oder deren Versagen in einem einzigen Augenblick oft das ganze missionarische Wirken an einem Orte erfolglos machte: die Selbstbeherrschung und Geduld. In dieser oder jener Form wird sie von einsichtigen Männern immer wieder verlangt.[7]) Auch diese notwendigen Eigenschaften waren nicht immer vorhanden. So klagen in den Berichten von 1870 die Apostolischen Vikare, vor allem die von Tschekiang, Jünnan und Kwangtung, daß ihnen wenige geeignete Missionare zur Verfügung stehen.[8])

Neben diesen Charaktereigenschaften wird von jedem Missionar auch ein gerütteltes Maß von Wissen verlangt, vor allem die

aa) Kenntnis der Sprache.

Wird schon für die Glaubensverkündigung im allgemeinen von den Missionstheoretikern alter und neuer Zeit die kategorische Forderung gestellt, dieselbe in der Landessprache vorzunehmen[9]), so gilt dies um so eher für ein Kulturland wie China, das eine ausgebildete Sprache und Literatur besitzt und daher auch von fremden Missionaren die Verkündigung der Heilslehren in dieser Sprache zu fordern das Recht hat. Gerade in China ist das Sprachstudium Grundvoraussetzung erfolgreicher Wirksamkeit. Die Fortschritte darin stehen nach P. Gonnet im Verhältnis zu den Erfolgen des apostolischen Wirkens.[10]) Die Notwendigkeit des Sprachstudiums steht nach der Hongkonger Synode von 1875 über jeden Zweifel erhaben da, ja es ist sogar das Notwendigste.[11]) Die erste Synode von Peking gibt eine doppelte Begründung dafür: zunächst sei die Kenntnis der Sprache notwendig, um die katholische Lehre in rechter Weise darzulegen, zu verteidigen und auszubreiten, dann auch, um die heidnischen Irrtümer widerlegen und den Aberglauben bekämpfen zu können.[12])

---

[6]) «Das ist aber gerade die Eigenschaft (liebenswürdige Güte), deren ein Missionar vor allem bedarf. Wie glücklich der Missionar, der durch Gottes Gnade und persönliches Tugendstreben sich recht viel errungen hat von der «benignitas et humanitas Dei, Salvatoris nostri.» (Tit. 3,5). Freinademetz, 80. — «Ces moyens de bonté et de charité sont absolument requis. Dieu veut que nous les employions, sous peine de nous refuser le succès si désiré. Pour faire un apôtre il faut être mieux doué que pour faire un simple contemplatif...» Gonnet, 135.

[7]) Kervyn, 805 ff faßt sie mit andern Eigenschaften zusammen unter dem Schlagwort «Prestige»; als weitere Eigenschaften führt er auf: Klugheit, Ausdauer und Aktionsfreiheit; Msgr. Chouzy bei Launay, Kouangsi, 328 ff, wo dazu Festigkeit, Halten auf Autorität, kein Sichgehenlassen vor den Chinesen gefordert werden; Freinademetz, 84; weiter Handbücher und Synoden an verschiedenen Stellen.

[8]) Auf diese Klagen hin beschloß die Propaganda in ihrer Sitzung vom 28. September 1874, ein Schreiben an die Regularobern, welche Missionen in China hatten, zu richten, mit der Ermahnung, alles einzusetzen in der guten Auswahl ihrer Missionskräfte. Ponenza, 1881, Voto, 32.

[9]) Schmidlin, Missionslehre, 341 ff.

[10]) «Apprenez des caractères, devenez forts dans la langue écrite; vous augmenterez en proportion votre action apostolique auprès des Chinois.» Gonnet, 162.

[11]) «linguae Sinicae cognitio sit inter omnes necessarissima...» Hongkong 1875, c. I, 6..

[12]) I. Peking III; auch I. Shansi II, 2, 1 betont die Notwendigkeit für die Heidenpredigt; ebenso II. Hongkong VIII, 1 «...sine earum (linguarum) enim proba notitia non possent paganis, quibuscum commercium habent, cum fructu praedicare...»; und Msgr. Chouzy bei Launay, Kuoangsi, 325. Für Kervyn ist sie not-

Daß diese Hinweise auf die Notwendigkeit des Sprachstudiums nicht gegeben wurden, um eitle Lufthiebe auszuteilen, sondern auf wirklichen Mißständen in der chinesischen Mission beruhten, mögen einige Tatsachen beleuchten. Schon P. Gonnet hatte zu kämpfen gegen eine Meinung, welche glaubte, die Missionare des 19. Jahrhunderts hätten es nur mit der ärmeren Bevölkerung zu tun, nicht mit den Gebildeten. Daher sei es auch nicht nötig, die chinesische Schrift zu kennen und Bücher lesen zu können.[13]) Ueber die allgemeinen Sprachkenntnisse der Jesuitenmissionare um die Mitte des Jahrhunderts urteilt sein Biograph P. Becker: «Nur wenige sprachen das Chinesisch so, um sich den Heiden verständlich machen und vorteilhaft mit jeder Klasse der Gesellschaft im himmlischen Reiche verkehren zu können, noch wenigere verbanden mit der Kenntnis des gesprochenen auch die des geschriebenen Wortes.»[14]) Allerdings empfanden diese Missionare noch die Notwendigkeit, die Sprache besser kennenzulernen, um ersprießlich wirken zu können. Zeitumstände gestatteten ihnen aber keine Muße, sich weiter darin auszubilden. Später jedoch, nach den französischen Siegen von 1860, wurde bei manchen auch diese Erkenntnis verdunkelt. Das politische Prestige galt ihnen so glänzend und vollkommen, daß es eine besondere Kenntnis der Sprache überflüssig machte.[15]) Erst später setzen die sinologischen Arbeiten bei den Jesuiten ein.

Wie es praktisch um das Jahr 1864 zuging, zeigt das Beispiel des Missionars Jean Rigaud aus dem Pariser Missionsseminar (1834—1869), der auf seinen Posten gesandt wurde, ohne Chinesisch zu können. Erst hier lernte er etwas Chinesisch. «Er kannte kaum einige Worte, als er begann, die Beichten der chinesischen Jungfrauen zu hören.» Dadurch lernte er nach und nach etwas. Als Lehrer hatte er nur ab und zu einen Katechisten, der früher im Seminar war. Trotzdem ausdrücklich von geringen Fortschritten berichtet wird, heißt es doch, er habe die Predigt und das Beichthören nicht unterlassen.[16]) Im günstigsten Falle wurden die neuangekommenen Missionare noch einem älteren Mitbruder zur Unterweisung zugesellt, mußten aber bald wegen des empfindlichen Priestermangels einen selbständigen Posten übernehmen.

Noch 1881 konnte Kardinal Alimonda nach den eingelaufenen Berichten und den mündlichen Aussagen des Apostolischen Vikars von Hongkong feststellen, daß die Missionare im allgemeinen nur fähig seien, Beichte zu hören und sich in Predigten verständlich zu machen, aber nicht Chinesisch schreiben und Bücher abfassen könnten. Als die chinesische Mission im Kindheitszustande gewesen sei, hätte man sich begnügen können mit dieser unbedingt notwendigen Kenntnis der Sprache, aber heute müßten die Missinare unbedingt darauf sehen, festen Fuß zu fassen und auch die Gebildeten zu gewinnen. Sie seien dazu infolge ihrer Unkenntnis der Sprache nicht fähig und könnten nur an das gewöhnliche Volk herantreten.[17]) Später

wendig, um des Prestige's willen: «La connaissance de la langue chinoise est donc un élément nécessaire et indispensable à la considération et au prestige du missionnaire.» (p. 809.)

[13]) Gonnet, 162.

[14]) Ebd. 163 f.

[15]) Ebd. 165.

[16]) Jean Rigaud, Tours 1912, 104 ff, 111 ff.

[17]) «...cioè che generalmente i sacerdoti europei erano periti nelle lingue per ascoltare le confessioni ed anche per predicare con chiarezza da essere compresi, ma che non vi avevano tra di essi uomini atti a scrivere in cinese e a comporre opere litterarie...» Ponenza, 1881, Voto, 34 f.

wagt P. Cotta C. M. in seinem Memorandum sogar die Behauptung aufzustellen, es gebe Missionare, ja sogar Apostolische Vikare, die nach 25 bis 30 Jahren Aufenthalt in China weder das Credo, noch die zehn Gebote, noch irgendein Gebet in chinesischer Sprache wüßten.[18]) Ein Apostolischer Vikar, Msgr. Hospital von Nord-Hunan, rühmt sich in einem Brief vom 9. März 1909, Heiden ohne Hilfe eines Dolmetschers bekehrt zu haben.[19]) Warum sich rühmen, wenn es etwas Selbstverständliches gewesen wäre? Noch 1914 macht Moidrey in seinem 1913 abgeschlossenen Bericht auf die ungleiche Proportion zwischen Christen- und Priesterzahl in Nord-Hunan aufmerksam und gibt als Grund an, daß ein Drittel der Missionare nicht die Sprache des Landes spreche und sich nicht missionarisch betätige.[20]) M. Courant schreibt, nachdem er die Gründe für die mangelnden Sprachkenntnisse erwähnt (Schwierigkeit der Sprache und allzu großer Eifer der Missionare, den Christen zu helfen): Sobald sie eine gewisse Sprachfertigkeit erworben hätten, um sich den Neophyten, die an das Stammeln der Anfänger gewohnt seien, verständlich zu machen, würden nur noch wenige der Erlernung der Schriftsprache eine Bedeutung beimessen und ohne Bedauern darauf verzichten. Als Folge davon errege der Missionar mit seiner gewöhnlichen Sprache die Verachtung des Volkes, das auf seine Gebildeten so stolz sei. Er könne kaum eine irgendwie gehobene Konversation führen. Und wolle ein Gebildeter mit ihm in Verkehr treten, so müsse er ihm einen Katechisten oder Neuchristen schicken.[21])

Wie von Courant, werden auch von anderen für die gezeichneten Mißstände, die allerdings weder für alle Missionare noch für alle Missionen oder Zeitabschnitte in gleichem Maße zutrafen, als Hauptentschuldigungsgründe angeführt die Schwierigkeit der Sprache und vor allem die alle Zeit des Missionars erfordernde Sorge für die Neuchristen, die Schulen und karitativen Werke.[22]) Dazu kam die Sehnsucht des Missionars, wirken zu können.[23])

---

[18]) «Il y a des missionnaires, voir des Vicaires Apostoliques, qui au bout de vingt-cinq et trente ans de Chine, ne savent pas le Credo en Chinois, ni les commandements de Dieu, ni aucune prière.» Mém. Cotta, 47. An anderer Stelle knüpft er an die Begebenheit des P. Laur. Li S. J., der Msgr. Garnier zur Synode begleitete und erst zugelassen wurde, als er in einstündiger Rede in fließendem Latein über ein gestelltes Thema gesprochen, die Bemerkung an: «Si pareille épreuve était imposée aux missionnaires Européens, y compris les Vicaires Apostoliques! S'ils devaient prononcer un discours en Chinois, devant un auditoire moyen! ... Nous doutons fort, nous qui sommes sur les lieux, que deux ou trois pour cent sortent victorieux de l'épreuve.» Ebd. 25.

[19]) Hospital, Notas y scenas de viaje, 141.

[20]) Moidrey, 180. Die geringen Fortschritte der Augustinermission gibt auch Hospital selbst zu. l. c. 129.

[21]) Maurice Courant, En Chine, Mœurs et Institutions, Hommes et Faits, Paris, 1901; bei Kervyn, 809. — Daß es natürlich auch rühmliche Ausnahmen gab, zeigt etwa das Beispiel der beiden berühmten Tibetreisenden Huc und Gabet. Von letzterem berichtet ein Schreiben an die Propaganda aus dem Jahre 1844: «Après avoir étudié, presque sans maître, la langue et les caractères chinois, M. Gabet a appris les dialectes mandchou et mongol. Récemment l'expérience lui ayant appris que la connaissance des caractères thibétains dont se servent couramment les prêtres bouddhistes dans leurs prières et leurs livres de religion lui serait de la plus grande utilité pour travailler à la conversion de la nation mongole il s'y est appliqués et a vaincue les premières difficultés de l'étude de cette langue.» (Bei Thomas, Pékin, 201.)

[22]) Gonnet, 164; Kervyn, 809. Ebenso P. Stenz S. V. D. «Dabei hatten sie (die Missionare) die Hände voll Arbeit und das Herz voll Sorgen, so daß an ernsteres

Um diese Mißstände zu beheben, wurden teils Bestimmungen erlassen, die sowohl Pflicht und Notwendigkeit des Sprachstudiums vor Augen führten als auch genau einzuhaltende Richtlinien gaben, teils positive Anstrengungen in den Missionen selbst gemacht, um das Studium zu erleichtern.

Auch im 19. Jahrhundert blieben jene Bestimmungen in Kraft, in welchen die Propaganda in den vorherigen Jahrhunderten so nachhaltig das Sprachstudium zur Pflicht jedes einzelnen Missionars machte. Es sei hier nur an die Monita erinnert, durch die die Missionare dazu aufgefordert werden mit Hinweis auf ihre Nutzlosigkeit im Missionsdienste ohne genügende Sprachkenntnisse [24]), dann vor allem auf das Dekret von 1774, welches das Sprachstudium nicht nur zur strengsten Pflicht macht, sondern auch die streng einzuhaltende Bestimmung gibt, daß jeder Missionar nach 6 Monaten vor dem Apostolischen Vikar und 2 älteren Missionaren über die erlernte Sprache ein Examen abzulegen habe. [25]) Die Instruktion der Propaganda von 1883 knüpft an das Dekret von 1774 an und stellt dann die Alternative, entweder die chinesische Sprache zu erlernen oder den Missionsdienst zu verlassen. Um das Studium zu erleichtern, soll in jeder der 5 Regionen eine academia sinensis linguae errichtet werden. Fähige Missionare sollen zum gründlichen Studium besonders ausgewählt werden. Sie sollen in Literatur und Philosophie der Chinesen eindringen, um dann der Kongregation Vorschläge zu unterbreiten, wie vor allem bei den höheren Klassen vorgegangen werden müsse, um sie zu bekehren, um ihre Vorurteile zu mildern oder ganz zu beseitigen. [26])

Unter den Synoden nimmt die von Hongkong 1875 schon bezüglich des Sprachstudiums eine hervorragende Stelle ein. Die Missionare sollen nach ihr nicht nur die Kenntnisse besitzen, die sie zum Beichthören benötigen, sondern mehr, «ut clare et distincte sermonicare possint». Daher muß jeder Missionar zunächst eine Zeit auf dem chinesischen Festland zubringen, bevor er irgendeinen Posten bekleiden kann. Auf dem Festlande selbst wird kein Missionar angestellt, «qui in Characterum Sinensium cognitione peritus non sit». Wenigstens ein Missionar soll nicht nur im Lesen, sondern auch im Schreiben erfahren sein, um chinesische Bücher verfassen zu können. Solche Missionare aus den einzelnen Vikariaten sollten unter sich eine katholische literarische Gesellschaft begründen, «da wir uns auf keinen Fall

---

Studium für die meisten nicht zu denken war. Die Schuld an der ungenügenden Ausbildung liegt nicht an den Missionaren. Wenn sie einige Monate notdürftig die Sprache gelernt haben, dann müssen sie hinaus. Wie schwer das für die jungen Leute ist, davon macht sich keiner einen Begriff, der es nicht selber mitgemacht hat.» (Z. M. 1925, 205.)

[23]) Freinademetz, 30. «Man hat das Herz voll, möchte reden mit den Leuten, unter denen man steht, möchte baldigst mittätig sein bei der von allen Seiten sich herandrängenden Arbeit, und doch ist der Mund verschlossen.»

[24]) Monita, c. II. art. V, p. 20.

[25]) C. P. F. I, 504. Gerade auf dieses Dekret wird von den späteren Synoden und Handbüchern immer wieder hingewiesen, so Hongkong 1875, I, 6; I. Peking III, 2; I. Shansi II, 2, 1; I. Hongkong, V etc. Parvae Regulae, 8 f; Ybañez, 75 f; Carlassare, I, 166; Manuale S. M., 68.

[26]) C. P. F. II, 1606, II. Die Väter der II. Pekinger Synode begrüßen besonders die Bestimmung, eine Akademie für chinesische Studien zu errichten, und wollen ihr nach Kräften nachkommen; sie weisen aber auch auf die Schwierigkeiten hin, das Projekt bald durchzuführen. II. Peking, I, 2, 2.

den Vorwurf gefallen lassen dürfen, die protestantischen Missionare besäßen mehr Kenntnisse der chinesischen Sprache als die katholischen.[27])

Was Art und Dauer des Studiums betrifft, so bestehen darüber keine einheitlichen Vorschriften. Daß das Studium sofort nach Eintritt in die Mission begonnen werden soll, wird überall angenommen. Den Apostolischen Vikaren wird es zur Pflicht gemacht, den neuangekommenen Missionaren genügend Zeit zum Sprachstudium zu lassen, entweder unter der Leitung eines älteren Missionars oder mit Hilfe eines chinesischen Lehrers.[28]) Die Vorbereitung soll nach der II. Synode von Schansi wenigstens ein Jahr in Anspruch nehmen.[29])

Auch über Prüfung der Missionare in den Sprachkenntnissen sprechen sich einige Synoden klar aus. So verlangt die II. Synode von Hongkong eine jährlich dreimal zu wiederholende Prüfung vor dem Apostolischen Vikar oder einem von ihm bestimmten Vertreter.[30]) Die III. Synode von Hongkong bestimmt die erste Prüfung bereits nach 6 Monaten.[31]) Die Synode von Schansi stellt die Forderung, keinem neuen Missionar die Fakultäten zu geben, wenn er vorher nicht examiniert und zum apostolischen Amte tauglich befunden worden ist.[32]) Sollte ein Missionar besondere Fähigkeiten zu sprachlichen Studien zeigen, so haben die Apostolischen Vikare dafür zu sorgen, daß er sich weiter darin ausbilde.[33])

Die Missionare ließen es nicht bei diesen Vorschriften bewenden, sondern aus ihren Kreisen selbst erstanden Männer, die sich besonders darauf verlegten. ihren Mitbrüdern die Erlernung der Sprache durch Hilfsmittel, wie Grammatiken, Wörterbücher etc., zu erleichtern. P. Zottoli S. J. veröffentlichte seinen Cursus litteraturae sinicae neo-missionariis accommodatus in fünf Bänden. Er beginnt mit der einfachen Sprache, um darauf weiter aufzubauen, in die klassischen Bücher einzuführen und endlich auch Anweisungen zu geben zum selbständigen literarischen Arbeiten in chinesischer Sprache.[34]) P. Couvreur S. J. gab seinen Dictionnaire classique de la langue chinoise heraus, dem eine Reihe weiterer Wörterbücher folgte.[35]) An die Arbeiten eines P. Léon Wieger S. J. und der Jesuiten von Zikawei, an die Bemühungen der übrigen Missionare kann nur erinnert werden.[36])

Da vor allem die Schrift es war, welche den Missionaren so große Schwierigkeiten bereitete, muß hier auch eines Unternehmens gedacht werden, das diesen Mißstand zu beheben suchte. Es sind die Versuche von Msgr. Cosi, des Apostolischen Vikars von Schantung, die Bilderschrift der

[27]) Hongkong, 1875, I, 6.

[28]) I. Hongkong, V.; II. Hongkong, II, 1; III. Hongkong, I, 2; II; Peking, II, 2, 1.

[29]) II. Shansi, 2 f «... saltem per integrum annum, ita ut non solum loqui, sed et characteres legere et in quantum poterunt, eos scribere aliquo modo incipiant.» Vgl. Ybañez, 76.

[30]) II. Hongkong, I, 1.

[31]) III. Hongkong, I, 2, 4.

[32]) II. Shansi, I, 1.

[33]) Ebd.

[34]) Erschien in Zikawei; 1884 wurde ihm dafür von der französischen Akademie der Preis Stanislas Julien zuerkannt. Vgl. M. C. 1884, 605.

[35]) Erschienen in Sienhsien und ebenfalls preisgekrönt.

[36]) Einen Ueberblick gewinnt man schon durch die Durchsicht der Kataloge der Druckereien von Hongkong, Peking, Zikawei, Yenchowfu etc. Vgl. Msgr. Henninghaus, Die schriftstellerische Tätigkeit der katholischen Mission in China, Z. M 1911, 209 ff.

Chinesen in eine Schrift von 33 Buchstaben zu übertragen. Als der Bischof dem Kaiser Franz Joseph von seiner Erfindung Mitteilung machte, schenkte ihm dieser die notwendigen typographischen Mittel. 1879 begann dann mit den aufgestellten Maschinen die Arbeit in der neuen, der sogenannten Cosi-Schrift.[37]) Die religiöse Literatur in dieser Schrift wurde von den Christen Schantungs bis in die neueste Zeit hinein eifrig benutzt, sodaß schon dies einen nicht geringen Erfolg bedeutet, da die meisten Christen nicht die eigene schwierige Schrift kennen. Vor allem waren es aber die Missionare selbst, welche sich die Erleichterung zunutze machten.[38]) Allerdings zeigte das System auch Mängel, die seiner weitern Verbreitung im Wege standen. P. Can. Hanfland O. F. M. sagt darüber: «Man muß leider auch zugeben, daß die Umschreibung des chinesischen Lautes nach Cosi wenig konsequent und wissenschaftlich genau war... Hätte der damalige Bischof von Nord-Schantung mehr Sprachstudien treiben können, würden diese Fehler wohl vermieden worden sein...»[39]) Ueber die Grenzen des Vikariates hinaus hat die Cosi-Schrift keine weiteren Erfolge aufzuweisen.

Neben dem Studium der Sprache wird auch Gewicht gelegt auf die Kenntnisse der Landessitten und Gebräuche. Da an anderer Stelle mehr darüber gesagt wird, begnüge ich mich hier mit einigen Hinweisen. Chouzy wendet sich in seinen Conseils scharf gegen den Europäismus und betont, um diesen zu vermeiden, die Notwendigkeit, auch die chinesischen Sitten etc. zu studieren. Er stützt sich dabei auf einen Ausspruch Msgr. Faviers: «Etudiez les caractères, mais plus encore le caractère chinois.»[40]) Daher bestimmt auch die II. Synode von Hongkong, daß jeder neue Missionar eine Zeitlang bei einem älteren Missionar weilen solle, «ut mores et consuetudines, necnon modum sese in Missione gerendi addiscat.»[41])

Das Studium der vorherrschenden Religion des Missionslandes verlangt vor allem M. Aubry. In dem Kapitel: Etat intellectuel des peuples de l'Extrême-Orient et la méthode à suivre pour les évangeliser, sagt er, der Missionar habe seine Pflicht nicht erfüllt, wenn er vernachlässige, vor seiner Berufstätigkeit eindringlich die religiös-intellektuelle Lage der zu Bekehrenden zu studieren, um die wahren Ideen ins rechte Licht rücken und daran anknüpfen zu können und die der Wahrheit widerstrebenden Elemente auszuscheiden.[42]) Eine gründliche Kenntnis der Religion setzt in China das Studium der chinesischen Klassiker voraus. Dies

---

37) M. C. XII, 1880, 458.

38) Vgl. Freinademetz, 71.

39) Die Franziskanermissionen, 1912, 40 f; Chardin, 57. Die Daily News widmeten 1880 der Cosi-Schrift einen längeren Artikel, wiesen aber schon auf die unübersteigbaren Schwierigkeiten hin, die vor allem im Konservativismus der Chinesen liegen. Vgl. M. C. 1881, 5. In neuester Zeit wurde der Gedanke einer Buchstabenschrift auch von dem chinesischen Gelehrten Hu Shi aufgegriffen, von dem Hans Driesch bemerkt: «Hu Shi hat ein Alphabet aufgestellt und eine über ganz China verzweigte Gesellschaft gegründet. Leider wird die Sache nur sehr langsam populär.» Fern-Ost, Leipzig, 1925, 160. Auch die Volkserzieher der Kuomintang bemühen sich eifrig, durch phonetische Zeichen die schwierige chinesische Schrift größeren Kreisen zugänglich zu machen. Vgl. Col. Com. Syn. 1930, 365 f. Ueber die Umschrift des Chinesischen im allgemeinen vgl. P. Kalff S. V. D. in K. M. 1926, 272 ff.

40) Bei Launay, Kouangsi, 326 f; vgl. Freinademetz, 35 f.

41) II. Hongkong, I, 13. P. Lange verlangt von jedem Missionar eine gründliche Kenntnis seiner Gebiete und der Bewohner mit ihren guten und schlechten Eigenschaften. Praxis Pastoralis, 9 f.

42) Aubry, Christianisme, 365.

Studium der chinesischen Literatur war bis zur Jahrhundertwende auch notwendig, um sich irgendwie Ansehen zu verschaffen. Daher die Forderung der II. Synode von Peking: «Quum apud Sinas litterae humaniores praecipuo honori habeantur, ad benevolentiam et existimationem consequendam maxime conducet illarum litterarum, necnon et variarum scientiarum cognitio.» [43])

Um diese erste, so entscheidende Einführung des Missionars in Sprache und Sitte des chinesischen Volkes zu erleichtern, suchten verschiedene Orden neue Wege zu gehen. Schon in den 70er Jahren wurde in der Jesuitenmission die Frage heftig diskutiert, ob es nicht äußerst vorteilhaft sei, die jungen Kandidaten schon zur Vollendung der Philosophie und Theologie nach China zu senden, um ihnen so die Möglichkeit einer gediegenen Ausbildung zu gewährleisten. Das Projekt zerschlug sich für die ganze Mission und in dem geplanten Umfang. Es blieb bei einigen Versuchen. [44]) Für die Lazaristenmissionen faßte der Visitator Boscat den Plan, ein gemeinsames Seminar zu gründen für solche, die nach dem Noviziat an Ort und Stelle Philosophie und Theologie studieren sollten. Im Jahre 1903 wurde es zunächst provisorisch in Tschekiang eingerichtet [45]), bis am 25. Jan. 1904 in Kiashing bei Schanghai das neue Seminar eingeweiht werden konnte. [46])

bb) Akkommodation. [47])

Eine weitere grundlegende Eigenschaft des Missionars im Verkehr mit den Heiden ist seine Abkommodationsfähigkeit, das Vermögen, sich dem Missionsobjekt in allem, was erlaubt und der Bekehrung nützlich ist, anpassen zu können. Ist die Akkommodation notwendig für jeden Missionsbetrieb, der irgendwie dem Ganzen dienen will, so erst recht für China, dessen Einwohner so stolz sind auf ihre ererbte Kultur und empfindlich gegen alles, was diese verletzen könnte. Die Missionare sollen auch in China, wie die II. Synode von Peking verlangt [48]), allen alles werden, und sich daher möglichst den chinesischen Sitten fügen, soweit sie göttlichen Geboten nicht widersprechen, da die christliche Religion nicht Reservatgut einer Nation, sondern katholisch und allen Völkern angepaßt ist. Es ist hier nicht der Ort, den ganzen Fragenkomplex der Akkommodation zu behandeln, son-

---

[43]) II. Peking, II, 8, 2c.

[44]) Gonnet, 153 ff. Erst am 3. September 1926 erließ der General der Gesellschaft Jesu eine Verordnung, welche die Ausbildung der Chinamissionare einheitlich regelte. Nachdem schon beim Studieren der Gymnasialfächer und der Philosophie auf chinesische Verhältnisse Rücksicht genommen werden soll, begeben sich die Kandidaten nach Vollendung der Philosophie nach China und widmen sich zwei Jahre sinologischen Studien. Sodann wird in einjähriger Schultätigkeit Gelegenheit geboten, das Gelernte zu verwerten und zu vertiefen. Darauf werden auch die theologischen Studien in China selbst gemacht. Auch sie sollen auf das chinesische Apostolat hingeordnet sein. Vgl. K. M., 1927, 227 ff.

[45]) Annales C. M., 1903, 180 ff.

[46]) Ebd., 1904, 450. Msgr. Reynaud von Tschekiang ist ganz beglückt über das neue Werk. Die Missionare seien nun nicht mehr Neulinge, wenn sie ihr Werk begönnen, sondern kännten Sprache, Sitten und Gebräuche, seien akklimatisiert und könnten nach dem Studium sofort mit der Arbeit beginnen. Ebd. 1904, 337 f.

[47]) Vgl. Thauren, Die Akkommodation im katholischen Heidenapostolat, Münster, 1927; Schmidlin, Missionslehre, 216 ff; Autour du problème de l'adaptation, Louvain, 1926.

[48]) «...et omnes intelligant Christianam Religionem non esse alicui nationi propriam, sed Catholicam et omnibus gentibus accommodatam.» (II. Peking, II, 8, 2a.)

dern ich begnüge mich, das herauszunehmen, was für den einzelnen Missionar als Vorbereitung seiner Bekehrungsarbeit unbedingt in Frage kommt. Diese Anpassungsvorbereitung ist eine doppelte: eine rein äußere und eine innere.

Die äußere Akkommodation war im 19. Jahrhundert schon aus dem Grunde notwendig, um wenigstens in etwa das Aeußere des verhaßten Europäers zu verbergen und nicht unnütz Haß und Verfolgung hervorzurufen. Für die Kleidung hatte schon die Synode von 1803 genaue Verordnungen gegeben, die das Tragen von seidenen und anderen luxuriösen Kleidern den Missionaren verboten und ihnen vorschrieben, schwarze, einfache, ihrem Stande geziemende Kleider anzulegen.[49]) Die Synode von Szetschwan 1880 rief sie den Missionaren wieder ins Gedächtnis, indem sie den allzu großen Kleiderluxus verschiedener Priester beklagt. Allerdings gestattet sie, Seidenkleider zu tragen, nur sollen diese nicht nach Sitte der Laien kostspielig und mit Blumen verziert sein.[50]) Die Synode von Hongkong (1880) bittet in ihren Dekreten die Kongregation, den Gebrauch seidener Kleider infolge veränderter Umstände zu gestatten.[51]) Die meisten Synoden geben der chinesischen Tracht vor der europäischen den Vorzug. Die I. Synode von Peking (1880) hält sie wenigstens für Reisen und für einige Gegenden notwendig[52]), während die von Schansi (1880) die Missionare verpflichtet, den europäischen Talar sowohl innerhalb wie außerhalb des Hauses zu tragen.[53]) Schon vorher hatte die Synode von Hongkong 1875 für die Halbinsel Hongkong europäische Priesterkleidung vorgeschrieben, während sie für das chinesische Festland für den Fall der Notwendigkeit auch chinesische Tracht gestattete.[54])

Waren schon die Bestimmungen der Synoden nicht einheitlich, so noch weniger die Praxis selbst. Zum weitaus größten Teil kleideten sich die Missionare nach chinesischer Sitte, indem sie gleich beim Eintritt ins chinesische Reich einen äußeren Umwandlungsprozeß durchmachten, zu dem bis zur Revolution auch der Zopf gehörte.[55]) Doch bestanden immer wieder Bestrebungen, auch das Aeußere des Missionars europäisch zu lassen, vor allem die französische Soutane einzuführen. Schon Msgr. Mouly von Peking (1856—1868) versuchte es, mußte aber infolge der Zeitverhältnisse wieder davon abstehen.[56]) Bei der Pekinger Synode von 1880 mußte P. Gonnet alles aufbieten, damit das Tragen der Soutane nicht zur allgemeinen Pflicht gemacht wurde.[57]) Kardinal Alimonda hebt hervor, daß

[49]) X, 10.

[50]) I. Sutch. III, 4, 1.

[51]) I. Hongkong, Decr. IX.

[52]) I. Peking III, 10.

[53]) I. Shansi. II, 3, 2.

[54]) Hongkong 1875, I, 4.

[55]) Vgl. die verschiedenen Biographien der Missionare.

[56]) Ponenza, 1881, Voto, 41. Ueber seine Mißerfolge mit der Soutane schreibt Msgr. Mouly: «Ce nouveau costume portait les Chinois à nous assimiler aux étrangers leurs vainqueurs, éloignait les infidèles de la religion en les empêchant de sympathiser avec nous. En outre ils se scandalisaient de nous voir entrer en habits européens dans les familles chrétiennes, où le saint ministère nous appelait, et se moquaient des chrétiens. Avec l'habit chinois, au contraire, ils nous considèrent comme des leurs. Cela facilite nos courses et nos visites dans toute l'étendue du Vicariat, où nous pouvons passer à peu près inaperçus.» (Bei Thomas, Pékin, 431 f.)

[57]) Gonnet, 192. Vgl. K. M. 28 (1900), 72. — Auf dem Schanghaier Konzil siegte die «Soutane». «Ad legitimam consuetudinem in Sinas, quatenus opus est, indu-

einzig in den Hafenstädten die Bestimmungen der Synode von 1803 beachtet würden, während im Innern allgemein das chinesische Literatengewand von den Missionaren benutzt werde.[58]) Noch 1911 verfügte ein Visitator im Norden China's, das Tragen von Seidenkleidern sei obligatorisch für den Missionar.[59]) Während das Literatengewand offiziell geduldet wurde, gestattete die Propaganda nicht das Priestergewand der Lamas.[60])

Neben der Kleidung gab es aber in China noch eine ganze Reihe von Aeußerlichkeiten, mit denen sich der Missionar auseinanderzusetzen hatte. Für P. Gonnet galt «se chinoiser» als ein Mittel, das Apostolat fruchtbarer zu gestalten. Daher seine Forderung an die neuen Misionare: «Beobachten wir die chinesischen Gebräuche bei Begrüßung, Besuchen, für Höflichkeit und Anstand, für Art und Weise des Auftretens und für die Klei-

---

cendam, Primum Concilium Sinense decernit ut omnes clerici, exteri et Sinensis, decentem habitum ecclesiasticum, qui vulgo «sotana» audit, induant. Si religiosi, proprium habentes habitum, eo uti velint, ubi eo commode uti possunt, eos peculiari laude dignos judicat Concilium.» No. 52, 1. Das Tragen des chinesischen Gewandes ist nur noch gestattet, wenn es notwendig ist, zumal auf dem Lande. 52, 2.

[58]) Ponenza, 1. c.

[59]) P. Cotta macht dazu die Bemerkung, im Norden tragen höchstens 2 unter 1000 Personen Seide, und die Bestimmungen von 1803 seien noch nicht widerrufen. Mém. Cotta, 35. Die II. Synode von Peking drückte sich in bezug auf die Kleiderfrage sehr vorsichtig aus: «Neque etiam induant aut adhibeant in ornatu splendidos aut nitidos colores, qualibus saepe utuntur praefecti praetoriani aliique passim saeculares...», um dann wieder auf die Synode von 1803 zu verweisen. II, 3, 1.

[60]) C. P. F. I, 988, die Entscheidung einer Anfrage des Apostolischen Vikars von Leaotong. 3. März 1844. — Einem Kleidungsstück wurde in der chinesischen Mission besondere Aufmerksamkeit zugewandt, dem sogenannten Tsikin, einer Kopfbedeckung des Priesters bei der hl. Messe, die zur Zeit der Mingdynastie von den Mandarinen, im 19. Jahrhundert aber nur von den katholischen Missionaren getragen wurde. (Broullion, 60). Die Synode von Schanghai 1851 hatte sich mit einer Ausnahme für die Beibehaltung dieser Kopfbedeckung entschieden. «L'usage du tsikin... doit être conservé et rétabli là où il fut aboli; c'est une concession nécessaire, aujourd'hui comme jadis, aux mœurs du pays .... Mgr. Mouly est le seul à opiner qu'il faudrait faire tomber peu à peu l'usage du tsikin, et une discussion assez vive s'engage entre Mgr. Baldus et lui à ce sujet.» (Bei Thomas, Pékin, 324). Ein Brief der Propaganda vom 6. Dezember 1859 an den Provikar von Kweitschu suchte diesen Brauch abzuschaffen, «ut... universalis Ecclesiae praxis Missam celebrandi capite detecto instauraretur.» (C. P. F. I, 1182.). Auf der Synode von Peking (1880) rief diese Kopfbedeckung wieder die heftigsten Kämpfe hervor. Thomas berichtet darüber: «Une des choses qui furent discutées avec le plus d'animation fut la suppression du bonnet de cérémonie pendant la messe. Un des partisans de la suppression alla jusqu'à avancer que cet usage était irrespectueux envers Dieu et qu'il affichait l'orgueil jusque dans le sanctuaire. Mgr. Dubail protesta contre ces exagérations en disant qu'il n'y avait pas un seul membre du synode qui ne fût disposé à faire devant Dieu les cérémonies que font les lamas de Mongolie devant leurs muettes idoles et de se prosterner trois fois la tête découverte. Mais pour le port de tsitsin (sic!), ce n'était pas par orgueil que le portaient les missionnaires, c'était en vertu d'une coutume formellement autorisée par le Pape. — Soumise à Rome avec les autres délibérations du synode, la question du tsitsin (!) fut laissé en suspens et, malgré les attaques dont elle a été l'objet, cette coiffure continue à être portée à l'église dans la plupart des missions de Chine.» (Pékin, 590). Aber die Bestimmungen von 1883 ermahnen die Apostolischen Vikare doch, dort, wo der Brauch noch fortbestehe, sich für die Abschaffung desselben einzusetzen. (C. P. F. II, 1606, XIV.) Das strikte Verbot, den Tsikin zu tragen, erließ erst die Generalsynode von Schanghai 1924: «Ut uniformitas in cultu obtineatur in omnibus vicariatibus, tempore celebrationis Missae aliarumque sacrarum functionum, vetitum est deferre Sinicum pileum, cui vulgo nomen: Tsikin.» (n. 490.)

dung.»[61]) Er selbst ging darin mit gutem Beispiel voran. Selbst wenn er als Oberer einem Missionar das Rauchen erlaubte, war die Bedingung: chinesische Pfeife und chinesischer Tabak.[62]) Auch andere Missionare glichen sich in der Lebensweise ganz den Chinesen an.[63])

Indes fanden sich unter ihnen auch Bestrebungen, die europäische Art beizubehalten und ihre Umgebung daran zu gewöhnen, so z. B. in Kweitschu[64]) und bei den Scheutveldermissionaren in der Mongolei, deren europäische Lebensweise das Lob Ferd. von Richthofens erntete.[65]) So wird es verständlich, daß das chinesische Memorandum von 1871 von den Missionaren die Anbequemung an ihre Sitten und Gebräuche fordert.[66]) Doch allzu viel nützte es nicht, denn noch 1900 konnte ein Missionsveteran schreiben: «Sehr viele Missionare scheiden sich durch ihr Benehmen, ihre Sprach- und Handlungsweise, ihre Sitten mehr und mehr von den Chinesen und bleiben daher auch nach ihrer Ankunft voll und ganz Europäer.»[67])

Noch weit wichtiger als die Anpassung in äußeren Dingen ist die innere Angleichung, d. h. jene Einstellung, durch die der Missionar Kultur und Charakter eines Volkes nicht nur äußerlich aufnimmt, sondern in

[61]) Gonnet, 174. — Den Gegensatz zwischen chinesischer Höflich- und europäischer Unhöflichkeit zeigt folgender Bericht eines Missionars. Er besuchte eine Pagode, von mehreren Bonzen freundlich empfangen. In ihrer Begleitung machte er einen Rundgang. «Jede Nische enthielt ein riesenhaftes Götzenbild: eines kolossaler und fratzenhafter als das andere. Vor jedem Idol hielt ich, umgeben von dessen Anbetern, bei meinem Rundgang etwas an und hielt eine kurze Anrede, die sich auf die Torheit der Verehrung eines solchen Ungetüms bezog. Und die Götzenpfaffen, was sagten die dazu? Wurden sie böse, wütend, legten sie Hand an mich? Nichts weniger als das; sie verzogen keine Miene, begleiteten mich, als ich mich entfernte, bis an die Pforte, beim Abschiede mich zur Tasse Tee einladend. Mit den Worten mang-mang (d. i. ich habe Eile) ging ich aus der Tür und bestieg meinen Wagen.» (Reiffert, Zehn Jahre in China, 188).

[62]) Ebd. 192.

[63]) Vgl. Jean Rigaud, Tours, 1912, 106. Ueber die ganz chinesische Lebensweise der Franziskaner in Schantung vgl. Richthofen, Tagebücher, I, 173. Ferner die Zitate bei Kervyn, 811 ff. «Der Propräfekt Sorin z. B. ... wohnt, schläft, ißt ganz wie ein Chinese aus der ärmsten Klasse, d. h. für zwei Cents (4 Pfennig) pro Mahlzeit, nur um allen alles zu werden und für seine Missionszwecke möglichst viel zu erübrigen.» Schmidlin,Missions- und Kulturverhältnisse, 88.

[64]) Vgl. Aubry, Correspondance, 49 f. Brief vom 19. März 1876 «... on y a gardé autant qu'il a été possible, le genre, les habitudes, les usages d'Europe, et on a obtenu des Chinois qu'ils ne s'en étonneraient et ne s'en offusqueraient pas.»

[65]) Richthofen, Tagebücher, II, 139 f. «Meine guten Missionare von Si ying tsze sind Missionare comme il faut; sie steigen nicht auf das Niveau der Chinesen herab, indem sie sich den Zopf anhängen, sondern behalten ihren ganz eigenen Standpunkt, geistig wie in äußerlichen Dingen. Sie leben auch nicht von chinesischer Kost, sondern recht gut europäisch, was sie bei guten Kräften erhält: auch haben sie sich ein gutes europäisches Haus erbaut...»

[66]) Cordier, Hist. des rel. I, 419.

[67]) K. M. 28 (1900) 72. — Was hierdurch zu wenig gefehlt wurde, geschah in einem andern Falle durch zu viel. Es war wirklich keine Anpassung, wenn die Missionare den Kotau, jene Verbeugung, bei der die Stirne den Boden berührt und die die Chinesen nur vor den Eltern am Neujahrsfeste und bei ganz außergewöhnlichen Anlässen ausführen, von den Christen als Begrüßungsform verlangten. Der Mißbrauch wurde 1911 abgeschafft, bestand aber in allen Vikariaten weiter, ja noch 1919 predigte ein Missionar seinen Christen diese Verpflichtung. «Zivile Gebräuche können sich ändern,» sagte er, «aber nicht die von der Kirche aufgestellten Regeln.» (Mém. Cotta, 47 f; Mertens, La légende dorée en Chine, Lille, 1920, 85, 136). Die Synode von Schanghai hat den Brauch wiederum als abgeschafft erklärt und ihn durch eine einfache Verbeugung des Kopfes und der Schultern ersetzt. (n. 54.)

die Lage versetzt wird, sich ihr innerlich anzulehnen, all diese schätzenzulernen, den guten Kern aus der groben Schale herauszuschälen. Wie es mit dieser Anpassung der Missionare stand, erkennen wir einigermaßen aus ihren Aeußerungen über chinesische Kultur, Eigenschaften etc. Sie unterscheiden sich, je nachdem, ob der Verfasser jene innere Angleichung gefunden hat oder nicht, in verdammende Urteile oder in ruhige Darlegungen, die trotz aller Offenheit immer von Liebe getragen werden. Zu den ersteren gehört die ganze Liste der Anschuldigungen, Verdächtigungen, Verdrehungen, Mischungen von Wahrem und Falschem, die Kervyn in seiner «Méthode de l'apostolat moderne en Chine» aufstellt.[68]) Eine kurze Zusammenfassung der Ansichten Kervyns bietet schon der als heiligmäßiger Missionar geschilderte J. B. Aubry aus dem Pariser Missionsseminar in einem Brief vom 17. September 1876: «Die Religionen der Chinesen sind häßlich, absurd, die lächerlichsten der Welt, die einzig in Riten bestehen, von denen auch absolut kein Mensch, ob gebildet oder nicht, die Bedeutung angeben kann. Man tut das, weil man es immer getan hat... In moralischer Hinsicht lehren sie den Egoismus und eine Reihe natürlicher Tugenden, die sich ganz gut mit dem Laster vertragen. Diese natürlichen Tugenden bringen sie aber in der Tat nicht hervor, sondern einzig das Laster, das noch natürlicher ist. Die Bonzen sind eine verworfene, mißachtete, unwissende und verfaulte Klasse. Die Künste sind unbekannt, sie haben überhaupt nicht existiert... Keine Regel der Kunst, kein Ausdruck, keine Aesthetik, satanische Musik, keine Idee des Schönen, groteske Architektur, die jetzigen Gebäude gleichen denen vor 1000 Jahren, Literatur dumm und kindisch, ohne Gedanken, ohne Gefühle, gemachte Sätze, so banal, daß sie einen zum Erbrechen bringen; keine Philosophie, gewöhnliche Sprichwörter, das ist alles. Eine Sprache ohne Syntax, ohne Philosophie, ohne Reiz, nur Gedächtnissache, die den Geist keineswegs entwickelt, nichts lehrt; keine Wissenschaft... Die Reichen verachten die Armen, sind gebieterisch, grausam und lasterhaft, die Armen verworfen und tiefstehend, das Volk befindet sich in erschreckendem Elend... Das menschliche Herz ist vertiert und erloschen. Freundschaft gibt es nicht, eheliche Liebe gibt es nicht, nur Leidenschaften ohne Verschönerung und Verbrämung (praktische Polygamie), keine Dankbarkeit; der Geiz ist allgemein; die Verwaltungsorganisation scheint mir dafür berechnet worden zu sein, um Steuern einzutreiben und möglichst viel Geld aus dem Volk zu ziehen. Die Kinder sind lasterhaft und von der Wiege an verdorben; man behält nur soviele Kinder, als man erziehen will, der Rest gehört in den Fluß oder vor die Schweine, das ist Gewohnheit und Brauch!» [69])

---

[68]) Der Lasterkatalog nimmt etwa die Hälfte des umfangreichen Werkes, zirka 400 Seiten ein. Keine Klasse der Gesellschaft hat auch nur eine gute Eigenschaft, alles ist schlecht und verkommen. Infolge seiner allgemeinen Verbreitung machte das Buch Schule bis zum Kriege, wo es allmählich stillschweigend dem Handel entzogen wurde.

[69]) Aubry, Correspondance, 135 ff. In seinem 1896 erschienenen Werk Etudes sur le Christianisme sind diese Ideen weiter entwickelt im IV. Buch, III. Kapitel: Civilisation et Inferiorité des Peuples de l'Extrême-Orient. 1. La société et la civilisation païenne dans l'Extrême-Orient. 2. Immobilité stérile des peuples de l'Extrême-Orient. 3. Infériorité des peuples de l'Extrême-Orient. In diesen Kapiteln wird von den Chinesen sogar auf alle Völker des fernen Ostens geschlossen und alles in Bausch und Bogen verurteilt. Die Menschen des fernen Ostens haben nach ihm nicht nur keine Tiefe des Verstandes, kein Urteil, keine Geradheit, sondern auch

Auch früher begegnen wir solch aburteilenden Bewertungen der Chinesen. So schreibt Msgr. Verolles 1849: «Sinenses semper mendaces!» Weiter urteilt er abfällig über chinesische Wissenschaft und Gelehrte etc. An anderer Stelle sagt er: «et pour longtemps il sera encore vrai de dire de l'empire de Chine: amplissima mendacii officina.» [70]) Bei manchen Missionaren merkt man allzu deutlich die Absicht, durch auffallende Betonung der heidnischen Schattenseiten die Lichtseiten der Christen möglichst stark hervortreten zu lassen. [71])

Diese Einstellung ging noch einen Schritt weiter. Der Pariser Missionar Chicard verlangt in einem Briefe aus dem Jahre 1869 von den europäischen Mächten, mit den Chinesen nicht wie mit einer zivilisierten Nation zu verhandeln. Sie bestünden im Gegensatz zu den Europäern nur aus Verrätern und Schuften. [72]) Dasselbe betont wieder A. Fauvel 1901. Den Chinesen dürfe man keine Zugeständnisse machen. Sie seien ein Zeichen der Schwäche. «Unsere Missionare wußten es besser wie jeder andere, aber unsere Diplomaten glaubten, ihre Ratschläge seien die besseren.» [73])

Den Missionaren, die solche Ansichten über China und seine Kultur, den Charakter seiner Bewohner etc. hatten, mußte als Grundsatz die Parole Msgr. Verolles' gelten: «Pour être un vrai missionnaire catholique, il faut rester Français!» [74])

Gegenüber dieser Klasse von Missionaren ist die Zahl derer, die sich wirklich bemühten, auch innerlich sich dem Objekt ihrer Missionstätigkeit anzupassen, verschwindend klein. Es sind zunächst jene schlichten einfachen Seelen, die, wie Jean Rigaud, der den Beinamen «un disciple du curé d'Ars» erhielt, es ernst nahmen mit dem Apostelwort, allen alles zu werden. Rigaud bemühte sich darum und macht sich daher über Sitten und Gebräuche, die von den europäischen so verschieden sind, nicht lustig, sondern lobt sie sogar [75]), — dann jene, die mit katholischem Weitblick ausgezeichnet waren, wie ein P. Gonnet, der allerdings die Charakterfehler, besonders die Lügenhaftigkeit und Verstellung, nicht lobt, aber sie doch in rechtes Licht rückt, sie als ein Produkt der Erziehung, der Umgebung und Gewohnheit hinstellt und seine Missionare bittet, sich nicht daran zu stoßen,

---

keinen Verstand. (Christianisme, 354). «Eh bien, il me répugne de penser qu'on trouvera jamais un Chinois esprit élevé, âme loyale et cœur généreux...» (ebd. 361.)

[70]) A. P. F. XXII, 56 ff, 70. Aehnlich schon M. Baldus 1841/42. Vgl. A. P. F. XV, 229 ff.

[71]) A. P. F. XXVI, 388 ff u. a. m.

[72]) Drochon, Chicard, 270.

[73]) A. Fauvel, Nos missionnaires patriotes et savants, 13.

[74]) Bei Aubry, Correspondance, 113. Allerdings ist bei dieser Einstellung der Missionare wohl zu beachten, daß auch sie Kinder ihrer Zeit waren, der Zeit des Weltimperialismus. Sie sahen mit den Augen der Zeitgenossen und waren von Jugend an gelehrt worden, in den Chinesen nur Dekadenz, Laster und Betrug zu erblicken. Aber trotzdem galt auch für sie das Wort Msgr. Henninghaus': «Wenn der Missionar keine Liebe hat zu denjenigen, für die er sich abquält, immer nur das Schlechte an ihnen sieht, dann wird ihm schließlich seine Arbeit hart und schwer; er verliert die Lust daran, wird pessimistisch und verärgert, eine Stimmung, die nicht gut ist für den Missionar selbst und auch nicht für die ihm anvertraute Herde.» (Freinademetz, 155). Hier liegt auch der Grund, wenn Latourette von den Missionaren von 1856—1897 schreibt: «The life of the Catholic missionary was at best physically comfortless and tended to be mentally and spiritually depressing. It is not strange that priests became homesick and that some returned to Europe.» (A History of Christian Missions in China, 344.)

[75]) Jean Rigaud, Tours, 1912, 106.

da sie der eigenen Schuldhaftigkeit und Bosheit entbehrten[76]), — oder ein P. Freinademetz, dessen Grundsatz: «Ein rechter Chinamissionar muß die Chinesen liebhaben» sein ganzes Reden und Wirken durchdrang, ein Grundsatz, den er unablässig auch andern einzuprägen suchte.[77]) Das Urteil dieser Klasse von Missionaren faßt Msgr. Henninghaus in die Sätze zusammen: «Und was im besonderen die Chinesen betrifft, so haben sie gewiß ihre Fehler. Sie sind nüchtern, prosaisch, neigen zum Materialismus, haben wenig Phantasie und Schwung, auch wohl wenig Sinn für Spekulation; sie sind oft unbeständig in ihren Unternehmungen; es findet sich nicht selten Heuchelei, Unwahrhaftigkeit, auch abschreckende Gemütsroheit und Undankbarkeit, grobe Unsittlichkeit. Alles das und noch mehr kann einer finden, wenn er auf die Suche geht, und er braucht gar nicht einmal weit zu gehen. Aber dabei ist doch wahr, daß sie im großen und ganzen, zumal in Anbetracht ihres Heidentums, ziemlich hoch stehen. Wohl jeder aus uns, der früher in den Schulen die Beschreibungen der sittlichen Zustände des Heidentums kennen gelernt, fühlt sich angenehm enttäuscht, wenn er nach China kommt. Man hatte sich die Heiden nicht so gut vorgestellt, als man sie hier findet, namentlich unter der einfachen, ländlichen Bevölkerung... Man möchte fast glauben, daß unter den heidnischen Völkern die Chinesen, wenn nicht am höchsten, so doch in den ersten Reihen stehen...»[78])

Als Reaktion gegen die europastolze, chinafeindliche Einstellung der Missionare zeigte sich später die Tientsiner Methode, welche vor allem die guten Seiten der Chinesen hervorkehrte und wie ein P. Freinademetz von den schlechten Seiten nicht gesprochen wissen wollte. P. Cotta gibt das Urteil dieser Strömung über den chinesischen Charakter mit den Worten wieder: «Les Chinois sont un peuple intelligent, moral, et qui ne cède en rien aux Européens comme ouverture d'esprit, pondération et maturité de jugement.»[79])

cc) Auftreten, Art und Weise des Verkehrs.

Nur spärlich sind die Bestimmungen, die dem Missionar für den Verkehr mit den Heiden von Rom oder von den Synoden und Handbüchern

[76]) Gonnet, 185 ff.

[77]) Freinademetz, 154. Wohltuend berührt hier der Satz: «P. Freinademetz war in diesem wie in jenem Falle vielleicht zu weit gegangen, er hatte die Chinesen so lieb, daß er kein hartes, abfälliges Urteil über dieselben ertragen konnte. Nicht, als wenn er die Fehler der Chinesen nicht gekannt hätte, er mußte sie ja kennen, da er täglich mit ihnen in Berührung kam. Aber es ging ihm wie einer Mutter, welche ihr Kind lieb hat und welcher es wehe tut, wenn andere es tadeln. Und namentlich konnte er es nicht haben, wenn das von Missionaren geschah.» (l. c.)

[78]) Freinademetz, 160. Aehnlich Msgr. Reynaud von Tschekiang, Une autre Chine, 57 ff.

[79]) Mém. Cotta, 13 f. — In neuester Zeit ist die Einstellung der Missionare besser, sodaß heute wohl von einer Umkehrung der Verhältnisse gesprochen werden kann. Vgl. z. B. das Urteil über die Kansuleute bei P. Dr. Gonsalvus Walter. Z. M. 1927, 206 oder über die Schantungnesen bei P. Vitalis Lange, Tsinanfu, 16 ff. — In dem Schanghaier Konzil 1924 spiegelt sich klar die neue Einstellung: «Nostrum non est Sinensium defectus verbis aut scriptis denuntiare, multoque minus mores, instituta, legesve, quae non sint aperte mala, in damnationem aut in contemtionem adducere. — Quod si quando malas consuetudines describere necesse sit, vel iniurias contra nostram S. Religionem ac Misiones refellere, semper cum caritate agatur, qua non tantum judicis sed patris magistrique animus elucescat: ut Sinenses sibi persuasum habeant nos sincero in eos impelli amore, etiam dum eos obiurgamus ut a vitiis corrigantur...» No. 694. Aehnlich P. Lange. Praxis Pastoralis, 9.

gegeben werden. Dieses Schweigen hängt eben damit zusammen, daß der Missionar im Hauptberuf Seelsorger der gewonnenen Christen war und sich nur nebenbei mit der eigentlichen Heidenbekehrung beschäftigte, abgesehen immer von den Ausnahmen, zumal bei den Anfängen neuer Missionsgebiete. So sprechen die Synoden auch nicht davon, die Heiden aufzusuchen, um sie für den Glauben zu gewinnen, sondern geben nur kurze Hinweise für den Fall, daß die Heiden selbst zum Missionar kommen. Diese sollen sich hüten, dieselben hart zu behandeln und unhöflich von sich zu weisen, sondern im Gegenteil sie mit Ehren, wie es einem jeden seinem Stande entsprechend gebührt, und gütig aufzunehmen, ihre Schwächen mit Nachsicht behandeln und ihre Zweifel freundlich und klar lösen. [80]) Selbst wenn sie über die wahren Absichten der Heiden Zweifel hegen, mögen sie dieselben nicht abstoßen, sondern mit Güte und Liebe zu gewinnen trachten. [81]) Die Synode von Schansi (1880) weist darauf hin, daß den europäischen Missionaren der Zutritt zu den Heiden erschwert sei. Daher hätten sie sich mit um so mehr Liebe denen zu widmen, die zu ihnen kämen. [82])

Die Schwierigkeit der Sprache und der Anpassung machten es dem Missionar nicht leicht, in lebendigen Verkehr mit dem Volke zu treten. «Gewiß ist der Missionar der Führer, welcher die Hilfskräfte zu leiten hat, aber er darf nicht in seinem Hauptquartier sitzen bleiben, sondern muß an der Spitze oder in der Mitte seiner Streitkräfte marschieren.» [83]) Dieser Verkehr mit dem Volke, die innige Fühlungnahme, ist eine wesentliche Bedingung für den Fortschritt der Mission, wie P. Dr. Gonsalvus Walter für das Apostolische Vikariat Tsinchow dartut. [84]) So richtete denn auch P. Lauwaert C. J. C. nach seiner Visitationsreise im Jahre 1903 einen dringenden Aufruf an die Missionare von Nord-Kansu, persönlich unter das Volk zu gehen. Er bringt dabei den Vergleich mit dem lebenden Buddha, der in seinem Tempel auf dem Thron sitzt und die Ehrenbezeugungen seiner Gläubigen entgegennimmt. [85]) Erleichtert wird die Fühlungnahme mit dem Volke durch eine Eigenschaft des Chinesen, die von den europäischen Reisenden nicht gerade angenehm empfunden wird: es ist die geradezu kindliche Neugierde, die sich nicht nur beim gewöhnlichen Volke, sondern auch beim Gebildeten zeigt, wenn er auch nicht Tür und Fenster des Fremden belagert, der sich bei ihm niedergelassen hat. [86])

Der Verkehr des Missionars mit den Heiden weist große Verschiedenheiten auf, je nach dem Temperament des Glaubensboten und dem Volkscharakter einer Provinz. Doch alle Arten lassen sich immerhin auf einige Grundtypen zurückführen.

Der Missionar des 19. Jahrhunderts war zum größten Teil Wandermissionar, d. h. er besuchte in regelmäßigen Abständen die in der Zerstreuung lebenden Christen und hielt bei ihnen Mission ab. Diese Reisen gaben dem Missionar Gelegenheit, überall mit den Heiden in Verkehr zu treten.

---

[80]) II. Peking, II, 8, 3b; Monita Nank., 35.
[81]) l. c. II, 15, 1a.
[82]) I. Shansi, V, I, 3.
[83]) P. Dr. Gonsalvus Walter O. M. Cap., Veranlassung und Beweggrund der Bekehrungen im Apostolischen Vikariat Tsinchow (China), Z. M., 1927, 212.
[84]) Ebd.
[85]) Missiën in China, 1903, 212, Z. M. l. c.
[86]) Vgl. die zahlreichen Reiseschilderungen der Missionare und anderer Europäer, z. B. von Richthofen, Tagebücher aus China, Z. M. l. c.

P. Werner S. J. berichtet, die Heiden unterhielten sich gern mit dem reisenden Missionar, auch wenn er über religiöse Gegenstände spreche. [87]) P. Mouton S. J. benützte gerade die notwendigen Rastgelegenheiten in den «Wirtschaften», um mit den Heiden einige freundliche Worte zu wechseln. Selbst wenn er in einem Dorfe eine ganze Gruppe traf, sprach er sie an, und zwar zunächst den Wortführer, um ihm die Ehre zu erweisen, und lud sie zu einem Besuch der Residenz ein. [88]) Beide Missionare bemerken, daß sie mit diesen Gesprächen wenigstens Vorurteile gegen das Christentum zerstören. Ein anschauliches Bild dieser Methode gibt ein Bericht der Kiangnan-Mission aus dem Jahre 1880. Ueberall wurden die Christen besucht und bei dieser Gelegenheit auch die Heiden, denen man begegnete, auf die christliche Religion aufmerksam gemacht. [89]) Auch aus Schantung wird dieser Brauch noch in neuester Zeit berichtet: «Von nicht zu unterschätzender Bedeutung ist es für den Missionar, durch persönlichen Verkehr Vertrauen zu gewinnen... In unserem Vikariate pflegen die Heiden an manchen Orten dem Priester zur Zeit der Mission einen Besuch abzustatten. Das ist eine ausgezeichnete Gelegenheit, durch freundliche Gespräche ihre Aufmerksamkeit auf die christliche Religion zu lenken. Der Missionar kann aber auch seinerseits bei dieser Gelegenheit den heidnischen Dorfvorsteher und die Literaten des Ortes zu einem Besuch einladen... Wenn er sie dadurch auch nicht zum Glauben bekehrt, ist die Einladung doch nicht vergebens...» [90])

Eine andere Gelegenheit, mit den Heiden persönlich in Beziehung zu treten, war die Eröffnung einer neuen Missionsstation. Zwar sind die Heiden dabei nicht überall gleich freundlich gewesen, aber im großen Ganzen überwog doch die Neugierde die Feindseligkeit. «P. Daems, der viele Stationen gegründet hat und sicher in seiner Methode auch von anderen Missionaren nachgeahmt wurde, pflegte gleich zu Anfang ein Gastzimmer einzurichten, wo der Katechist alle Besucher zu empfangen und bei einem Pfeifchen Tabak zu unterhalten hatte. Der Missionar ließ sich die Mühe nicht verdrießen, möglichst mit jedem Gaste auch persönlich zu reden. Am Ehrenplatz des Zimmers hängt ein möglichst großes Bild, das so ziemlich unfehlbar eine neugierige Frage weckt und so die Gelegenheit zu einem zwanglosen Gespräch über Religion gibt. Der Besucher wird dann immer auch in die Kapelle geführt, und man kann nicht selten erleben, daß die Heiden vor dem Altar, wenn er durch Bilder oder Statuen einigermaßen imposant wirkt, Kotau machen. Als P. Buyk C. J. C. Hiungtschidschä gründete, strömten die Leute in Massen herbei, um zu sehen, was der Fremde mache. Der Missionar sammelte eine Gruppe nach der anderen in der Kapelle und erklärte den Sinn seines Treibens. Da er noch keinen einzigen Christen hatte, schickte er seine heidnischen Diener auf die Straße und lud die Marktbauern in die Kirche.» [91]) Aehnliches wird berichtet von der neu-

[87]) A. P. F. XXV, 347 f.

[88]) Xavier Moutier, 129 f.

[89]) Relation d'une excursion apostolique dans le Nord du Ngan-hoei. Lettre à Mgr. Garnier, Vic. Ap. du Kiangnan. Par J. Bedon S. J. (10. XII. 1880) lithographiert.

[90]) Tsinanfu, 67 f, wo auch ein Beispiel angeführt wird, welchen Nutzen die Missionen aus diesen Besuchen zogen.

[91]) Z. M. 1927, 208 f, wo auch die Einzelbelege aufgeführt sind.

errichteten Missionsstation Tsining in Süd-Schantung.[92]) Ueber diese Methode äußert sich ein Kansumissionar: «Viele Missionsstationen haben ein eigenes Zimmer, an dem angeschlagen steht, daß zu bestimmten Stunden jeder freien Eintritt hat, um mit dem Missionar zu plaudern. Mancher müßige Chinese geht hinein, trinkt Tee, raucht Tabak auf Kosten des Missionars, unterhält sich über allerlei, vielleicht auch etwas über Religion, und geht dann zufrieden nach Hause mit dem Bewußtsein, einen Nachmittag gut und billig zugebracht zu haben. Ein belgischer Missionar, der diese Methode jahrelang praktizierte, sagte mir: «Christen gab's keine, aber große Teerechnungen.»[93]) Schon früher wurde darauf aufmerksam gemacht, daß die Neugierde nur dann zum Heile der Leute ausschlage, wenn der Missionar seine guten Gelegenheiten nicht achtlos verpasse.[94]) Das Volk ist, wie P. Daems bemerkt, nur allzu leicht geneigt, nur reinen Zeitvertreib bei den Missionaren zu suchen.[95])

Ein anderes Verfahren wandte der Scheutvelder Missionar P. Heizmann um die Jahrhundertwende in der Mongolei an. Nach vorbereitender Liebestätigkeit während der Hungersnot zog er in ein noch ganz heidnisches Dorf. Dort suchte er die Einwohner durch Läuten mit einer Schelle, wie sie gebraucht wurde, um die Christen zum Gebete zu rufen, zusammenzubringen. Das Geläute war in den ersten Tagen erfolglos. Erst als der Katechist heftig schellte und zugleich bekannt machte, der europäische Priester habe etwas Wichtiges mitzuteilen, stellten sich Neugierige ein, zuerst 10, dann 20, bis am 10. Tage 100 versammelt waren. «Wir ließen dann einen Katechisten im Orte zurück, um das angefangene Werk fortzusetzen. Heute sind die Bewohner zum größten Teil eifrige Christen...»[96])

Für P. Aloisius a Sancto Justo war die Gefangenschaft, in der er 1860/61 schmachtete, eine Gelegenheit zu Missionsgesprächen. «Es scheint», schreibt er darüber, «Gott hat dies (die Gefangenschaft) zum Guten gewandt, damit ich bei dieser Gelegenheit viele Heiden über die Heiligkeit unserer Religion belehrte.»[97])

Weitere Gelegenheiten, mit den Heiden anzuknüpfen, boten sich nach dem Gottesdienst, zumal an hohen Festtagen, bei Taufen, Begräbnissen, Prozessionen, Hausweihen der Christen und Katechumenen, Empfang des Bischofs etc.[98]) Selbst auf der Straße, bei Spaziergängen, suchten Missionare mit den Heiden in ein wenn auch noch so kurzes Gespräch zu kommen.[99]) Leutseligkeit und freundliches Wesen sind bei solchen Gele-

---

[92]) «...An Besuchen fehlte es uns in den ersten Monaten nicht. Es kamen Neugierige von den verschiedensten Ständen. Und da es uns darum zu tun war, die Leute zu gewinnen, so widmeten wir uns nach bestem Können allen denen, die bei uns vorsprachen. Gar manche Stunde wurde im Gastzimmer verbracht, zuweilen mit religiöser Unterhaltung, sehr oft aber auch im Anhören müßiger Reden und in geduldigem Beantworten neugieriger Fragen von Leuten, die auf ihren Stühlen festzukleben schienen.» Freinademetz, 305.

[93]) Z. M. 1929, 288.

[94]) Vgl. Missions de Scheut, 1908, 14 f, Z. M. 1927, 209.

[95]) Missiën in China, 1903, 213, Z. M. l. c.

[96]) K. M. 1897, 32.

[97]) A. O. M. XVIII, 164. Relatio Patris Aloysii a Sancto Justo de his quae sibi venerunt in Sinensi imperio anno 1860.

[98]) Z. M. l. c. mit weiterer Literaturangabe.

[99]) A. P. F. XXI, 314 f; Lange, Tsinanfu, 68. «...der Missionar spricht auf Spaziergängen die Leute freundlich an, erkundigt sich nach ihren Sorgen und Nöten. Das erobert ihm im Fluge die Herzen der braven Bauersleute, und er kann dann leicht einige Worte über die Religion einflechten.»

genheiten von der größten Bedeutung für den Missionar. «Es bedarf vielfach nur einer Kleinigkeit, wie das Vorzeigen von Bildern und andern europäischen Gegenständen, um mit den Leuten bekannt zu werden und ihr Vertrauen zu gewinnen.» [100]) Es blieb immer der Initiative des einzelnen Missionars überlassen, die Gelegenheit wahrzunehmen und danach zu handeln. Leider können wir aus den Missionsberichten nur allzuwenig über diesen ersten Verkehr mit den Heiden, über das Missionsgespräch und seine Erfolge, erfahren. [101])

Auch bei diesen Methoden des Verkehrs zeigten sich noch, abgesehen von der Sprache und der Anpassung, weitere Schwierigkeiten. Die Hauptschwierigkeit lag vor allem in dem Umstand, daß der Missionar eben Europäer, ein Fremder war, dem man nur mit dem größten Mißtrauen begegnete. [102]) Dieses Mißtrauen wurde teils geschaffen, teils erhöht durch die Art und Weise, wie manche Missionare auftraten. «Eine... Quelle der Mißstimmung,» schreibt von Brandt [103]), «besonders seitens der Behörden und Literaten, mag das sich überhebende Auftreten einzelner der höheren Geistlichen, namentlich der Bischöfe und Apostolischen Vikare, in den weiter von der Hauptstadt entfernt gelegenen Provinzen gewesen sein. Persönlich ist mir ein solches Auftreten nie aufgefallen, und ich habe mit einer größeren Anzahl solcher Herren viele Jahre hindurch die besten Beziehungen unterhalten, aber ich weiß, daß u. a. in Szechuen darüber von chinesischer Seite und auch von seiten der französischen Gesandtschaft selbst oft bittere Klage geführt worden ist. Als der streitbare Bischof, um den es sich handelte, der mit großem Pomp und in Begleitung eines bewaffneten Gefolges in seinem Vikariat herumzog und die verschiedenen Gemeinden besuchte und dessen Benehmen nicht allein zu unzähligen Klagen und Beschwerden, sondern auch zu wiederholten Unruhen Veranlassung gegeben hatte, endlich auf das Andringen der französschen Gesandtschaft aus China abberufen wurde, war die Entrüstung auch unter den ruhigsten und vernünftigsten seiner Konfratres allgemein.»

Daß die Mitteilungen des preußischen Gesandten auf Tatsachen beruhen, zeigen die scharfen Verordnungen der Synode von Szetschwan 1880. Sie rügt, daß Missionare Sänften mit vier Trägern benützen. In Zukunft solle dies nur erlaubt sein, wenn eine rechte Ursache dafür vorhanden sei. Solche Sänften seien nämlich das Vorrecht der chinesischen Würdenträger. Bescheidenheit und Klugheit fordern vom Missionar, daß er alles unterlasse, was Anstoß erregen könne. Noch weniger solle der Missionar einen roten Schirm vor sich her tragen lassen. Ungehorsam in diesem Falle soll der Apostolische Vikar streng strafen, damit der Mißbrauch schwinde. [104]) Dieser Mißstand wird schon in den Berichten von

[100]) Lange, Tsinanfu, 68, Freinademetz, 91.

[101]) Systematisch wurde dieser Verkehr mit den Heiden erst in die sogenannte Tientsiner-Methode eingebaut.

[102]) Relations de la Mission de Nankin, I, 136. In einem Nekrolog des P. Adinolfi S. J. wird von seinen unermüdlichen Arbeiten für die Heidenbekehrung in der Umgebung von Zikawei gesprochen, allerdings mit der Bemerkung: ohne Erfolg. «Sa qualité d'Européen n'était pas étrangère à cet insuccès.»

[103]) Brandt, 33 Jahre in Ostasien, III, 96 f.

[104]) «Nullus sella quatuor bajulis in itineribus ordinarie utatur, nisi justa adsit causa de qua judicabit Vicarius Apostolicus. Talis sella apud sinenses praefectorum et in aliqua dignitate constitutorum privilegium est. Modestia et prudentia requirunt, ut nemo a nostra agendi ratione offendatur. A fortiori, nunquam in nostris Missionibus audiatur aliquem sacerdotem umbrella rubra usum fuisse, illamque ante

1874 des öftern betont, dabei aber auch bemerkt, daß es Apostolische Vikare gebe, die Sänften mit acht Trägern wie Mandarine benützen und sich von einer Art Eskorte begleiten lassen.[105]) Darauf zielt wohl auch der Hinweis der Propaganda 1883 ab, der den Missionaren die Bestimmungen der Monita von 1659 ins Gedächtnis ruft, nämlich keine Privilegien und Ausnahmestellungen zu verlangen.[106])

Und doch kam 1899 ein Uebereinkommen mit der chinesischen Regierung zustande, das ausdrücklich die Sonderstellung von Missionaren und Apostolischen Vikaren festlegte. Auf besonderes Betreiben Msgr. Faviers von Peking wurde durch Erlaß vom 15. März 1899 bestimmt, daß den Apostolischen Vikaren der Rang eines Vizekönigs oder Gouverneurs zukomme, d. h. daß sie mit diesen wie mit ihresgleichen verkehren dürften, zumal bei Prozeßangelegenheiten, den Provikaren der eines höheren Mandarins, den Missionaren der eines Präfekten I. und II. Klasse.[107]) Durch kaiserliches Edikt vom 10. April 1908 wurde diese Rangordnung wieder aufgehoben.[108]) Msgr. Henninghaus berichtet über die Folgen dieser Rücknahme in Süd-Schantung: «Jedenfalls hat die Rücknahme des Ediktes hier keinerlei sichtbare Folgen gehabt, ebenso wenig wie früher die Veröffentlichung desselben die Wellen erregen konnte... Daß wir keine Gouverneure und Vizekönige waren, wußten wir vorher und haben uns auch nie als solche gebärdet...»[109]) Allerdings meldet ein Bericht aus der Provinz Kwantung, daß das Prestige der Missionare abgenommen habe und ihr Einfluß bei den Mandarinen dahin sei.[110]) Die Verordnungen eines Hirtenbriefes Msgr. Scarella's von Nord-Honan nach den Boxerwirren an die Missionare, der zur Einfachheit und Armut ermahnt[111]), zeigt auch, daß die Worte von Bischof Henninghaus nicht verallgemeinert werden dürfen, sondern daß anmaßendes Auftreten der Missionare tatsächlich immer wieder vorkam.

Ein weiterer erschwerender Umstand entstand den Missionaren von Seiten der Mandarine. Daher hatte der Missionar vor allem auch auf den Verkehr mit dieser Klasse sein Augenmerk zu richten. Er mußte dafür sorgen, mit ihnen in gutem Verhältnis zu stehen, weil er als Fremdling außerhalb der chinesischen Familie und Sippengemeinschaft sonst auf keinen Schutz und keine freundliche Aufnahme rechnen konnte, wenn er irgendeine

---

se deferri fecisse. Si quis ergo aliter agere praesumpserit, a suo Vicario Apostolico severe puniatur, ut e medio tollatur abusus.» I. Sutchuen, III, 4, 2.

[105]) Ponenza 1881, 42.

[106]) C. P. F. II. 1606, VIII.

[107]) Text des Dekretes bei Thomas, Pékin, 701 f; Gonnet, 247 f; Raoul Allier, Les troubles de Chine et les Missions Chrétiennes, Paris, 1901, 258 ff; C. R. 1900, 3 f. Vgl. K. M. 1908/09, 116. Ueber die Verhandlungen vgl. Thomas, Pékin, 696 ff, der auch mitteilt, daß P. Delammarre aus dem Pariser Missionsseminar, der bekannte Fälscher des Vertrages von 1860, schon damals dem Baron Gros die Bitte vorlegte, eine offizielle Regelung der Beziehungen zwischen Missionaren und Mandarinen in die Verträge aufzunehmen. Ebd. 697.

[108]) Z. M. 1912, 150; K. M. 1. c.

[109]) Steyler Missionsbote, 1909, 107.

[110]) C. R. 1911, 123.

[111]) Text des ganzen Hirtenbriefes vom 6. Januar 1902 in Regulae Parvulae Missionis Honan Sept., Appendix, 22 ff. Die betreffende Bestimmung lautet: 5. Missionarii, memores quod spiritus paupertatis est sal quod praeservat clerum a corruptione, effugiant omni vi quamvis pompam elationum ac ambitionem vestium etc. etc. ut divites appareant et Mandarinis haud dissimiles; quae mala ut praecaveantur, hoc omnibus, sed praecique directoribus districtuum, qui aliquando tribunalia adire tenentur, in virtute obedientiae praecipimus.»

Missionsgründung vornehmen wollte. «Wenn die Sache einigermaßen gut ging, so gewann der Missionar durch diesen Verkehr mit den Mandarinen und die ehrenvolle Behandlung, welche diese ihm zuteil werden ließen, ein gewisses Ansehen. Seine Person und seine Tätigkeit wurden dadurch mitten im fremden Lande geschützt, und Leute bekamen Mut, wenn nicht gar Lust, sich ihm anzuschließen.» [112]) Ein Missionar von Kiangnan, P. Bizeul S. J., zählt ein gutes Einvernehmen des Missionars mit den Mandarinen zu den indirekten Mitteln des Apostolates [113]), während Msgr. Ponsot von Jünnan sogar die Erfolge der Bekehrungsarbeit davon abhängig macht. [114]) So darf Kervyn wohl mit Recht behaupten, es gebe keinen Missionar, der leugnete, von wie großer Bedeutung die freundschaftlichen Beziehungen zu den Trägern der Macht in China seien. Die christliche Religion erhalte in den Augen der Heiden nur dann Ansehen, wenn ihre Vertreter mit Ehren von den Mandarinen behandelt werden. [115])

Durch die Notwendigkeit veranlaßt, bemühten sich denn auch die Missionare, vor allem die Apostolischen Vikare, mit den Mandarinen gut zu stehen. Msgr. Guillemin von Kanton vermied nicht nur alles, was Anstoß erregen konnte, sondern benützte jede Gelegenheit, ihnen seine Hochachtung zu bezeugen. [116]) Msgr. Mouly von Peking lud sie zum Pontifikalamt ein, zu dem sie trotz schlechten Wetters zahlreich erschienen. Auch überbrachte er mit großem Pomp Geschenke, wofür ihm ein glänzender Empfang zuteil wurde. [117]) Geradezu vorbildlich muß das Verhältnis Msgr. Cosi's von Nord-Schantung zum Vizekönig der Provinz gewesen sein. Als dieser 1876 nach Szetschwan versetzt wurde, gab er ihm zu Ehren ein Abschiedsessen. In den Süden versetzt, änderte er allerdings sein Verhältnis zur Mission und schrieb an Bischof Cosi: «Die Religion ist hier die gleiche, aber die Menschen (Bischof und Christen) sind nicht die gleichen.» [118]) P. Mouton S. J. stand in so gutem Verhältnis zu den Mandarinen, daß er sie scherzweise «la Congrégation des amis de la Mission» nannte. [119]) Allerdings scheint, zumal nach dem Dekret von 1899, nicht nur die Freundschaft, sondern vor allem Druck von oben die Triebfeder freundlichen Handelns auf Seiten der Mandarine gewesen zu sein. [120])

Grundbedingung für ein einträchtiges, freundliches Verhältnis war auf seiten der Missionare vor allem die Anpassung an die chinesische Etikette. Nicht nur in Kleidung und Höflichkeitsformeln, sondern im ganzen

[112]) Freinademetz, 117. Auch nach P. Gonnet hat der freundschaftliche Verkehr mit den Mandarinen vor allem den Zweck, «d'affaiblir peu à peu la répulsion toujours plus ou moins grande des Chinois pour les étrangers, qu'ils regardent à bon droit comme un danger réel pour la patrie.» Gonnet, 218. Das Interesse für die Ausbreitung des Glaubens leitete auch Msgr. Guillemin in Kanton, möglichst gute Beziehungen zu den Mandarinen zu haben. Colomban, Guillemin, 451.

[113]) R. Ch. I., 19.

[114]) M. C. 1876, 537.

[115]) Kervyn, 128.

[116]) Colomban l. c., wo auch berichtet wird, wie der Vizekönig den Bischof auf offener Straße begrüßte und ehrte.

[117]) A. P. F. XXVII, 150 ff, Brief vom 1. August 1854.

[118]) M. C. 1877, 220; Lange, Tsinanfu, 58 f.

[119]) Xavier Mouton, 128 f. Von guten Verhältnissen wird weiter berichtet von Schensi, K. M. 1903/04, 276; Südost-Tscheli, Gonnet, 216 ff etc.

[120]) R. Ch. I, 19, P. Bizeul berichtet, er habe Msgr. Garnier auf der Firmungsreise begleitet. «Partout les mandarins avaient ordre de rendre honneur au chef de la religion, des piquets de soldats se succédaient pour l'escorter. Ils rivalisaient de zèle pour nous offrir des diners...»

Auftreten mußte chinesische Art gewahrt werden, fühlten sich doch die Mandarine in eigener Person beleidigt, wenn der Besucher sich über irgendeine Form der Höflichkeit hinwegsetzte. Daher wählte P. Gonnet auch für den Verkehr mit den Beamten nur zwei Missionare aus, die aber in allem vorzüglich unterrichtet sein sollten und durch den Verkehr der Mission auch wirklich Nutzen bringen konnten. [121]) So bestimmte auch die Synode von Szetschwan 1880: «Tandem sacerdotes, qui gravi de causa Mandarinos adeunt, imperii et regionis ritus innocuos discant et servent, ne Mandarini offendantur.» [122])

b. Der einheimische Klerus.[1])

aa) Notwendigkeit.

Den europäischen Missionaren zur Seite stand der eingeborene Klerus, der in der Uebergangszeit sogar die Hauptlasten der Missionsarbeit getragen hatte: 1848 zählte er 135 Mitglieder, denen nur 84 auswärtige Missionare gegenüberstanden. [2]) So ist es nicht verwunderlich, wenn wir von Anfang unserer Zeitperiode an Stimmen aus den Missionskreisen begegnen, die überzeugt die Notwendigkeit eines einheimischen Klerus betonen.

So weist Msgr. de Castellazzo 1852 auf die wenigen Erfolge der Mission in Schantung hin und schreibt diese dem Fehlen eines einheimischen Klerus in der Provinz zu, [3]) ebenso einige Jahre später Msgr. Guillemin für Kanton. [4]) 1867 schrieb Msgr. Languillat in einem Brief an den General der Gesellschaft Jesu, er sei vollkommen überzeugt von der Notwendigkeit eines einheimischen Klerus, der in Verbindung mit Rom einen einheimischen Episkopat an der Spitze habe und in seinen Reihen die Kräfte zu einer vollen Entfaltung finde. [5]) Nach Msgr. Zanoli beruht die

---

[121]) Gonnet, 216; Kervyn, 128 ff.

[122]) I. Sutchuen, III, 4, 4. Daß die Bestimmung notwendig war, zeigt nicht nur die Klage Kardinal Alimonda's, daß manche Missionare sich widersetzten, den erlaubten Gebräuchen des Landes sich anzupassen (Ponenza, 1881, Voto, 40), sondern auch Tatsachen wie folgende: Der Missionar M. Pouillards berichtet, wie ein Großmandarin ihm einen Besuch abstattet. Er empfängt ihn ganz europäisch, d. h. mit Handschlag, worauf der Mandarin mit chinesischem Gruß antwortet. «De mon côté, je tiens à ne pas lui rendre son salut à la chinoise; je reconnaissais par là aux yeux des païens présents, il y en avait plusieurs centaines, la supériorité que le Mandarin avait accusé par son profond salut. Sans m'occuper des personnes de suite, j'introduisis le haut personnage dans ma chambre...» (M. C. 1886, 590).

[1]) Im folgenden werden die Streitschriften und Aufsätze, die sich mit dem einheimischen Klerus in Ostasien befassen und durch das Werk von Joly, Le Christianisme et l'Extrême Orient, Paris 1907, veranlaßt wurden (wie: Damerval, Les doléances d'un vieux missionnaire sur les tribulations d'un vieux Chanoine, Tournai 1909, Artikel von de la Servière in der Revue Apologétique und von Brou in den Etudes), sowie dieses selbst und die Antwort desselben Verfassers: Le problème des Missions, Tribulations d'un vieux Chanoine, Paris s. d., nicht berücksichtigt werden, da auf beiden Seiten keine ruhige, sachliche Betrachtungsweise der Frage vorlag, wie sie erst durch Huonders Monographie über den einheimischen Klerus angebahnt wurde.

[2]) A. P. F. XXI. 29 f. Die Weiterentwicklung bis zum Jahre 1912 möge folgende statistische Uebersicht zeigen: 1848 = 135; 1865 = 167 (? bei der Berechnung fehlt die große Provinz Tscheli!); 1886 = 320; 1900 = 470; 1905 = 521; 1910 = 638; (1926 = 1217). Nach D'Elia, Cath. Nat. Episc. in China, 50[2].

[3]) A. F. P. XXV, 116.

[4]) Colomban, Guillemin, 445.

[5]) Bei Servière, Kiangnan, II, 260.

Zukunft der Mission ganz und gar auf der Heranbildung eines einheimischen Klerus, der mit soliden Tugenden und einem mehr als gewöhnlichen Wissen ausgestattet sei.[6]) Und Bischof Henninghaus betont: «Nur durch einen einheimischen Klerus kann die Kirche innerhalb eines Volkes bodenständig im vollen Sinne des Wortes werden. Und auch in betreff der Propagandatätigkeit darf man von einem tüchtigen einheimischen Klerus die wertvollste Dienstleistung erwarten. Kenntnis der Sprache, der Landessitte, Verständnis für die Eigenart des Volkes, alles das, was ein ausländischer Missionar sich so mühsam erringen muß, ohne vielleicht dessen je ganz Herr zu werden, alles das bringen sie ohne weiteres mit.»[7]) Selbst Kervyn, der dem ganzen Werke skeptisch gegenübersteht, kann nicht umhin, die Notwendigkeit und Nützlichkeit dieser «vorzüglichsten einheimischen Hilfskräfte» zu bestätigen: «Ein einheimischer Klerus ist daher eine nicht zu verschmähende Unterstützung beim Missionswerke in China und für die Bewahrung des christlichen Glaubens in den bekehrten Gemeinden.»[8])

Allerdings lassen einige Ausführungen der Propaganda und Synoden darauf schließen, daß nicht überall und bei allen Missionsobern der gleiche Geist herrschte. So legte die Propaganda den Apostolischen Vikaren für die Berichterstattung von 1870 die Ueberlegung vor: «Demjenigen, welcher die erwähnten Antworten liest (es handelt sich um frühere Berichte), ist es klar, daß man an vielen Orten kaum begonnen, einen einheimischen Klerus heranzubilden und an andern nur wenige Fortschritte darin zu verzeichnen hat. Nicht alle scheinen mit gleichem Fleiß und Eifer der Heranbildung eines einheimischen Klerus obzuliegen...»[9]) Die nicht approbierte Ausgabe der Hongkonger Synode 1880 macht einigen Apostolischen Vikaren den Vorwurf, die Heranbildung eines einheimischen Klerus zugunsten der Katechisten hintangehalten zu haben und dadurch nicht dem Geiste des Hl. Stuhles zu entsprechen.[10])

Daher schärfte die Propaganda den Missionsobern 1883 die Notwendigkeit eines einheimischen Klerus ein, mit der Begründung, ohne einen solchen werde die christliche Religion in China niemals einen festen Stand und einen mächtigen Aufschwung erleben. Sie wies dabei hin auf eine längere Instruktion an die Missionsobern Indiens aus dem Jahre 1845 über Notwendigkeit und Mittel, einen lebensfähigen Klerus zu erziehen.[11]) Schon 1880 hatte die Synode von Schansi die Heranbildung eines chinesischen Klerus für die Hauptpflicht der Apostolischen Vikare erklärt. Im Verhältnis zur wachsenden Christenzahl müsse auch der landgeborene Klerus zunehmen.[12]) Diese Verpflichtung hebt auch die erste Synode von Hongkong hervor.[13]) Von den späteren Synoden betonen vor allem die

---

6) M. C. 1876, 220.

7) Freinademetz, 334.

8) Kervyn, 573 f.

9) «Manifestum est responsiones memoratas legenti, clerum indigenam in pluribus locis vix formari coepisse; in aliis parum admodum esse progressum. Nec vero ad clerum indigenam efformandum omnes pari studio ac diligentia videntur incumbere.» Ponenza, 1881, Appendix, 101.

10) Ebd. 116.

11) C. P. F. II, 1606, IV.

12) I. Shansi, II, I, 3.

13) Ponenza, 1881, App. 101 (nicht im approbierten Text).

II. von Peking [14]) und die III. von Hankow [15]) ausdrücklich diese Pflicht und Notwendigkeit.

Kein Zeugnis läßt sich dafür anführen, daß der chinesische Klerus ein Werk der Uebergebühr, unnütz oder nicht notwendig sei. Wenn die Pflicht, für seine Heranbildung zu sorgen, immer wieder eingeschärft werden mußte, so lagen die Gründe dafür in den zahlreichen Schwierigkeiten, auf welche die Missionsobern bei diesem Werke stießen. An erster Stelle stand die große Armut zahlreicher Missionen, welche die für den Bau der Seminarien und den Unterhalt der Priesteramtskandidaten erforderlichen Mittel nicht aufbringen oder wenigstens nicht daran denken konnten, das Vorhandene auszubauen und zu verbessern. [16]) Dazu kam, daß Priester nicht aus neuchristlichen Gemeinden gewonnen werden konnten, die nicht genug vom Heidentum gereinigt waren, um solche Früchte hervorzubringen. So schreibt Aubry 1876 aus Kweitschu: «Was wir sehen und hören, zeigt die ungeheure, unglaubliche Schwierigkeit, unter dieser armen Bevölkerung Priester zu gewinnen, deren Geist selbst nach der Bekehrung von heidnischen Grundsätzen durchsetzt bleibt und deren Herz vor allem ohne Edelmut, Schwung und Begeisterung und unfähig ist, sich zum Gedanken des Opfers zu erheben.» [17]) Nachdem Msgr. Zanoli die Notwendigkeit des einheimischen Klerus betont hat, fügt er hinzu: «Es ist nicht leicht, geeignete Subjekte für den geistlichen Stand zu finden, weil unsere jungen Leute, einmal erzogen und gebildet, von ihren Familien davon abgehalten werden.» [18]) Daher die Mahnung des Handbuches für Süd-Schantung an die Missionare, es nicht zu unterlassen, privatim und öffentlich die Christen zu ermahnen und zu unterweisen über das Gnadengeschenk Gottes, wenn er einen ihrer Söhne zum Priester berufe, ferner sie zu belehren, daß sie sich schwer verfehlen, wenn sie einen Berufenen vom Stande der Vollkommenheit fernhalten. [19])

bb) Erziehung und Ausbildung.

Unter den Apostolischen Vikaren, welche sich zu den Beratungen in Schanghai 1851 vereinigt hatten, wurde die Frage besprochen, ob es nicht für die Mission von Vorteil wäre, ältere Männer und Witwer nach einer kurzen Erziehung und Ausbildung zu Priestern zu weihen, um so dem drückenden Priestermangel zu steuern. Doch die Mehrheit der versammelten Missionsobern und auch der übrigen, welche schriftlich ihre Meinung äußerten, war entschieden gegen diesen Vorschlag, wonach der chinesischen Kirche Priester ohne genügendes Wissen gegeben würden, die daher der Verachtung anheimfallen müßten. [20]) In den Berichten an die-

[14]) II. Peking, IV, 1.
[15]) III. Hankow, III, 1.
[16]) Vgl. Huonder, 287 ff, Rizzolati, Lettere, 139 f; C. S. A. 1887, 29.
[17]) Aubry, Correspondance, 58. Aehnlich schreibt Bischof Henninghaus: «Das trifft speziell bei uns zu, da unsere Mission fast nur Neuchristen hat, also Leute, in deren Adern noch unlängst heidnisches Blut floß. Das ist ein Umstand, den man, je länger je mehr, zu würdigen versteht. Auf diese ehemals heidnischen Stämme das edle Reis des katholischen Priestertums zu pfropfen, ist nicht leicht. Nur größte Sorgfalt, unterstützt von einer besonderen Gnadenhilfe, kann hier zum Ziele führen.» (Bei Huonder, 204. Vgl. D'Elia, Cath. Nat. Episc. in China, 54 f).
[18]) M. C. 1876, 220.
[19]) Manuale S. M., 115. Vgl. Huonder, 192 f, 205.
[20]) Ponenza, 1881, Voto, 65. In wie weit in einzelnen Missionen der vorgeschlagene Modus durchgeführt wurde, entzieht sich meiner Kenntnis. Nur Huonder,

Propaganda sagen daher die Apostolischen Vikare, die Erziehung des chinesischen Klerus müsse mit der Kindheit beginnen.[21])

Erste Aufgabe in der Erziehung war die Auswahl geeigneter Knaben, deren Geist und Charakter gewisse Garantien bot, gute Priester zu werden. Mit Nachdruck wird dies von der Instruktion des Jahres 1883 betont, in der zugleich eine Bestimmung der Synode von Szetschwan, 1803, (VIII, 1) angeführt wird, wonach der sich zum Priestertum meldende Kandidat vom Missionar nicht sogleich zugelassen noch abgewiesen, sondern ermahnt werden soll, zu beten und seine Charakterfehler abzulegen, der Missionar hingegen ernstlich zu prüfen und erwägen habe, ob der Knabe die notwendigen Eigenschaften besitze. Die Propaganda fügte hinzu, es wäre sehr gut, wenn der sich Meldende oder der, den der Missionar für geeignet hält, von diesem ein oder zwei Jahre für den Altardienst zugelassen werde und wenn möglich bei ihm weile, damit er seine Neigungen und Eigenschaften besser kennenlerne. Glaubt er, er sei fähig für den priesterlichen Beruf, so habe er ihn dem Apostolischen Vikar vorzuführen, damit er im Seminar oder in einer Vorbereitungsschule Aufnahme finde.[22]) Alle Missionare sollen nach der II. Synode von Peking bei diesem Werke mitarbeiten, indem sie die Berufe wecken, zumal bei den Visitationen und Missionen, und ihr Augenmerk auf geeignete Knaben richten und deren Eltern ermahnen, daß sie dieselben in eine Elementarschule schicken und nicht voreilig Verlöbnisse für sie abschließen.[23])

Von den Synoden und Handbüchern werden von vornherein folgende Eigenschaften von den Priesteramtskandidaten verlangt: sie müssen genügende Fähigkeiten des Gedächtnisses und Verstandes haben, sich durch Unschuld und Reinheit der Sitten auszeichnen, von reiner Absicht geführt werden und Eltern und Obern gehorsam sein. Zurückzuweisen sind solche, deren Naturell mit Fehlern behaftet ist, die kaum zu bessern sind, wie unbezähmbarer Zorn, Trunksucht, Charakterschwäche durch lasterhafte Gewohnheiten, oder andere, die von den Eltern auf diese Bahn getrieben werden, ohne selbst zu wollen, aber nachgeben, um nicht widersprechen zu müssen. Sie sollen getauft, gefirmt, zur ersten hl. Kommunion zugelassen worden, ohne körperliche Gebrechen und unverlobt oder wenigstens rechtsgültig vom Verlöbnis entbunden, von ehelicher Geburt und aus guter christlicher Familie sein.[24]) Nach der II. Synode von Hongkong sind sie nicht neubekehrten Familien zu entnehmen, da solche schwerlich Hoffnung bieten, gute Priester zu werden.[25])

Die Knaben sollen nach dem Propagandaerlaß 12 Jahre, zum wenigsten 10 und allgemein nicht über 14 Jahre alt sein.[26]) Bei der Aufnahme haben sie ein vom Missionar ausgestelltes Zeugnis über ihre Herkunft und Familie, Erziehung, Sitten, Charakter, Talente und Fortschritte mitzubrin-

---

199 bemerkt, daß man in Szetschwan Katechisten nach kurzer Vorbereitung zu Priestern geweiht habe, allerdings, ohne einen Beleg dafür anzugeben.

[21]) Ponenza l. c.

[22]) C. P. F. II, 1606, IV, 1.

[23]) II. Peking, IV, 3, ebenso Manuale S. M., 115.

[24]) Bei Caubrière, Synthesis, 250; Manuale S. M., 116; Ybañez, 120 f; Kervyn, 575, 632.

[25]) II. Hongkong, IV, 4; Kervyn, 632.

[26]) C. P. F. l. c.; Caubrière, Synthesis, 249.

gen, für das die Synode von Schansi 1880 ein besonderes Schema festsetzte.[27])

Je nach dem Stand der Erziehungsmittel und Möglichkeiten in den einzelnen Vikariaten wurden die Kandidaten in Vorschulen oder in Kollegien aufgenommen, wo sie mit andern Knaben gemeinsam unterwiesen wurden, die nicht für den geistlichen Stand bestimmt waren, um dann nach einiger Zeit von diesen getrennt und dem kleinen Seminar überwiesen zu werden. An anderen Orten wurden sie sofort in dasselbe aufgenommen, nachdem sie eventuell durch den Missionar des Distriktes den ersten Unterricht erhalten hatten.[28])

Die Heranbildung des chinesischen Klerus vollzog sich daher in eigens für diesen Zweck bestimmten Seminarien. Kardinal Alimonda gab 1881 nach den Berichten von 1874 einen Ueberblick über die bestehenden klerikalen Erziehungsinstitute in China.[29]) Gut entwickelte Seminare besaßen in der ersten Region Nord-Tscheli mit dem Seminar am Petang[30]) und Südost-Tscheli, während in Süd-Tscheli noch kaum mit dem Werk begonnen worden war. Auch Mongolei und Mandschurei[31]) besaßen erst Anfänge eines Seminars. Unter den Missionen der zweiten Gruppe hatten die Franziskaner in Schansi zwei kleinere Seminare und eines in Schensi. An beiden Orten gestatteten die Mittel es ihnen nicht, das Begonnene zu entwickeln und auszubauen. In Honan bestand erst seit 1874 ein Seminar in Nan-Yang-su.[32]) In Kansu, das 1878 zum Vikariat erhoben war, begann Msgr. Hamer bereits 1881 mit 5 Zöglingen ein kleines Seminar. Da die Zahl immer sehr beschränkt blieb, wurde ein großes nicht eröffnet, sondern die Alumnen in die Seminare der andern Vikariate verteilt.[33]) In Schantung, das Kardinal Alimonda in seiner Aufstellung übersehen hat, hatte schon Msgr. de Besi mit einem kleinen Seminar begonnen, für das er in einem Oratorium einige Zimmer zur Verfügung stellte und das unter Leitung P. Bruyère's S. J. 1843 bereits 22 Schüler zählte.[34]) In Süd-Schantung hatten die Steyler sofort nach Uebernahme der Mission auch dieses Werk ins Auge gefaßt und 1886 schon ein Seminar mit regelmäßigem Betrieb eröffnet.[35]) In der dritten Region gab es in Ost-Hupe ein ausgebautes Seminar, während Nordwest- und Süd-

[27]) I. Shansi, IV, I, 3; Manuale S. M., 116, Ybañez, 121.

[28]) Instr. 1883 C. P. F. l. c.; II. Peking, IV, 4; Caubrière l. c. Ponenza, Voto, 66; Kervyn, 632.

[29]) Ponenza, 1881, Voto, 62 ff.

[30]) Nach dem Kriege von 1860 wurde das Seminar am Petang eröffnet, 1887 am neuen Petang, 1907 wurden Kleines und Großes Seminar von einander getrennt. Auch andere Lazaristenvikariate des Nordens schickten ihre Kandidaten nach Peking. Vgl. Bul. Cath. de Pékin, I, 138 ff.

[31]) Die Anfänge eines kleinen Seminars gehen in das Jahr 1848 zurück. Vgl. A. P. F. XXI, 207 ff.

[32]) Von einem kleinen Seminar mit 7 Schülern wird aus dem Jahre 1849 berichtet. Vgl. A. P. F. XXIII, 37. Ueber die Weiterentwicklung, Schwierigkeiten etc. vgl. Le M. C. 1910, 215 ff P. Lor. Balconi, Il clero indigeno nell'Honan ed il Seminario di Kiu-kia-kan.

[33]) Missions en Chine et au Congo, 1898, 46.

[34]) A. P. F. XVI, 433. Ausführliches über die Entwicklung des Seminars bei Lange, Tsinanfu, 133 f. D'Elia, Cath. Nat. Episc. in China, 56 täuscht sich, wenn er dieses Seminar nach Kiangnan verlegt und als ausschließliches Werk der Jesuiten darstellt.

[35]) Freinademetz, 336 f; 1892 wurde das Kleine und Große Seminar getrennt. Ebd.

west-Hupe und Hunan nur Anfänge eines solchen aufzuweisen hatten.[86]) Kiangsi, das 1879 in zwei Vikariate zerlegt wurde, besaß ein gutes Seminar im Süden,[87]) ebenso Tschekiang. Kiangnan konnte ein gut ausgebautes Seminarsystem mit kleinem und großem Seminar aufweisen.[88]) In der vierten Region waren die Seminare am besten entwickelt, vor allem in den drei Vikariaten von Szetschwan, die mit Kweitschu alle ein kleines und großes Seminar hatten, während Jünnan nur eines und Tibet keines besaß. In der fünften Region war ein gutes Seminar, nämlich in Hongkong. Fukien mußte aus Mangel an Mitteln das seine 1868 schließen,[89]), und Kwantung und Kwangsi konnten keines aufweisen, zeigten auch nach der Teilung von 1875 keine Fortschritte, sondern schickten ihre Kandidaten nach dem Seminar von Pulo-Pinang auf der Malakka-Halbinsel.[40])

Aus den Bestimmungen der Synoden ist ersichtlich, daß den Apostolischen Vikaren solche Anstalten zur Heranbildung des chinesischen Klerus wirklich am Herzen lagen; sprechen doch nicht weniger als vier Synoden den dringenden Wunsch aus, soweit es in den Kräften der einzelnen Missionsobern stehe, Seminare zu gründen oder auszubauen.[41]) So konnte denn P. Schwager in seiner Rundschau 1912 schreiben: «Ein wenistens kleines Priesterseminar besitzen fast alle Missionen,»[42]) allerdings ohne genau angeben zu können, in welchem Umfange diese in den einzelnen Gebieten ausgebildet waren.

Um dem Mangel an eigentlichen philosophisch-theologischen Lehranstalten zu beheben, war des öftern ein Zentralseminar in Vorschlag gebracht worden. Auf der Synode von Schanghai 1851 wurde Schanghai als geeigneter Ort eines solchen angesehen. Während die Missionsobern aber in der Theorie diesen Vorschlägen zustimmten, glaubten sie jedoch praktisch,

[86]) Im Vikariat Huquuang, das vor dem Jahre 1856 die Provinzen Hupe und Hunan umfaßte, bestand bereits 1846 ein Seminar mit 23 Schülern, von dem allerdings Msgr. Rizzolati sagt: «Il quale consiste in un camerone molto incomodo, faciente insieme da dormitorio, da refettorio e da Chiesa a tutta quella numerosa comunità; eppure non hai mai potuto...» Rizzolati, Lettere, 139 f. Von 1884 an wird sowohl für Hunan als auch für die drei Vikariate Hupes in den Statistiken eine ständig wachsende Seminaristen- und Priesterzahl angegeben. Vgl. A. O. M. 1884, III, 147 und folgende Jahrgänge.

[87]) In Nord-Kiangsi begann man 1897 mit einem Seminar, über das Msgr. Ferrant zuversichtliche Hoffnungen hegt. Vgl. Annales C. M., 1903, 199, 414; C. M. 1899 484 f. Alimonda verwechselt in seiner Uebersicht Nord- und Süd-Kiangsi.

[88]) Das Kleine Seminar, das bereits 1847 38 Seminaristen zählte (A. P. F. XXI, 435 ff) war zeitweise mit dem Kolleg in Zikawei verbunden. Vgl. Servière, Kiangnan, II, 85 f. P. Broullion S. J. urteilt darüber: «Le séminaire de Tsang-ka-leu qui absorbe deux de nos Pères et deux de nos Frères scolastiques, est proclamé par tous les visiteurs: évêques, missionnaires ou laïcs, la seule institution de ce genre digne de ce nom, dans toute la Chine.» (Bei Brou et Gibert, Jésuites Missionnaires, Paris, 1924, 46.)

[89]) 1886 konnte aber P. Bassò O. Pr. von einem Seminar mit 20 Schülern berichten. C. S. A. 1887, 27 ff.

[40]) Die Notwendigkeit eines Seminars erkannte bereits Msgr. Guillemin (Colomban, Guillemin, 455). Auch die übrigen Vikariate der Pariser Missionen sandten ihre Zöglinge nach Pulo-Pinang, um, wie der Apostolische Vikar von Szetschwan 1846 schrieb: «besser unterrichtete, gestztere, bescheidenere und von nationalen Vorurteilen befreitere, kurz mehr europäisierte und weniger chinesische Priester zu erhalten.» Vgl. Huonder, 142 ff; 1874 waren 89, 1900, 121 und 1910 220 chinesische Seminaristen in Pulo-Pinang. Vgl. D'Elia, Cath. Nat. Episc. in China, 40[3].

[41]) I. Shansi, IV, I, 1; I. Hongkong, VI; II. Peking, IV, 1; III. Hankow, III, 1.

[42]) Z. M. 1912, 216.

wegen der großen Schwierigkeiten, die damit verbunden waren, davon abstehen zu müssen. Auch in den Propagandaberichten 1870 kam die Rede auf Zentralseminare. Die Apostolischen Vikare sprachen sich dafür und dagegen aus. Der von Hunan glaubte, ein solches Unternehmen sei von größtem Nutzen für die Erziehung der Priesteramtskandidaten, während die von Tscheking und Nordwest-Szetschwan ganz und gar dagegen waren, weil solche Anstalten nur Unkosten, Streit und Zwiespalt unter den Alumnen hervorbrächten und, wie die Erfahrung mit dem Kolleg in Neapel und Pulo-Pinang gezeigt habe, niemals gute Früchte zeitigten. 1872 legte jedoch eine Zusammenkunft der Franziskanerbischöfe unter Msgr. Zanoli der Propaganda diesen Gedanken wieder nahe. Kardinal Alimonda, der all diese Verhandlungen kurz zusammenfaßt, hält Zentralseminare noch für verfrüht und nur für angebracht, den Missionsobern Weisung zu geben, darüber in spätern Synoden zu verhandeln.[43]) Trotzdem empfahl die Instruktion von 1883 den Missionsobern China's die Gründung solcher Anstalten: «Weil jedoch mehrere Vikariate in China kaum den Schatten oder den Anfang eines Seminars aufweisen, noch die notwendigen Mittel besitzen, solche zu errichten, noch diese in kurzer Zeit finden werden, empfehlen die Kardinäle den Vorstehern dieser Missionsgebiete, damit sie nicht der Vorteile solcher Einrichtungen verlustig gehen, ja sogar gleich ihre Früchte genießen können, nachdem sie sich zusammen beraten haben, sogenannte Zentral- oder Provinzialseminare einzurichten, eines oder mehrere in jeder Region, je nach der Opportunität, da für diese leichter sowohl Lehrer und Vorsteher als auch Geld und andere notwendige Mittel beschafft werden können.» Die Mahnung schließt mit einem diesbezüglichen Zitat aus dem Konzil von Trient.[44]) Der Vorschlag wurde von der II. Synode von Hongkong[45]) und der II. von Hankow[46]) aufgenommen. Die auf dieser versammelten Franziskanerbischöfe faßten den Beschluß, ein solches Seminar für ihre Missionen zu gründen, das gemeinsam von allen Apostolischen Vikaren des Franziskanerordens unterhalten werden sollte. Ein gleichzeitig zu gründender Franziskanerkonvent sollte die notwendigen Lehrkräfte stellen.[47]) Noch gründlicher wurde die Frage eines Zentralseminars von der IV. Synode von Schansi erwogen, zumal von Msgr. Fiorentini, dem Apost. Vikar von Nord-Schansi.[48]) Doch erst in neuester Zeit wurden diese Beschlüsse in die Tat umgesetzt und sogenannte Regionalseminare gegründet.

---

[43]) Ponenza, 1881, Voto, 76 ff. Auch die Versammlung der Lazaristenobern in Ningpo (1851) lehnte ein Zentralseminar für die Lazaristenmissionen aus praktischen Gründen ab. Vgl. Thomas, Pékin, 320.

[44]) C. P. F. II, 1606, IV, 3.

[45]) II. Hongkong, IV, 23.

[46]) II. Hankow, I, 3.

[47]) A. O. M. VIII, 58. Ob dieser Entschluß tatsächlich durchgeführt wurde, konnte ich nicht erfahren.

[48]) Nachdem der Bischof die Notwendigkeit eines gut gebildeten und erzogenen Klerus dargetan, führt er aus: «Sed ad hoc praestandum, certe non sufficiunt seminaria nostra particularia. In illis namque propter Magistrorum deficientiam, studiorum curriculus est valde imperfectus, caretque aemulatione, unde fit ut juvenes potius quam informentur, plerumque ad sacerdotium mecanice, ut ita dicam, provehuntur, cum periculo quod postea, non spiritu operantes velut sacerdotum statuae remaneant. Oportet enim, Revmi PP. ut junctis viribus, ac communi parique sensu seminarium centrale in hac nostra regione instituatur, in quo Corriculus studiorum ita instituatur, et locus ipse talis sit, quantenus regulari sub disciplina alumni nostri excitentur, ne inertes fiant vel rustici, eorumque animi ita ad pie-

Eine ähnliche Abneigung wie gegen die Zentralseminarien machte sich auch gegen die Studien der Priesteramtskandidaten im Ausland bemerkbar. Für diesen Zweck kamen in unserer Zeit drei Anstalten in Frage: das Collegium Urbanum in Rom, das Kolleg der hl. Familie in Neapel und das Kolleg des Pariser Missionsseminars in Pulo-Pinang. Grundsätzlich nehmen zur Frage des Studiums im Auslande, vor allem in Europa, P. Broullion S. J., und auf ihn gestützt, Kervyn Stellung. [49]) Sie lehnen es mit der Begründung ab, daß die zu solchen Anstalten ausgeschickten Alumnen nicht gelehrter zurückkämen, denn auch in China ständen ihnen gebildete Professoren zur Verfügung, sondern eher unwissender. Was sie an europäischem Wissen mehr hätten, entgehe ihnen dafür an der notwendigen Kenntnis der eigenen Sprache und Literatur. Zudem übe ein Aufenthalt in Europa keinen heilsamen Einfluß auf den chinesischen Charakter aus, der überaus empfindlich sei und leicht Anstoß nehme, wenn die Völker Europas nicht auf der moralischen Höhe ständen, wie er sich dieselben vorgestellt habe. Auch die in Schanghai 1851 versammelten Missionsobern sprachen sich dagegen aus, nicht nur wegen der großen Unkosten, sondern vor allem, weil die Kandidaten zu den eigenen Lastern noch die Europa's hinzulernen würden, wie eine traurige Erfahrung sie belehrt habe. Nur wenigen gereiche eine Schule im Auslande zum Nutzen. [50]) In den Berichten von 1870 zeigen sich die Apostolischen Vikare von Tschekiang und Nordwest-Szetschwan als scharfe Gegner des Studiums im Auslande und weisen auf die schlechten Erfahrungen mit den Kollegien in Neapel und Pulo-Pinang hin. [51])

Die Heranbildung des einheimischen Klerus umfaßte ein Doppeltes: die wissenschaftliche Ausbildung und aszetische Erziehung. Was die wissenschaftliche Ausbildung betraf, so werden allgemein solide, gründliche Kenntnisse verlangt. «Vom Priester wird Wissen gefordert,» schreibt die II. Synode von Peking, [52]) «wenn Unwissenheit schon beim Laien kaum geduldet wird, um wieviel weniger findet sie dann bei denen, die vorstehen, Entschuldigung und Nachsicht.» «Um aber eine Hilfe und kein Hindernis der Bekehrungsarbeit zu sein,» bemerkte de la Servière S. J., [53]) «muß der einheimische Klerus eine außerordentlich gründliche Bildung erhalten.» Dabei weist er hin auf die Anforderungen, die an ihn gestellt werden, der Beobachtung der kirchlichen Disziplin, des Zölibates, auf die Gefahren schismatischer Bestrebungen, wenn nicht durch solide theologische Studien der Glaube tiefe Wurzeln gefaßt habe. Daher eine fast 20 Jahre umfassende Ausbildungszeit in der Kiangnan-Mission. In anderen Missionen sei die Ausbildung nicht

---

tatem imprimentur ut neque studium pietati noceat, neque pietas studii et sacrae scientiae fundamento careat.» IV. Shansi, Appendix, 20 ff.

[49]) Broullion, 129; Kervyn, 595.

[50]) Ponenza, 1881, Voto, 77.

[51]) Ebd. Aubry schreibt über das Kolleg in Neapel: «Depuis son origine, ce collège avait fourni toujours quelques prêtres, mais en très petit nombre, surtout comparé au nombre de jeunes gens sur qui l'essai d'éducation européenne avait été fait...» Christianisme, 394 f. Vgl. Huonder, 142 ff, 270 ff, 275.

[52]) II. Peking, IV, 10.

[53]) R. Ch. 1902, 508 f. Schon früher hat P. Zottoli als weiteren Grund der strengen Prüfung angegeben, daß dadurch der Beruf klarer werde und unedle Motive ausgeschlossen werden, zumal die gründliche Bildung auch solchen, die aus dem Seminar schieden, eine geachtete Stellung verschaffe: «Il est bien important pour le succès de la mission, que le clergé ne se recrute que par esprit de zèle et de dévouement, et nous avons assez d'expérience de nos jeunes gens pour espérer un nombre suffisant de vocations qui n'auront point d'autres motifs que la gloire de Dieu et le salut des âmes.» Bei Servière, Kiangnan, II, 94.

so lang und streng, «aber allenthalben weist man den Gedanken an einen einheimischen Klerus, der an Bildung dem europäischen nachsteht, zurück, und mehr als einmal wurde er von der Propaganda verurteilt.» Die Propaganda bat 1883 die Missionsobern, einen eigenen Studienrat aus gelehrten und erfahrenen Missionaren zu bilden, der die Bildungsfrage des einheimischen Klerus gründlich studieren und geeignete Vorschläge den späteren Synoden zur Beratung vorlegen solle.[54])

In den Studien, welche die Theologie vorbereiteten, wurde besonderes Gewicht auf die Erlernung der lateinischen und chinesischen Sprache gelegt. Ueber den Lateinunterricht enthält die I. Synode von Peking genaue Vorschriften.[55]) Es wird von den Schülern eine solche Kenntnis der Sprache verlangt, daß sie später leicht dem philosophisch-theologischen Unterricht in lateinischer Sprache folgen und die Bücher, wissenschaftliche und aszetische, lesen und verstehen können. Dieses Ziel werde leichter erreicht, wenn eine dem chinesischen Geiste angepaßte Grammatik zugrunde gelegt und vom Leichten zum Schwierigen in stetigem Fortschreiten vorgegangen werde. Neben der Grammatik solle den Schülern auch die Lektüre von profanen und kirchlichen Schriftstellern zugänglich gemacht werden, deren Auswahl der Bischof bestimmt.[56]) Um das Gelernte zu vertiefen und die Sprache zu üben, soll nach Möglichkeit schon im kleinen Seminar, wenn der größte Teil der Grammatik gelernt und einige Schriftsteller gelesen wurden, lateinisch gesprochen werden, je nach Bestimmung des Seminarleiters. Im großen Seminar dagegen sind die Alumnen gehalten, immer lateinisch zu sprechen mit Ausnahme der Sonn-, Fest- und Feiertage. Die Lehrer sollen vor allem auf eine klare, distinkte Aussprache achten und schriftliche Uebungen nicht vernachlässigen. Nach dem Zeugnisse der Missionare gewannen die Schüler eine große Gewandtheit und Fertigkeit, sowohl im Schreiben wie im Sprechen.[57])

Neben dem Studium sollte die eigene Muttersprache und das Studium der einheimischen Literatur eifrig betrieben werden. Bei den Beratungen der Jesuitenmissionare in Zikawei 1871 wurde beschlossen, die Schüler nicht eher mit dem Studium des Latein beginnen zu lassen, bevor sie in den chinesischen Studien so weit vorangeschritten wären, als es der

---

[54]) C. P. F. II. 1606, IV, 6.

[55]) I. Peking, I, 1—4.

[56]) In seinem Berichte an die Propaganda bemerkte Msgr. Faurie, daß die Lektüre der lateinischen Klassiker, zumal der Dichter mit ihren mythologischen Stoffen, für Chinesen äußerst gefährlich sei, daher beschränke er sich auf die Lektüre kirchlicher Bücher. (Ponenza, 1881, Voto, 71). Die Instr. von 1883 überweist die Prüfung dieser Frage dem einzusetzenden Studienrat: «Necesse autem erit ut peculiariter de libris in scholis seminariorum adhibendis sermonem faciant, discutiantque an in classibus linguae latinae auctores aureae aetatis indiscriminatim alumnis tradere expediat, tum etiam an et quomodo classici auctores Sinenses adolescentibus tradi debeant.» C. P. F. II, 1606, IV, 6.

[57]) «Sie sprechen so fertig das Latein,» schreibt P. Reiffert, Zehn Jahre in China, 105, «als wenn es ihre Muttersprache gewesen wäre. Bei dem Examen, womit sie ihre humanistischen Studien abschlossen, war ich gegenwärtig und war erstaunt, als ich sie eine nicht geringe Anzahl Ciceronischer Briefe und Reden auswendig rezitieren und zugleich neben der Uebersetzung interpretieren hörte. Da die lateinische Sprache bei den Chinesen der einzige Schlüssel zur Erlernung der theologischen Wissenschaften ist, so ist es angezeigt, daß die chinesischen Studenten sich auf diese Sprache tüchtig verlegen müssen. Auch ist das Latein zwischen den europäischen Missionären und den chinesischen Priestern die Konversationssprache...» Vgl. Kervyn, 580; D'Elia, Cath. Nat. Episc. in China, 54.

Grad eines Baccalaureus erfordere.[58]) «Der chinesische Priester,» schreibt Bischof Henninghaus,»[59]) soll die klassische Bildung der Gelehrten seiner Nation besitzen. Mängel in dieser Beziehung verzeiht man ihm nicht, wie man das dem Ausländer gegenüber wohl tut.» Daher beschloß die I. Synode von Peking:[60]) «Die Alumnen haben besonderen Fleiß auf die Erlernung der Muttersprache zu verwenden, damit sie, wenn möglich, den weltlichen Literaten darin nicht nachstehen; die Jüngeren sollen sich ernstlich in schriftlichen Kompositionen üben, und wenn sie zum Studium der Philosophie und Theologie vorangeschritten sind, immer wieder einige Uebungen vornehmen, um das Gelernte nicht zu vergessen.» Die III. Synode von Hankow weist hin auf das Ansehen der chinesischen Gelehrsamkeit und die Erfolglosigkeit des lateinischen Studiums ohne gründlichen chinesischen Unterricht.[61]) Die II. Synode von Schansi mahnt die Apostolischen Vikare, und besonders die Vorsteher der Seminarien, das Studium der chinesischen Klassiker sorgsam zu überwachen, damit die Zöglinge nicht beim Lernen derselben den Aberglauben und Irrtum miteinsaugen.[62])

Umstritten war die Frage, ob die einheimischen Priester zu den Examen der Literaten zugelassen werden sollten. Auf der Schanghaier Synode 1851 stimmte man allgemein zu, ohne allerdings die großen Gefahren zu verhehlen, die damit verbunden waren, da die Literaten zu Ehrenbezeugungen im Konfuziustempel verpflichtet wurden und so in die Gefahr der Apostasie kamen. Größte Vorsicht sollte geboten und selten ein Kandidat zugelassen werden.[63]) Um das Studium der einheimischen Sprache und Literatur zu fördern und Gelehrte zu erhalten, betonte Msgr. Raimondi von Hongkong die Bedeutung des Gelehrtenstandes und den Umstand, daß diese immer wieder auf die sinologischen Leistungen der früheren Missio-

---

[58]) Servière, Kiangnan, II, 186. Schon 1854 betonte Broullion die Notwendigkeit des chinesischen Studiums, für das 7 Jahre verwandt wurden, um das für das Baccalaureat Erforderliche zu wissen. (Broullion, 129.)

[59]) Bei Huonder, 188. Aehnlich P. Lange, Tsinanfu, 138 f. P. Fr. X. Leboucq S. J. schreibt: «On a plus d'une fois reproché aux missionnaires de la Chine d'exiger des jeunes indigènes aspirant au Sacerdoce, une étude trop prolongée des livres et de la littérature du pays, de leur faire perdre ainsi un temps qui serait mieux employé à l'apostolat. Les auteurs de ces reproches, n'hésitons pas à l'affirmer, connaissent bien mal la Chine. Ils ignorent que ce peuple, si fier de ses lettrés, accorde sa confiance seulement aux hommes dont il admire la science, en qui surtout il reconnait la connaissance approfondie des écrits de ses sages. Le prêtre indigène étranger à la littérature chinoise, loin de pouvoir contribuer à la conversion des païens, y apporterait des obstacles. — Les lettrés n'entament guère de conversation sérieuse avec un missionnaire de leur nation, avant de savoir où il en est avec les livres du pays. Pendant combien d'années a-t-il fait les compositions littéraires (Wentchang)? S'est-il présenté aux examens, et quel rang a-t-il obtenu? Enfin est-il bachelier? Telles sont invariablement les questions préliminaires. Si la réponse n'est pas satisfaisante, en vain le prêtre essayera d'aborder la prédication des vérités chrétiennes, il ne trouvera que la plus dédaigneuse indifférence...» (Mgr. Edouard Dubar, 407).

[60]) I. Peking, I, 9; auch I. Hankow, IV, 2 bemerkt: «In nostris seminariis studia sinensia valde promoveantur.»

[61]) «Cum apud Sinenses summo in honore litterae habeantur atque omnibus exploratum sit absque eorum adminiculo Evangelii praecones, nedum inter superiores societatis classes se insinuare non posse, sed neque apud inferiores eorum ministerium magni haberi: quibuscum vel hoc accedat quod nisi in propria lingua usque calleant, frustra in spem adducendum alumnos in latinis litteris magnopere progressus facturos, statutum est litteras sinicas in Seminariis summo studio esse promovendas.» III. Hankow, III, 1.

[62]) II. Shansi, I, I, 3; Ybañez, 125.

nare hinweisen.[63]) Von den Synoden verbot die I. von Hankow allgemein die Erwerbung des Literatengrades,[64]) während die von Peking 1880 die Entscheidung der Zulassung den Apostolischen Vikaren überließ.[65]) Bei diesen Unstimmigkeiten lenkte die Instruktion von 1883 die Aufmerksamkeit der Missionsobern auf das Dekret des Hl. Offiziums aus dem Jahre 1656, das allen Christen strengstens die Erlangung des Literatenranges verbot wegen der damit verbundenen Gefahren, fügte jedoch hinzu, man möge bei den nächsten Beratungen nochmals die Frage besprechen, da sich vielleicht die Umstände bezüglich der abergläubischen Gebräuche geändert hätten.[66])

Infolge der fortschreitenden Entwicklung der chinesischen Reformbestrebungen wurde die Frage bei den späteren Beratungen nicht mehr aufgenommen. Dafür trat nun die europäische Wissenschaft in den Gesichtskreis der Vorbildung für den einheimischen Klerus.[67]) Schon die I. Synode von Peking betonte den Wert der Naturwissenschaften für den chinesischen Klerus, da gerade diese Kenntnisse besonders geeignet seien, irrige und abergläubische Ansichten zu berichtigen, und der Priester, der darüber befragt werde, durch klare Widerlegung des Aberglaubens der Heilsverkündigung den Weg öffne.[68]) So fügte man in den einzelnen Seminarien, je nach dem Stand ihrer Entwicklung, zum lateinischen und chinesischen Sprachunterricht auch den Unterricht in Mathematik, Naturwissenschaft, Geographie und Geschichte, sodaß fortschrittliche Seminarien eine den europäischen Gymnasien analoge Bildung vermittelten.[69])

Nach dieser Vorstufe, deren Dauer in den einzelnen Vikariaten verschieden war,[70]) stiegen die Alumnen in das Große Seminar auf. In den wenigsten Missionen bestand, wie obige Uebersicht zeigt, eine Trennung des Kleinen vom Großen Seminar, der Lateinschüler von den Philosophen und Theologen.

Was die Dauer des höheren Studiums betrifft, so bestimmte die Synode von Hankow 1880 für die Philosophie zwei, für die Theoologie vier Jahre,[71]) während die II. von Peking zwei Jahre für die Philosophie und drei für die Theologie für genügend hielt.[72]) Für den allgemeinen Studiengang und Geist schrieben die Synoden vor, Philosophie und Theologie nach Methode und Lehre des hl. Thomas vorzutragen,[73]) die Moral nach dem System des hl. Alfons.[74]) Dabei sollte aber nach der Instruktion

[63]) Ponenza, 1881, Voto, 71.
[64]) I. Hankow, IV, 2.
[65]) I. Peking, I, 9.
[66]) C.P.F. II. 1606, IV, 7.
[67]) Kervyn, 580 f.
[68]) I. Peking, I, 6. Die III. Hankow, III, 1 warnt vor einem Zuviel in diesen Fächern. Es genüge, den Alumnen die Prinzipien mit ihren Folgen zu lehren, damit sie später in der Praxis, wenn aus diesen Wissenszweigen Einwände gegen die Religion geschmiedet würden, imstande seien, dieselben zu widerlegen.
[69]) Caubrière, Synthesis, 256; Kervyn, 581. In neuester Zeit klagt aber P. Lange, Tsinanfu, 138: «In Wirklichkeit aber beansprucht die Aneignung der westländischen niederen und höheren Wissenschaften so viel Zeit und enorme Anstrengungen, daß unsern Seminaristen viel zu wenig Zeit und Kraft zur Pflege der altklassischen chinesischen Wissenschaft übrig bleibt...»
[70]) In Kiangnan waren 4 Jahre nach vorhergegangenem Unterricht im Vorbereitungskolleg Praxis. R. Ch. 1907, 108.
[71]) I. Hankow, IV, 1.
[72]) II. Peking, IV. 10d.
[73]) I. Hankow, IV, 1; I. Hongkong, XIV; II. Shansi, II, 4; II. Peking, IV, 10d.
[74]) II. Shansi, II, 4, Ybañez, 125.

von 1883 im Auge behalten werden, in der Philosophie und besonders in der Theologie das herauszuschälen, was geeignet sei, die Irrtümer und Vorurteile der Heiden zu widerlegen.[75])

Mit den Lehrbüchern für den philosophisch-theologischen Unterricht war es bis in die neueste Zeit hinein schlecht bestellt. Die I. Pekinger Synode wünschte für die Philosophie ein Lehrbuch, das auf die Irrtümer der Chinesen Rücksicht nimmt und dieselben widerlegt, und für die Theologie eines, das neben dem allgemeinen Lehrstoff auch die Schwierigkeiten, Anfragen, Entscheidungen und Antworten enthält, die für China in Frage kommen.[76]) Dieser Wunsch der Pekinger Synode wird von Kardinal Alimonda anerkennend festgestellt; doch muß er hinzufügen, daß solche Werke wenigstens nach den Berichten der Missionsobern nicht existieren. Einige Apostolische Vikare berichteten, sie benützten die Bücher der Theologie, die in Rom gedruckt worden seien, während in Kweitschu ein Werk von Msgr. Perrochau, dem früheren Apostolischen Vikar von Szetschwan, dem Unterricht zugrunde gelegt wurde. Und der Apostolische Vikar von Tschekiang bemerkte, es fehle überhaupt an geeigneten Lehrbüchern, nicht nur für den theologischen, sondern für jeden Unterricht. Die Jesuiten meldeten nur, ihr Lehrgang sei der gleiche wie in Europa, ohne besonders die Bücher zu erwähnen.[77]) Von der einzusetzenden Studienkommission erwartet die Propaganda auch für diesen Mangel Abhilfe.[78])

Die einzelnen Lehrfächer waren mehr oder weniger die gleichen wie an den europäischen Seminarien. Hervorgehoben wird, daß bei der Lehre von der Kirche besonders der Primat des Papstes nach den Bestimmungen des Vatikanischen Konzils behandelt werden solle.[79]) Als Einführung in die Theologie habe ein Abriß der Kirchengeschichte zu gelten.[80]) Hinzu kamen Exegese, Jus, Gregorianischer Choral, Liturgik, Homiletik und Katechetik.[81]) Während des philosophisch-theologischen Unterrichtes sollen die Alumnen über den chinesischen Aberglauben unterwiesen werden und die Art und Weise, wie sie denselben widerlegen können und müssen.[82])

Neben der wissenschaftlichen wurde auch die religiös-aszetische Ausbildung des künftigen Priesters nicht vernachlässigt. «Nicht weniger als Wissen wird Frömmigkeit vom Kleriker verlangt,» schreibt die III. Synode von Peking,[83]) «wenn alles übrige im gleichen Verhältnis steht, sind fromme gelehrten Priestern vorzuziehen, daher soll der Rektor und der geistliche Leiter hierauf alle Kräfte verwenden.» Der Charakterbildung diente schon die stramme Tagesordnung, die in jedem Seminar herrschen sollte, in der den religiösen Uebungen, dem Studium und der Erholung der rechte Platz angewiesen war, und deren Anordnung im einzelnen dem Er-

---

[75]) C. P. F. II, 1606, IV, 6.

[76]) I. Peking, I, 7, 8.

[77]) Ponenza, 1881, Voto, 51. Der Mangel ist auch ersichtlich aus den Worten der I. Hongkong, XIV: «Supliciter autem petimus S. C. compendium philosophiae juxta mentem S. Thomae detur nobis.»

[78]) C. P. F. l. c.

[79]) II. Peking, IV, 10 f.

[80]) I. Peking, 1, 7.

[81]) Caubrière, Synthesis, 255 f.

[82]) III. Hongkong, I, IV, 3.

[83]) III. Peking, IV, 7.

messen des Bischofs überlassen blieb.[84]) Tägliche religiöse Uebungen sind folgende: Betrachtung, Anhören der hl. Messe, Besuch des Allerheiligsten, geistliche Lesung, Partikular-Examen und Rosenkranz.[85]) Dazu kamen wenigstens monatliche Beichte, öfterer, ja täglicher Empfang der hl. Kommunion[86]) und zu Beginn des Schuljahres die Exerzitien.[87]) Um den guten Geist des Seminars zu erhalten, sollte streng darauf geachtet werden, daß kein unwürdiger Schüler Aufnahme fände. Wenn seine Unwürdigkeit erst im Laufe der Zeit sich herausstellte, mußte er sobald als möglich entlassen werden, sofern keine Aussicht auf Besserung vorlag.[88])

Um die für die Gesundheit der Schüler nachteiligen Folgen eines so ausgedehnten strengen Studiums zu mildern, bestimmte die Synode von Szetschwan, daß die Schüler verschiedene körperliche Arbeiten, z. B. im Garten, verrichten und gymnastische Uebungen vornehmen sollten.[89]) In Szetschwan war die tägliche Handarbeit der Schüler bereits seit Jahrzehnten mit Erfolg eingeführt, ebenso längere Erholungen. Auch die Ferien wurden dort teilweise mit Handarbeit im Garten zugebracht.[90])

Leider brachten es die Verhältnisse, Armut oder Mangel an genügenden Lehrkräften mit sich, daß die wohlgemeinten Vorschriften der Synoden und Handbücher nicht immer durchgeführt werden konnten. Auch die Bestimmungen über den Leiter des Seminars,[91]) den Spiritual und die Lehrkräfte konnten bis in die neueste Zeit hinein nicht in allen Missionen beachtet werden. Einige Beispiele aus der Praxis mögen das Gesagte illustrieren: In Kiangsi war P. Rouger, der spätere Apostolische Vikar, 18 Jahre,

[84]) II. Peking, IV, 9. Aus Fukien berichtet P. Bassò 1886: «El método que observan es con poca diferencia el mismo de nuestros colegios de España...» Die Tagesordnung war folgende: 4½ Aufstehen, ½ Stunde Betrachtung, hl. Messe, Frühstück, kurzes Studium, 6½—8½ Latein, dann bis 11 Uhr Chinesisch, 11 Uhr Mittagessen mit geistlicher Lesung, bis 12 Uhr Erholung, bis 1 Uhr Siesta, 1—2 Latein, 2—5 Chinesisch, 5—6 Erholung, Rosenkranz, ½ Stunde Betrachtung, Abendessen mit Lesung, Erholung, Nachfolge Christi, Abendgebet, Segen, 9 Uhr Ruhe. (Diese Ordnung galt für das Kleine Seminar.) C. S. A. 1887, 27 f.

[85]) II. Peking, IV, 9c.

[86]) Ebd. III. Hongkong, I, IV, 5.

[87]) II. Peking, IV, 9b. — Vgl. zur religiösen Ausbildung die Ausführungen über Südost-Tscheli bei Hounder, 190 f; und über Tschekiang P. Wittib C. M. in K. M., 1897/98, 111 f.

[88]) Bestimmungen der Synoden bei Caubrière, Synthesis 251; Kard. Allmonda weist bei Behandlung dieser Frage auf Mißbräuche in verschiedenen Seminarien hin, in welchen unterschiedslos solche, die Priester werden wollten und andere zusammen untergebracht waren. Ponenza, 1881, Voto, 73. Kervyn bemerkt: «Le moyen décisif pour assurer la conservation du séminaire et le bon esprit du clergé indigène, est de licencier ceux qui n'ont pas de vocation certaine, et de maintenir la pureté de la discipline en éloignant ceux qui la violent: mesure nécessaire comme il est nécessaire à un corps vivant de se débarasser des humeurs viciées, avant que ces humeurs ne ruinent irréparablement la santé.» p. 577.

[89]) II. Setchuen, I, III, 6. — Ueber die körperliche Widerstandskraft der chinesischen Schüler gehen die Aussagen der Missionare auseinander, während sie die einen ebenso widerstandsfähig halten wie die europäischen Studenten, berichten andere von Schwächezuständen, Aufgabe des Studiums aus Gesundheitsrücksichten etc. Vgl. Schwager Z. M. 1912, 216.

[90]) M. C. 1879, 450. Bericht von Msgr. Pinchon. In Süd-Schantung zwang die Notwendigkeit die Missionare, die Kräfte der Zöglinge für solche Arbeiten so in Anspruch zu nehmen, «daß dabei das Studium nicht immer auf seine Kosten kam.» Freinademetz, 337.

[91]) I. Hongkong, IV. bestimmte, daß für diesen Posten nur ein Europäer in Frage komme.

bis 1879, Leiter des Seminars und einziger Lehrer. Latinisten und Theologen waren in fünf Gruppen eingeteilt, die jeden Tag getrennt eine Stunde Unterricht erhielten. Dazu kamen für P. Rouger die Seelsorge und die Verwaltung des Werkes der hl. Kindheit für einen Distrikt. [92]) In einem Brief vom 23. Juli 1883 wird aus der Franziskanermission Schantungs Aehnliches von P. Passineti berichtet, der neben dem ganzen Seminarbetrieb die Leitung einer Gemeinde, eines Waisenhauses und eines Weinberges innehatte. [93]) Ein Bericht aus dem Jahre 1903 zeigt, daß in 20 Jahren die Lage insoweit gebessert war, daß zwei Patres sich in dem Unterricht der Humaniora und der philosophisch-theologischen Fächer teilten. [94]) Auch Msgr. Zanoli schreibt, daß für 41 Schüler in Ost-Hupe 1876 nur zwei Lehrkräfte für alle Studien zur Verfügung standen. [95]) Von den Zuständen der 90er Jahre in der Mission von Süd-Schantung berichtet Msgr. Henninghaus: «In Europa würde man es für durchaus unzulänglich halten, wenn ein Professor die sämtlichen höheren Studien leiten sollte. Auch für uns in China ist das keineswegs ein idealer Zustand, und wo es eben möglich ist, sucht man den Anstalten, namentlich dem Seminar, reichlichere Lehrkräfte zuzuwenden. Aber «ultra posse nemo tenetur.» [96])

So wird verständlich, wenn die Instruktion von 1883 und die II. Synode von Peking darauf drängten, daß der Rektor des Seminars von allen Pflichten der Seelsorge und Verwaltung entlastet werden müßten. [97]) Daß bei solchen Verhältnissen die Studien schwer leiden mußten, liegt auf der Hand, auch wenn man die Einschränkung Bischof Henninghaus' gelten läßt: «Es gilt ja vorläufig nicht, gelehrte Theologen heranzubilden, sondern gute, fromme Priester, welche die für ihren Beruf nötigen Kenntnisse besitzen und bereit und tüchtig sind, opferwillig und freudig für Gott und die Seelen zu wirken.» [98])

Daneben werden die Missionare aber nicht müde, den guten Geist der Seminaristen zu loben. [99]) Und P. Broullion S. J. bemerkt schon 1855 über die Erfolge in den Studien: «Obwohl Schwierigkeiten vorhanden sind, zeitigten die Examen der Physik, Geschichte, Philosophie und Theologie doch Früchte, auf die wir nicht im entferntesten rechneten, Resultate, die uns nicht mehr erlauben, an der Fähigkeit unserer chinesischen Schüler für ernste und harte Studien zu zweifeln; und wenn im allgemeinen ihr Verstand auch langsam arbeitet, so wird dieser Mangel gut gemacht durch die Festigkeit des einmal erworbenen Wissens und die ausgezeichnete Entwicklung ihres Gedächtnisses.» [100])

---

[92]) Mgr Rouger, 165 ff.

[93]) A. O. M. 1883, 167.

[94]) Othon, 30 mois en Chine, 270.

[95]) M. C. 1876, 220.

[96]) Freinademetz, 337.

[97]) C. P. F. II, 1606, IV, 5; II. Peking, IV, 8.

[98]) Freinademetz, 337 f.

[99]) Huonder, 190 f; K. M. 1897/98, 111 f; Annales C. M. 1903, 414; Servière, Kiangnan, II, 84. Auch der Bekehrungseifer zeigte sich, wenn z. B. in Kiangnan die Seminaristen in den Ferien in die umliegenden Dörfer zogen und zum großen Nutzen der Mission wirkten. Allerdings fehlte gerade im Anfang dieser Eifer: «Ce qui, jusque là, avait manqué, c'était le zèle pour la conversion des païens; les séminaristes partageaient un peu les préjugés de leurs familles contre leurs concitoyens infidèles et les auraient volontiers negligés.» Servière, Kiangnan, I, 121.

[100]) Broullion, 128.

Den Abschluß der klerikalen Erziehung und Ausbildung brachte die hl. Priesterweihe. Die Missionsobern zeigten sich im Erteilen derselben sehr vorsichtig. Angesichts der Schwäche des chinesischen Charakters und seiner Unbeständigkeit, glaubten sie die Weihe nicht im kanonischen Alter von 24 Jahren erteilen zu dürfen, sondern noch längere Zeit warten und die Kandidaten noch einer gründlichen schweren Prüfung unterziehen zu müssen, um ihnen dann nach Bestehen derselben im reiferen Jahre die Weihe zu erteilen. So sprach sich Msgr. Faurie grundsätzlich für das 30. Lebensjahr als Weihejahr aus und Msgr. Raimondi für das 26. Die Mißerfolge mit jungen Priestern veranlaßten sie, erst die gefährlichen Jahre abzuwarten.[101]) Die Instruktion von 1883 weist mit ernsten Worten auf die Bestimmungen der Synode von 1803 hin, wonach niemand zur Priesterweihe zugelassen werden durfte, der nicht längere Zeit geprüft war und durch Wissen, dauernde Beobachtung der Gerechtigkeit und Keuschheit und durch erprobte Sitten sich empfahl. Wenn es notwendig sei, sollten die Missionsobern nicht zögern, die Weihe über das kanonisch vorgeschriebene Jahr nach ihrem klugen Ermessen aufzuschieben.[102])

Um die Prüfung besser zu gestalten, bestand seit altersher in der chinesischen Mission die Gepflogenheit, die Priesteramtskandidaten die Studien unterbrechen zu lassen und sie in den Probejahren zu praktischer Missionsarbeit zu verwenden. Es geschah dies teils nach Abschluß der philosophischen, teils gegen Schluß der theologischen Studien. In dieser Zwischenzeit wirkten sie sowohl als Lehrer an einer Knabenschule oder als Katechisten und Gehilfen des Missionars.[103]) P. Reiffert C. M. schreibt darüber: «Wenn die Seminaristen ihre theologischen Studien vollendet haben, so werden sie, ehe sie die hl. Priesterweihe empfangen, erst europäischen Missionären als Katechisten zugeteilt. Es ist dieses Praxis in der ganzen chinesischen Mission und hat man dabei einen doppelten Zweck im Auge. Nicht bloß sollen die, welche so lange dem äußeren Leben entzogen waren, das Volksleben und insbesondere das Missionsleben kennen lernen, sondern sie sollen auch unter den Augen eines Missionars unter allen Umständen ihren Beruf zum geistlichen Stande bewähren. Denn es ist vorgekommen, daß sie, wenn sie auch im Bereiche des Seminars sich als noch so berufstüchtig zeigten, später im Verkehre mit der Welt und in der Entfaltung der Missionstätigkeit gerade das Gegenteil bewiesen. Entweder neigten sie sich dem Trunke zu oder zeigten eine zu große Anhänglichkeit an das weibliche Geschlecht, schoben somit ihrem Eintritte in das Heiligtum des Priesters zwei Riegel vor...»[104]) Bischof Henninghaus bemerkt am Schlusse seiner Ausführungen über das Probejahr: «Jedenfalls ist der-

---

[101]) Ponenza, 1881, Voto, 74.

[102]) C. P. F. II, 1606, IV, 9.

[103]) «Der Termin für dieses Probejahr ist in verschiedenen Missionen verschieden. In einzelnen legt man es schon nach Abschluß der Philosophie ein, und das bietet den Vorteil, daß, wenn eine Auslese nötig, diese nicht allzuweit hinausgeschoben wird. In anderen Vikariaten wartet man bis nahe zum Abschluß der theologischen Studien.» Freinademetz, 339. In der Kiangnan-Mission kam es wegen des Probejahres zu heftigen Auseinandersetzungen zwischen dem Bischof von Nanking, Msgr. Spelta, der die Theologen des 4. Kurses sofort weihen wollte, und den Jesuiten, die zuerst die praktische Einführung verlangten. Diese stellten schließlich die Alternative: entweder praktische Einführung der Theologen ins Missionsleben vor der Weihe oder Verlassen der Mission (seitens der Jesuiten). Servière, Kiangnan, I, 305.

[104]) Reiffert, 10 Jahre in China, 105 ff.

selbe (der genannte Brauch) für die hiesigen Verhältnisse von Segen und die chinesische Mission kann sich dabei auf das Beispiel des Heilandes berufen, welcher seine Apostel auch erst probeweise aussandte, ehe er ihnen ihre große Würde und Aufgabe endgültig anvertraute. (Mt. 10, 5 ff)» [105])

Diese Prüfungszeit war denn auch von den ersten Synoden von Peking und Hongkong [106]) vorgeschrieben worden und die Ausführung derselben dem klugen Ermessen der einzelnen Apostolischen Vikare überlassen. Sie wurde von spätern Synoden wiederholt eingeschärft, wobei sie zum wenigsten auf ein Jahr bemessen wurde. [107])

Neben den guten Resultaten, welche diese Prüfungszeit zeitigte, vernehmen wir gerade aus den Missionen des Pariser Seminars auch von schlechten Erfahrungen. So schreibt Msgr. Lions, Apostolischer Vikar von Kweitschu: [108]) «In Szetschwan besteht die Regel, daß die Seminaristen nach Vollendung ihrer Studien während mehrerer Jahre einem Missionar zur Prüfung zugeschickt werden, aber die Erfahrung zeigt, daß die meisten dieser jungen Leute auf diese Weise ihren Beruf verlieren und die, welche ihn nicht verlieren, weniger fromm zurückkommen. Ist ihre Prüfung vollendet, so kehren sie ins Seminar zurück und erhalten nach einer gewissen Zeit die hl. Weihen, gewöhnlich alle innerhalb acht Tagen. Auf der Synode von Souyfou 1880 ist die Mehrheit der Mitglieder für diese Handlungsweise eingetreten. In Kweitschu ist man bis in den letzten Jahren dieser Methode gefolgt. Trotzdem haben wir seit 30 Jahren noch keinen Priester erhalten können, der aus unserm Seminar hervorgegangen ist. Daher hat man in Anbetracht der Sachlage begonnen, eine andere Methode zu versuchen. Zunächst erteilt man, um die Zwischenzeiten besser zu beachten und den Seminaristen Mut zu machen, diesen die Tonsur zu Beginn der Philosophie. Die ersten Tonsurierten wurden nach Vollendung der Philosophie einem Missionar zur Prüfung überwiesen. Leider haben alle mit einer einzigen Ausnahme dabei ihren Beruf verloren. Unter ihnen befanden sich einige, die schon einen Teil der Theologie vollendet hatten. Da wir einsahen, daß wir zu keinem Ergebnis mit dem Prüfungsjahr kommen, selbst nicht mit der Tonsur, versuchen wir seit zwei bis drei Jahren, die Kandidaten im Seminar zu behalten bis zur Priesterweihe. So gelangen zwei zum Subdiakonat, die aller Wahrscheinlichkeit nach nicht dazu gekommen wären nach einer Prüfung beim Missionar. Ich muß hinzufügen, daß zwei Diakone, von denen einer überhaupt nicht draußen war, an Dreifaltigkeit zu Priestern geweiht werden. Ich weiß nicht, was sie später sein werden, aber augenblicklich kann ich behaupten, daß sie fromm und eifrig sind. Bis das Gegenteil bewiesen ist, glaube ich, daß diese Methode für hier die richtige ist, eine kleine Truppe eingeborener Priester zu erhalten, ich sage kleine, denn es wird Jahre brauchen, in einer ganz neuen Mission einen zahlreichen einheimischen Klerus zu erzielen.» Und noch in späterer Zeit, 1894, schrieb ein Apostolischer Vikar von Szetschwan: [109]) «Freilich darf nicht verschwiegen werden, daß bei Gelegenheit dieser Probeaussendung durch die Berührung mit der Welt und in der halbheidnischen

[105]) Freinademetz, 340 f.

[106]) I. Peking, I, 10; I. Hongkong, VI.

[107]) III. Peking, VI, 5; II. Hongkong, IV, 21; III. Shansi, VII, 2.

[108]) Ponenza, 1881, Voto 75 f (französischer Text). Ueber die erste Priesterweihe in Kweitschu vgl. M. C. 1881, 459; K. M. 1881, 252.

[109]) bei Huonder, 192.

Luft, welche die jungen Leute selbst im Kreise ganz ehrbarer Familien atmen, uns immer wieder ein Bruchteil unserer Priesterkandidaten verloren geht.» 1879 berichtete Msgr. Pinchon (Szetschwan), der selbst 12 Jahre die Heranbildung des Klerus geleitet hatte, daß nach einer zweijährigen Prüfung, über deren Erfolg er nichts sagt, eine sechs Monate bis zu einem Jahr währende persönliche Unterweisung der Kandidaten durch den Bischof selbst folge, was neben anderm Guten, vor allem den Erfolg habe, daß der Bischof seinen Klerus genau kennenlerne.[110])

cc) Wirken und Erfolge.

Für die gedeihliche Wirksamkeit des einheimischen Klerus waren neben den Probejahren auch die ersten Jahre nach der Priesterweihe von entscheidender Bedeutung. Die Schwierigkeiten häuften sich in dieser Zeit. Bisher gewohnt an ein Leben der Zucht und Ordnung unter Aufsicht, sah sich der junge Priester nun auf sich selbst gestellt ohne die schützenden Mauern des Seminars. Er, der außer seiner kurzen praktischen Tätigkeit als Katechist, nie mit der Außenwelt verkehrt hatte, mußte jetzt diesen Verkehr suchen, mußte sich aller, auch der Frauenwelt liebevoll annehmen.[111]) Es waren nach den Worten der II. Synode von Peking die gefährlichsten Jahre, und die in dieser Zeit empfangenen Wunden heilten oft das ganze Leben lang nicht aus.[112]) Dem vorzubeugen, galten zwei grundlegende Regeln der Synoden. Die erste lautete dahin, daß der neugeweihte Priester zunächst unter Leitung eines erfahrenen Missionars in die gesamte Missionspraxis und alle Zweige der Seelsorge eingeführt werde,[113]) und die zweite beschränkte das Wirkungsfeld des jungen Priesters dahin, daß ihm nicht gestattet war, in allzu großer Nähe seiner Heimat die Seelsorge auszuüben.[114])

Deutlich bestimmte aber schon die Instruktion von 1883, daß der einheimische Klerus nicht nur untergeordnete Stellungen einnehmen solle, sondern auch leitende. «Begegnet der Apostolische Vikar unter seinen einheimischen Priestern Männern,» heißt es dort,[115]) «die durch Heiligkeit des Lebens, Eifer in der Glaubensverbreitung, Umsicht und Reife sich auszeichnen, so zögere er nicht, sie auch zu Distriktsvorstehern zu machen und jüngere einheimische Priester ihrer Leitung anzuvertrauen, damit diese chinesischen Vorsteher sich so in der Leitung ihrer Priester üben, daß sie nicht Beherrscher des Klerus sind, sed forma facti gregis ex animo.» Die Synode von Hongkong 1880 hatte bereits dasselbe betont, allerdings mit ausdrücklicher Hervorhebung der Kehrseiten, daß man langsam und vorsichtig vorgehen müsse, damit der zu Hochmut und Quertreibereien geneigte Klerus nicht neuen Zündstoff erhalte, ja es wurde sogar praktisch die Vorkehrung getroffen, daß kein Einheimischer in diese Stel-

[110]) M. C. 1879, 450.

[111]) Freinademetz, 336 ff.

[112]) «Experientia enim constat quod, in primis ministerii annis, sunt multis tentationibus obnoxii et qui, quacumque de causa, cadit in laqueos diaboli interdum evenit quod per totam vitam vulnerum cicatrices servet.» II. Peking, V, 5a.

[113]) II. Peking 1. c.; II. Shansi, III, 1, wobei ausdrücklich gesagt wird: «sub moderamine probati ac senioris presbyteri europaei vel indigenae.» Instr. 1883, C. P. F. II, 1606, V, 5, Freinademetz 1. c.

[114]) II. Peking 1. c,; II. Shansi 1. c. Instr. 1883 1. c. Lange, Tsinanfu, 139 f.

[115]) C. P. F. II, 1606, V, 4; II. Peking, V, 5c.

lungen aufrückte, indem man einfach angab, daß sie der Leitung nie entbehren könnten und deshalb, auch wenn sie selbständige Posten hätten, doch einem europäischen Distriktsvorsteher unterstellt bleiben sollten.[116])

Die letzten Ausführungen weisen bereits hin auf das Verhältnis des einheimischen zum europäischen Priester, das hier etwas eingehender gewürdigt zu werden verdient. Die eben erwähnte Synode von Hongkong fährt in ihrem Texte fort: «Es scheint uns nämlich gut, daß die europäischen Missionare den Vorrang vor den einheimischen Priestern haben, solange gegenwärtige Zustände fortdauern und die christliche Religion nicht festeren Fuß unter den Chinesen gefaßt hat.» [117]) Für die Teilnahme an der Synode bestimmte die I. Synode von Schansi ausdrücklich, daß die einheimischen Priester den letzten Platz einnehmen müßten. [118]) 1909 sah sich jedoch die III. Synode von Hongkong veranlaßt, die europäischen Missionare dringend zu ermahnen, den einheimischen Priestern öffentlich und privatim die schuldige Ehrfurcht zu erweisen, und wenn sie solche als Helfer hätten, denselben mit Ehrerbietung wie Diener Gottes in brüderlicher Liebe zu begegnen und sich nicht zu scheuen, in schwierigen Fällen ihre Ratschläge einzuholen und zu befolgen.[119]) «Gutes Einvernehmen zwischen einheimischem und ausländischem Kerus ist für die Mission von der größten Bedeutung!» [120]) Dieses theoretische Maxim stand bei allen europäischen Missionsobern und wohl auch bei allen einsichtigen Missionaren fest, wenn auch die Praxis in mehr als einem Falle zu wünschen übrigließ.

Die Fälle, daß einheimische Priester in führende Stellungen vorrückten, waren wohl vereinzelt. Nach den 1870 an die Propaganda gesandten Relationen bemerkt Kardinal Alimonda, daß in einigen Vikariaten einheimischen Priestern leitende Stellungen anvertraut würden, zumal, wenn die europäischen Missionare noch jung und unerfahren seien, ja, daß ein Vikariat, das er nicht nennt, überhaupt keinen Rassenunter-

---

[116]) I. Hongkong III. Schon Msgr. Faurie hatte der Propaganda geschrieben, daß die einheimischen Priester immer unter der Obhut eines europäischen Missionars stehen müßten. Ponenza, 1881, Voto, 79 f.

[117]) I. Hongkong, VI. Der Nebensatz: «donec praesentes circumstantiae perdurent atque solidius Christiana religio inter Sinenses statuatur» ist eine Verbesserung seitens der Propaganda, um den ursprünglichen Text «cum isti (scil. Sacerdotes Sinenses) Missionarii Apostolici minime sint» zu mildern. (Ponenza, 1881, App. 131 (ursprünglicher Text); Voto, 88, wo der Ponens gegen das Argument vorgeht), ebenso II. Peking, VI, 2.

[118]) I. Shansi, I, 8. Beachtung verdienen in diesem Zusammenhang die Anfragen des Priesters Vam aus Schansi im Namen seiner Mitbrüder an die Propaganda:

3. Inter Missionarios Europaeos et indigenas sacerdotes quoad dignitatem et honorem datur-ne aliqua differentia? et qualis differentia?

4. Est-ne verum, sicut quidam dicunt, quod Europaei Missionarii omnes indiscriminatim sint Superiores indigenarum sacerdotum?

5. An omnes Missionarii Europaei, sive in publicis sive in privatis locis in functionibus, et in omnibus actionibus jure debent digniorem tenere locum? E contra indigenae sacerdotes etiam seniores debent infimum tenere locum per totam vitam?

6. Si praedictum quaesitum sit verum et stare possit sive in jure, sive in facto, sive et in consuetudine, possunt-ne indigenae sacerdotes praesertim seniores non comitare Europaeos, seu cum eis simul non esse ad evitandam praesertim publicam verecundiam et ignominiam? (Ponenza, 1881, Sommario, 4.)

[119]) III. Hongkong, I, II, 10, 11.

[120]) Lange, Tsinanfu, 137.

schied mache, sondern die Posten nach Verdienst verteile.[121]) Aus Kiangsi berichtet Msgr. Bray C. M., sein Rat bestehe aus drei Priestern, unter denen wenigstens ein Chinese sei, was sich gut bewährt habe. Die Eingeborenen verständen in manchen Situationen gut zu raten, alle chinesischen Priester fühlten sich dadurch gehoben und zu größerem Vertrauen angetrieben.[122]) Danach hätten die einheimischen Priester nicht nur in den Missionsräten vertreten sein müssen — der Fall von Kiangsi ist mir aus dieser Zeit als einziger bekannt, — sondern vor allem auch bei den Synoden und Vorbereitungen dazu. Während auf der ersten Synode von Szetschwan (1803) 13 einheimische Priester teilnahmen,[123]) treten später trotz Zunahme des Klerus nur noch vereinzelte Vertreter auf und zudem in abnehmender Zahl bei zunehmendem Klerus. So weist die erste Synode von Peking drei einheimische Theologen auf, die zweite noch einen, die dritte und vierte überhaupt keinen mehr.[124]) Die III. Synode von Hongkong bemerkt nur: «Invitantur etiam qui Synodo intersunt quidam Presbyteri Sinenses,» nachdem vorher die Theologen und Würdenträger aufgezählt sind, unter denen sich kein einheimischer befindet.[125])

In lobenden Aeußerungen über den einheimischen Klerus wird verschiedentlich bemerkt, daß dieser wohl gute «Helfer» des europäischen Missionars hervorbringe. Msgr. Reynaud von Tschekiang schreibt: «Die einheimischen Priester sind wertvolle und oft unentbehrliche Hilfskräfte, wertvoll, weil sie gut arbeiten und der Seelsorge treffliche Dienste leisten, unentbehrlich, weil sie besser als Europäer die Sprache und Sitten des Landes und die Denkweise ihrer Landsleute, deren Vorurteile, Wünsche, gute und schlechte Eigenschaften kennen... Wollte man auf ihre Mitarbeit verzichten, so sähe man sich zu einer relativen Ohnmacht verurteilt; sie sind die Vermittler zwischen dem Volk und uns, Verbindungsbrücken. Man spricht sie leichter an und wendet sich an sie, um an uns zu gelangen.»[126]) Auch P. Broullion S. J. bemerkt: «Auf alle Fälle bereitet man sich durch Heranbildung eines einheimischen Klerus sehr nützliche Hilfskräfte (de très utiles auxiliaires) vor, um über die Heiden zu triumphieren.»[127]) «Diese Auffassung,» bemerkt P. Cotta C. M. in seinem Memorandum über den einheimischen Klerus an die Propaganda, «bringt es mit sich, daß junge, eben aus Europa angekommene Missionare es ganz natürlich finden, mit 25 Jahren die Obern ehrwürdiger Chinesen von 65 oder 70 Jahren zu sein und schließlich auch theoretisch daran festhalten, daß die chinesischen Priester ewig Hilfspriester seien.»[128]) Kervyn sucht die niedrig gehaltene Stellung der chinesischen Priester mit Hinweis auf Propagandainstruktionen zu verteidigen. Die von ihm angeführten Worte stammen aus einer Instruktion von 1845 an den indischen Episkopat, auf die allerdings die Instruktion von 1883 hingewiesen hat, doch übergeht er einfach die oben angeführten Worte der obersten Missionsleitung an die

---

[121]) Ponenza, Voto, 87.
[122]) Z. M. 1912, 216 [2].
[123]) Syn. Setch. 1803, 114, wobei allerdings zu berücksichtigen ist, daß nur wenige europäische Missionare im Lande waren.
[124]) Vgl. Decreta Trium Syn. Regionalium annis 1880, 1886 et 1892 Pekini habitarum, Pekini 1904, p. 24, 86, 135.
[125]) Acta et decreta tertiae Synodi... Hongkong, 1910, p. 15.
[126]) in M. C. 1907, 97 f.
[127]) Broullion, 129.
[128]) Mém. Cotta, 14 f.

Obern der chinesischen Mission und schließt triumphierend: «Die in dieser Instruktion angeführten Gründe zeigen nur zu deutlich die Rechtfertigung einer Bestimmung, die überall dem europäischen Priester den Vorrang über den einheimischen einräumt, ohne daß man dafür diesen auf die Stufe einer einfachen Hilfskraft, eines Katechisten herabdrücken müßte. Ne quid nimis, wird immer das Prinzip sein, das den Missionar in seinen Beziehungen zum einheimischen Mitarbeiter leitet: keine zu große Erhebung und keine zu große Ungleichheit der Bedingungen.» [129]) Wenn auch nicht verschwiegen werden soll, daß es Ausnahmen gab, [130]) sowohl unter den Missionsobern als auch unter den Missionaren selbst, so dürften doch allgemein die Worte Cotta's zutreffend sein: «Es ist daher eine Tatsache, daß wir die chinesischen Priester nicht wie solche aus unsern Reihen behandeln, daß wir, selbst wenn wir unser Leben für sie einsetzen, ihnen im Grunde des Herzens die Hochschätzung verweigern, die Liebe ohne Einschränkung, die zur Gleichheit hinstrebt, daß hier, kurz gesagt, die Worte des hl. Paulus zutreffen: Si tradidero corpus meum, ita ut ardeam, charitatem autem non habuero, nihil mihi prodest.» [131])

Daß der einheimische Klerus einen opferfreudigen Seeleneifer zu entfalten wußte und in seiner Tätigkeit dem europäischen Missionar nicht allgemein inferior, sondern oft e r f o l g r e i c h war, zeigen die verschiedensten Berichte aus allen Jahrzehnten und allen Gegenden. 1849 wird von dem jubelnden Empfang eines Lolopriesters bei seinen Landsleuten in Jünnan berichtet und hinzugefügt, daß er das Dorf innert 14 Tagen für den Glauben gewann, während die ausländischen Missionare immer mit Mißtrauen von den Lolos aufgenommen wurden. [132]) 1852 wird die Priesterweihe der ersten beiden Priester in Schantung gemeldet, ebenso ihr öffentliches Auftreten für die Religion und ihr segensreiches Wirken. Einer gewann schon zu Beginn seiner Arbeit fast ein ganzes Dorf. [133]) 1859 schreibt der erste Apostolische Vikar von Kiangnan, Msgr. Borgniet: «Ich bin sehr zufrieden mit diesen jungen Priestern, die ich in verschiedenen Distrikten unter die Leitung unserer Patres verteilt habe und die tatsächlich mit europäischem Eifer arbeiten. Wenn sie so fortfahren, wie ich Grund habe zu hoffen, wird die Mission großen Nutzen davon haben.» [134]) In einem Brief vom 23. April 1889 betonte der Scheutvelder Missionar und spätere Apostolische Vikar Otto: «Ohne den einheimischen Priester Ignatius Tschao hätten wir niemals diese Resultate erzielen können.» [135]) Und aus Tschekiang schreibt der deutsche Lazarist Karl Wittib: «Wir haben unter unserm einheimischen Klerus wahre Muster priesterlichen Arbeitens und apostolischer Tugenden.» Dann zählt er einige Beispiele von Priestern

[129]) Kervyn, 591 f.

[130]) So schreibt z. B. P. Lange, Tsinanfu, 142: «Vor allem in unserem Vikariate ist, Gott sei Dank, das Verhältnis zwischen uns und dem einheimischen Klerus immer sehr gut gewesen. Die Arbeit, die wir deutschen Franziskaner während fast 25 Jahren geleistet haben, wird gerade von unseren chinesischen Priestern offen anerkannt und hat ihren ungeteilten Beifall gefunden. Eine Störung des gegenseitigen Vertrauens ist zu unserer Zeit kaum einmal eingetreten.»

[131]) Mém. Cotta, 39.

[132]) A. P. F. XXII, 400.

[133]) A. P. F. XXV, 116.

[134]) in R. Ch. 1922, 8. Aus dem gleichen Jahre berichtet auch P. Lemaître S. J.: «Nos nouveaux prêtres sont admirables de zèle et de simplicité.» Und Msgr. Spelta 1862: «Sono zelanti, prudenti, accetti al popolo...» Bei Servière, Kiangnan, II, 83 [4].

[135]) Miss. en Chine et au Congo, 1889, 120.

auf, die sich direkt verzehrten und zu Tode arbeiteten für das Heil der Seelen. «Andere einheimische Missionare,» fügt er hinzu, «haben sich mit heiliger Eifersucht beim hochwürdigsten Apostolischen Vikar darüber beklagt, daß die europäischen Missionare immer den schwierigen Teil für sich nehmen und ihnen die leichtere Arbeit der Mission überlassen.[136]) Aehnliches weiß Bischof Ath. Goette O. F. M. von Nord-Schansi 1906 von seinem Klerus zu berichten.[137])

Weil die Mandarine die einheimischen Priester nicht achteten und sie geringschätzig behandelten, wurde diesen verboten, bei denselben offizielle Besuche zu machen und mit ihnen zu verhandeln. Nur im Ausnahmefall und mit Erlaubnis des Bischofs oder Provikars wurde ihnen dies gestattet.[138])

Um den Seeleneifer wachzuhalten und zu verstärken, unterließen es die Apostolischen Vikare nicht, ihren Klerus immer wieder auf die Pflicht der Selbstheiligung als Grundlage eines fruchtbaren missionarischen Wirkens hinzuweisen. Neben den gewöhnlichen Uebungen des geistlichen Lebens, wie sie dieselben schon im Seminar geübt hatten, kamen neben der hl. Messe und dem Breviergebet besonders die jährlichen geistlichen Uebungen, die jetzt mehr als früher direkt auf das seelsorgliche, missionarische Wirken Bezug nehmen sollten.[139]) Die II. Synode von Peking verlangt dazu, daß die einheimischen Priester bei der jährlichen Zurückgezogenheit ein gemeinsames Leben mit dem Obern der Mission führen, damit sie so erkennen, daß sie mit ihm durch das Band der Liebe verbunden sind und sich nicht nur sich selbst überlassen vorkommen, sondern als Diener Gottes, die vom himmlischen Vater zur Mitarbeit in seinen Weinberg bestellt sind. Dadurch werde auch wieder Liebe, Wohlwollen und gefügiger Gehorsam gewährleistet.[140])

All diese Mittel, die geeignet waren, den Seeleneifer und guten Geist im einheimischen Klerus wachzuhalten, konnten natürlich nicht verhindern, daß in Anbetracht der menschlichen Schwäche auch der chinesischen Mission traurige Erfahrungen und Beispiele nicht erspart blieben. «Sie wiederholen sich namentlich dort,» schreibt mit Recht P. Huonder S. J.,[141]) «wo die Erziehung des Klerus in mehrfacher Hinsicht zu wünschen übrig läßt, wo die Seminarbildung sich auf das Allernotwendigste beschränkt und wo den einheimischen Elementen nicht die Stellung und Rücksicht eingeräumt wird, die ihrer Priesterwürde zukommt. Da wo die einheimischen Geistlichen als Priester zweiter Klasse behandelt und selbst dem jüngsten, unerfahrensten europäischen Missionär nachgesetzt werden, kann sich das Gefühl der Würde und hohen Verantwortlichkeit ihres Berufes nicht recht entwickeln.» Das muß vor Augen gehalten werden bei der Darlegung der Schattenseiten des chinesischen Klerus.

In den Berichten von 1870 beschrieben die Apostolischen Vikare den einheimischen Klerus und seine Wirksamkeit nicht gerade in den rosigsten Farben. Nur einige unter ihnen möchten die aufgetretenen Schwächen nicht sosehr dem schlechten Charakter und bösen Willen der Einzelnen zuschreiben, als vielmehr der heidnischen Umgebung, in der sie leben, und

[136]) K. M. 1897, 112 f.
[137]) bei Huonder, 196 f.
[138]) I. Setchuen, III, IV, 3.
[139]) Manuale S. M., 72 ff; Monita Nank., 22 ff; Ybañez 79 ff.
[140]) II. Peking, VI, 2.
[141]) Huonder, 199.

dem Einfluß ihrer Verwandten. So die Apostolischen Vikare von Hupe, Tschekiang, Süd-Tscheli und Kiangsi, während die große Mehrheit, zumal die Missionsobern der Sprengel, in denen der einheimische Klerus besser entwickelt war, wie in Schansi, Schensi, Hunan und besonders in Szetschwan, nach Kardinal Alimonda folgendes Charakterbild ihres Klerus entwarf: «Die chinesischen Priester gleichen dem übrigen Volke, in dessen Mitte sie geboren wurden. Sie sind unbeständig, faul, ehrgeizig, eitel, durchtrieben, Heuchler, Lügner, undankbar, äußerst gierig nach Geld, leicht rebellisch und in Bezug auf die Keuschheit äußerst schwach.» Letzteres sei dem Umstand zuzuschreiben, daß in den Familien Knaben und Mädchen zusammen wohnen und schlafen, wodurch Unheil entstehe, wenn sie später als Erwachsene volle Kenntnis der Dinge hätten. So fand Msgr. Mouly von neun seiner Neupriester nur einen vollkommen in diesem Punkte. Auch der Apostolische Vikar von Süd-Szetschwan erlebte manche Skandale, die ihn veranlaßten, die Priester zu suspendieren. Am schlimmsten waren diejenigen, welche in Europa, zumal in Neapel und Rom, erzogen worden waren. Sie säten Zwiespalt und halfen sich gegenseitig gegen die Missionare. Zudem herrsche ein tiefer Haß im chinesischen Klerus gegen die Fremden und gegen alles, was nicht chinesisch sei. Sie seien sogar an die heidnische Regierung gegen die Missionare herangetreten und würden von Tag zu Tag mutiger, sodaß der Apostolische Vikar von Hunan schrieb, wenn die Zivilbehörden dies dem Kaiser melden und sagen würden, der chinesische Klerus genüge, um die Gläubigen zu leiten und Bischöfe zu erhalten, so laufe der Glaube große Gefahr. Ein weiteres schweres Hindernis für den chinesischen Klerus liege ferner in ihrem so stark ausgeprägten Familiengeist. Wer keine starke Familie besitze, stehe einsam und verlassen da. Bei den chinesischen Ordenspriestern falle diese Befürchtung weg, da sie im Orden eine starke Stütze hätten, während die Weltpriester diese bei ihren Familien suchten. Dadurch entstünde zu große Vertraulichkeit, zumal mit den weiblichen Verwandten, Begünstigung derselben und Nachteile für die Mission, besonders für die Missionskasse. [142])

Danach behandelt der Ponens zwei Tatsachen, welche die allgemeinen Aeußerungen erhellen und den Geist der Insubordination und Rebellion beim chinesischen Klerus kennzeichnen sollen. Die erste betraf einen Brief, den der ehemalige Propagandaschüler Josef Vam am 9. Juni 1873 im Namen seiner Konfratres in Schansi an die Propaganda richtete. [143]) In Form von Fragen werden 25 Punkte der Kongregation zur Entscheidung vorgelegt. Die 7 ersten betrafen die Fragen der Präzedenz und Inferiorität des chinesischen Klerus, 4 weitere das Recht der Weltpriester auf Erwerb von Eigentum und Nutznießung ihrer und der Mission Einkünfte, 5 andere das Verhältnis zum Apostolischen Vikar bezüglich des zu leistenden Gehorsams, die übrigen teils Fragen der Armut, des Gehorsams, der Organisation und zuletzt der freien Verbindung mit einem höheren Obern, bezw. mit der Propaganda, ohne Dazwischentreten des Missionsobern. Es ist nicht möglich, ohne die nötigen Unterlagen von hier aus jede Frage bezüglich ihrer Berechtigung und Wahrheit zu prüfen, aber ebensowenig ist es angebracht, das ganze Dokument einfach als Zeugnis der Rebellion anzusprechen; denn auf die meisten Anfragen mußte den Fragestellern schon

[142]) Ponenza, 1881, Voto, 57 ff.

[143]) Der Text des Briefes ist abgedruckt in Ponenza, Sommario, 4 ff. (Vgl. Anm. 118).

nach dem allgemeinen Kirchenrecht und wie z. B. bezüglich der Präzedenz nach dem gesunden Menschenverstand recht gegeben werden. Wohl wären Einzelheiten, zumal die Art und Weise der Ueberbringung des Briefes (Vam reiste ohne Erlaubnis seines Obern, des Apost. Vikars, nach Rom) zu beanstanden, aber nicht die ganze dahinterliegende Bewegung. — Schon vorher waren, wie Kardinal Alimonda ausführt, solche aufrührerische Vorstellungen gemacht worden, die aber von Msgr. Moccagatta in Schansi, Msgr. Navarro in Hunan und Msgr. Zanoli in Hupe niedergeschlagen wurden. [144])

Die zweite Tatsache betraf die Bitte, daß ein Vikariat ausschließlich dem einheimischen Klerus anvertraut, oder wenn es unter Leitung eines Europäers bleibe, doch von ihnen allein verwaltet werde. Die Apostolischen Vikare, die bezüglich dieser Bitte befragt wurden, antworteten einstimmig, der Vorschlag könne in keiner Weise in Betracht kommen und verdiene keine Beachtung. Die für diese schriftliche Ablehnung vorgebrachten Gründe waren: der einheimische Klerus sei weder fähig, sich selbst zu regieren, noch sei es bei ihrem Stolz und schlechten Willen geraten, ihnen eine ganze Mission unter einem Europäer anzuvertrauen. [145])

Hatten sich einheimische Priester schwer gegen die kirchliche Disziplin oder Sitte verfehlt, so sollten sie nach der Instruktion von 1883 vom Apostolischen Vikar nach vorheriger Ermahnung in einen andern Distrikt versetzt, zeigten sie sich jedoch unverbesserlich, je nach der Schwere der Schuld streng bestraft, wenn nötig mit ewiger Suspension belegt und in ihre Familien zurückgeschickt werden. [146]) Weiterhin empfiehlt die Propaganda die Gründung von priesterlichen Korrektionshäusern, wenigstens eines in jeder Region, wo die Schuldigen zeitweise oder beständig eingeschlossen bleiben sollten, damit sie wenigstens nach außen hin kein Aergernis gäben. [147]) Für die erste Region weist die II. Synode von Peking auf das neugegründete Trappistenkloster für diesen Zweck hin und fährt fort: «Wenn der Schuldige sich auch im Kloster nicht bessert, bleibt nichts übrig, als ihn zu suspendieren und in seine Familie zurückzusenden. Weil aber dieses Mittel mehr zum Verderben als zur Heilung geeignet scheint, soll es nur dann zur Anwendung kommen, wenn alle Hoffnung auf Besserung ausgeschlossen ist.» [148])

Als vorbeugendes Mittel für etwaige Vergehen empfiehlt die Kongregation dringend das g e m e i n s c h a f t l i c h e L e b e n für die Weltpriester. Sie weist dabei auf eine Einrichtung der Mission in Tonking hin, die soge-

---

[144]) Ponenza, Voto, 59.

[145]) Ebd. 60. Die angeführten Gründe mögen für die eine oder andere Mission Geltung gehabt haben, doch allgemein dürften sie nicht stichhaltig gewesen und nicht frei von Uebertreibungen sein, haben doch schon P. Broullion S. J. (p. 134) und Msgr. Languillat (vgl. Einleitung dieses Kapitels) darauf hingewiesen, daß dieses Ziel, ein einheimischer Episkopat, nach Mühen und Arbeiten erreicht werden könne, und den Wunsch ausgesprochen, bald die ganze Diözese Nanking (Vik. Kiangnan) in Händen des einheimischen Klerus zu sehen. Msgr. Mouly von Peking hatte bereits 1850 den einheimischen Lazaristen P. Joh. Chrys. Kho zu seinem Weihbischof vorgeschlagen, er wollte ihn aber nicht ohne besondere Bevollmächtigung Roms weihen, die allem Anscheine nach nicht eintraf. Vgl. Thomas, Pékin, 315 f. Wohl mag die Sache aus politischen Gründen, weil die einheimischen Priester keine Achtung bei den Mandarinen genossen etc., verfrüht gewesen sein (vgl. Schwager, Z. M. 1912, 216 f), aber die Bitte um Selbständigkeit einfach als Dokument der Rebellion zu brandmarken, dürfte doch zu weit gegangen sein.

[146]) C. P. F. II, 1606, V, 5.

[147]) Ebd. V, 6.

[148]) II. Peking, V, 5d; ähnlich II. Shansi III, 1.

nannten casas di Dios, in denen in alter Zeit Katechisten und in neuerer Priester ein vorbildliches gemeinschaftliches Leben führten.[149]) Auf die Einführung dieser «Gotteshäuser» hatte bereits die I. Synode von Hongkong gedrängt.[150]) Der Vorschlag des gemeinschaftlichen Lebens wird mit Freuden von der II. Synode in Peking aufgenommen und vorläufig wegen der Umstände der Region in eine bestimmte Form gefaßt: «Wenn die Arbeit nicht drängt oder ein besonderer Grund vorliegt, sollen die einheimischen Priester unter Leitung des Distriktsvorstehers oder Missionsobern für einige Zeit ein gemeinsames Leben führen.» In diesen Tagen soll eine Art Geisteserneuerung stattfinden mit geistlichen Vorträgen, überhaupt mit gegenseitign Ratschlägen für das apostolische Amt, damit die Priester mit neuen Kräften und mit neuem Mut auf ihr Arbeitsfeld zurückkehren. Neben den Jahresexerzitien werde dadurch einer eigenen Gesellschaft unter den Weltpriestern die Wege bereitet, die dann von größtem Nutzen sein könnte, wenn Zeit und Umstände sie erlaubten.[151])

Das gemeinschaftliche Leben wird in besonderer Form in den religiösen Genossenschaften und Orden gepflegt. Es war daher natürlich, daß sowohl die römische Missionsbehörde als auch die Synoden ihr Augenmerk darauf richteten, um den einheimischen Klerus zu heben. Die bisherige Gepflogenheit in den einzelnen Vikariaten war durchschnittlich die, daß in Vikariaten, die von Weltpriestern (Pariser etc.) versehen wurden, auch die einheimischen Priester Weltpriester blieben, während in andern, wo Ordensleute arbeiteten, diese auch in dem Orden selbst Aufnahme fanden.[152])

Schon 1858 erließ Msgr. Spelta ein Rundschreiben an seinen Klerus über die Pflege des franziskanischen Geistes, worin er unter anderm von der Erlaubnis Mitteilung machte, ein Noviziat für junge Chinesen zu eröffnen. Er hegte große Hoffnungen für dieses Werk zum Nutzen der Mission.[153]) Sein Plan scheint damals nicht zur Ausführung gekommen zu sein; denn 1887 faßten die auf der Synode von Hankow versammelten Franziskanerbischöfe wiederum den Beschluß, ein Franziskanerkloster zu gründen, wobei neben der segensreichen Tätigkeit der Franziskanerklöster in den Missionsländern auch der Trappistenniederlassung in Tscheli gedacht wurde. Das neue Kloster sollte sich ganz den chinesischen Verhältnissen anpassen und die Ordenstracht daher nur für das Haus bestimmt sein.[154]) Der erste Franziskaner wurde am 23. Mai 1892 geweiht. Er hatte in Europa das Kleid des hl. Franziskus genommen. Durch seeleneifriges Wirken bei der Heidenbekehrung hatte er sich einen großen Ruf der Heiligkeit erworben.[155]) Unter Msgr. Grassi, dem Apostolischen Vikar von Nord-Schansi, wurde im dortigen Vikariat 1893 mit zwei Novizen ein Noviziat eröffnet, das den Boxerwirren zum Opfer fiel, aber drei Jahre später wieder aufleben konnte. Weitere Gründungen hatten zwar die Billigung der Propaganda, konnten

[149]) C. P. F. II, 1606. V, 2. Ueber die casas de Dios vgl. Huonder, 129 f.
[150]) I. Hongkong. XXIII.
[151]) II. Peking, VI, a, b, c. Die Erwartungen der Synode wurden nicht enttäuscht, wie die Gründung der einheimischen Gesellschaft «Discipuli Domini» in neuester Zeit dartut.
[152]) Ponenza, 1881, Voto, 89 f.
[153]) Civezza, Annales des Missions Franciscaines„ 1861/62, 129 f.
[154]) A. O. M. VIII, 58 ff.
[155]) Bei Lemmens, De Clero indigena a Fratribus minoribus inter gentiles formato, Antonianum, 1928, p. 90.

aber wegen der Ungunst der Zeiten nicht unternommen werden.[156]) Sonst wurden in den Franziskanermissionen die einheimischen Priester meist in den III. Orden des hl. Franziskus aufgenommen.[157])

Bei den Jesuiten in Kiangnan konnte bereits am 19. Mai 1862 ein Noviziat mit 11 Novizen begonnen werden,[158]) nachdem die zahlreichen Schwierigkeiten, zumal des Bischofs von Nanking, beseitigt waren.[159]) «Von 1842 bis 1892 traten bleibend 71 Chinesen in den Orden, von denen 47 die Priesterweihe empfingen,» darunter auch solche aus der Jesuitenmission Südost-Tscheli.[160])

Von den Lazaristen schreibt P. Wittib C. M.: «Fast ausnahmslos treten die chinesischen Priester unserer Gesellschaft bei und legen die Gelübde der Armut, Keuschheit und des Gehorsams ab, obschon wir niemals irgendwie dazu einladen...»[161]) Auch Dominikaner nahmen einheimische Mitglieder in ihren Orden auf, ebenso später die Steyler Missionare.

In den Synodalbeschlüssen finden sich nur einige Hinweise auf das Ordensleben der einheimischen Priester. So spricht die I. Synode von Peking vom Nutzen der Orden, wenn sie nicht zu stark verbreitet sind (discrete diffusa), auch für den chinesischen Klerus, der ebenso wie der europäische zum Ordensleben berufen sei.[162]) Die II. bittet die Apostolischen Vikare diejenigen, welche Beruf haben, in die Orden oder Gesellschaften eintreten zu lassen, die in ihren Gebieten wirken.[163]) Die Synode von Szetschwan 1880 antwortete auf eine diesbezügliche Anfrage der Propaganda kurz: «In unserer Region wirkt kein religiöser Orden, und bei den gegenwärtigen Umständen glauben wir fest, daß hier keine Ordensniederlassung gegründet werden kann.»[164])

Trotz der nicht gerade ermutigenden Antworten der Missionsobern China's,[165]) schrieb die Propaganda doch in ihrer Instruktion 1883:[166]) «Nachdem die Apostolischen Vikare ihre Sorge der Heranbildung eines einheimischen Klerus zugewandt haben, würden sie ein sehr nützliches Werk unternehmen, wenn sie versuchten, aus dem chinesischen Klerus eine Art religiöser Diözesangenossenschaft mit einfachen Gelübden zu bilden. Dies hat die hl. Kongregation bereits im Jahre 1869 den Apostolischen Vikaren Indiens mit Rücksicht auf die dortigen Verhältnisse nahegelegt. Wenn nun auch der Volkscharakter der Inder und Chinesen verschieden ist und die Inder schon von Haus aus eine gewisse Anlage zum Ordensleben zeigen, dürfte es doch nicht allzu schwer sein, dieser Lebensweise auch in China Eingang zu verschaffen, namentlich, wenn man vorher den einheimischen

---

[156]) Lemmens l. c.
[157]) Huonder, 201.
[158]) Servière, Kiangnan, II, 92 f.
[159]) Ebd. I, 102, 222, 305.
[160]) Huonder, 201.
[161]) bei Huonder, 201. Die Aussage trifft allerdings für die nordischen Lazaristenvikariate nicht zu.
[162]) I. Peking, I, 12. Die Bemerkung von Huonder, p. 200, daß die Synode diese Freiheit dadurch eingeschränkt habe, indem sie von allen Klerikern das eidliche Versprechen forderte, nach der Priesterweihe ohne besondere Erlaubnis des Papstes oder der Propaganda keiner religiösen Genossenschaft beizutreten, konnte ich in den Akten der Synoden nicht bestätigt finden, obwohl mir drei verschiedene Ausgaben derselben vorlagen.
[163]) II. Peking, I, VId. Ueber die Trappisten vgl. p.
[164]) Ponenza, 1881, Appendix, 106.
[165]) Vgl. Ponenza, Voto, 91.
[166]) C. P. F. II, 1606, VI.

Klerus an ein gemeinschaftliches Leben gewöhnt hat. Sicherlich aber sind von einheimischen Ordensleuten große Vorteile zu erwarten. Zunächst würde ihr Tugendbeispiel die Gläubigen zur Nachahmung aneifern, sodann wäre es leichter, unter den Mitgliedern dieser Genossenschaften geeignete Männer zur Leitung von Schulen und zum Predigtamte zu finden. Es ist zu wünschen, daß solche, welche sichern Beruf zum Ordensstande haben, in den Orden Aufnahme finden, die bereits in den Missionen existieren, allerdings nicht zum Nachteil des Weltklerus.»

All die erwähnten Anstrengungen waren geeignet, den einheimischen Klerus zu heben und etwaige Schattenseiten immer mehr auszumerzen. Mag auch der eine oder andere Pessimist diese übermäßig stark betont haben,[167]) so ist doch auffallend, daß führende Missionsobere und Missionare immer anerkennender über den chinesischen Klerus sich aussprachen. So schreibt Msgr. Reynaud C. M. seinem Klerus zu: Achtung der Autorität, Eifer für die Bekehrung ihrer Mitbürger, solide und aufrichtige Frömmigkeit, Takt und Aufopferung, lokale Schwierigkeiten beizulegen, Anhänglichkeit an die Mission und Hingabe an ihre Werke.[168]) Und über die aus dem Seminar in Peking hervorgegangenen Priester urteilt ein Lazarist, daß sie die Erwartungen der Mission allgemein vollkommen erfüllt hätten und daß es ihrem Eifer zu verdanken sei, daß die Bekehrungsziffer in Tscheli so gestiegen.[169]) P. Cotta C. M. hält ebenfalls mit seinem Lob über den einheimischen Klerus nicht zurück: «Unser chinesischer Klerus ist würdig seines Berufes, obwohl er in einer niedrigen Stellung zurückgehalten wird.»[170]) Und Launay, der Geschichtsschreiber des Pariser Missionsseminars, stellt den Priestern in den Missionsgebieten seiner Gesellschaft ebenfalls ein gutes Zeugnis aus und rühmt sie als durchweg fromm und gewissenhaft und sehr geschickt in der Lösung praktischer Schwierigkeiten, die ihnen in der Ausübung ihres Berufes in den Weg kommen.[171]) «Alles in allem,» schreibt Msgr. Henninghaus,[172]) «ist der chinesische Klerus eine große Zierde der Kirche. In seiner Berufstreue, seiner Frömmigkeit, seiner Sittenreinheit und seinem gehorsamen Sinn nimmt er unter der corona clericorum sicher einen hervorragenden Platz ein. Ein Volk, das solche Priester hervorbringt, kann für das Christentum nicht auf immer verloren sein.»

[167]) z. B. Aubry, Christianisme, 376 f.
[168]) Une autre Chine, 104 f.
[169]) Bul. Cath. de Pékin, I, 140.
[170]) Mém. Cotta, 62.
[171]) bei Piolet, III, 314.
[172]) Steyler Missionsbote, 1907, 7.

---

2. Eingeborene Hilfskräfte.

Die Missionare, europäische wie einheimische, waren teils infolge mangelnder Sprachkenntnis und Anpassung, teils wegen ihrer geringen Zahl nicht imstande, das Werk der Heidenbekehrung allein zu leisten; sie wurden daher unterstützt vom Laienapostolat, besonders durch die Katechisten und Jungfrauen.[1] Weil gerade diese beiden Klassen von Missionshelfern der chinesischen Mission das besondere Gepräge verleihen, sei ihrer ausführlicher gedacht.

a) Die Katechisten.

In der chinesischen Mission des 19. Jahrhunderts werden durchgängig drei Klassen von Katechisten unterschieden: die Gemeindevorsteher (als Stellvertreter des Missionars in der Gemeinde), die Diener und Begleiter des Missionars und endlich die Prediger-Katechisten oder die Vorläufer des Missionars.[2] Nur letztere Klasse kann hier berücksichtigt werden, da sie direkt in die Heidenbekehrung eingreift, die andern hingegen nur gelegentlich.

Die Notwendigkeit der Katechisten wird allgemein von den Missionaren zugegeben. Der oben gezeichnete Zustand, daß sich der europäische Missionar im allgemeinen nicht selbst direkt an die Heiden wandte und wenden konnte, verlangte Hilfskräfte, die ihm die Wege ebneten, sollte die Mission immer weitere Kreise erfassen und nicht ganz unfruchtbar bleiben. Gerade eine neu gegründete Mission war unbedingt auf ihre Mithilfe angewiesen. «Nichts ist für eine neue Mission wichtiger als tüchtige Katechisten, Leute, die durch ihr Können und ihr Leben Achtung gewinnen, und die auch verstehen, gemeinsam in Eintracht miteinander zu arbeiten.»[3] Msgr. Guillemin rechnete in seinem Etat de la Mission du Kouantong zu den sichersten Mitteln der Heidenbekehrung die Katechisten.[4] «Ueber die Notwendigkeit und Nützlichkeit einer möglichst großen Anzahl guter Katechisten herrschte im Vikariate (Tsinchow) niemals Zweifel.»[5] P. von Bod-

---

[1]) Kervyn nennt die Hilfskräfte des Missionars «la principale force, ou plutôt l'unique ressource de l'apostolat en Chine: parce que c'est à elle surtout, qu'est dévolue la mission de faire des incursions dans les camps ennemis et d'y porter des coups victorieux...» (p. 468.)

[2]) Handbücher und Synoden, passim; Broullion, 104 ff; Kervyn, 520 f; A. O. M. XX, 34 werden auch in der Statistik gesondert aufgeführt: Catechistae ad paganos.

[3]) Freinademetz, 222. Aehnlicher Auffassung war auch P. Gonnet. «Sa parfaite connaissance du Chinois jointe à sa propre expérience, l'autorisait à affirmer la nécessité d'un auxiliaire indigène pour commencer; l'intervention du Père devait être reservée pour consolider et perfectionner la conversion.» Gonnet, 95. In einem Brief vom 30. Dezember 1867 wird die ganze Not der Mission in dem Mangel an Katechisten konzentriert. Ebd. 95 f.

[4]) «Parmi tous les moyens que nous pouvons employer, le plus assuré du succès est celui des Catéchistes...» bei Colomban, Guillemin, 444. An anderer Stelle sagt er: «Je l'ai dit bien des fois et je suis heureux de le répéter ici: celui où ceux qui ont le plus d'action dans la conversion des gentils, ce sont nos catéchistes...» Ebd., 181.

[5]) P. Dr. Gonsalvus Walter, Z. M. 1927, 213 (Missiën in China, 1904, 154, 161; 1907, 132). «Das Institut der Laienkatechisten ist jedenfalls für uns Missionare eine Lebensfrage und wird es voraussichtlich noch auf lange Zeiten bleiben...» P. Vit. Lange, Tsinanfu, 93.

man S. J. gab sogar die Parole: Eine Handvoll Missionare unterstützt von einer Legion von Katechisten.[6])

Eine ähnliche Sprache reden die Synoden und Handbücher. «Bonos catechistas efformare valde necessarium esse putamus,» sagt die Synode von Hongkong 1875.[7]) Die erste Synode von Schansi ermahnt die Missionare, ihre besondere Sorge dem Punkte zuzuwenden, geeignete Katechisten heranzubilden, «qui zelo fidei ac pietate praediti catholicam fidem disseminare valeant.»[8]) Allerdings hält die I. Synode von Hongkong den Missionsobern vor, ihre Sorge für die Katechisten, so nützlich diese auch seien, entspräche nicht den römischen Instruktionen, da sie Zeit und Mittel allzu ausschließlich für Katechisten aufwendeten, statt für einen einheimischen Klerus zu sorgen.[9])

So notwendig auch die Katechisten sind, die Missionare dürfen doch nicht wahllos in Prüfung und Sendung sein; denn durch schlechte Katechisten wurde der Mission mehr Schaden als Nutzen zugefügt.[10]) Daher immer und immer wieder die Ermahnung an die Missionare, nur gute Katechisten auszuwählen.[11]) Der Auswahl muß eine gediegene Ausbildung folgen, soll der Katechist etwas Ersprießliches für die Heidenbekehrung leisten. Diese Ausbildung geschah teils durch den einzelnen Missionar, teils in einzelnen Distrikten, zumal in neuerer Zeit, durch die Katechistenschulen.

Zunächst wird für den Katechisten ein solides religiöses Fundament verlangt und dann ein echt christliches Leben.[12]) Das gute Beispiel ist auch für ihn die erste Predigtweise, um die Heiden zu gewinnen.[13]) Dazu kommt der Seeleneifer, der sie immer und immer wieder entflammen muß zum apostolischen Handeln, wie Msgr. Henninghaus in seinem Prologus zu den Regulae selecta pro Catechistis darlegt.[14]) Zur Tugend kommt das Wissen. Es genügt für einen Katechisten nicht das Durchschnittswissen in religiösen Fragen wie bei einem gewöhnlichen Christen, sonst kann er keine wahren Bekehrungen erzielen, da er keine echten Christen zu erziehen im Stande ist.[15]) Sie sind zu unterweisen, wie sie Schwierigkeiten zu lösen, Einwürfe zu widerlegen und die Glaubenswahrheiten klar darzulegen haben. Vor allem sind sie zu belehren, klug

---

[6]) Die Katechistenfrage in China. K. M. 36 (1907/08) 173 ff; derselbe, Des Catéchistes! R. C., 1907, 214 ff. Stützt sich, um die Notwendigkeit der Katechisten zu beweisen, auf das furchtbare Mißverhältnis zwischen Taufen- und Katechumenenzahl. (1905/06 Taufen 1856; Katechumenen 20 060; 1906/07 Taufen 2016; Katechumenen 22 860).

[7]) X, 2 (p. 23). Instruktion von 1883: «Quoniam vero de Catechistis sermo factus est, Vicarios Apostolicos non fugiet quantae utilitatis et quasi necessitatis eorum institutio et perfectio ad fidem propagandam conservandamque existat...» C. P. F. II, 1606, X.

[8]) I. Shansi, V, I, 4. Ybañez, 113. Die I. Synode von Hankow zählt unter die Mittel der Heidenbekehrung: efformare ferventes catechistas. (VII).

[9]) Ponenza 1881, Anhang, 116. Der Text fehlt in der approbierten Ausgabe der Synoden.

[10]) Vgl. Freinademetz, 239 ff; Aubry, Christianisme, 406.

[11]) II. Hongkong, X, 1; 2. Synode von Kwangsi 1895, bei Launay, Kouangsi, 344. «Darum bildet die Erziehung guter, tüchtiger Katechisten eine der Hauptsorgen für jede Mission.» Lange, Tsinanfu, 93; Manuale S. M. Appendix, 60.

[12]) Instruktion 1883. C. P. F. II, 1606, X.

[13]) Aubry, Christianisme, 406. Plan d'un petit livre de direction aux catéchistes. «Donc un catéchiste doit commencer par se convertir bien lui même.» Ebd.

[14]) Manuale S. M. App., 59 f.

[15]) Aubry 1, c., II. Hongkong, X, 3.

und vorsichtig zu sein, um Streitigkeiten zwischen Katechumenen und Heiden zu meiden, die meist der Verbreitung des Glaubens schaden.[16])

In der Praxis stand es leider nicht immer so. Msgr. Lavest von Kwangsi klagt: «Diejenigen, welche das Amt eines Katechisten unter unseren Christen ausüben, sind nur junge Leute, welche das notwendige Geld erwerben wollen, um sich selbständig zu machen oder verheiratete Männer, die mehr an den Unterhalt ihrer Familien als an die Ausbreitung des Reiches Gottes denken. Sie zeigen keine Anhänglichkeit an die Mission und verharren nur so lange in ihrem Dienste, als Armut es erfordert oder ihr Interesse es ihnen rät. Nur die Notwendigkeit zwingt uns, ihre Dienste zu gebrauchen.»[17]) Die Väter der Synode von Szetschwan 1880 antworteten auf eine Anfrage der Propaganda bezüglich der Katechisten: das Institut der Katechisten sei zwar vorzüglich, doch in ihren Gebieten ständen ihm große Schwierigkeiten im Wege. Einzelne Apostolische Vikare hätten die Sache bereits versucht, aber umsonst. Die jungen Leute vermöchten nicht den zahlreichen Versuchungen unter den Heiden zu widerstehen und kehrten, nachdem sie Aergernis gegeben, zu ihrem weltlichen Berufe zurück. Daher fänden sie es für besser und sicherer, ältere, gereifte Männer zu diesem Amte auszuwählen.[18])

Um die Tätigkeit der Katechisten gerade auch für die Heidenbekehrung fruchtbringender zu gestalten, entstanden schon früh in einigen Missionen Katechistenschulen, in denen Jünglinge systematisch auf ihren Beruf vorbereitet wurden. Die Synode von Schanghai 1851 ließ zwar in allem, was die Katechisten betraf, den Apostolischen Vikaren sowohl hinsichtlich der Auswahl als auch der Ausbildung volle Freiheit, gab aber bereits den Rat, die Kandidaten in einem vorbereitenden Kollegium zu vereinen.[19]) In einem Hirtenbrief vom 2. Februar 1858 meldet Msgr. Spelta seinem Klerus (Hupe), daß er ein Kolleg eröffnet habe, das auch den Zweck verfolge, gute Katechisten heranzubilden, die in Glaubenswahrheiten und chinesischem Wissen gebildet, auch den Heiden die Wahrheiten des Glaubens darlegen könnten.[20]) Um dieselbe Zeit entstand ein ähnliches Kolleg bei den Lazaristen in Nord-China (Mongolei), wo auch neben den Glaubenswahrheiten chinesische Wissenschaft gelehrt wurde.[21]) 1873/74 vernehmen wir, daß auf Haimen eine Schule bestand, wo 7—8 junge, verheiratete Männer sich auf den Katechistenberuf vorbereiteten.[22]) Ganz besondere Sorgfalt verwandte P. Gonnet auf die Ausbildung seiner Katechisten. Schon in den

[16]) I. Shansi, V, I, 4. Ybañez, 113.

[17]) Notes sur la Mission du Kouangsi, août 1902, bei Launay, Kouangsi, 414.

[18]) «Equidem peroptima esset catechistarum institutio, sed in nostris missionibus maximis referta est difficultatibus. Quidam Vicarii Apostolici rem, sed in vanum, iam tentaverunt. Juvenes enim tentationibus innumeris, quae illis inter paganos occurrunt, resistere nesciunt et post data scandala ad saeculum revertuntur. Quapropter Vicarii Apostolici persuasum habent prudentius et tutius esse si quosdam pios maturaeque aetatis christianos, quorum mores probati sunt, quaerere et ad implendum Catechistarum munus mitterent, sive ad neophytos confirmandos sive ad paganos convertendos.» Ponenza, 1881, Anhang, 108 f. Der Text wurde nicht in die approbierten Synoden aufgenommen.

[19]) Ponenza, 1881, Voto, 113.

[20]) «Ut optimi eformentur Catechistae, qui bene scientiam sinicam et fidei doctrinam edocti, non solum rudes Christianos instruere possint, verum etiam SS. nostrae religionis veritates paganis insinuare, explicare, eosque ad veritatem amplectendam allicere ac suadere valeant.» Text in Missioni Francescane, 1890, 341 f.

[21]) Annales C. M. 1858, 511 ff. Brief von Msgr. Daguin vom 12. September 1857.

[22]) K. M. 1875, 211.

50er Jahren hatte er damit begonnen, sie mit andern gemeinsam unterrichten zu lassen, um dann 1867 eine eigene Katechistenschule zu gründen, die schon in den nächsten Jahren schöne Resultate zeitigte.[23])

Aus den Berichten von 1874 hat Kardinal Alimonda die Meinungen der Apostolischen Vikare über diese Frage zusammengestellt. Msgr. Zanoli von Hupe hielt die Errichtung einer besonderen Ausbildungsstätte für sein Gebiet schwierig. Erfolgreich arbeiteten überhaupt nur die Kleriker, die vor den Weihen als Katechisten Verwendung fanden, und ältere Männer von gutem Ruf. Nach Msgr. Guierry, Weihbischof von Peking, hatte ein solches Unternehmen in Anbetracht des chinesischen Charakters keine Aussicht auf Erfolg; er habe des öftern Versuche gemacht, aber umsonst. Von erfolglosen Versuchen berichteten auch die Apostolischen Vikare von Jünnan und Kweitschu. Ganz ungünstig lauteten die Mitteilungen Msgr. Navarro's von Hunan. Wenn der einheimische Klerus vermehrt werde, bleibe das Institut der Katechisten nur noch dem Namen nach bestehen. Zudem habe er überhaupt keine eifrigen, guten Christen gefunden, die für dieses Amt fähig wären. In seiner 30jährigen Missionstätigkeit habe er nur wenige gehabt, die den Namen Katechisten wirklich verdienten. Gegenteiliger Meinung war der Apostolische Vikar von Südost-Tscheli, Msgr. Dubar, der den großen Wert der Katechistenschulen hervorhob, zumal, wenn die Schüler durch öftere, öffentliche Examen angeeifert würden und es verständen, auf die Schwierigkeiten der Heiden die richtige Antwort zu geben. Die Erfahrung habe den Beweis gebracht, daß so gebildete Katechisten der Kirche mehr Heiden zuführten als die europäischen Priester. Diese Meinung wird auch vom Weihbischof von Fukien vorgetragen, der in Anbetracht der verschiedenen Sprachen seiner Provinz eine Reihe solcher Schulen in Vorschlag brachte. Auch Msgr. Raimondi von Hongkong unterstützte die Bedeutung der Katechistenschulen. Msgr. Bray von Kiangsi ließ einige ältere Christen von seinen Missionaren in einer Art Schule ausbilden, hob aber die großen Schwierigkeiten und die ungünstigen Aussichten auf Erfolg hervor, während Msgr. Languillat von Nanking vor allem auf die Versuche einer einheimischen Kongregation hinwies. Msgr. Guillemin von Kanton hielt an der Vorzüglichkeit der Katechisten als Verbreiter des Glaubens fest. Jeder Missionar in seinem Sprengel (Kwantung und Kwangsi) unterrichtete ein oder zwei Katechisten, und er selbst habe alle Mittel aufgewandt, diese Einrichtung auf solide Basis zu stellen.[24])

Nachdem die Synode von Peking 1880 die Einrichtung von Katechistenschulen gefordert hatte,[25]) wurden solche für die Gesamtmission 1883 von der Propaganda vorgeschlagen.[26]) Die II. Synode von Peking weist nochmals mit Nachdruck auf die Bedeutung dieser Schulen hin, auf deren Errichtung in jedem Vikariate hingearbeitet werden sollte. Um mehr Nutzen daraus zu ziehen, sollten folgende Bestimmungen beobachtet werden: a) Nur Jünglinge mit guten geistigen und sittlichen Eigenschaften sind aufzunehmen. Jene sind vorzuziehen, welche schon etwas von den klassischen Büchern verstehen, doch sind gerade in kleineren Vikariaten auch die nicht auszu-

[23]) Gonnet, 97 ff.

[24]) Ponenza 1881, Voto, 114 ff.

[25]) I. Peking„ II, 1, 3; III, 2c.

[26]) «... Itaque hunc finem facile assequentur per erectionem Collegii alicuius, aut saltem alicuius specialis scholae pro Catechistis efformandis.» Instr. 1883. C. P. F. II, 1606, X.

schließen, die nur den Katechismus mit den Gebeten können, wenn sie nur genügend Verstand und Redefähigkeit besitzen, um mit Nutzen arbeiten zu können. b) Auf die Auswahl guter Lehrkräfte ist besonders zu achten, die die Schüler die Art und Weise lehren, die Irrtümer zu widerlegen und ihnen jene Stellen aus den klassischen Büchern vorhalten, die besonders zur Widerlegung geeignet sind. Daneben sind auch einige medizinische Kenntnisse erwünscht. [27])

Im Laufe der Zeit entwickelten sich aus kleinen Anfängen in den meisten Missionen eigentliche Katechistenschulen, so in Nord-Tscheli, [28]) in Südost-Tscheli, [29]) in Nord-Schantung, [30]) in Süd-Schantung, [31]) in Tschekiang, [32]) in Kiangnan, [33]) in Kwantung. [34]) 1912 faßt Schwager den Stand der Katechistenschulen zusammen: «In den weniger entwickelten Missionen bleibt diese Sorge noch den einzelnen Missionaren überlassen. Doch findet sich in den meisten Vikariaten wenigstens eine Katechistenschule. Andere haben eine ganze Anzahl solcher Vorbereitungsschulen. So Nord-Tscheli deren 5 mit 685, Ost-Schantung 5 mit 400 Schülern. In der Ost-Mongolei zu Notre Dame des Pins war kaum das neue Seminar fertiggestellt, als es am 9. Januar 1912 niederbrannte. Die 100 Schüler, die den besten Familien entstammen, wurden einstweilen notdürftig anderwärts untergebracht. Für die Pariser Missionen in Südwest-China beschloß die letzte Regionalsynode von Tschekiang, daß in jeder Mission ein Katechisten- und Lehrerseminar und ferner eine Kommunität von chinesischen Jungfrauen zur Heranbildung einheimischer Schwestern herangebildet werden sollten. Infolgedessen übernahmen bereits in Ost- und West-Szetschwan die kleinen Brüder Mariens die Leitung eines Katechistenseminars an Stelle der aufgegebenen französischen Schulen. In Fukien beklagte P. Blanco O. P., daß die Katechisten ungenügend ausgebildet und ihrer Aufgabe nicht gewachsen seien. Im Bezirke Pinhay sind keine 10 katholischen, aber 135 protestantische Katechisten. Bereits vor Jahren wurde ein Haus mit Grundstück für eine Katechistenschule erworben, aber es fehlte an Mitteln, sie zu eröffnen.» [35])

Ein weiterer Vorschlag der Propaganda ging dahin, die Katechisten in religiösen Genossenschaften zusammenzufassen, damit sie bessern Halt und gegenseitige Stütze fänden. [36]) Versuche dieser Art wurden in Kiangnan bereits 1865 gemacht, [37]) hatten aber nicht die gewünschten

---

[27]) II. Peking, II, 1, 3.

[28]) Annales C. M. 1903, 289 f. 80 Schüler; 2—3 Jahre Ausbildungszeit.

[29]) Leroy, Au Tschely-Sud-Est, 226 ff, 1892: 120 Schüler; Studienzeit 10 Jahre für solche, die nicht Priester werden wollen, dann erst katechistische Fachausausbildung.

[30]) A. O. M. XVI, 83.

[31]) Freinademetz, 315 ff; Hesser, die Katechistenschule v. Südschantung, K. M. 40, 186 ff; K. M. 37, 104 berichtet P. Bischof, daß die Schule den modernen Ansprüchen nicht mehr genüge und durch ein Lehrersemninar ersetzt werden müsse.

[32]) Reynaud, Une autre Chine, 148.

[33]) P. Lémour S. J., la Question des catéchistes, R. C. 1911, 154 ff.

[34]) Douspis, Ecole des catéchistes à Swatow. M. C. 43, 457 ff.

[35]) Z. M. 1912, 217 mit den weiteren Literaturangaben. Die Schanghaier Synode von 1924 handelt über die Katechistenschulen n. 802—806. «Pro viribus nitentur Ordinarii fovere catechistarum scholas, ut multos et probatos habeant adiutores in evangelizationis opere. Iam longa experiantia demonstrat quanto adjumento boni catechistae sint progressui Ecclesiae in Sinis.» n. 803.

[36]) C. P. F. II, 1606, X.

[37]) Servière, Kiangnan, II, 128, 186, 199; G. M. Les Joséphistes Maristes. Notes sur une œuvre des catéchistes dans la Mission du Kiangnan. R. C. 1909, 339 ff.

Erfolge, sodaß die Jesuiten sich schließlich veranlaßt sahen, ihre Kongregation den französischen Maristen anzugliedern, deren Mitglieder dann ausschließlich für die Schule und nicht mehr für die Heidenbekehrung Verwendung fanden.[38]) Bei den Lazaristen in Tscheli hatte sich die Kongregation der Paulisten gebildet (seit 1892), die der Mission treffliche Dienste leistete, aber sich nicht weiter ausdehnte.[39])

Wirksamkeit der Heidenbekehrung: Das Arbeiten der Katechisten soll unterbaut sein durch ein besonders gepflegtes Gebetsleben, um reichen Gottessegen auf ihr Wirken herabzuflehen. Im Verkehr mit den Heiden müssen sie ein bescheidenes, ehrerbietiges und liebevolles Benehmen zeigen und sich von jeder Art Leichtsinn, Stolz, Unhöflichkeit und Zorn frei halten.[40]) Die Synode von Schansi bittet die Missionare, sie zu ermahnen, «jeden Schein von Wortstreitigkeit und Gelehrsamkeit zu vermeiden, auch wenn sie gelehrt sind, da dadurch nur der Stolz auf beiden Seiten genährt wird. Durch Einfachheit und Demut sollen sie die Ungläubigen bekehren.»[41]) Kommt die Rede auf den heidnischen Aberglauben, so sollen sie jede Verhöhnung und alle verletzenden und verdammenden Worte meiden. Bei der Predigt selbst haben sie sich dem Fassungsvermögen ihrer Zuhörer anzupassen. Sie können nicht mit den höchsten Wahrheiten beginnen, sondern sollen zuerst die Existenz Gottes, seine Gerechtigkeit, die Unsterblichkeit der Seele etc. darlegen.[42]) Für die Heidenbekehrung und Belehrung stellt Msgr. Fabrègues im einzelnen folgende Grundsätze auf: 1. Zeigen Heiden besonders gute Neigungen, so pflege und erhalte sie der Katechist. 2. Er ermahne sie, mit der Gnade Gottes, sich und ihre Familien als Katechumenen zu bekennen. 3. Danach baue oder miete er ein Lokal, wo eine Schule errichtet und gemeinsam gebetet werden kann. 4. Scheint ein Katechumene nicht die rechte Absicht zu haben, so halte ihn der Katechist fern oder sei wenigstens vorsichtig mit ihm. 5. Er täusche sie nicht und verspreche nichts Eitles oder Falsches, sondern weise hauptsächlich, ja sogar ausschließlich auf das religiöse Ziel hin. 6. Erst danach besucht der Priester zum ersten Mal die Katechumenenschule und in seinem Beisein, nachdem er einige kluge Worte gesprochen, beginnt der Katechist mit dem Unterricht der Katechumenen. 7. Danach lege der Katechist täglich immer wieder den Sinn des Katechismus und der gebräuchlichsten Gebete dar, sodaß die Katechumenen so bald als möglich die Wahrheiten des Glaubens, die zum Empfang der Taufe erforderlich sind, beherrschen.[43]) Aehnliche Regeln stellt Bischof Henninghaus auf: 1. Der oberste und immer zu wiederholende Grundsatz lautet: von Anfang an ist eine solide Grundlage zu legen

---

[38]) R. C. 1911, 154.

[39]) M. C. 1910, 124. Vgl. Z. M. 1912, 218.

[40]) II. Hongkong, X, 10/11; Manuale S. M. App. 60; «Il faut obliger les paiens à reconnaitre que nous sommes des gens de bonne compagnie, et leur donner au moins cette preuve de la bonté du christianisme.» (Aubry, Christianisme, 408); Lange, Tsinanfu, 94.

[41]) I. Shansi, V, I. 4; Ybañez, 113 f.

[42]) Manuale S. M. App. 60 f; «Iidem catechistae ne nimio ac praepostero zelo paganos offendant, praesertim in erroribus ac superstitionibus refutandis patriisque moribus impugnandis.» II. Hongkong, VIII, 7. «Pour les idoles, elles sont fausses, il faut les mépriser dans votre cœur et les réfuter dans vos paroles, mais pas offenser les hommes; surtout ne pas faire comme quelques esprits brouillons qui, par un zèle faux, renversent, déchirent, brûlent, salissent les idoles, excitant ainsi les représailles.» Aubry, Christianisme, 408.

[43]) Fabrègues, 18.

und daraufhin alles Bestreben zu richten. Von Anfang an sollen die Bekehrten lernen, Gottes Ehre und das Heil der Seelen anzustreben, nicht aber zeitlichen Gewinn oder etwas Aehnliches. 2. Allen Ernstes sind die Neubekehrten zu ermahnen, schon zu Beginn der Bekehrung Gebete und Katechismus fleißig zu lernen und dem christlichen Namen keine Schande zu machen durch heidnische Sitten. 3. Sofortiger Beginn des gemeinschaftlichen Gebetes. Der Katechist erkläre des öftern Sinn, Notwendigkeit und Eigenschaften eines guten Gebetes ...[44])

Ganz besondere Sorgfalt und Klugheit wird den Katechisten bei Streitigkeiten mit Heiden empfohlen. Diese Ermahnungen sind von ehernem Ernste getragen. Des öftern wünschen ja Katechumenen einen Katechisten nicht nur zum Erlernen der Gebete, sondern vor allem zur Hilfeleistung in ihren Streitigkeiten. Haben sie einen Katechisten bei sich, so scheuen sie sich nicht, die Heiden zu belästigen, ja sogar zu reizen, mit denen sie in Feindschaft lebten.[45]) So klagt Msgr. Guillemin in späteren Jahren, das Werk der Heidenbekehrung durch die Katechisten habe seinen Höhepunkt überschritten und sei gesunken, weil das rein Religiöse in den Hintergrund getreten sei und sie fast Agenten einer Protektionsmacht wurden.[46]) Allerdings waren die Gefahren gerade für den Predigterkatechisten groß. Er lebte ständig auf exponiertem Posten mitten unter den Heiden, genoß als Vertreter der Kirche und auch in etwa der Protektionsmacht Ansehen und Autorität, die ihn leicht zu Stolz und Eitelkeit und schließlich auch zu Fall bringen konnten.[47])

Um das möglichst zu verhindern, sollten gerade die Katechisten, die am Werke der Heidenbekehrung arbeiten, in lebendigem Kontakt mit dem Missionar bleiben. Er muß ihre Arbeiten ständig überwachen, sie leiten und zu strengstem und pünktlichstem Gehorsam anleiten.[48]) Weiter empfiehlt schon Kardinal Alimonda der Propaganda, die Apostolischen Vikare anzuweisen, unter den Katechisten eine Art Vereinigung herbeizuführen mit regelmäßigen Zusammenkünften unter Leitung des Distriktsmissionars, um nicht nur ihr Wissen, sondern auch vor allem ihren Geist, ihren Seeleneifer für die Verbreitung des Glaubens zu erneuern.[49]) Manche Missionare von Süd-Schantung verbanden mit der monatlichen Gehaltsauszahlung eine Instruktion und eine Rechenschaftsablage ihrer Katechisten.[50]) Wenigstens einmal im Jahre haben sie sich deshalb auch den geistlichen Uebungen zu unterziehen, wobei ihnen auch ausführliche Unterweisungen über die Führung ihres Amtes zuteil werden sollen.[51]) Dazu fordert der Apostolische Vikar von Süd-Schantung noch 2mal im Jahr eine recollectio spiritualis.[52]) Wenigstens 7mal im Jahre sollen sie zum Tisch des Herrn

---

[44]) Manuale S. M. App., 61.

[45]) Ybañez, 114. Weitere Vorschriften gerade in bezug auf die Prozesse finden sich bei Behandlung der Prozeßfrage.

[46]) Colomban, Guillemin, 393 f.

[47]) Kervyn, 524.

[48]) «Tutti i catechisti dovrebbero rimanere sotto una severa vigilanza del missionario capo del distretto e non esser lasciati soli ne lungo tempo nello stesso luogo ...» Ponenza, 1881, Voto, 120; II. Hongkong, X, 9, 12; Kervyn, 525; Aubry l. c., 408. «Otez l'obéissance à un Chinois, il reste zéro.»

[49]) Ponenza l. c., 121.

[50]) Manuale S. M., 78.

[51]) Ybañez, 114; Manuale S. M. App. 66; II. Hongkong, X, 15; 2. Synode von Kwangsi, bei Launay, Kouangsi, 344.

[52]) Manuale S. M. App. 66.

gehen.[53]) Wer seine Pflichten nicht erfüllt und Aergernis gibt, wird gestraft und bei schweren Vergehen abgesetzt.[54])

b) Jungfrauen.

Was die Katechisten für das männliche Geschlecht, waren die Jungfrauen für das weibliche. Das Institut der chinesischen Jungfrauen war bereits in den vorherigen Jahrhunderten ausgebildet worden und erhielt sich in derselben Form bis in die neueste Zeit, da die Reformen dieser Einrichtungen begannen. Seine Mitglieder lebten teils in kleinen Kommunitäten, teils einzeln im elterlichen Hause. Ihre Notwendigkeit für die hier zu behandelnde Zeit lag einerseits in der Abgeschlossenheit des weiblichen Geschlechtes in China, anderseits in dem Umstand, daß europäische Schwestern erst verhältnismäßig spät das chinesische Missionsfeld betraten.[1])

Ihr Nutzen für die Heidenbekehrung wird unumwunden von einer Reihe von Missionaren zugegeben. «Wie die Frau im Evangelium, die mit der Hefe ihren Teig durchwirkt, so bringen die Jungfrauen die regungslose heidnische Masse in Gärung. Ueberall, wo sie gewesen sind, findet der Missionar vorbereitete Herzen und gelehrige Geister, kostbare Keime der Bekehrung, die ein Strahl der Gnade früher oder später aufgehen läßt... Man darf sich aber nicht vorstellen, als ob der Bekehrungseifer der Jungfrauen, so fruchtbar auf dem Lande, in der Stadt jede Macht verliere. Gerade hier feiert er seine Triumphe und bringt der Religion die größten Vorteile.»[2]) «Die christlichen Jungfrauen nehmen an der Bekehrungsarbeit China's einen Anteil, dessen Bedeutung und Erfolg man sich schwerlich vorstellen kann. Sie sind es, die das Evangelium bis in die untersten Schichten der Gesellschaft hineintragen. Der Katechist sät nur vorübergehend die Saat des Evangeliums; um sie aufgehen und reifen, oft auch, um sie nicht ersticken zu lassen, dafür braucht es die Hilfe der Jungfrauen.»[3]) Msgr. Faurie schreibt 1865 in seinem Bericht an die Propaganda, ohne die Schattenseiten der chinesischen Jungfrauen vertuscht zu haben: «Daher habe ich nicht mehr das Bedürfnis, europäische Schwestern kommen zu lassen. Die einheimischen Jungfrauen leisten der Mission, mit weit geringeren Unkosten, nützlichere und zahlreichere Dienste.»[4]) Unter den Synoden hebt beson-

---

[53]) Ebd. Einmal im Monat fordert II. Hongkong, X, 13.

[54]) Fabrègues, 16; Manuale S. M. App. 66. — Das Plenarkonzil von Schanghai n. 215—222 bietet keine neuen Bestimmungen über die Katechisten.

[1]) Die ersten Schwestern, Vinzentinerinnen, ließen sich 1848 in Makao nieder, um 1852, durch die Portugiesen bedrängt, nach Ningpo überzusiedeln. 1862 folgte die Niederlassung in Peking, 1863 in Tientsin und Schanghai etc. Dazu kamen seit 1860 die Canossianerinnen in Hongkong und an andern Orten; die Helferinnen der Armen Seelen in Kiangnan (seit 1867); die Vorsehungsschwestern von Portieux in der Mandschurei (seit 1875); die Franziskanerinnen-Missionsschwestern Mariens seit 1886 in einer Reihe von Vikariaten u. a. m. Vgl. Väth, Die Frauenorden in den Missionen, Aachen, 1920, 58 f. Zum Ganzen vgl. «Die gottgeweihten Jungfrauen in China», K. M. 1906/07, 121 ff; Schw. Antonella S. Sp. S. «Chinesische Jungfrauen», Seraphisches Weltapostolat, 1927, 16 ff. Da europäische Schwestern nur in seltenen Fällen am direkten Werk der Heidenbekehrung teilnahmen, erübrigt sich in diesem Zusammenhang eine eigene Würdigung. Ihrer wird gedacht bei den folgenden Kapiteln über die Werke der Karitas und Schulen.

[2]) Broullion, 202 ff.

[3]) Leboucq, Dubar, 415.

[4]) «C'est pourquoi, je ne sens plus le besoin d'appeler des religieuses d'Europe. puisque les vierges indigènes, avec beaucoup moins de frais, rendent à la mission

ders die II. Synode von Peking den Nutzen der Jungfrauen auch für die Heidenbekehrung hervor. [5])

Anderseits erheben sich aber auch kritische Stimmen, die behaupten, in einigen Gebieten stifteten die Jungfrauen eher Schaden als Nutzen. So schreibt Kardinal Alimonda nach den eingegangenen Berichten: «Doch in vielen Vikariaten leben die Jungfrauen zu Hause und sind nicht allzu lobenswert, wenn auch einige unter ihnen an verschiedenen Orten viel Gutes tun. Hart beklagten sich über sie die Apostolischen Vikare von Südwest-Tscheli und der Mandschurei. Das gleiche ließe sich auch von den in Schanghai (1851) versammelten Vätern sagen. Der erste unter den Prälaten (Msgr. Tagliabue) setzt auseinander, daß viele Mädchen sich nicht verheiraten wollen und den Ehrgeiz haben, Jungfrauen zu bleiben, doch sie sind stolz, unwissend, und einige unter ihnen verursachen viel Aergernis. Der zweite, nämlich der Apostolische Vikar der Mandschurei (Msgr. Verrolles), erhebt noch schwerwiegendere Anklagen. Die Jungfrauen, sagt er, sind seit einiger Zeit eine große Plage für die chinesische Kirche. Da sie größtenteils bei ihren Familien wohnen, sind viele unter ihnen streitsüchtig und umherschweifend, verkehren zu viel mit Männern und verlieren die Gnade des Berufes. Andere heiraten nicht, um nicht die Beschwerden der Ehe tragen zu müssen. Keine Lebensordnung, keine Sammlung, kein Stillschweigen, kein Gehorsam, wenig Gebet. Viele geben den Heiden Anlaß zu Redereien, da diese sie für die Konkubinen der Priester halten, und was die einheimischen Priester betrifft, irren sie nicht oft.» Letzteres Urteil wird gestützt und verstärkt durch Msgr. Pérocheau, Bischof von Maxula und Apostolischer Vikar von West-Szetschwan. [6])

Gerade nach Zeiten der Verfolgung, als zumal ganze Gebiete von Missionaren verlassen waren, rissen unhaltbare Zustände ein. Die Jungfrauen, die sich in den Verfolgungen vor allem mutig gezeigt hatten, zogen nach und nach das ganze Kirchenregiment an sich, und es kostete die Missionare oft große Mühen, wieder geordnete Zustände herbeizuführen. [7])

Sollten all die Mängel ausgemerzt und das Institut der christlichen Jungfrauen überhaupt etwas Ersprießliches für die Mission leisten, so mußten ihre Mitglieder unbedingt auf ihr hohes Amt vorbereitet werden, sowohl was Charakter als auch, was Wissen anbelangte. «Diese Ausbildung der christlichen Jungfrauen in China war immer eine dornenvolle Frage, ein verwickeltes Problem, das so viele verschiedene Lösungen fand, als Missionare da waren, voll Sehnsucht, es vollkommen zu lösen. Die Resultate ließen des öftern zu wünschen übrig, so daß man in einigen Missionen das Institut der chinesischen Jungfrauen, zu Hause oder in kleinen Gemeinschaften lebend, als ein notwendiges Uebel empfand.» [8])

---

des services plus utiles et en beaucoup plus grand nombre.» Bei Launay, Kouytcheou, II, 531. Weitere Mitteilungen über ihren Nutzen, vgl. A. P. F. XX, 43 ff; XXI, 318 ff; Servière, Kiangnan I, 236, K. M., l. c. Dazu eine reiche Fülle von Einzelbeispielen.

[5]) «Neminem latet quantum emolumentum ad pietatem inter christianos fovendam et ad propagandam inter infideles Religionem, ex virginum Instituto provenire soleat, sive in domibus religiosis una degant, sive apud parentes propriae saluti et perfectioni vacent.» II. Peking, II, 7; vgl. Ybañez, 147 f.

[6]) Ponenza, 1881, Voto, 94.

[7]) Vgl. Servière, Kiangnan, I, 23 ff. Eine Gemeinde in Kiangnan revoltierte direkt gegen Msgr. de Besi, als er kräftig gegen die Mißstände, die durch Vorsteher und Jungfrauen in der Gemeinde eingerissen waren, auftrat, ebd. 91 ff.

[8]) Kervyn, 559.

Für die Ausbildung des Charakters, die Pflege des religiösen Lebens und der christlichen Tugenden, zumal der Keuschheit, galten immer die Regeln, welche teils von der Propaganda 1784 dem Apostolischen Vikar von Szetschwan, Msgr. Pottier, übermittelt wurden,[9]) teils die, welche Msgr. de Saint-Martin in seinem Hirtenschreiben 1793 in 30 Abschnitten aufgestellt hatte.[10]) Auf diese wurde im Laufe des 19. Jahrhunderts immer und immer wieder von den Synoden und Handbüchern verwiesen.[11])

Um die Ausbildung des Verstandes neben dem Tugendleben zu fördern, versuchte man auch für die Jungfrauen-Katechistinnen, wie für die Katechisten eigentliche Schulen einzurichten. Schon 1855 hatte in der Kiangnan-Mission P. Sicca S. J. dieses Werk begonnen. Ihm folgte P. Gonnet, der 9 Katechistinnen unterrichten ließ, damit diese später wiederum andere unterweisen konnten, um so geeignete Hilfskräfte für die Heidenbekehrung zu erhalten.[12]) Auch in Tscheli führte letzterer das in Kiangnan begonnene Werk weiter. 1867 gründete er eine Schule in Hien-hien und bald darauf eine zweite in Wei-ts'uen. Um den Jungfrauen mehr Ansehen bei den Heiden zu verleihen, ließ er sie sogar einen Teil der klassischen Bücher lernen, allerdings, ohne ihnen den Sinn zu erklären, und einige medizinische Kenntnisse erwerben.[13]) Der Pariser Missionar Perny eröffnete 1857 eine solche Schule in Kweitschu, die 1864 26 Schülerinnen zählte.[14]) Msgr. Faurie berichtete darüber 1865 an die Propaganda: zu verschiedenen Malen habe man versucht, die Jungfrauen zu einem gemeinsamen Leben anzuhalten und sie in einem Kloster zu vereinen; in einigen Jahren seien sie so besser unterrichtet und frömmer und geeigneter, ersprießlich zu wirken, aber umsonst. Die einen wollten das väterliche Heim nicht verlassen, andere wollten überhaupt nicht, und bei andern gaben die Eltern nicht die Erlaubnis. In den revolutionären Wirren hätten sie sich aber in die Hauptstadt flüchten müssen. Diese Gelegenheit habe er benützt, um das frühere Kloster neu zu beleben. Keiner Jungfrau werde von nun an der Titel einer solchen zuerkannt, die nicht in diesem Kloster ihr Noviziat gemacht habe.[15]) In Süd-Schantung mußte man sich zunächst mit Unterrichtskursen für solche, die sich dem Katechistinnendienst widmen wollten, begnügen.[16]) Erfolgreicher waren die Versuche dort, wo den Missionaren europäische Schwestern für die Ausbildung der Katechistinnen zur Verfügung standen.[17]) Ihnen unterstanden sie in solchen Gebieten auch bei der Ausübung ihres Amtes.[18])

Wie für die Katechisten, so gab auch für die Jungfrauen die Propaganda den dringenden Rat, dieselben in eigentlichen Kongregationen zu vereinen. Diejenigen, die dann noch im elterlichen Hause lebten, sollten kein

[9]) C. P. F. I, 569; Syn. Vic. Sutch, 1803, App. II. p. 111 f.

[10]) Syn. Vic. Sutch. 1803, App. I, 92 ff.

[11]) I. Hongkong, XI; II. Hongkong, VII; II. Peking, II, 7, 2; III. Shansi, IX; Summa, 43 ff; Ybañez, 148 ff. Instruct. 1883, C. P. F., II, 1606, VII.

[12]) Gonnet, 100 f.

[13]) Ebd. 109. P. Becker nennt die Schule 1892 Ecole-Noviciat de Vierges enseignantes. Sie zählte in diesem Jahre 56 Novizinnen, die in 5 Jahren eine gründliche Ausbildung erhielten. Vgl. Leroy, Au Tchely-Sud-Est, 227 f.

[14]) Launay, Kouytcheou, I, 428 ff.

[15]) Ebd. II. 529. Die Ausbildungszeit (Noviziat) dauerte 2—3 Jahre. Ebd. 530.

[16]) Freinademetz, 559.

[17]) Kervyn, 559; Relations de la Mission de Nankin, I, 64; «Quantum adjuncta sinunt Virgines tradantur Sororibus europaeis, ab illis eftormandae ad vitam religiosam et ad opera caritatis.» II. Hongkong, VII.

[18]) «Directio earum sit in manu Superioris europaei districtus.» I. Hongkong, XI.

besonderes Kennzeichen mehr tragen.[19]) Schon vorher wird aus einigen Missionen berichtet, daß die Jungfrauen, die sich europäischen Schwestern als Mitschwestern oder Tertiarinnen angeschlossen hatten, gute Resultate zeitigten. 1875 lobt der Apostolische Vikar von Peking die Kongregation der St. Josefsschwestern, die ganz aus Einheimischen bestehe; im selben Jahre auch der Apostolische Vikar von Hupe die Jungfrauen, die sich den Canossianerinnen angeschlossen hatten.[20]) Später bildeten sich immer mehr einheimische Kongregationen.[21]) Daß die Missionare dabei mit Bedacht vorgingen, zeigt die Aeußerung von P. Becker S. J.: «Unsere Jungfrauen sind noch nicht in einer Kongregation zusammengefaßt. Muß man nicht, bevor man an eine Gesellschaft denkt, darauf bedacht sein, die Elemente dafür zu bilden? Ist das geschehen, so ist die Organisation leicht...» [22])

Die Mission als solche mag durch die Entwicklung der einheimischen Frauenkongregationen gewonnen haben, da ihr Wirken und Arbeiten nun geordneter und systematischer war; doch der direkten Heidenbekehrung werden dadurch die Kräfte teilweise entzogen, wenigstens schweigen die Berichte darüber. Die einheimischen Schwestern werden meist für Waisenhäuser, Greisenasyle, Krankenhäuser und Schulen verwendet.[23])

c) Christen.

Katechisten und Jungfrauen waren nicht die einzigen Helfer des Missionars beim Missionswerke; ihre Zahl war ja in manchen Missionen äußerst gering, gerade für die direkte Arbeit der Heidenbekehrung. Daher mußten sich zu ihnen glaubenseifrige Christen gesellen, sollte das Werk der Glau-

[19]) Interea tamen ipsi Vicarii Apostolici satagant ut, quantum fieri potest, omnes istae devotae feminae, quae virginitatem Deo devovere intendunt, in quadam communitate vivant, et aliquod Europaeum Religiosarum Institutum ipsi proponatur, a quo facilius vitae sanctimonialis regulas et commoda mutuentur. Quae vero in domibus suis vivere coguntur, eae nullum externum suae professionis signum habeant...» C. P. F. II, 1606, VII. Mit Nachdruck weist die II. Synode von Peking auf diese Bestimmungen hin und bittet die Apostolischen Vikare, alles zu tun, in irgendeiner Form den dringenden Wünschen der Propaganda gerecht zu werden, damit die Jungfrauen nicht mehr gezwungen seien, umherzuschweifen, was nicht nur ihrem Seelenheil, sondern auch dem Ansehen der Religion Schaden zufüge. II, 7, 1.

[20]) Ponenza, 1881, Voto, 97. Vgl. Thomas, Pékin, 559, wo über Gründung, Arbeiten, Erfolg und Geist der St. Josefsschwestern berichtet wird.

[21]) Schwestern von der Darstellung, seit 1855 für Kiangnan; Schwestern vom heiligen Herzen Mariä, seit 1858 für die Mandschurei; Schwestern vom kostbaren Blute, seit 1861 für Hongkong; Schwestern vom hl. Joseph (Joséphines de Pékin) seit 1872, für verschiedene Vikariate Tscheli's; Schwestern vom hl. Joseph (Joséphines) seit 1872 für Südwest-Tscheli; Schwestern vom Dritten Orden des heiligen Franziskus, seit 1906 für verschiedene Franziskanervikariate; Schwestern vom Fegfeuer, seit 1892 für Tschekiang; Töchter der hl. Anna seit 1897 für Kiangsi; Genossenschaft Unserer Lieben Frau vom Guten Rate, seit 1907 für Kiangsi: Franziskanerinnen-Tertiarinnen von der Christlichen Schule, seit 1908 für Hupe; Dienerinnen des heiligsten Herzens, seit 1910 für Szetschwan, Oblatinnen der Heiligen Familie, seit 1910 für Schantung; vgl. Arens, Handbuch der kath. Missionen, Freiburg, 1925, 161 ff; Väth, Die Frauenorden in den Missionen, Aachen, 1920, 107; Z. M. 1912, 218. In neuester Zeit bildeten sich noch eine Reihe einheimischer religiöser Genossenschaften. Vgl. die Uebersicht in Missions, Séminaires, Œuvres catholiques en Chine, 1928/29, Shanghai 1930, 18.

[22]) Bei Leroy, Au Tcheli-Sud-Est, 228.

[23]) Ueber den eigentlichen Verkehr mit den Heiden finden sich keine besonderen Anweisungen.

bensverbreitung mehr Fortschritte machen. [1]) Missionare und Missionsobern forderten daher die Christen immer und immer wieder auf, sich an dieser direkten Arbeit der Heidenbekehrung zu beteiligen. [2]) Diese Arbeit der Christen unter den Heiden erscheint selbstverständlich und wirksam, wenn man bedenkt, daß ihnen der Zutritt zu diesen offen stand, daß sie keine sprachlichen Schwierigkeiten kannten und auch keiner besonderen psychologischen Einfühlung bedurften, wenn sie sich auf ihre Kreise beschränkten. Schon auf der Synode von Tschekiang 1868 wurde dieses ausgesprochen, [3]) ebenso bei den Missionsberatungen von Zikawei 1871, [4]) während von den Regionalsynoden nur die erste von Hankow diese Mitarbeit der Christen zu den wirksamen Mitteln der Heidenbekehrung rechnet. [5]) «Von folgenschwerer Bedeutung für die Glaubensverbreitung,» schreibt P. Vit. Lange O. F. M., «ist die Mithilfe unserer Christen, die ja ohne Ausnahme Verwandte, Freunde und Bekannte unter den Heiden haben. Ueberzeugungstreue Christen, die nach ihrem Glauben leben, die vor allem von Liebe zu Gott und ihren Mitmenschen erfüllt sind, bereden leicht ihre heidnischen Angehörigen zur Annahme des Christentums.» [5a])

Erste Grundbedingung war das gute Beispiel. [6]) Die Missionare werden ermahnt, die Christen immer wieder darauf aufmerksam zu machen, daß sie durch ein sittenreines Leben die christliche Religion bei den Heiden in guten Ruf bringen. [7]) Tätige Laienhilfe durch das Wort sind für den Missionar unentbehrlich, doch notwendiger ist ihm die Unterstützung durch das gute Beispiel. Nicht alle Christen können zudem aktiv apostolisch tätig sein, aber alle können helfen durch ein christliches Leben. «Eine wirklich christliche Familie, die nicht nur einige Gebräuche beobachtet, sondern alle

---

[1]) «Wenn auch heute der Katechist des Tsinchow-Vikariates,» schreibt z. B. P. Dr. Gons. Walter, «im allgemeinen kein Uebel ist, mag zugestanden sein, daß eine gut erzogene Gemeinde unter den gleichen Umständen für die Ausbreitung des Christentums wertvoller ist als ein Katechist.» Z. M. 1927, 213 f.

[2]) Vgl. Rel. de la Mission de Nankin I, 136. «Mais de plus la parole aimée de notre vénérable Prélat, en réchauffant, en excitant partout le zèle des chrétiens pour la conversion de leur compatriotes païens, nous prépare, avec la grâce de Dieu de riches moissons pour l'avenir.» Relation de la visite de Mgr. Garnier dans le Tchang-tcheou-fou. Lettre du P. Constant Terrier à ses frères. 1881 (lithographiert), 3 — Msgr. Guillemin berichtet, daß einige seiner Missionare diese Methode benützen, die Volksschichten durch sich selbst bekehren zu lassen, und alle Mittel anwenden, den Eifer in ihren Christen zu entflammen und wachzuhalten. Dank dieser Methode mache das Christentum gute Fortschritte in ihren Distrikten. Colomban, Guillemin, 303. — Kardinal Alimonda schreibt: «Lodevoli sono i decreti dei sinodi nei quali si parla degli ausiliari che sogliono scegliere i Vicari Apostolici per insegnare le verità della fede e propagarla tra i pagani. Anche questi aiuti sono utilissimi, specialmente nei luoghi ove la istituzione dei catechisti è poco progredita.» Ponenza, 1881, Voto, 121.

[3]) In Ponenza l. c.

[4]) Servière, Kiangnan, II, 186.

[5]) I. Hankow, Tit. VII.

[5a]) Tsinanfu, 73.

[6]) «Lehre und Dogma bedeuten für den Chinesen gar nichts; das, was ihm zusagt, seine Achtung und sein Nachdenken weckt und schließlich der Mission Freunde wirbt, ist das persönliche Beispiel.» Andersson, Der Drache und die fremden Teufel, Lpz. 1927, 242.

[7]) «Doceantur etiam Christiani ut bonis moribus et probata vita sibi et Sanctae nostrae Religionis bonam existimationem paganorum concilient.» Monita Nank., 36. Ebenso I. Hankow, Tit. VII.; II. Hongkong, VIII 5 (Summa, 121).

Gebote treu erfüllt, läßt im Dorfe einen heilsamen Einfluß walten.»[8]) Besonders auf drei Punkte hat sich nach Kervyn das gute Beispiel der Christen zu konzentrieren: keine Geldspiele treiben, kein Opium rauchen und keine Theater besuchen.[9])

Weiterhin sollen die Christen alles meiden, was die Heiden reizen könnte. Sie sollen sich Mühe geben, mit ihnen in Frieden zu leben, höflich mit ihnen zu verkehren, jeden Streit zu meiden, und wenn ein solcher ausgebrochen ist, ihn mit Demut, Geduld und Liebe zu überwinden trachten.[10]) Von den Steuern, ausgenommen die, welche abergläubischen Zwecken dienen, haben sie nicht unter dem falschen Vorwand der Religion frei zu machen.[11]) Eher sollen sie sich selbst den Heiden zuvorkommend zeigen, indem sie das, was sie als Heiden für abergläubische Zwecke aufwenden müßten, für ein dem allgemeinen Wohle dienendes Werk zur Verfügung stellen.[12])

Was die Tatsächlichkeit der aktiven Mithilfe angeht, so lassen sich wohl die Worte, welche P. Dr. Gons. Walter O. Cap. für Kansu anwendet, auf die ganze Zeitspanne und ganz China übertragen: «Daß einzelne Heiden von Christen gewonnen werden, wird verhältnismäßig oft berichtet und ereignet sich natürlich noch viel öfter, als überhaupt beobachtet wird, aber einer ganzen Gemeinde hat bis jetzt noch kein Missionair das Zeugnis des Missionseifers gegeben.»[13]) Wenn mir auch kein einziger Fall einer ganzen Gemeinde bekannt ist, die sich missionarisch betätigte, so liegen doch Fälle vor, wonach einzelne Christen so etwas wie eine Bekehrungsbewegung hervorgerufen haben. So ließ Bischof Raimondi in den 60er Jahren christliche Familien in heidnische Dörfer verpflanzen, die durch ihre Lebensweise dem kommenden Missionar den Boden bereiteten.[14]) Aus Kwangsi wird berichtet, daß in den Anfängen der Mission — 1853 — die Bekehrung vor allem durch den Eifer der Christen, unter denen sich wieder einer besonders auszeichnete, gemacht wurden, die in kurzer Zeit 200 ausmachten.[15]) Von ähnlichem Eifer weiß der Visitator der Jesuitenmission, P. Fournier, 1855 zu melden von den armen Christen der Insel Heimen. Sie nahmen die Heiden trotz ihrer Armut einige Tage zu sich, um ihnen christlichen Unterircht zu geben. So konnten sie 1855 79 Erwachsene zur Taufe führen. Von diesen wird wiederum der gleiche Eifer berichtet.[16]) Aus

---

[8]) Kervyn, 755. Das schlechte Beispiel der Christen stand der Bekehrung oft hindernd im Wege. «Ah! le mal, le grand mal d'un grand nombre de missions en Chine, l'une des causes du peu de propagation de la foi dans les masses païennes surtout aux alentours des anciennes chrétientés, c'est, — il faut l'avouer franchement — les mauvais exemples donnés par certains chrétiens. — Bien des païens naissent, vivent et meurent à côté, en dehors de la société chrétienne. Pourquoi cela? Parmi ces infortunés, beaucoup sont loin d'être hostiles à l'Eglise; mais pour eux, la religion se concrète en telle ou telle famille qui fréquente le missionnaire, et où la fraude, le jeu, l'opium, l'inconduite sont pratiqués journellement; en tels ou tels voisins, qui font profession de christianisme dans leurs paroles, et de paganisme dans leurs mœurs. Ce contraste révolte leur honnêteté naturelle et ils se disent: «Si la religion n'est que cela, il ne vaut pas la peine d'être religieux.» Ebd. 756.

[9]) Ebd. 757 ff.

[10]) I. Hankow 1. c.; II. Peking, II, 8, 1; Monita Nank. 1. c.; Règlement de la Mission (Kouangsi) bei Launay, Kouangsi, 409.

[11]) I. Hankow 1. c.

[12]) Bei Launay 1. c.

[13]) Z. M. 1927, 213.

[14]) M. C. 1868, 58.

[15]) Launay, Kouangsi, 47, 51.

[16]) A. P. F. XXVIII, 212 f.

Schansi wird 1885 von einem ehemaligen heftigen Christenverfolger gesagt, er habe sich mit dem gleichen Eifer jetzt für den katholischen Glauben eingesetzt wie früher für den Unglauben. Von seinen früheren Anhängern (er war Haupt einer strengen Sekte gewesen) bekehrte er mehrere Familien, die er auch wieder mit seinem Eifer erfüllte und so eine ganze Bekehrungsbewegung einleitete. [17]) In Ost-Szetschwan wird der Eifer vor allem den Bettlern zugeschrieben. Bei jeder Gelegenheit bemühten sie sich, ihren heidnischen Genossen den Glauben zu vermitteln, allerdings traten sie in weiser Vorsicht nur an jene heran, die ernste Garantien boten, auch gute und wahre Christen zu werden. [18])

Noch häufiger waren die Einzelbekehrungen, welche durch Christen bewirkt wurden, von denen hier nur einige typische Beispiele angeführt werden sollen. Die Worte P. Neveux' S. J. um 1890 illustrieren die Häufigkeit der Fälle, wenn seine Schreibweise auch etwas übertrieben ist: «Unsere besten Katechumenen werden uns durch die freundschaftlichen und verwandtschaftlichen Beziehungen der Christen zugeführt. Meistens sind es ungebildete, unfähige und nicht sprachgewandte Leute, welche dieselben zu uns bringen. In meinem Distrikt kenne ich keine einzige Bekehrung, bei der der Pater das direkte Instrument war...» [19])

Bessergestellte Christen haben des öftern, wie P. Lange schreibt, heidnische Arbeiter und Knechte unter sich. «Diese Christen ermahnt der Missionar, ihre heidnischen Arbeiter gut zu behandeln, um sie auf diese Weise für das Christentm zu gewinnen. Ich kenne viele Christen, die den Glauben im Dienste einer christlichen Herrschaft gefunden haben. Das gute Beispiel, das sie ständig vor Augen hatten, hat seine Wirkung nicht verfehlt. Auch diese veranlassen in der Folge leicht die Bekehrung einer ganzen Familie.» [20]) Auch von Gebildeten wird Missionsgeist und Bekehrungseifer gemeldet. [21]) Von welchem Segen einzelne Christen für die Mission waren, ersehen wir aus dem Beispiel eines gewissen Paul, den P. Gonnet im Anfang seiner Missionsarbeit im Distrikte Zikawei als Hauptmittel benutzte, [22]) oder eines andern Laienapostels im Distrikte Tsinpu (Kiangnan), der mehr als 150 Fischer teils durch seine Ermahnungen, teils durch sein Beispiel und seine Dienstfertigkeit für das Christentum gewann. [23])

Ließen sich diese angeführten Beispiele auch noch um viele vermehren, [24]) so erheben sich anderseits unter den Missionaren auch Stimmen, die sich beklagen über den mangelnden Eifer ihrer Christen, zumal der Altchristen. In einem Briefe vom 1. Dezember 1877 bemüht sich Aubry, falsche Vorstellungen, die sich etwa über die Neuchristen in Europa bilden könnten, richtig zu stellen und charakterisiert kurz einen Neuchristen als einen Menschen, der einen öffentlichen Akt des Beitrittes zum Christentum vorgenommen und seine Götzen dem Feuer überliefert habe, mehr nicht. Erst mit der Zeit und durch die Gnade würden Glauben und christliche

[17]) M. C. 1886, 65.

[18]) C. R. 1884, 59.

[19]) Bei Leroy, Au Tchéli-Sud-Est, 202 f.

[20]) Tsinanfu, 75.

[21]) Broullion, 196 ff; A. P. F. XXI, 209 ff.

[22]) Gonnet, 24 ff.

[23]) K. M. 1875, 187. Auch die Anfänge der äußerst segensreichen Tätigkeit eines Lopahang von Schanghai gehören in unsere Zeit. Vgl. über ihn die verschiedenen Reiseberichte.

[24]) Vgl. Leroy, Au Tchéli-Sud-Est, 204 ff; Colomban, Guillemin, 182 f; A. P. F., M. C., K. M. und C. R. diversim.

Praxis kommen.[25]) Aehnliche Stimmung herrscht bei Kervyn: «In China würden wir erstaunt sein, unter unsern Neuchristen einen solchen Eifer zu finden, der sie sofort und für immer zu Verbreitern der Lehre machen würde, die sie angenommen haben. Dieser Mangel an Proselytengeist hat so tiefe Wurzeln geschlagen in der chinesischen Natur, daß es sogar Altchristen gibt, die darunter leiden, unter Neubekehrten zu wohnen, die sie für Eindringlinge halten und am liebsten wie Parias behandeln würden. Allerdings möchten wir nicht allen Neubekehrten diesen Eifer absolut absprechen. Viele denken ernstlich daran, unter ihren Dorfgenossen einige Bekehrungen zu machen, aber nicht aus Liebe zu den Seelen, sondern weil sie sonst notwendigerweise, zumal in ihren materiellen Interessen, die Folgen ihrer moralischen Einsamkeit, die ihre Bekehrung hervorgebracht, ertragen müßten.» Aber auch dieser durch materielle Interessen hervorgebrachte Eifer, halte nicht an, wenn sich keine Erfolge zeigten und sei nach einigen Jahren unfruchtbarer Arbeit ganz erkaltet.[26]) Weiter spricht er den chinesischen Christen jede Festigkeit im Glauben ab. Sie seien schwachen Charakters, wankelmütig, was sie schließlich auch als Christen zum Skeptizismus führe.[27])

Daß gerade unter den Altchristen wenig Verständnis und Eifer für die Bekehrung ihrer Landsleute zu finden ist, ist eine Beobachtung, die oft von Missionaren und anderen gemacht wird. «Man bemerkt, daß Katechumenen und die ganz jungen Gemeinden etwas mehr Trieb haben als die älteren Christen,» schreibt P. D, Gons. Walter,[28]) und Prof. Schmidlin teilt diesbezüglich folgende Beobachtung mit: «Merkwürdig langsam schreitet das Bekehrungswerk auch im alten Christenland an der Mündung des Jangtsekiang um Schanghai herum und südlich davon in den Landschaften Sutscheu und Sonkang voran. West-Sonkang z. B. weist in der neuesten Statistik (1913) bei 28,000 Christen bloß 677 Katechumenen und 147 Taufen von Erwachsenen, Ost-Sonkang bei 26,000 Christen bloß 139 Katechumenen und 28 Taufen auf. Diese bereits von den ersten Glaubensboten China's bekehrten Gemeinden haben ihr Bekenntnis durch alle Verfolgungsstürme hindurch treu bewahrt und bekunden keinen geringen Eifer in der Erfüllung ihrer religiösen Christenpflichten; aber ähnlich wie die indischen Altchristen haben sie kein oder wenig Verständnis für die Gewinnung ihrer heidnischen Landsleute, auf die sie mit selbstgenügsamer Verachtung hinabzusehen geneigt sind; schon darum ist es außerordentlich zu begrüßen, daß die neu erwa-

[25]) Aubry, Correspondance, 221 f. Vgl. die längeren pessimistischen Ausführungen desselben bei Kervyn, 790 ff.

[26]) Kervyn, 467 f.

[27]) Kervyn, 799. Allerdings muß bei diesen Ausführungen, sowohl bei Aubry als auch bei Kervyn wohl beachtet werden, daß es ihnen darauf ankommt, die Inferiorität des Chinesen im allgemeinen und des chinesischen Christen im besonderen zu beweisen, wobei die angeführten Urteile zu Tage treten. Zur Abschwächung ihres Urteils seien wenigstens die Worte Msgr. Anouilh's über seine Christen angeführt: «En général, nos chrétiens sont plus versés dans la doctrine que beaucoup de nos chrétiens d'Europe. Vous en trouvez qui, sans avoir étudié, vous prouvent la vérité du christianisme, réfutant le paganisme, et même disputent avec les lettrés infidèles, de manière à mettre à «Quia» les plus habiles philosophes du pays, et je doute que ceux d'Europe pussent se mesurer avec eux. J'ai trouvé encore des femmes chrétiennes très habiles, réfutant très bien le paganisme.» Sentenac, Mgr Anouilh, 338.

[28]) Z. M. 1927, 214. Aehnlich P. Vit. Lange: «In dieser Beziehung zeigen sich die Neuchristen meist eifriger als unsere Altchristen, die vielfach mit einem gewissen Hochmute auf andere herabschauen.» Tsinanfu, 73.

chende Organisation der chinesischen Katholiken auf die Pflege des Missionssinnes und die Mitarbeit am Christianisierungswerk so großes Gewicht legt.» [29])

Die Missionare begnügten sich aber nicht damit, den Mangel an Bekehrungseifer festzustellen, sondern versuchten ihn auch durch die verschiedensten Mittel zu entfachen und zu beleben. An erster Stelle fielen darunter die Mittel der Seelsorge. «Vor allem sollen die Missionare versuchen,» schreiben die Monita von Nanking, «ihren Christen Eifer für die Bekehrung der Heiden einzupflanzen, sowohl in öffentlichen Predigten als auch in Privatgesprächen, vor allem aber im Beichtstuhl. Alle Christen sollen zu diesem göttlichen Werke ermahnt werden, wenn auch nicht alle in der gleichen Weise. Man kann nämlich nicht viel von denen erwarten, die ihr eigenes Heil vernachlässigen und allzu lau sind. Alle eifrigen Personen beiderlei Geschlechtes sind jedoch anzueifern, etwas für die Heidenbekehrung zu tun, indem man sie über die Motive, wie den geistlichen Lohn usw. und die anzuwendenden Mittel und die Art ihres Verhaltens unterrichtet.» [30]) Die einheimischen Priester werden eigens ermahnt, sich daran zu erinnern, daß sie unter die Heiden gestellt wurden, nicht nur, um selbst Seeleneifer zu haben und zu entfalten, sondern auch, um diesen Eifer bei den Christen zu entfachen und zu pflegen. [31]) Nach der Synode von Tschekiang sollten in jeder Gemeinde zwei Männer und zwei Frauen eigens für das Werk der Heidenbekehrung verwandt werden, die unter Leitung des Missionars und unter bestimmten Regeln der Verbreitung des Glaubens dienen sollten. [32])

Als besonderes Mittel, den Eifer der Christen zu entfachen, wurden das Gebetsapostolat und andere Bruderschaften angesehen. [33]) «Es besteht kein Zweifel,» schreibt Kardinal Alimonda, «daß die Bildung solch religiöser Vereinigungen überaus geeignet ist, die Christen zum Guten zu entflammen und sie zu bewegen, Opfer zu bringen, die man sonst schwerlich von ihnen erwarten kann.» Viel verspricht er sich von der Einführung des Vereins der Glaubensverbreitung, wie ihm die Berichte aus Kiangsi, wo eine

---

[29]) Missions- und Kulturverhältnisse, 101 f.

[30]) «Praecipue conabuntur Missionarii zelum pro conversione paganorum Christianis sibi commissis infundere, tam in publicis concionibus quam in privatis colloquiis, et speciali modo in Poenitentiae tribunali. Omnes quidem Christiani ad hoc Divinum opus hortandi sunt, sed non omnes eodem modo. Non enim multum sperari potest ab iis qui salutem propriam negligunt vel parum fervidi sunt. Omnes autem utriusque sexus personae ferventes ad aliquid faciendum pro conversione paganorum excitandae sunt, eis ostendendo motiva, ut spirituale praemium, etc. eas instruendo de mediis adhibendis, de modo se gerendi etc....» Monita Nank., 35. Aus Schantung schreibt P. Vit. Lange über die Anwendung dieser Mittel: «Ich habe seit langen Jahren die Gewohnheit, sowohl bei alten wie bei neuen Christen, recht oft im Jahr und bei jeder passenden Gelegenheit in der Predigt ihnen die Pflicht zur Mithilfe an der Bekehrung ihres Volkes vorzuhalten. Damit habe ich immer gute Erfahrungen gemacht. Jeder Seelsorger wird zugeben, daß diese Erziehungsmethode auch auf die Christen selbst den heilsamsten Einfluß ausübt... Freilich sind unsere Christen im allgemeinen für diese Werbetätigkeit allzu ungebildet und unwissend, sodaß die Tätigkeit und Erziehungsarbeit des Missionars nachhelfen muß, indem er den Christen immer wieder im einzelnen klar macht, welche Wahrheiten sie den Heiden in erster Linie vortragen sollen, welche Worte und Beweisgründe sie gebrauchen und mit welchen Beispielen sie diese oder jene Wahrheit am besten erläutern können. Nur solch praktische Unterweisungen haben Erfolg.» Tsinanfu, 73.

[31]) Monita Nank., 25.

[32]) Ponenza, 1881, Voto, 121.

[33]) Vgl. p.

ähnliche Vereinigung bestehe, dartun würden. Daher sollten die Apostolischen Vikare ermahnt werden, solche Vereinigungen in ihren Sprengeln zu errichten, um diese segensreichen Früchte dem Missionswerk zukommenzulassen. [34])

Mit guten Erfolgen hatte bereits Msgr. Verrolles in den 60er Jahren das Werk der Glaubensverbreitung und der hl. Kindheit in der Mandschurei eingeführt. Er sah darin vor allem ein Mittel, die Christen praktisch die Nächstenliebe zu lehren und ihren Eifer zu entfachen. [35]) Und aus der Kiangnan-Mission berichtet 1869 P. Bulté S. J.: «Das Gebetsapostolat beschränkt sich nicht darauf, Gebete verrichten zu lassen, es weckt auch den Eifer. In dem Jahresbericht an Msgr. Languillat habe ich Seiner Gnaden erklärt, daß das Gebetsapostolat eines der mächtigsten Mittel war, unter unsern Chinesen den Eifer für die Taufen und die Bekehrung der Ungläubigen in diesem Lande wach zu halten, ferner daß auf 981 Taufen heidnischer Kinder während eines Jahres ungefähr $^5/_6$ von Mitgliedern des Gebetsapostolates herrühren, ebenso der größte Teil von Taufen von Erwachsenen und unsere Katechumenen.» [36]) Gleichzeitig wird berichtet, daß unter den Werken der Mitglieder auch die Ermahnungen an die Heiden einen Platz haben. 1867/68 verzeichnete eine Zehnergruppe von Männern 34, eine andere sogar 558, [37]) während für das folgende Jahr für die 150 Mitglieder des Gebetsapostolates in Schanghai sogar 2117 Ermahnungen an die Heiden verzeichnet sind. [38])

Ein weiteres Mittel dieser Art war die «Katholische Aktion», ein Hauptbestandteil der Tientsiner-Methode, [39]) wodurch die Katholiken zusammengefaßt wurden und dadurch auch für das Werk der Glaubensverbreitung eine besondere Stoßkraft erzielten. Ihre Anfänge liegen in unserer Zeit, während sie in weiterem Umfange erst in neuester Zeit besonders durch den Apostolischen Delegaten Constantini ausgebaut wurde.

Schließlich gehört als Mittel hierher auch das Bestreben, die Christen zum Unterhalt des Missionsbetriebes heranzuziehen. Gerade die finanzielle Beihilfe wird von einzelnen Missionaren als besonders geeignet dargestellt bei den Christen, die dem chinesischen Charakter entsprechend noch allzusehr aufs Materielle eingestellt seien, christliche Freigebigkeit, Interesse und Liebe zur Kirche und seinen Unternehmungen, auch für die Heidenbekehrung selbst zu erzielen. [40])

Die Erfolge der Mitarbeit der Christen am Werke der Heidenbekehrung sind verschieden nach den einzelnen Vikariaten und wohl auch nach den einzelnen Missionaren selbst; denn man darf wohl sagen, daß sie im Verhältnis stehen zu den Bemühungen, die Christen religiös zu heben und durch die angeführten Mittel mit missionarischem Geist und Eifer zu erfüllen. Erfolge, wenn auch geringe, wurden immer erzielt, wenn sich der Missionar eifrig der Sache annimmt.

---

[34]) Ponenza, 1881, Voto, 163 f.

[35]) Launay, Verrolles, 360 «il y voyait 'le moyen de leur enseigner pratiquement la charité, de dilater leur zèle'». —

[36]) La compagnie de Jésus en Chine. Le Kiangnan en 1869, 28 f.

[37]) Ebd.

[38]) Rel. de la Mission de Nankin. I, 39 f.

[39]) Vgl. p.

[40]) Vgl. Kervyn, 766 ff. Die Art und Weise, sowohl wie der Umfang dieser finanziellen Mitwirkung gehört nicht in den Rahmen dieser Arbeit.

Ziehen wir aus diesem Kapitel die Schlußfolgerung, so sehen wir, daß auf dem chinesischen Missionsfelde das Missionssubjekt in verschiedenen Abstufungen vertreten war, daß unter ihnen aber nicht alle zur direkten Heidenbekehrung sich eigneten und auch dafür keine Verwendung fanden. Im Grunde genommen, stellte jede Kategorie, sowohl der Missionar als auch seine Helfer, nur eine bescheidene Anzahl Arbeiter, die zudem trotz aller Verordnungen nicht immer genügend vorbereitet waren, noch mit dem nötigen Takt und der notwendigen Klugheit und Geduld mit den Heiden verkehrten. [41])

[41]) Statistisch läßt sich diese Wahrnehmung nicht belegen, da die Statistiken das Missionspersonal als solches angeben und ganz davon absehen, ob es bei der direkten Heidenbekehrung oder in der Christenseelsorge, in Schulen etc. tätig ist.

III. KAPITEL:

Mittel, die Heiden zu gewinnen

Nachdem wir im vorhergehenden Kapitel das Missionssubjekt und sein Verhältnis zu den Heiden, seine Vorbereitung und sein Geeignetsein für die Heidenbekehrung allgemein dargelegt haben, soll dieses Kapitel die eigentlichen Mittel behandeln, durch welche die Heiden für den Glauben gewonnen werden. Diese Mittel sind verschiedenster Art, verschieden nach den einzelnen Vikariaten, nach der Nationalität und Gesellschaftszugehörigkeit der einzelnen Missionare usw., lassen sich aber auf einige Grundtypen zurückführen, die sich wiederum in direkte und indirekte Mittel unterscheiden. [1])

1. Direkte Mittel.

Die direkten Missionsmittel zielen auf die Bekehrung der Heiden als solche und ohne Umwege hin, lassen sich also ihrer Eigenart entsprechend in übernatürliche und natürliche einteilen.

a) Uebernatürliche.

Nach der Lehre der katholischen Kirche ist das Werk der Heidenbekehrung in erster Linie ein G o t t e s w e r k, weil ja die Bekehrung oder Rechtfertigung ohne seine Gnade unmöglich ist. Daher ist seine Gnade ein Missionsmittel, «und zwar das erste, vornehmste, mächtigste, wirksamste, notwendigste aller Missionsmittel, notwendig fürs Ganze wie fürs Einzelne, notwendig, um dem Missionssubjekt in seinen natürlichen wie übernatürlichen Amtshandlungen beizustehen, notwendig auch, um das Missionsobjekt zu disponieren und zu gewinnen, durch Erleuchtung des Verstandes, Rührung des Gemütes, Bewegung des Willens und Anspornung zur Tat.» [1]) Daraus folgt wiederum, daß das Gebet ein notwendiges Missionsmittel ist, um die für das Werk der Heidenbekehrung notwendigen Gnaden Gottes herabzuflehen. [2])

Von dieser Notwendigkeit waren die katholischen Missionare China's ganz durchdrungen. «Da die Bekehrung der Menschen,» schreibt das Handbuch für Süd-Schantung, «in erster Linie Gotteswerk ist und durch rein menschliche Mittel niemals erreicht werden kann, soll der Missionar aufs eifrigste all die Mittel anwenden, welche die Gnade erflehen.» [3]) «Um seine Mühen freudiger zu tragen und den Schwierigkeiten, die von allen Seiten über ihn hereinbrechen, mutiger zu widerstehen, unterlasse der Missionar es nicht, die göttliche Hilfe unablässig anzurufen,» mahnt die II. Synode von Hongkong. [4]) «Da der Missionar berufen ist, nicht ein natürliches, sondern ein übernatürliches Werk zu schaffen,» schreibt P. Freinademetz S. V. D. in einem Bericht über seine 1892 abgehaltene Visitationsreise, «da das Christentum ja ganz und gar auf dem übernatürlichen Boden der Gnade fußt,

---

[1]) Schmidlin, Missionslehre, 322 f.

[1]) Schmidlin, Missionslehre, 324.

[2]) «Cum autem conversio paganorum sit opus supernaturale, ante omnia, illud adhibeatur medium per quod gratia obtineatur.» Monita Nank., 35.

[3]) Manuale S. M., 92; Fabrègues, n° 101; Carlassare I, 178.

[4]) II. Hongkong, VIII, 2.

aus dem Glauben leibt und lebt, so ergibt sich, daß der Missionar vorwiegend mit übernatürlichen Mitteln aufbauen muß.» [5])

Das Gebet des Missionars soll durch Uebungen der Demut und Abtötung unterstützt werden, [6]) vor allem aber durch die Darbringung des hl. Meßopfers für die Bekehrung der Heiden. [7]) Zu einer Messe im Monat in dieser Meinung sind die Missionare von Süd-Honan verpflichtet, [8]) an jedem Monatsfreitag die von Kwangsi[9]) und Zentral-Tscheli[10]).

Der Missionar soll auch die Christen zu eifrigem Gebet für die Bekehrung ihrer Mitbürger ermahnen, «damit auch diese, von der Gnade erleuchtet, in die Kirche eintreten.» [11]) Nicht nur privatim soll dafür gebetet werden, sondern auch gemeinsam. Neben dem Rosenkranz sind eigene für diesen Zweck vom Apostolischen Vikar bestimmte Gebete zu verrichten. [12]) «Das allgemeine und ständige Gebet für die Bekehrung der Heiden wird von unsern Christen gern geübt,» schreibt P. Vit. Lange O. F. M., «besonders wenn der Missionar ab und zu eine eigene und entsprechende Andacht einlegt.» [13]) Schon in den Berichten von 1871 hatten viele Apostolische Vikare von diesem Mittel, als dem hauptsächlichsten für die Bekehrung China's, berichtet. [14])

Den Zweck, die Christen immer mehr zum Gebete für die Bekehrung China's anzuhalten, verfolgten vor allem eine Reihe religiöser Vereinigungen und Bruderschaften. So gründete P. Fouillot S. J. die Association de zèle in Kiangnan. Die Christen verrichteten täglich besondere Gebete für die Bekehrung der Heiden, sorgten nach besten Kräften für die Taufe heidnischer Kinder und sollten alle günstigen Gelegenheiten benützen, die Heiden aufzuklären und zu ermahnen. Das Werk hatte einen großen Nutzen für die Mission, da dadurch die lauen Altchristen, die der Heidenbekehrung eher ein Hindernis waren, aufgerüttelt und am Missionswerk selbst interessiert wurden. [15]) «Daher können wir nicht genug, immer und immer wieder, die Missonare ermahnen,» schreiben die Monita von Nanking, «daß sie darauf bedacht sind, unter den Gläubigen das Gebetsapostolat, die Rosenkranzbruderschaft und Kongregationen zu verbreiten, welche den Eifer anregen und wecken und zu Werken der leiblichen und geistigen Barmherzigkeit hinführen.» [16]) Auch die I. Synode von Peking und die II. von Hongkong weisen auf den Nutzen dieser Bruderschaften für die Heidenbekehrung hin, [17]) und Fabrègues bestimmt, daß die Erzbruderschaft vom Unbefleckten Herzen Mariä jeden Monat eine eigene Andacht für die

---

[5]) Freinademetz, 299.
[6]) I. Peking, III, 1.
[7]) «Missionarii et Sacerdotes Missae sacrificium pro conversione Sinarum interdum offerent.» Ebd. Auch II. Hongkong, VIII, 2.
[8]) Parvae Regulae, 16.
[9]) 2. Synode von Kwangsi 1895. (Zudem haben die Missionare jeden Freitag den Rosenkranz in dieser Intention zu beten.) Bei Launay, Kouangsi, 339.
[10]) Fabrègues, n° 101.
[11]) III. Hankow, IV, 1, 2; Monita Nank., 35, Manuale S. M., 92, Fabrègues und Carlassare l. c.
[12]) I. Peking, III, Ia; I. Hankow, VII, 4; II. Hongkong, VIII, 2; II. Kouangsi, bei Launay l. c.
[13]) Tsinanfu, 73 f.
[14]) Ponenza, 1881, Voto, 100.
[15]) Servière, Kiangnan, I, 375 f.
[16]) Monita Nank., 35.
[17]) I. Peking, III, l. c.; II. Hongkong, VIII, 3.

Bekehrung der Heiden, zumal der Bevölkerung des eigenen Gebietes, halten solle.[18]) Auch das Handbuch für Süd-Schantung tritt für eifrige Förderung des Gebetsapostolates ein.[19]) Anschaulich schildert P. Bulté S. J. in einem Bericht aus dem Jahre 1868 das Wirken des Gebetsapostolates in Schanghai. Der Gebetseifer wird durch monatliche Andachten, häufigen Empfang der Sakramente, Beiwohnen der hl. Messe auch am Werktag, wachgehalten und gesteigert. Dieser Eifer fand sich nicht nur bei Frauen, sondern auch bei Männern.[20])

Um die Wirkung dieses übernatürlichen Mittels zu verstärken, traten auch die beschaulichen Orden in den Dienst der chinesischen Mission. 1869 waren die ersten Karmeliterinnen durch Msgr. Languillat in die Kiangnan-Mission berufen worden, um durch Gebet und Buße die Arbeit der Missionare zu unterstützen.[21]) 1875 konnte die Profeß der ersten einheimischen Schwester stattfinden.[22])

Mit den beschaulichen Männerorden beschäftigte sich die I. Synode von Peking, wo der Wunsch in die Akten aufgenommen wurde, eine Trappistenniederlassung oder einen andern Bußorden in der Region zu haben, damit das monastische Leben bekannt und durch sein Gebet und Beispiel allen geholfen werde.[23]) Schon 3 Jahre später konnte das Trappistenkloster in Yangkiapien eröffnet werden.[24]) Neben der Hilfeleistung durch Gebet und Opfer kam ein weiteres Moment hinzu, das die Mission vortrefflich unterstützte. Der einzelne Missionar konnte trotz aller Anstrengung die fremde Nationalität kaum ablegen und der ständige Wechsel des Personals den Chinesen nicht zufriedenstellend die übernationale Größe der katholischen Kirche vor Augen stellen. Dazu bedurfte es eines Werkes, das im Volke Wurzeln faßte, von ihm gesehen und durch Generationen als das gleiche erkannt wurde. Durch das Beispiel entsagender Arbeit sollte die segensreiche Kraft der katholischen Kirche bewiesen werden.[25]) Die Erfolge zeigten sich bald. Die Mandarine behandelten die Mönche immer mit solcher Hochachtung, «wie man sie in Frankreich nicht mehr gewohnt war,» Und bei den Boxerwirren, die doch gerade auch die Provinz Tscheli so schwer heimsuchten, wurde die Trappistenniederlassung vollständig verschont.[26])

---

[18]) Fabrègues, n° 101.

[19]) Manuale S. M., 91.

[20]) La Compagnie de Jésus en Chine. Le Kiangnan en 1869, 27 ff.

[21]) Servière, Kiangnan, II, 151 ff; La Comp. de Jésus en Chine. Le Kiangnan en 1869, 72 ff. Auch Msgr. Delaplace bemühte sich, Karmeliterinnen für Peking zu erhalten, aber ohne Erfolg. Vgl. Thomas, Pékin, 564 f.

[22]) M. C. 1876, 76. Bei der Aufnahme war man sehr streng. In einem Brief vom 7. Januar 1876 bemerkt Aubry, daß es keine einheimischen Chorschwestern gebe, da man außer einem guten Noviziat Latein verlange für das Chorgebet und Französisch «pour pouvoir étudier les livres de spiritualité.» Correspondance, 20.

[23]) «Desiderari videtur institutio alicujus domus sive Trappistarum, sive alterius Instituti severioris paenitentiae operibus addicti, tum ut vita vere monachalis in hac quoque regione cognoscatur, tum ut orationibus et exemplis huismodi Religiosorum, omnium salus promoveatur.» I. Peking, II, 1, 7.

[24]) Vgl. Thomas, Pékin, 565 ff. K. M. 1884, 79 ff; 1899, 193 ff, 219 ff; Lemire, Une Trappe en Chine, Paris 1892; M. C. 1911, 153 ff; und separat: Limagne, Les Trappistes en Chine, Paris, 1911.

[25]) Limagne, 13 f. Dazu kam, daß vor allem das einheimische Element bei der Aufnahme berücksichtigt wurde, sodaß man 1901 bereits 60 chinesische Trappisten zählte. K. M. 1901/02, 92.

[26]) K. M. l. c.

Als besonders wirksames Missionsmittel werden von verschiedenen Missionaren die Teufelsaustreibungen erwähnt. Viele Heiden kamen in der Not zum Missionar, um von der Besessenheit befreit zu werden. Teils durch den kirchlichen Exorzismus, teils durch Besprengung mit Weihwasser, durch Küssen eines Kreuzes, einer Medaille usw. wurden die Austreibungen vorgenommen, oft auch von Katechisten und Christen. Neben der Austreibung bestand der Erfolg vor allem darin, daß das befreite Opfer sich bekehrte und oft auch seine Verwandten und Freunde mitzog.[27]) Es soll hier weder die Möglichkeit noch Tatsächlichkeit solcher Vorkommnisse geleugnet werden; aber weil es gerade in diesen Fällen bei der mangelhaften Berichterstattung schwer sein dürfte, Ursachen und Wirkung klar herauszuschälen, scheint es mir angebrachter, auf eine weitere Darlegung zu verzichten.

b) Natürliche Mittel und Heidenpredigt.

Neben den übernatürlichen Mitteln der Heidenbekehrung stehen auch natürliche direkte Mittel, wie Beispiel der Missionare und Christen, das Studium der Sprache, die Anlage der Stationen usw., von denen die beiden ersten bereits im vorhergehenden Kapitel, weil enger mit dem Missionssubjekt zusammenhängend, behandelt wurden. Eine besondere Würdigung in diesem Kapitel verdient die Heidenpredigt.

Synoden und Handbücher machen den Missionar nachdrücklich auf die Pflicht aufmerksam, nicht nur den Christen, sondern auch den Heiden zu predigen. «Die Hauptverpflichtung des Missionars besteht darin,» schreibt die II. Synode von Peking, «den Heiden das Evangelium zu verkünden. ‚Gehet in alle Welt und verkündet das Evangelium aller Kreatur', hat Christus den Aposteln gesagt. Dieses Wort des Herrn und das des Apostels, ‚Die Pflicht obliegt mir, wehe mir, wenn ich das Evangelium nicht verkünde', mögen die Missionare überdenken und auf jede Weise, nicht nur durch das Beispiel, sondern auch durch das Wort, Christus verkünden.»[1]) «Die Hauptsache des apostolischen Werkes der Heidenbekehrung ist die Predigt,» bemerkt Ybañez und belegt diese Feststellung durch das Beispiel und den Auftrag Christi und das Vorbild der Apostel, welche die Werke der Nächstenliebe eigens bestimmten Diakonen überließen, um selbst für die Predigt frei zu sein[2]). Die Monita für die Kiangnan-Mission stellen zunächst die Verpflichtung für jeden Missionar fest, «per seipsum et directe» disponierten heidnischen Hörern das Wort Gottes darzulegen,[3]) insbesondere wird diese Verpflichtung dem einheimischen Klerus eingeschärft: «Der apostolische Mann wartet nicht auf eine sich bietende Gelegenheit, sondern sucht danach und benützt sie begierig, sooft sie sich findet. Da nach den Worten des Apostels ‚Gott will, daß alle Menschen selig werden und zur Erkenntnis der Wahrheit gelangen', so irren diejenigen

---

[27]) Vie de Mgr. Danicourt, 242; Sentenac, Mgr. Anouilh, 306 ff; Cothonay, Deux ans en Chine, Paris, 1901, 461 ff; Reiffert, 10 Jahre in China, 158 ff; La Comp. de Jésus en Chine. Le Kiangnan en 1869, 153 ff; Gonnet, 245; C. R. diversim. Vgl. dazu Verdun, Le diable dans les Missions, 2. Bde., Paris s. d. (sehr unkritisch!)

[1]) II. Peking, II, VIII, 3.

[2]) Shansi, V, 1, 1; Ybañez, 110. Klar und eindeutig bestimmt Fabrègues: «Proprium missionarii munus est evangelizare paganos, eisque regnum Dei et remissionem peccatorum praedicare», n° 102.

[3]) Monita Nank., 35.

schwer, welche die Heidenpredigt für unnütz halten und glauben, die Heiden könnten sich nicht aufrichtig zum Glauben bekehren. Sie bekehren sich natürlich nicht und an ihrem Heile ist zu verweifeln, wenn sie niemals die Wahrheiten des Glaubens vernehmen. ,Wie aber sollen sie dieselben vernehmen, wenn ihnen nicht gepredigt wird?' fragt Paulus. Daher sollen die Missionare, um ihrem Berufe zu genügen, das erhabene Werk ausführen, ,ob gelegen oder ungelegen... in aller Wahrheit und Lehre'[4].» Auch Bischof Carlassare von Hupe weist energisch den Einwurf zurück, als ob die Heidenpredigt unnütz sei, und erklärt, ein Missionar erfülle seine Pflicht nicht, wenn er nicht das Predigtamt ausübe und jede Gelegenheit dazu benütze, ob wenige oder zahlreiche Zuhörer anwesend, ob Erfolg oder Mißerfolg die Folge seien.[5])

In seinem Hirtenbrief vom 2. Februar 1859 hat Msgr. Spelta nicht nur die Pflicht zur Heidenpredigt dargetan, sondern auch auf den übernatürlichen Wert derselben hingewiesen: «Wenn die, welche jetzt noch in der Finsternis und im Todesschatten sind, durch Eure Hilfe ihre Augen dem Lichte des Evangeliums öffnen, und in den Schafstall Christi eintreten, so wird dadurch die Ehre Gottes vermehrt und herrlicher und kostbarer wird auch Eure Krone im Himmel, und reicher unser Trost darüber sein.»[6]) Unter den Missionaren unterstützt Aubry die Notwendigkeit durch den Hinweis auf die praktische Möglichkeit. Die Macht der Sprache sei in China ebenso wirksam wie in Europa, vielleicht noch stärker, und so werden die evangelischen Prinzipien vollkommen realisiert: Semen est verbum Dei — Fides ex auditu — Fides est initium et radix. Zudem biete sich auch Gelegenheit genug, den Heiden Predigt und religiöse Unterweisung in reichstem Maße zukommenzulassen.[7])

Was die P r a x i s der Heidenpredigt angeht, zumal das Ausmaß, in welchem sie gepflegt wurde, so lassen sich in etwa drei Perioden unterscheiden. In der ersten, ca. 30 Jahre nach den Verträgen, wurde sie in den vertragsfreien Häfen und teilweise auch im Binnenland eifrig von den Missionaren betrieben. Es war die Zeit der ersten Offensive, die in manchen Missionen allerdings einige Zeit später einsetzte, wo die Predigt meist eine öffentliche war. In einigen Gegenden konnten die Missionare noch nicht öffentlich auftreten, wollten sie ihre Tätigkeit nicht ganz zunichte machen. In der zweiten Periode, etwa bis zu den Boxerwirren, trat an Stelle der öffentlichen Heidenpredigt die halböffentliche und noch mehr das Missionsgespräch. Statt selbst zu den Heiden zu gehen, ließen die Missionare dieselben zu sich kommen. Lokale Verfolgungen und Mißtrauen waren die Ursachen. Noch mehr tritt in der dritten Periode, von der Jahrhundertwende an, die Heidenpredigt in den Hintergrund.[8]) Nur noch eine kleine Gruppe von Missionaren, die in der sogenannten Tientsiner Methode

[4]) Ebd., 35.

[5]) Carlassare, 177 f.

[6]) Miss. Francescane, 1890, 341.

[7]) Aubry, Christianisme, 373.

[8]) «Je ne crois pas que personne prêchât aux païens, certainement pas un le faisait fréquemment, régulièrement, comme un devoir de son ministère, les Vicaires Apostoliques moins que les autres.» Mém. Lebbe, 43. Der Kern seiner Beobachtung dürfte Glauben beanspruchen, wenn auch seine Ausdrucksweise übertrieben ist.

zusammengeschlossen waren, nahmen sie systematisch in ihr Aktionsprogramm auf. [9])

Diese allgemeine Charakteristik sei im folgenden näher beleuchtet. Aus dem Jahre 1846 berichtet P. Estèves S. J., daß in der ganzen Umgebung von Schanghai öffentlich gepredigt werden könne. Die Heiden zeigten weder Haß noch Liebe, sondern vollkommene Indifferenz. Zuerst lachten sie und machten die Predigt durch kleinliche Einwände lächerlich, erst allmählich ging ihnen das Verständnis für den Glauben auf. [10]) Aehnliches schreibt Msgr. Danicourt in einem Briefe aus dem Jahre 1854 über die Heidenpredigt in Ningpo. Er selbst predigte jeden Tag einer großen Anzahl Heiden. Wenn Müdigkeit ihn erlahmte oder andere Geschäfte ihn hinderten, ersetzte ihn ein Katechist. [11]) Für die Bekehrungswelle der 60er Jahre in Tscheli waren vor allem die öffentlichen Predigten des Apostolischen Vikars ausschlaggebend. «Seit einigen Monaten,» meldet er im Jahre 1862, «durcheile ich nicht mehr bloß meine alten Christengemeinden, sondern auch die Ortschaften, wo bisher der Name des Herrn vollständig unbekannt war. Die Predigten fanden im Freien statt, auf öffentlichen Plätzen, auf der Straße, fast auf den Dächern. Als Kanzel diente uns ein Tisch, oder wir stiegen auf einen Baumstumpf oder einen Steinblock, um die Menge zu beherrschen. Ich predige nicht einigen wenigen Einzelpersonen, sondern unzählbaren Massen. Aus mehreren Dörfern der Umgebung eilt man herbei, bleibt den ganzen Tag ohne Essen, nur um die heilige Lehre zu hören.» Der Bischof, Msgr. Anouilh, predigte tagelang fast ununterbrochen, solange Kräfte und Stimme ausreichten. [12]) Der Er-

---

[9]) Mém. Lebbe, 44. — Leider haben in den Statistiken nur einige Franziskanermissionen die Heidenpredigten (Sermones ad infideles, Divini verbi praedicationes ad paganos) gesondert aufgeführt, und auch sie erst von den 80er Jahren an. Sie bieten wenigstens eine kleine Illustration, wenn auch die Art und Weise der Predigten nicht angegeben ist. Zu beachten ist, daß die Zahl der Missionare stetig zunahm.

	1882	1895	1902
Süd-Schansi	—	4130	3970
Nordwest-Hupe	1006	3000	1610
Südwest-Hupe	1862	2038	5345
Ost-Hupe (1885)	5054	4222	4226
Süd-Hunan	916	887	447

Die Zahlen sind den entsprechenden Jahrgängen der A. O. M. entnommen, wo die Statistiken veröffentlicht sind.

[10]) A. P. F. XX, 35 f.

[11]) Vie de Mgr. Danicourt, 289.

[12]) Sentenac, Mgr. Anouilh, 293 f; A. P. F. XXXIV, 376 f. Der deutsche Lazarist Reiffert berichtet Aehnliches aus der gleichen Mission: «Ueberall wurde die Verkündigung des Evangeliums verlangt; die Kräfte reichten nicht hin. In Ngän-tsia-schouang, wohin die Heiden meist von weit her fast täglich truppweise kamen, mußte ohne Aufhör gepredigt und katechisiert werden; ‚mein Freund,' so hörte man immer sagen, ‚der die Predigt des Evangeliums gehört, hat gesagt, daß die Lehre eine gute Lehre sei und zum Himmel führe, — darum bin ich gekommen, diese Lehre zu hören.' An den hohen Festtagen konnte man die Menge nicht unterbringen, so groß war sie...» und von seiner eigenen Tätigkeit schreibt er: «Jeden Morgen um 9 Uhr bestieg ich meine Kanzel, um einige Stunden lang mehreren tausend Männern, die sich gedrängt vor mir aufgepflanzt hatten, die christlichen Wahrheiten auseinanderzusetzen und sie zur Annahme der christlichen Religion, die zur Seligkeit führe, einzuladen. Nachmittags gegen 3 Uhr wurde dem weiblichen Geschlechte, welches nach Vorschrift des Anstandes nicht zugleich mit den Männern erscheinen durfte, die Lehre des Heiles verkündigt. Auch dieses stellte sich jeden Tag zahlreich ein...» Zehn Jahre in China, 163 f.

folg war gut. 1863 konnte er melden: 2000 Taufen von Erwachsenen und 12,000 Katechumenen, die sich noch auf den Empfang der Taufe vorbereiteten.[13]) Aehnliche Erfolge der öffentlichen Predigt werden berichtet von Msgr. Faurie in Kweitschu[14]) und den Scheutvelder Missionaren in der Mongolei, die von 1868 an mit der Heidenpredigt auf öffentlichen Plätzen in den Dörfern begannen und an den Heiden aufmerksame Zuhörer fanden.[15])

Nach P. Reiffert kam es bei diesen öffentlichen Predigten auch zu Disputationen mit den Literaten, die ein geschickter Katechist führte. «Diese zu Gunsten der Religion glänzend ausgefallenen Disputationen brachten natürlich beim Volke die heilsamsten Wirkungen hervor; man sah, daß die Weisheit der Literaten faul war und deren Prahlerei den Hammerschlägen der christlichen Wahrheit gegenüber ins Unsinnige und Lächerliche ausfiel.»[16])

Auch in der Steyler Mission in Süd-Schantung wurde in den Anfängen noch die öffentliche Predigt gepflegt.[17]) «Um das Christentum in den zahlreichen Ortschaften rings um Liangshan bekannt zu machen, besuchte P. Freinademetz die Märkte und predigte öffentlich den Heiden. Eine Spieldose und ähnliche Kleinigkeiten dienten ihm als Anziehungsmittel, und er meinte selbst, derartiges Spielzeug habe ihm gute Dienste geleistet. Der Erfolg dieser öffentlichen Predigten war nicht gerade durchschlagend; aber P. Freinademetz wollte seinerseits nichts ungetan lassen, um den Heiden die Möglichkeit des Heiles darzubieten.»[18])

Hier klingt bereits ein leises Mißtrauen durch gegen diese Art der Heilsverkündigung, das in der Folgezeit immer stärker wurde. Schon die I. Synode von Schansi glaubte feststellen zu können, daß die öffentliche Heidenpredigt, wie die Erfahrung lehre, nur wenig Erfolg habe, weil die Zuhörer mit ihren Schwierigkeiten und Zweifeln zurückhalten und sich nicht aussprechen können.[19]) Ein entschiedener Gegner der öffentlichen Predigt war P. Gonnet. Er war der Meinung, der Missionar könne nicht mit den Massen des Volkes auf den Märkten und öffentlichen Plätzen Beziehungen anknüpfen, ohne sich und die Religion der Lächerlichkeit und Verachtung preiszugeben. Die Lehre sei in China kein Artikel, den man auf den Märkten zur Schau tragen könne neben den Taschenkünstlern, Seiltänzern und Romanerzählern.[20]) Und in den Ratschlägen für die neuen Missionare warnt er die Neuangekommenen vor dem öffentlichen Auftreten. Der Missionar müsse der Versuchung widerstehen, wenn die Menge sich aus Neugier um ihn versammle. Er werde dabei mehr verlieren als gewinnen. Mit seinem ausländischen Akzent laufe er zudem Gefahr, nicht verstanden zu werden, und gleiche jenen Spaßmachern, welche in der Oeffentlichkeit ihre Kunststücke zeigen.[21]) Auch Msgr. Henninghaus zeigt sich diesem System abgeneigt. Er äußerst sich darüber: «Die katholische Mission pflegt

[13]) Sentenac, Mgr. Anouilh, 303.
[14]) Castaing, Mgr. Faurie, 305 ff; Launay, Kouytcheou II, 503.
[15]) M. C. 1870, 158 f.
[16]) Reiffert, 167.
[17]) Freinademetz, 90, 186, 196.
[18]) Ebd., 186.
[19]) I. Shansi, V, I, 2; Ybañez, 111; Manuale S. M. 93.
[20]) Gonnet, 95. Später gibt er als besonderen Grund die dadurch verursachten Verfolgungen an. (189)
[21]) Ebd., 190. Kervyn, der seine ablehnenden Ausführungen auf Gonnet stützt, fügt hinzu: « C'est le système des prédicants protestants. Tout le succès qu'ils en

nicht einmal, wie die Protestanten das so oft tun, ihre Prediger auf die öffentlichen Plätze und Märkte zu entsenden, weil nach der bisherigen Erfahrung nicht viel dabei herauskommt. Das hin und herlaufende, neugierige Volk geht vorüber, hört einige unverstandene Worte, macht vielleicht einige spöttische Bemerkungen und fliegt davon: Körner, die auf den Weg fielen und von den hin und her Laufenden zertreten werden.» [22])

So wurde in der Folgezeit die öffentliche Heidenpredigt immer seltener, um dafür mehr einer andern Art Platz zu machen, die wir eine halböffentliche nennen können. Wie in der heimatlichen Seelsorge die Volksmissionen und für die chinesischen Christen die jährlichen Missionswochen abgehalten werden, so pflegte man auch für die Heiden Mission zu halten, und zwar in den 70er und folgenden Jahren in den verschiedensten Vikariaten, die sich alle, von kleinen Einzelheiten abgesehen, auf ein Schema zurückführen lassen. P. Gandar S. J. beschreibt sie in einem Briefe vom 10. Januar 1874 wie folgt: «Vorgestern habe ich eine 8tägige Heidenmission in Teupu beendet. Täglich nach der hl. Messe nahm ich meinen Katechisten und einen oder zwei christliche Dorfvorsteher und begab mich mit ihnen in einen benachbarten Weiler. Von meinen Begleitern in die ihnen bekannten, einflußreichen Familien eingeführt, sah ich bald die ganze Nachbarschaft um mich versammelt. Jeder nimmt Platz, wie er kann. Man raucht ein Pfeifchen und beginnt der Sache näher zu rücken. Ich lenke allmählich das Gespräch auf die Religion, überlasse aber die weitere Entwicklung meinem Katechisten, der eine gute Instruktion hält. Gewöhnlich kommt danach der Tee. Man spricht über das Gehörte. Wir lösen ihre Zweifel, suchen die Schwierigkeiten zu beseitigen, die sich ihnen in den Weg stellen, und beantworten ihre Einwürfe. Dann verabschieden wir uns, nachdem wir vorher die Leute eingeladen haben, unsere Kirche zu besuchen und deren Gemälde zu betrachten.» Dasselbe wiederholt sich am Nachmittage und an den andern Tagen. «Auf diese Weise habe ich während meines Aufenthaltes in Teupu mit 13 Großfamilien nähere Bekanntschaft gemacht. Die Leute werden dadurch angezogen, suchen uns bald selbst in unserer Wohnung auf und der früher begonnene Unterricht wird daselbst oder in der Kirche fortgesetzt.» [23])

Die Folge dieses Verfahrens war, daß sich aus der Schar der Neugierigen eine kleine Zahl ausschied, sich enger an den Missionar anschloß und von diesen schließlich ein Bruchteil sich entschloß, den neuen Glauben anzunehmen, und den Kern einer neuen Christengemeinde bildete. [24]) Vor allem kam es dabei viel auf die Vorbereitung dieser Predigten an, über

---

obtiennent est de rendre leur œuvre trop vulgaire, même ridicule, en se présentant aux carrefours des endroits animés, devant une troupe de curieux, comme des shouo-chou-ti d'Occident.» p. 417.

[22]) Freinademetz, 90. In den Rel. de la Miss. de Nankin, I, 136 werden die Mißerfolge eines eifrigen Missionars bei der Heidenpredigt seiner Eigenschaft als Europäer zugeschrieben. — Das Schanghaier Konzil faßt seine Auffassung über die öffentliche Heidenpredigt in die Worte: «De utilitate publicae praedicationis sub dio aut in diversoriis controvertitur. Generatim in Sinis haec methodus non fuit in usu, salvis raris exceptionibus. — Patres Concilii, hunc, qui aliquando in historia ecclesiastica classicus visus fuit praedicandi modus non reiiciunt, Ordinariis in suo cuiusque territorio libertatem sinentes iudicandi in casu. Id igitur ne fiat sine Superiorum licentia.» No. 626.

[23]) Rel. de la Miss. de Nankin, I, 14; K. M. 1875, 183. Dasselbe berichten Aubry, Correspondance, 107 f, 248 ff; Freinademetz, 92 f.

[24]) Rel. de la Miss. de Nankin l. c. K. M. l. c.

die P. Vit. Lange bemerkt: «Vor allem aber muß sich der Missionar immer und immer wieder umhören, er muß Erkundigungen einziehen, ob und wo irgend in einem Dorfe sich glaubenswillige Leute finden und Aussicht auf Gründung einer Gemeinde besteht. Einer unserer einheimischen Priester pflegt seit Jahren durch einen Diener oder Katechisten mit dem betreffenden Ortsvorsteher zu verhandeln. Bei solchem Entgegenkommen von unserer Seite bieten die heidnischen Ortsvorsteher im allgemeinen gern ihre Hand zum Zustandekommen einer Predigt. Sie benachrichtigen die Leute, sie sorgen für einen geeigneten Raum und verhindern Störungen. Mit dieser Praxis haben auch andere gute Erfahrungen gemacht...» [25])

Während bei dieser Methode die Missionare noch zu den Heiden selbst gingen, suchte eine andere die Heiden mehr an sich zu ziehen, um sie dann mit dem Christentum bekanntzumachen. Bekannt waren eine Zeitlang für diesen Zweck die Predigtsäle, vor allem in den Städten. An einer belebten Straße, möglichst in der Nähe eines Stadttores, wurde ein schöner Saal eingerichtet, schön ausgestattet, zumal mit Bildern aus dem Leben Christi. Zu jeder Tageszeit waren Besucher willkommen. Ein redegewandter Katechist empfängt sie nach den Regeln der chinesischen Höflichkeit, reicht Tee und Tabak und erklärt vor allem, warum der fremde Priester in ihr Land gekommen sei. Die Erklärung der Bilder nimmt dann einen weitern Teil des Vortrages ein. Der Sprecher muß ein erfahrener Mann sein, der sich auch im chinesischen Aberglauben gut auskennt, um allen Besuchern Rede und Antwort stehen zu können. In selteneren Fällen übernimmt der Missionar selbst die Belehrung seiner Besucher. [26]) In 4 Jahren wurden in der Kiangnan-Mission gegen 100,000 Besucher in diesen Sälen gezählt. [27]) Die Säle zeitigten wenig praktische Resultate, und wenige Heiden wurden dadurch für den Glauben gewonnen. [28])

Anlaß zu systematischen Heidenpredigten boten auch die heidnischen Besuche in der Kirche und bei kirchlichen Festen. In der Kirche wurde den neugierigen Heiden das Evangelium verkündet in der Kiangnan-Mission, [29]) während ein Pariser Missionar durch Anschlag in den Dörfern im Umkreis seiner Station bekanntgeben ließ, daß am 25., 26. und 27. Dezember der Tempel des Herrn für jeden Besucher eigens offen stehe. Danach ging noch ein Katechist die Heiden persönlich einladen. Sie kamen trotz der Kälte, und während der drei Tage war die Kirche immer mit Neugierigen gefüllt. «Während der ganzen Zeit hörte die Predigt unserer hl. Religion in allen Formen nicht auf und mehrere Zuhörer kamen zu wiederholten Malen.» Etwa 30 Katechumenen waren die Frucht dieser Tätigkeit. [30])

---

[25]) Tsinanfu, 71.

[26]) K. M. 1875, 235; La Mission du Kiangnan, 1899—1901, 55 f, Gonnet, 243; Kervyn, 418, Schmidlin, Missions- und Kulturverhältnisse, 114, der von einem Predigtsaal in Peking berichtet; für die Mongolei vgl. oben S. 46 f.

[27]) K. M. l. c.

[28]) La Mission du Kiangnan, Gonnet, Kervyn (wie Anm. 26). Ueber die Mißerfolge der Scheutvelder Missionare vgl. oben S. 46 f. Das Konzil von Schanghai nahm die Predigtsäle wieder in ihr Programm auf, möchte sie aber den Städten mit höheren Schulen und gut vorgebildeten Missionaren überlassen wissen. No. 626.

[29]) Broullion, 184 ff.

[30]) C. R. 1884, 75. Ueber das Missionsgespräch, die nicht systematische Heidenpredigt, wurde bereits weiter oben gehandelt.

Hierher gehört auch die Predigtart, von der P. Daems um 1910 schreibt: «In unseren Beziehungen zu den Heiden, wird sich die Glaubenspredigt meist in den Grenzen eines familiären Gespräches halten. Doch es kann geschehen, daß anläßlich des ersten Besuches bei einer Familie oder in einem Dorfe der Zustrom der Besucher so groß wird, daß die Unterhaltung einfach unmöglich wird. Anderseits wird sich dieses Publikum schwerlich in der Folgezeit wieder einfinden; für den größten Teil der Zuhörer ist es die einzige Gelegenheit, einmal ex professo etwas über die Religion zu vernehmen. Zudem darf der Prediger zumeist auf die wohlwollende Aufmerksamkeit eines solchen Publikums rechnen. Alles bestimmt ihn also, mit dem Worte Gottes nicht zurückzuhalten und den Hungernden das Brot des Heiles zu brechen». [31])

Als nach der Jahrhundertwende die Missionare sich mehr oder weniger von der Heidenpredigt, der öffentlichen wie halböffentlichen, abwandten und das methodische Schwergewicht fast ausschließlich auf die indirekten Mittel legten, entstand vor allem als Reaktion gegen die Geschenkmethode die sogenannte Tientsiner Methode, deren Seele der Lazaristenpater Lebbe war. [32]) Es war ein Versuch, die Missionsmethode der Neuzeit und ihren Anforderungen, zumal in den Zeiten der chinesischen Reformbestrebungen, anzupassen. [33]) Der Geist der neuen Methode sollte nach dem Vorbilde Christi vor allem die Liebe zum chinesischen Volke, eine aufrichtige, uneigennützige Liebe sein, die das ganze Handeln belebt und beseelt. [34]) Nachdem man mit den Heiden in Kontakt getreten, in ihre Vereine und gemeinnützigen Unternehmungen helfend eingedrungen war, konnte auch mit Erfolg an die heidnische Oeffentlichkeit herangetreten werden, zunächst durch Predigten und Vorträge, zumal in Konferenzsälen, dann mittels der Presse. [35]) Drei eigene Vortragsreihen wurden in Tientsin gehalten, welche versuchten, die chinesische Krisis vom katholischen Standpunkt zu lösen. [36]) Einen besonderen Platz nahm in der Methode die katholische Aktion ein. [37]) Die Opposition ihres Presseorgans, des Ischepao, gegen die Uebergriffe des französischen Konsuls u. a. führten zur Unterdrückung der Methode und zur Verbannung ihres Urhebers. [38])

Ueber die Erfolge dieser Methode zu urteilen, mag schwer fallen, da nicht nur P. Lebbe selbst darüber in seiner Denkschrift an die Propaganda berichtet, [39]) sondern auch seine Gegner sich abfällig darüber äußern. [40]) Für die indirekten Erfolge bricht der deutsche Franziskaner,

---

[31]) Le Credo prêché aux Néophytes, 455 [1].

[32]) Mém. Lebbe, 35—58; kurz zusammengefaßt von Schmidlin Z. M. 1923, 116 f und «Das gegenwärtige Heidenapostolat im fernen Osten.» I, 130 f. Da der Heidenpredigt ein Hauptplatz in dieser Reformmethode eingeräumt wurde, läßt sie sich in diesem Rahmen am ehesten eingehender darlegen.

[33]) Mém. Lebbe, 45.

[34]) Ebd., 48.

[35]) Ebd., 44, 51. Ueber das Presseorgan der Bewegung, den Ischepao, seine Bedeutung, Entwicklung und Erfolge vgl. die anerkennenden Ausführungen des Osservatore Romano, 25. Jan. 1931.

[36]) Ebd., 51.

[37]) Ebd., 47.

[38]) Schmidlin, Das gegenwärtige Heidenapostolat, I, 130.

[39]) Mém. Lebbe, 51 ff.

[40]) Vor allem in den gehässigen anonymen Flugschriften, die Schmidlin in der Z. M. 1929, 61 ff kurz analysiert hat.

P. Vit. Lange, eine Lanze,[41] während Prof. Schmidlin die befruchtenden Wirkungen der Tientsiner Bemühungen für die Methode der Neuzeit aufzeigt.[42] Bringt man bei P. Lebbe auch einige Uebertreibungen (zumal in seiner Schrift: «Histoires chinoises du P. Lebbe,» Louvain, 1925) in Abrechnung, so bleibt doch an direkten und indirekten Erfolgen so viel übrig, daß man nur bedauern kann, wenn durch die politischen Intrigen dieser Methode der Kampf angesagt wurde und Tientsin, ihre Hochburg, ohne den Schwung und die Tatkraft blieb, die es sechs Jahre beseelten.

Schon vor der Jahrhundertwende hatte sich eine andere Methode der Heidenpredigt herausgeschält, bei der nicht mehr der Missionar Hauptträger derselben war, sondern der Katechist. Schon P. Gonnet wollte wegen der mangelhaften Sprachkenntnisse der Durchschnittsmissionare und ihres Charakters als Fremdlinge nur dem Katechisten die eigentliche Heidenpredigt gestatten. Der Missionar sollte nur eingreifen, um die Bekehrung sicherzustellen und zu vervollkommnen.[43] Leider besitzen wir außer den bei den Katechisten behandelten allgemeinen Anweisungen für den Verkehr mit den Heiden keine besonderen Anhaltspunkte, um einiges über ihre Heidenpredigt speziell sagen zu können.

Nach dieser Darlegung der Tatsachen der Heidenpredigt sei auch auf die Art und Weise und auf den Inhalt der Predigt näher eingegangen. Bezüglich der Predigtmethode verweist die Synode von Hongkong 1875 die Missionare «auf das goldene Büchlein der Propaganda: Monita ad Missionarios.»[44] Das betreffende Kapitel ist allerdings speziell für die Unterweisung der Katechumenen bestimmt, findet aber sowohl seiner prinzipiellen Bedeutung nach als auch für die erste Heidenpredigt Anwendung.[45] «Bei der Heidenpredigt,» bestimmt ferner die I. Synode von Schansi, «soll jede Eleganz der Rede vermieden werden, da Gott die Heiden durch einfache und schlichte Predigten zu bekehren pflegt, nicht durch spitzfindige Erörterungen und hochtrabende Worte menschlicher Weisheit.»[46] Die

[41] «Auch wer sich nicht für öffentliche Reklame begeistern kann, wird doch das Unbekanntsein der kath. Religion zweifellos als eines der stärksten Hindernisse für ihre Verbreitung beurteilen müssen. Was in dieser Beziehung geleistet und erreicht werden kann, hat das Wirken des Lazaristenpaters Lebbe in Tientsin bewiesen. Ich persönlich habe viele Beamte und Angehörige der besseren Stände kennengelernt, die durch persönlichen Verkehr mit ihm, durch Anhören seiner Vorträge, durch Lesen seiner Schriften von der Wahrheit des kath. Glaubens vollständig überzeugt worden waren. Wenn sich auch bisher keiner von ihnen bekehrte aus Gründen, die noch klargelegt werden, war doch die Arbeit des P. Lebbe keineswegs vergebens. Schon allein die günstige Beurteilung der kath. Kirche, das Bekanntwerden ihrer Lehren und Einrichtungen sind von nicht zu unterschätzender Bedeutung.» Tsinanfu, 67.

[42] «Trotz dieses düsteren Abschlusses und Prognostikons scheinen die Lebbe'schen Ideen und Methoden in den letzten Jahren mit großem Erfolg und Anklang wieder aufgenommen zu sein oder neu aufleben zu wollen, einerseits in den öffentlichen Konferenzen, welche von Kirin (Mandschurei) her immer stärker um sich greifen..., anderseits im sog. Traktatenwerk (Oeuvre des tracts), das kurze apologetische Abhandlungen, zum Teil die gehaltenen Konferenzen massenweise druckt und unter die Massen wirft. Hierhin weist auch die methodische Umstellung im verflossenen Jahr, vorab gestützt auf größere Predigttätigkeit und Einführung der katholischen Aktion, sowie Schaffung intellektueller und wirtschaftlicher Zusammenschlüsse.» l. c. 131.

[43] Gonnet, 95, 189 f; Kervyn, 417.

[44] Hongkong 1875, V, 6, p. 16.

[45] Monita ad Missionarios. VI, 6, p. 85 ff.

[46] I. Shansi, V. 1, 2; Ybañez, 111; Manuale S. M. 93.

II. Synode von Peking empfiehlt den Missionaren besonders kluge Vorsicht. «Die Missionare sollen sich hüten, unvorsichtig über chinesische Gebräuche und Einrichtungen, Bücher und berühmte Männer zu sprechen. Sicherlich ist es nicht zu billigen, was an ihnen schlecht ist, wohl aber zu loben, was des Lobes wert ist, wenn es auch von den Sitten und Gepflogenheiten unseres Vaterlandes abweicht.» [47])

Dieselben Grundsätze werden aufgestellt von P. Leboucq, der weiter auf das Beispiel und die Methode der alten Jesuitenmissionare hinweist und auf deren Erfolge, welche sie durch ihre Predigtart erzielten. [48]) Auch Kervyn tritt für die friedliche Predigtweise ein, die niemanden verletze und dazu der besonnenen Art der Chinesen besser als irgendeine andere angepaßt sei. [49])

In der Praxis kamen wohl das eine oder andere Mal Verstöße gegen diese weisen Regeln vor. So schreibt P. Estève S. J. 1847, daß er öffentlich in den Pagoden gegen Götzen und Bonzen rede, allerdings ohne daß sich jemand darüber aufrege, im Gegenteil, man sei sehr zufrieden mit dieser Art des Predigens. [50]) 1845 berichtet Msgr. Danicourt, er predige von der Einheit Gottes, dem Schöpfer Himmels und der Erde, und von dem Wahn und Unsinn der Götter, die er vor der ganzen Versammlung verfluchte, nachdem er den Zuhörern gesagt, daß die Götter, falls sie Macht besäßen, die Einwohner der Insel Tscheusan, wo er gerade weilte, gegen die Angriffe der Engländer verteidigt hätten. [51])

Für die Ahnenverehrung im besonderen gibt P. Daems den Rat: «Vor einem heidnischen Publikum muß man sich hüten, vom Ahnenkult zu sprechen. Das hieße damit anfangen, womit man schließen muß. Man würde sich zudem damit der Gefahr aussetzen, seine Zuhörer zurückzustoßen, vielleicht für immer. Wenn unser Heiland sogar seine Apostel geschont hat — non potestis portare modo — sollen wir dann nicht auch schonend mit den armen Heiden umgehen, zumal wenn es sich um etwas handelt, das sie nicht für Aberglauben, sondern für die vollkommenste Erfüllung des IV. Gebotes halten? Diese Festung stürmt man nur mit dem Sturmbock des Glaubens.» [52]) Ganz anderer Meinung war 60 Jahre früher Msgr. Danicourt, der nach seinem eigenen Geständnis aus dem Jahre 1854 keine Gelegenheit vorübergehen ließ, in Predigten und Gesprächen diesen wunden Punkt zu bekämpfen. [52a]) Ob mit Erfolg?

Gegen die Benützung von Aussprüchen des Konfuzius und anderer chinesischer Weisen in der Predigt hatte schon die Synode von Szetschwan 1803 Einspruch erhoben. [53]) Dasselbe tat die I. Synode von Schansi, dem Kontext nach allerdings nur für die Predigten vor Christen. [54]) Auch P. L. Wieger S. J., der in seinen «Textes philosophiques» die Weisheit der Chinesen gesammelt, gibt den Missionaren den Rat: «Hütet euch, bei eurem apostolischen Wirken jemals als Beweise etwas von dem

[47]) II. Peking, II, VIII, 2b.
[48]) Mgr. E. Dubar, 371 ff.
[49]) Kervyn, 471. Aehnlich P. Vit. Lange O.F.M.: «Es wäre ganz verfehlt, sogleich im Anfang von der Torheit des Heidentums zu reden.» Tsinanfu, 71.
[50]) A.P.F. XXI, 315.
[51]) Vie de Mgr. Danicourt, 178 f.
[52]) Daems, Le Credo prêché aux Néophytes, 463 [1].
[52a]) Vie de Mgr. Danicourt, 288.
[53]) c. X, 26, p. 76 f.
[54]) I. Shansi, IV, III, 1.

zu gebrauchen, was dieser Band enthält. Baut die Wahrheit nicht auf so schwankendem Boden auf. Vermeidet, was einst jemandem zustieß, der in der Predigt mit klassischen Texten jonglierte. ...,Sieh da', sagten die gebildeten Zuhörer, ,der hat etwas von uns gelernt.'»[55]) Aber das hindert nicht, wie Kervyn hinzufügt, daß die Missionare in ihren Predigten jene volkstümlichen Sprichwörter benutzen, die geeignet sind, eine Wahrheit dem Geiste einzuprägen. Das dürfte wohl auch der Sinn der Bestimmung der II. Synode von Peking sein, wonach die Missionare der Philosophie und Literatur Sentenzen entnehmen dürfen, die mit der christlichen Wahrheit übereinstimmen.[56]) Eine eigentliche Beweisführung aus den klassischen Texten würde eher geeignet sein, die heidnischen Zuhörer in ihren Irrtümern zu bestärken.[57])

Eine wertvolle Unterstützung und Bereicherung erhielt die Heidenpredigt durch die darstellende Kunst. 1869 war in Tou-sé-wé bei Zikawei die Lukasschule gegründet worden, deren Bilder in der chinesischen Mission ausgiebige Verwendung fanden.[58]) Der Begründer, P. Vasseur S. J., gibt in einer Denkschrift die Gründe an, die ihn zu diesem Werk bewogen. Der Bilderpropaganda des Heidentums sollte eine christliche entgegengestellt werden. Besondere Bedeutung maß er dem Unternehmen bei als Unterstützung der Heidenpredigt.[59]) Als Beweis führt er einige Zeugnisse von Missionaren an, welche die hervorragende Bedeutung seiner Bilder für die Heidenpredigt dartun. So schrieb ihm P. Crouillière S. J., Oberer der Mission auf Tson-Ming: «Ich habe Ihre Idee einst bekämpft, heute aber halte ich mich nicht nur für besiegt, sondern erkläre auch, daß in Zukunft sowohl von mir als auch von den andern Missionaren der Insel, in unsern Predigten an die Heiden keine andere Methode benutzt wird, als die durch Ihre Bilder begonnene. Ueberall, wohin ich komme, erkläre ich sie öffentlich. Es herrscht ein wahrer Jubel. Heiden, Katechumenen und Christen, Kinder und Greise sind davon entzückt.» P. Royer S. J. berichtet ebenfalls von großen Erfolgen durch die Vasseur-Bilder. 5000 Heiden seien an einem Nachmittag zur Erklärung der Bilder erschienen, und 85 Familien hätten sich darauf als Katechumenen eintragen lassen. Aehnlich lauten die Berichte von Schanghai.[60]) Auch Kervyn hält diese Unterstützung für wertvoll. Er nennt das Atelier von Zikawei einen «foyer de l'action évan-

---

[55]) Bei Kervyn, 484.

[56]) II. Peking, II, VIII, 2b. «Et ,inspectis illius gentis litteris et philosophia' depromi possunt peculiares sententiae quae christianae doctrinae conformes sunt.»

[57]) Kervyn, 484. Er klagt weiter, daß die Anpassung an die Zuhörer, die Einfachheit der Sprache äußerst schwierig seien wegen der chinesischen Sprache selbst, die keine oratorischen Ausführungen gestatte, die den Zuhörern ans Herz greifen. Er weist dabei auf die Berichte Aubry's hin über die Aermlichkeit der chinesischen Sprache, die Schwierigkeit, Heilige Schrift und christliche Werke zu übersetzen, da Worte und Bedeutung sich nicht decken und selbst im besten Falle immer das Feinste verlorengehe. «Et il a fallu enlever à la doctrine mystique cette délicatesse, cette sève, cette fleure, cette tendresse qu'elle a dans nos livres d'Europe.» Ebd. 485.

[58]) Vgl. P. Vasseur, missionnaire S. J., Mélanges sur la Chine. Premier volume. Lettres illustrées sur une école Chinoise de Saint Luc auxiliaire de la Propagation de la Foi. Paris-Auteuil, 1884.

[59]) Lettre de l'Auteur et mémoire détaillé sur l'œuvre chinoise de S. Luc pour la Propagation de la Foi addressés à MM. les Membres de la société de St. Jean des Comités Catholiques de France. S. d. s. l. als Beilage zu den «Mélanges» erschienen. Vgl. Anm. 58.

[60]) Ebd., 7.

gélique et de la prédication la plus puissante.» «Wenn der Missionar predigt oder katechisiert,» schreibt er weiter, «machen die Bilder seine religiöse Unterweisung lebendig und den Augen sichtbar, und wenn er schweigt, so fahren sie fort, den Augen zu predigen, und diese Predigten bringen kostbare Früchte. Ihre Sprache, beredt in ihrer Art, von aller Welt verstanden, trifft die Sinne, rührt die Herzen und prägt den Herzen die Dogmen und Geheimnisse des Glaubens tief ein. Das ist der Fides ex visu, der bei der Christiansierung China's eine so große Rolle spielt.» [61])

Was den Inhalt der Heidenpredigt als solchen betrifft, so kam es den Missionaren vor allem darauf an, das Interesse der Zuhörer zu gewinnen, sie für die Darlegung des positiven Glaubensschatzes vorzubereiten. Gab es nun dafür einen gemeinsamen Ausgangspunkt, ein gemeinsames Terrain, auf dem der Prediger sich mit seinem Publikum traf, um von dort aus in logischem Aufbau ihnen den Glauben nahezubringen? Energisch bestritt dieses Aubry, da jede Philosophie fehle, die eine Anknüpfung ermöglichte, und keine gemeinsamen Prinzipien Missionar und chinesische Heiden miteinander verbanden. [62]) Anderseits teilt der Missionar Reiffert das Beispiel einer solchen Anknüpfung mit. Hinweisend auf die Areopagrede des hl. Paulus und seine Anknüpfung an den «unbekannten Gott», schreibt er: «Im gleichen sprechen die Chinesen, — wenn aus Mangel an Regen die Felder verdorren, — oder verheerende Wasserströme sich ergießen, — oder epidemische Krankheiten eine große Sterblichkeit verursachen, — oder Rebellen raubend, mordend und brennend das Land durchziehen, — von «dem Alten dort oben,» der sie straft für ihre Sünden... «der alte Herr dort oben straft uns, wir haben zu büßen für unsere Sünden,» Aussprüche, die ich auf Reisen oft aus dem Munde der Heiden vernommen habe. So war es angezeigt, daß auch ich mit dem «schan-ti lao-yüe», den sie als Bestrafer ihrer Sünden anerkannten, aber weder anriefen, noch verehrten, begann. «Dieser alte Herr dort oben,» sagte ich, «den ihr bloß fürchtet, aber nicht anbetet und verehrt, existiert wirklich, und zwar aus sich selbst und von Ewigkeit; er ist ewig und unveränderlich, er hat Himmel und Erde geschaffen...» [63]) Auch P. Daems, der spätere Apostolische Vikar, geht in seinem Entwurf einer Heidenpredigt von einem gemeinsamen Boden aus, indem er zunächst von der bei den Chinesen so hochgeachteten Kindesliebe spricht und von dort zur Verehrung des wahren Gottes fortschreitet. [64]) In einer Anmerkung bemerkt er, der Missionar solle doch, obwohl die Praxis der Chinesen oft ganz anders sei, wenigstens von der Theorie ausgehen, um einen gemeinsamen Boden mit ihnen zu haben und mit Prinzipien beginnen zu können, die ihnen geläufig seien. [65])

Im schroffen Gegensatz dazu steht der Ausgang in der Predigt, die der Pariser Missionar Chicard in einem Briefe vom Jahre 1868 also kennzeichnet: «Kurz und entschieden predige ich den Ungläubigen und sage ihnen: «Ihr seid Heiden, ich Christ, gekommen von jenseits des Meeres, um eine neue Nachricht zu bringen, nämlich die, daß eure Religionen falsch sind, an deren Wahrheit ihr selbst ja nicht glaubt. Würde es unter euch jemand wagen zu schwören, daß eure Götter die wahren sind? Sah man

[61]) Kervyn, 487.
[62]) Aubry, Christianisme, 386 f; Correspondance, 323.
[63]) Reiffert, 10 Jahre in China, 165.
[64]) Le Credo prêché aux Néophytes, 455 ff.
[65]) Ebd., 457 [1].

jemals einen Heiden sterben, um die Wahrheit seines Glaubens zu bekräftigen? Ihr überschreitet nicht nur nicht das Meer, um euren Aberglauben zu verbreiten, sondern ihr würdet nicht einmal zehn Schritte tun, um einen Proselyten zu gewinnen. — Bei uns Christen besteht ein Unterschied. Ich und tausend andere kommen aus dem Abendland, um euch zu bekehren, wir verlassen alles, wir fürchten den Tod nicht und sterben gern für unsern Glauben. Millionen und Millionen Menschen haben ihr Leben dahin gegeben für den Gott, den ich euch verkünde.» [66])

Sind die Zuhörer durch die Einleitung gefesselt, so beginnt die Darlegung des katholischen Glaubens. «Die Erfahrung lehrt», schreibt Aubry, «daß eine einfache Darlegung des Dogmas, positiv und ohne Diskussion, aber nicht ohne Beweise, das beste ist.» [67]) P. Daems baut seine Predigt folgendermaßen auf: 1. die Kindesliebe und die Liebe zu Gott; 2. ihre Grundlagen; 3. ihre verpflichtende Notwendigkeit; 4. wie steht es mit der Gottesverehrung? Wer wird mehr verehrt: Eltern und Mandarine oder Gott? 5. der Geisterkult ist keine Entschuldigung, er ist ein Wahn; 6. daher zurück zur Quelle, zu Gott; 7. Surgam et ibo ad patrem meum; 8. das Heil der Seelen; 9. praktische Folgerungen. [68]) — «Die Rede braucht nicht gelehrt zu sein,» schreibt Msgr. Henninghaus, «die einfachsten Wahrheiten, daß es einen Gott gibt, der alles erschaffen, regiert, daß der Mensch eine unsterbliche Seele haben, genügen.» [69]) Nach Aubry umfaßt eine solche Predigt die Darlegung des Glaubens, die Verpflichtung desselben, dann einen Appel an den guten Glauben und das Gewissen der Zuhörer. [70]) Und an anderer Stelle führt er darüber aus, daß der Missionar nicht versuchen solle, den Eintritt ins Christentum zu erleichtern. Je weniger er erleichtere, um so besser fasse der Glauben Wurzeln. Klar und eindeutig sollen die schwerwiegenden moralischen Verpflichtungen und die Geheimnisse des Glaubens aufgezeigt werden. Wenn Heiden kommen, so sage er ihnen: «Ihr wollt Christen werden. Aber denkt Ihr auch daran, was das bedeutet? Das ist eine wichtige Angelegenheit. Ihr werdet es bedauern, einer solchen Religion beigetreten zu sein. Sie legt zahlreiche und lästige Verpflichtungen auf. Habt ihr die Kraft, sie zu erfüllen? Zudem muß man von Grund des Herzens der Lehre Glauben schenken. Könnt ihr das? Sicher ist es notwendig für alle Menschen, Christen zu werden, weil man

---

[66]) Drochon, Chicard, 266.

[67]) Aubry, Christianisme, 371.

[68]) Le Credo prêché aux Néophytes, 455 ff. Im letzten Abschnitt wird ein Dreifaches verlangt: 1) Beginnen, Gott wahrhaft zu erkennen, dann offenes Bekenntnis zum Christentum. 2. Niemand kann zwei Herren dienen. Daher kein Geisterkult mehr, Zerstören der Götzenbilder. 3. Eifriges Gebet als Nahrung der Seele. 4. Unterricht in der Religion. — P. Vit. Lange bemerkt über die erste Heidenpredigt: «Viel kommt auf die Art und den Inhalt der ersten Predigt an. Es wäre ganz verfehlt, sogleich im Anfang von der Torheit des Heidentums zu reden. Am besten zeigt man zuerst, daß die kath. Religion ihre Anhänger zu guten, braven Menschen macht, erzählt von dem einen wahren Gotte, der alle erschaffen hat und alle gleichmäßig liebt; erzählt weiter vom Erlöser, der für alle gleichmäßig den Erlösertod gestorben ist und alle selig machen will. Füglicherweise greift der Vortrag dann zurück auf den ursprünglichen Glauben ihrer Vorfahren und die uralten Ueberlieferungen, die ihnen allen noch geläufig sind... Man kann auch recht wohl eingehen auf ihr trauriges Erdenlos... Die Traurigkeit dieses Erdenlebens leuchtet auch den Heiden ein für den Fall, daß es keine Ewigkeit und keine ewige Glückseligkeit gibt...» Tsinanfu, 71.

[69]) Freinademetz, 92.

[70]) Aubry, Christianisme, 367 ff.

seine Seele retten muß; aber um seine Seele zu retten, muß man guter Christ werden und das ist schwer. Kehrt heim und überlegt gründlich und haltet Rat mit eurer Familie. Wenn ihr dann bei euren Vorsätzen beharrt, so kommt zurück!... Dies Mittel ist das beste, wenn nicht das einzige. Selten werden ernste Postulanten dadurch entmutigt.» [71])

Vor allem soll die Predigt nach Kervyn von Anfang an geistig sein, d. h. überall den geistigen Charakter des Christentums betonen, nicht nur die Geistigkeit Gottes und der Seele, sondern auch die der Kirche und ihres Kultes, der Gebete, der Sakramente etc. Nur auf diese Weise würden wahre Christen gewonnen und erzogen, nicht solche, die zwar äußerlich übertreten, aber innerlich Heiden bleiben. [72])

Aus dem Gesagten ist ersichtlich, daß die Heidenpredigt, sowohl die öffentliche wie private, von den Missionaren gepflegt wurde, aber mit der Zeit immer mehr zurücktrat und zu keiner Zeit in der China-Mission einheitlich und systematisch betrieben wurde. Ueber die Art und den Inhalt sind die Glaubensboten, von einzelnen Ausnahmen abgesehen, einer Meinung, und gerade diese Darlegung zeigt, daß es immer Missionare gab, denen die Heidenpredigt am Herzen lag und die sich Mühe gaben, dieses einzigartige direkte Mittel mit Nutzen in den Dienst der Heidenbekehrung zu stellen, wenn auch das Echo ihrer Bemühungen im Kreise ihrer Mitarbeiter des öftern äußerst schwach war.

---

[71]) Aubry, Correspondance, 322 f.
[72]) Kervyn, 487 ff.

2. Indirekte Mittel.

Zu den indirekten Mitteln zählen wir mit Schmidlin jene, die nur mittelbar der Erreichung des individuellen oder sozialen Bekehrungszieles dienen «und ihrer Natur nach nicht in der eigentlichen religiösen, sondern vorab in der menschlichen und natürlichen Sphäre liegen.» [1] Diese indirekten Mittel waren es vor allem, welche die chinesische Mission der neuesten Zeit anwandte, um mit den Heiden in Kontakt zu treten und sie für die christliche Religion zu gewinnen.

Im Anschluß an die Monita von 1669 an die Pariser Missionare bespricht P. Gonnet den Gebrauch rein menschlicher, indifferenter Mittel beim Werke der Heidenbekehrung. Er kommt zu der Ansicht, ihr Gebrauch sei nicht nur erlaubt, sondern direkt geboten. Der Missionar müsse neben den Eigenschaften, die ihn zur Missionsarbeit befähigen, unbedingt die erlaubten natürlichen Mittel benützen, die ihm Gott zur Verfügung stelle. Zwei Grundsätze seien dabei zu beobachten: 1. Nur die Gnade Gottes kann bekehren. 2. Hilf Dir selbst, dann hilft Dir Gott. [2] Meist auf diese Ausführungen P. Gonnets sich stützend, versucht auch Kervyn, sowohl die Berechtigung als auch die Notwendigkeit (hier im Anschluß an J. B. Aubry) dieser Mittel zu beweisen. [3]

a) Die Mittel der Karitas.

Zu den Mitteln, welche in China im Laufe des 19. Jahrhunderts am meisten entwickelt und angewandt wurden, gehört unbestritten die christliche Liebestätigkeit auf den verschiedensten Gebieten. Die Missionare faßten ihre Liebestätigkeit nicht nur als ein Werk der Uebergebühr auf, sondern fanden vor allem darin ein vorzügliches Mittel der Heidenbekehrung. So schreibt 1854 der Apostolische Vikar von Tschekiang, Msgr. Danicourt: «Durch die christliche Karitas muß das Heidentum angegriffen werden... Je mehr Liebe, um so mehr Bekehrungen... Die Sorgen für die Kranken fallen in die Augen, sprechen zum Herzen.» [4]

---

[1] Schmidlin, Missionslehre, 372.

[2] Gonnet, 131 ff. Gestützt wird die These an anderer Stelle durch folgende Ueberlegung: «Le Chinois, pour embrasser la religion chrétienne, doit généralement être attiré d'abord par un intérêt naturel quelconque. Croire qu'il y soit amené uniquement par des motifs surnaturels, serait une erreur dans laquelle tombera aucun missionnaire, connaissant tant soit peu le caractère des habitants du pays.» Ebd. 243. Auf der Missionswoche in Löwen 1930 sprach P. de Smedt (Scheut) für den Norden China's den gleichen Gedanken aus: «... Je crois et c'est l'opinion de la généralité des missionnaires, que presque personne des agriculteurs chinois ne se convertirait s'il n'y avait pas l'appât des avantages matériels; tellement est grande l'indifférence religieuse et le souci des choses matérielles.» (Les conversions. Compte Rendu de la huitième Semaine de Missiologie de Louvain 1930, 124.)

[3] Kervyn, 435 ff. Eine kurze, historische Beweisführung soll seine Ausführungen erhärten. Vgl. neben Schmidlin, Missionslehre, 372 ff, der die indirekten Mittel systematisch behandelt, Thomas Ohm, Irdische Vorteile als Bekehrungsmotive, Z. M. 1928, 208 ff.

[4] A. P. F., XXVI, 435.

In den Berichten von 1874 an die Propaganda sprechen sich verschiedene Missionsobere im selben Sinne aus. Der Apostolische Vikar von Kweitschu betont, daß gerade diese Werke der Liebe einen tiefen Eindruck auf die Heiden machen, die Tätigkeit des Missionars unterstützen und für die Ungläubigen die wirkungsvollste Beweisführung der Wahrheit des Christentums bilden.[5] «Keine ihrer Tätigkeiten,» bemerkt Msgr. Henninghaus,[6] «ist auch an und für sich dem Volke so leicht verständlich, spricht so sehr zum Herzen, als diese, in welcher die im Christentum verkörperte barmherzige Liebe so offensichtlich in die Erscheinung tritt und wie ein Magnet die Leidenden von allen Seiten und aus allen Kreisen an sich zieht.» Die Propaganda selbst in ihrer Instruktion von 1883 hielt dafür, daß die Werke der Karitas ein geeignetes Mittel seien, der Bekehrung die Wege zu ebnen, da durch sie der Sinn der Heiden auf die Religion gelenkt werde, die sie betrachten und loben, wenn sie sehen, wie viele Wohltaten daraus auf die Menschen überfießen.[7] Allerdings fällt auf, daß manche Synoden unter den Mitteln, die zur Heidenbekehrung geeignet sind, nicht die Werke der Karitas aufzählen.[8]

«Viel eifriger als Schule und Presse,» schreibt Prof. Schmidlin auf Grund seiner eigenen Erfahrungen,[9] «wird die Liebestätigkeit in der Chinamission gepflegt und als Bekehrungsmittel benutzt. Die Hospitäler, Waisenhäuser, Greisenasyle sind verhältnismäßig zahlreich und gut besetzt. Einerseits wird dadurch manches heidnische Vorurteil zerstreut und die Sympathie der Bevölkerung gewonnen, mithin die Volksseele zur Aufnahme des Christentums vorbereitet und disponiert, anderseits gelangen so auch zahlreiche Einzelseelen, die von den Wohltaten Gebrauch gemacht haben, zum Christentum und zur Seligkeit.»

Vereinzelte skeptische Stimmen melden sich aber auch, die das uneingeschränkte Lob dieses Mittels stark herabsetzen. So bemerkt ein deutscher Missionar um die Jahrhundertwende: «Ein Hauptteil des heutigen Missionswerkes geht ferner auf in den zahlreichen mit dem Gelde der Vereine der hl. Kindheit, der Glaubensverbreitung, der sonstigen Almosen errichteten Anstalten: Findel- und Waisenhäuser, Spitäler usw. mit ihren Scharen von Waisenkindern, Findlingen, Pfleglingen und Pensionären. Das ist gewiß gut und notwendig, allein alles bis zu den vortrefflichen Schwestern in ihren fremdländischen Trachten trägt wieder deutlich den Stempel Europas an sich und vermag die oft spärlichen Erfolge des eigentlichen Apostolates nicht zu ersetzen.»[10] Auch P. Lebbe spricht nicht gerade begeistert von diesen Werken. Sie haben nach ihm vor allem den Fehler, allzusehr Kräfte und Einkünfte der Mission anzuspannen und wenig oder

---

[5]) Ponenza, 1881, Voto, 101.

[6]) Freinademetz, 607.

[7]) «Sciunt porro conversioni viam quodammodo praeparare scholas, hospitalia, orphanotrophia, aliaque beneficentiae et charitatis opera; ex iis enim ethnicorum animus ad considerandam et laudandam Religionem, ex qua tot beneficia ad homines profluunt, facile erigitur. Hinc pro viribus hisce institutis in singulis Vicariatibus erigendis manum admoveant." C. P. F., II, 1606, VIII; II. Hongkong, VIII, 4.

[8]) Vgl. I. Peking, III; I. Hankow, VII; auch III. Hongkong, I, 1, 4 spricht nicht mehr von opera caritatis, sondern allgemein von «opera... quae Gentilium conversioni accommodata sunt."

[9]) Z. M. 1915, 25. Vgl. Missions- und Kulturverhältnisse, 55.

[10]) Betrachtungen eines alten Missionärs über die Mission in China. K. M. 1900, 72.

nichts zum Hauptzweck der Heidenbekehrung beizutragen. Weiter beklagt er, daß sie so ganz von der Außenwelt abgeschlossen seien, keine Chinesen zur Mitarbeit heranzögen und so kostbare Keime für die Heidenbekehrung brachliegen ließen.[11])

Die Vor- und Nachteile dieses Mittels beim Werke der Heidenbekehrung, seine Erfolge und Mißerfolge, zeigen sich erst deutlich, wenn die einzelnen Werke einer gesonderten Betrachtung unterzogen werden. Es kommen hier besonders in Frage: Waisenhäuser, Altersheime, die Werke, welche die Aerztliche Mission ausmachen, und die direkten Almosen.

aa) Waisenhäuser.

Unter den karitativen Mitteln nehmen wohl die Waisenanstalten und Findelheime die erste Stelle ein. Ihr Ursprung liegt in den 50er und 60er Jahren des verflossenen Jahrhunderts. Veranlassung gaben einerseits die furchtbaren Hungersnöte und Kriege,[12]) anderseits die chinesische Unsitte der Kinderaussetzung und Tötung.[13]) So wurden die Missionare durch die katholische Liebespflicht in diese Bahnen gedrängt. Im ersten Artikel der Regeln der Scheutvelder Missionsgesellschaft wird die Sorge für verlassene Kinder den Missionaren zur besonderen Pflicht gemacht.[14]) Auch

---

[11]) Mém. Lebbe, 20 ff. Allerdings schränkt er später genauer ein: «L'abus existe seulement lorsque ce genre d'œuvres absorbe à tel point les ressources de la Mission, le temps et l'activité des Missionnaires, que l'œuvre principale, la propagation de la Foi, est reléguée au second rang: ce danger n'est pas toujours évité...» «Alle diese caritativen Anstalten kosten der Mission viel Geld, mehr vielleicht als es zur eigentlichen Glaubensverbreitung im Verhältnis steht.» Schmidlin l. c. — In neuester Zeit urteilt ein Kansu-Missionar: «Was haben wir nicht alles für Betriebe in China, von denen die Christen nur den Vorteil, die Mission nur die Last hat! Altersheime für Männer und Frauen, Waisenhäuser, Hospitäler, Apotheken usw. Ich bin sicher nicht gegen Karitas, aber vieles in China ist derart, daß man nicht weiß, ob es noch Karitas oder schon Schmarotzen bedeutet. Wir glauben oft durch möglichst große Weitherzigkeit gegenüber den echten und unechten Nöten der Chinesen diese allmählich zu überzeugen von der Güte unserer Religion...» Z. M. 1929, 290. Vgl. dazu die Einschränkungen Z. M. 1930, 99, 103. — Dieses Urteil einsichtiger Missionskenner ist auch durch das Konzil von Schanghai bestätigt: «Quapropter in caritatis exercitio semper proportio servetur, ne nimis exhauriantur missionum stipes, et missionarii, pluribus distenti curis praecipuum munus, quod est gentibus Evangelium annuntiare, paulisper praetermittant." No. 829.

[12]) Vgl. Servière, Kiangnan I, 172, 235; A. P. F. XX, 48 ff; Launay, Kouytcheou, I, 444 ff; Ricci-Porta, La Missione Francescana del Hunan Meridionale, 210 f; Lange, Tsinanfu, 151 u. a. m.

[13]) Vgl. Gabriel Palatre, L'Infanticide et l'œuvre de la Sainte-Enfance en Chine, Chang-hai, 1878; G. B. Tragella, L'infanticidio nella Cina temporanea, Rivista di Studi Missionarii, 1919, 11 ff, 94 ff, 176 ff, 250 ff; derselbe: L'infanticidio e la S. Infanzia con particole riguardo alla Cina, Milano, 1920; Kervyn, 370 ff; protestantische Zeugnisse bei Wolferstan, 336 ff. Dazu M. C. und K. M. an verschiedenen Stellen und verschiedene Broschüren und Zeitschriften. Ist auch die Tatsache der Kinder-, vor allem der Mädchenaussetzung und -morde nicht zu leugnen, so haben sich die Missionare doch manche Uebertreibungen in dieser Hinsicht zu Schulden kommen lassen, indem sie teils das, was an einzelnen Orten Unsitte war, z. B. in Süd-China und der Mongolei, auf alle Gebiete des gewaltigen chinesischen Reiches, teils die durch Hungersnöte und Kriege veranlaßten Zustände auch auf die Zeiten des Wohlstandes und des Friedens ausdehnten. Zudem darf nicht vergessen werden, daß viele Berichte aus dem Grunde entstanden, um das Werk der hl. Kindheit in möglichst helles Licht zu rücken, wobei die Schattenseiten allzustark aufgetragen wurden.

[14]) Z. M. 1912, 227.

andere Missionare betrachteten die Fürsorge für verlassene Kinder als eine ihrer Hauptaufgaben.

Aus kleinen Anfängen entwickelte sich das Unternehmen der Waisenhäuser vor allem wegen der opferwilligen Unterstützung europäischer Schwestern in immer größerem Umfange, sodaß um die Jahrhundertwende wohl alle Missionen das eine oder andere, zum wenigsten aber zwei Waisenhäuser, eines für Knaben, das andere für Mädchen, besaßen. Wenn Kervyn hervorhebt, daß sich fast in jeder Christengemeinde eine solche Einrichtung finde, so ist darunter wohl die Sitte zu verstehen, Waisenkinder in christlichen Familien unterzubringen.[15]) Abschließend schreibt Schwager 1912 über den Stand der Waisenhäuser: «Tatsächlich erfreut sich die katholische Waisenpflege auch bezüglich der Zahl der Anstalten und ihrer Pfleglinge eines weiten Vorsprunges vor der protestantischen, die nur 14 Waisenhäuser mit 867 Insassen aufzuweisen hat. (Statistical Atlas, Edinburgh 1910, 64). Wenn in der katholischen Generalstatistik vermutlich überall dort, wo eine auffallend große Zahl von Waisenhäusern angegeben ist, die Familien, die eine Anzahl Kinder aufnehmen, mitgerechnet scheinen, so darf man doch die eigentlichen Waisenanstalten auf mindestens 150 bis 170 beziffern, und da mehrere andere Missionen die in Familien auf Missionskosten unterhaltenen Pfleglinge nicht berücksichtigt zu haben scheinen, ist die Schätzung von 31,000 durch die katholische Mission in China unterhaltenen Kindern kaum zu hoch gegriffen.»[16])

Ueber die dringende Notwendigkeit hinaus, die allerdings nicht an allen Orten gleich groß war, weil die chinesische Karitas gerade dies Gebiet nicht ganz vernachlässigte,[17]) betrachtete man die Waisenpflege als besonders wirksames Missionsmittel. P. Furio O. P. nennt sogar die Errichtung von Waisenhäusern eines der «radikalsten» Mittel der Glaubensverbreitung, wozu P. Schwager die Bemerkung macht: «... eine Einsicht, die hinsichtlich der Ausbreitung des Glaubens nicht zutrifft, wohl aber insofern eine gewisse Berechtigung hat, als die jahrelange Erziehung der Waisen im christlichen Geiste auf manche Zöglinge den heilsamsten Einfluß ausüben kann.»[18])

---

[15]) Kervyn, 716. «Die kleinen Kinder finden meist für einige Jahre in christlichen Familien Unterkunft, manche verbleiben in den Familien bis zu ihrer Verheiratung. Durchweg muß man unsern Christen das lobende Zeugnis ausstellen, daß sie sich der Heidenkinder mit der größten Liebe annehmen und sie genau so halten wie ihre eigenen Kinder.» Lange, Tsinanfu, 152 f.

[16]) Z. M. 1912, 228. «Grand nombre de ces établissements sont florissants, et les missionnaires ne sont arrêtés dans leur zêle que par la limite restreinte de leurs ressources.» Kervyn, 716. Vgl. Reynaud, Une autre Chine, 152 f; Latourette, 341 f, 560, 734.

[17]) Vgl. Wolferstan, 348 ff; Kervyn, 715 f; Seckinger S. J., Les œuvres de bienfaisance en Chine, in M. C. 1880, 144 ff, 177 ff; Hackmann, Chin. Wohltätigkeitseinrichtung, Zeitschr. f. Missionskunde und Religionswissenschaft, 1929, 193 ff.

[18]) Z. M. l. c. Auch P. Lebbe teilt diese Einschränkung der Bedeutung der Waisenhäuser. « Or, cette œuvre est parfois regardée comme le seul moyen sérieux d'evangélisation, moyen assez coûteux, à tout le moins, pour une population de 4 à 5 cent millions d'habitants! Cette belle œuvre n'est certes pas à abandonner, mais elle doit être auxiliaire de l'evangélisation et ne pas priver celle-ci d'une grande partie de ses ressources. Quant aux victimes de l'infanticide, moins nombreuses qu'on ne croit, ce sera toujours une nécessité de les recueillir et un effet de la charité du Christ...» Mém. Lebbe, 21.

Die Kinder kommen in ganz verschiedenem Alter in die Waisenhäuser. An vielen Orten besteht ein Findelhaus, in welchem die Kleinsten Aufnahme finden, zum größten Teil aber infolge ihres elenden Zustandes sterben, nachdem sie die hl. Taufe empfangen haben.[19]) Fürs Gewöhnliche werden die Kinder im Alter von 6—7 Jahren in die eigentlichen Waisenhäuser aufgenommen.[20])

Was den Betrieb der Waisenhäuser anging, so erhielten die Kinder zunächst regelmäßigen Religionsunterricht und wurden auch in die Grundelemente einer Elementarschulung eingeführt. Die Mädchen wurden zudem in allen häuslichen Arbeiten unterwiesen, während die Knaben ein Handwerk erlernten, um später ihr Brot selbst verdienen zu können[21]). Dort, wo die Mission als solche gut entwickelt war, zumal in ihren wirtschaftlichen Betrieben, konnten die Kinder sich gut ausbilden und manchen Segen für die Mission spenden, so vor allem in den Hafenstädten, die vertraglich den Europäern offen standen, dann in Zikawei, Süd-Schantung u. a. m.,[22]) während kleineren Missionen außerordentliche Schwierigkeiten erwuchsen, da sie nicht wußten, was sie vor allem mit den Knaben anfangen konnten. So klagt Msgr. Lavest, Apostolischer Vikar von Kwangsi, daß es schwer sei, die Knaben, nachdem man sie ernährt und erzogen habe, in christlichen Familien unterzubringen, die an Zahl gering und zudem sehr arm seien. Auch reichten die Hilfsquellen der Mission nicht aus, die Knaben ein Handwerk lernen zu lassen. Auch die Schaffung einer Farm bringe zuviel Schwierigkeiten, wie auch die Bildung eigener Gemeinden mit jungen Haushalten.[23])

Die Urteile über den Betrieb in den Waisenhäusern weichen stark voneinander ab, was vor allem darin seinen Grund hat, daß die Waisenhäuser selbst sehr verschieden waren. Während sie in den Hafenstädten bis ins letzte ausgebaut und mit guten Mitteln ausgestattet waren und unter vorzüglicher Leitung standen, fehlten in den Innenprovinzen oft Mittel und Personen, diese Anstalten so zu leiten, daß damit etwas Ersprießliches geleistet werden konnte. M. von Brandt äußert seine Bewunderung für

---

[19]) Das Werk, sterbende Kinder zu taufen, war in der ganzen China-Mission weit verbreitet und gut organisiert. «Aux nombreux millions d'âmes sauvées déjà par la Sainte-Enfance, nous ajouterons toujours de nouveaux millions...» Kervyn, 717, weiter 721; Reiffert, 10 Jahre in China, 179 ff u. a. m.

[20]) Lange, Tsinanfu, 152 f.

[21]) Msgr. Faurie wollte neben dem Religionsunterricht auch eine Schule für chinesische Studien einrichten, mußte aber aus Mangel an Geld darauf verzichten, dafür wurden seine Waisenkinder, Knaben und Mädchen, gut in Handwerken und Handarbeiten unterwiesen. Launay, Kouytcheou, II, 517 ff; Lange l. c. Reiffert, 10 Jahre in China, 183. Die III. Synode von Hongkong hat folgende Bestimmungen für die Erziehung der Waisenkinder aufgestellt: Quoad orphanotrophia. a) Ad illa debent applicari superius dicta, circa rationem studiorum in scholis. b) Modo ampliori Instructio religiosa in eis tradetur, quae etiam formaliter significabitur in programmate. c) Ad varias artes manuales pueri exerceantur, sive in ipsa schola, seu domo, sive apud patrones, opifices christianos, vita moribusque commendabiles. d) Puellae, ratione spectata aetatis et virium, ad peragenda officia domestica adhibeantur; opifices indigenas artium manualium magistras audiant et sequantur ab eisque insuper civiles usus discant et ritus servari solitos in patria.» III, 1, 4.

[22]) Schmidlin, Missions- und Kulturverhältnisse, 99 f, 131 f.

[23]) Launay, Kouangsi, 417.

die Waisenhäuser der Kanossianerinnen[24]), während Freiherr von Richthofen abfällig über die der Franziskaner in Tsinanfu urteilt.[25])

Um die Erfolge dieses Mittels für das Missionswerk werten zu können, ist zunächst noch zu sehen, was mit diesen Kindern geschah, wenn sie dem Kindesalter entwachsen waren. «Die Versorgung der Heidenkinder obliegt zum Teil dem Missionar. Die Jünglinge müssen sich nach Erlernung eines Handwerks auf eigene Füße stellen.»[26]) In Kweitschu hing es von den einzelnen Missionaren ab, ob sie schon im Waisenhaus ein Handwerk erlernten oder erst nach ihrer Erziehung daselbst in die Lehre gegeben wurden. Die Praxis des Missionars Lamy bestand darin, die Knaben später in die Lehre zu geben, seine Erfolge waren aber nicht gerade die besten. Die Knaben zeigten keinen Arbeits- und Familiengeist, wurden des Handwerkes bald überdrüssig, wechselten den Meister oder verließen alles. Jeden Sonntag mußten solche Waisenlehrlinge beim Missionar nach dem Gottesdienst vorsprechen, damit dieser ihre Lage und ihre Haltung im Leben kennenlernte.[27]) Seine Erfolge decken sich mit denen Msgr. Lavest's: keine oder nur ganz geringe, wenn es nicht gelang, die Jünglinge in christlichen Familien unterzubringen. Leider berichten sonst die Missionare allzuwenig über ihre Erfahrungen mit Waisenknaben, sodaß Urteile wie folgende wohl zu Recht bestehen dürfen. «Die allgemeine Erfahrung lehrt,» nach P. Gonnet[28]), «daß die Waisenhäuser, vor allem die der Knaben, wohl große Unkosten verursachen, aber vom christlichen Standpunkt aus nur äußerst magere Resultate zeitigen.» — «Die Aufopfe-

---

[24]) «Wer . . . die Waisenhäuser kennt, die oft Hunderte von Knaben und Mädchen enthalten, weiß, mit welcher unendlichen, selbstlosen Aufopferung von katholischer Seite für dieselben und in denselben gewirkt wird; die Erziehung, welche die Kinder in denselben erhalten, ist eine den Verhältnissen und Bedürfnissen der chinesischen Bevölkerung durchaus angepaßte, und wenn bei derselben weniger Wert auf das Auswendiglernen von Bibelstellen und Psalmen gelegt wird, so werden die Zöglinge weit mehr, als das in protestantischen Schulen der Fall ist, darauf vorbereitet, ihren Platz im praktischen Leben auszufüllen." Dreiunddreißig Jahre in Ost-Asien, III, 95.

[25]) «Pater de Marchi fand sich schon nach der Frühmesse ein, um uns das Geleit nach dem Waisenhaus der Mission zu geben. Es liegt in einem Dorf an der Straße, 10 Li östlich von Tsinanfu. Die Mission besitzt hier ein hübsches Stück Ackerland und einen kleinen Häuserkomplex. Der chinesische Pater, dessen durchaus nicht angenehme Bekanntschaft ich schon vorher gemacht hatte, erwartete uns. Die Waisen, 24 Jungen, empfingen uns mit Musik, aber es war eine Katzenmusik à la chinoise, mit chinesischen Instrumenten. Es wäre wohl angemessener, wenn der Missionsunterricht sich vor dem chinesischen auszeichnete und die Jungen zu etwas Besserem erzogen würden als ihre heidnischen Genossen; aber das ganze Etablissement ist durch und durch chinesisch: es ist nicht eine Spur von europäischem Einfluß zu erkennen. Der Eindruck für den Besucher ist entschieden unangenehm. Deutsche Missionare würden wahrscheinlich hübsche, reinliche Gebäude haben und für Gartenanlagen sorgen, wozu der Grundbesitz Gelegenheit gibt. Aber davon ist nichts vorhanden.» Tagebücher, I, 178 f. An anderer Stelle äußert er sich nochmals darüber. Die Patres «gaben zu, daß ihre Methode nicht zu befriedigenden Ergebnissen führe und verbesserungsfähig sei, bedauerten es aber, daß es denjenigen, die hinausgeschickt würden, vollständig an praktischen Kenntnissen fehle." Schantung und Kiautschou, Berlin, 1898, 220. Die Mission lag damals in Händen der italienischen Franziskaner. Allgemein ist die Beobachtung, daß dort, wo Schwestern fehlten, die Anstalten zu wünschen übrig ließen.

[26]) Lange, Tsinanfu, 153; Pieper, Unkraut, Knospen und Blüten, 450 ff.

[27]) Launay, Kouytcheou, II, 520.

[28]) Gonnet, 111. Ueber seine Vorschläge, statt der Waisenhäuser Schulen einzurichten, vgl. weiter unten.,

rung der Schwestern,» schreibt P. Lebbe, [29]) «ersetzt nicht den Mangel an Methode und das vollkommene Ungeeignetsein der Kinder, vor allem der Knaben, gute Christen zu werden.»

Besser stand es mit den Früchten der Mädchenwaisenhäuser. Meistenteils wurden die Mädchen im heiratsfähigen Alter von den Missionaren verheiratet. Grundsätzlich herrschte Freiheit in der Wahl der Ehegatten, doch für gewöhnlich besorgte auch diese der Missionar. «Die Kinder sind aber fast ausnahmslos mit dem Manne zufrieden, den der Missionar ihnen zu geben für gut hält. Bei der Verheiratung erhalten die Mädchen von der Mission eine für hiesige Verhältnisse gute Aussteuer.» (P. Lange). «Unsere Waisenmädchen sind überall sehr begehrt. Man weiß, es sind gute Kinder, sie sind gut im christlichen Glauben unterrichtet, und sie verstehen das Arbeiten! Freilich kommen unsere Kinder durchweg in ärmliche Verhältnisse, besonders zu Neuchristen, die sonst nicht leicht eine Braut finden. Durch Verheiratung seiner Kinder hofft jeder Chinese, an der neuen Verwandtschaft einen Rückhalt zu finden. Da nun unsere Waisenkinder elternlos sind, jedenfalls aus armen Familien stammen, mögen besser situierte Leute ein Waisenkind nicht gern als Schwiegertochter haben.» [30])

Ueber die Bedeutung der Waisenmädchen für die Entwicklung der Mission äußert sich P. Lange: «Unsere Waisenmädchen erfüllen in den neuchristlichen Familien eine ganz bedeutsame Aufgabe. Sie leiten die Neuchristen zum Gebete an und sorgen, daß alle zum Gebete erscheinen. Sie unterrichten die Kinder und die älteren Personen; sie bereiten die Erwachsenen auf die heilige Beichte und Kommunion vor, sie dringen auf Beobachtung der Sonn- und Festtage, sie ordnen bei der Mission alles Notwendige an usw. Eine Neuchristenfamilie, in die eines unserer Waisenmädchen verheiratet ist, kommt nie in Gefahr, wieder abzufallen. Das Gute, das der Missionar diesen Kindern in der Jugend erweist, vergelten sie ihm später hundertfach.» [31])

---

[29]) Mém. Lebbe, 21.

[30]) P. Lange l. c. Aehnliche Beobachtungen wurden auch in andern Missionen gemacht. So wandte sich z. B. ein Missionar von Jünnan an Msgr. Faurie von Kweitschu, um für seine christlichen Jünglinge, die zu arm wären, eine Braut zu kaufen, Waisenmädchen zu erhalten. Dieser bemerkte dazu, daß in Kweitschu selbst ein großes Verlangen nach diesen Mädchen bestände, wollte aber trotzdem einige für Jünnan hergeben: «Ce sera un bon moyen de propager et d'affermir la foi dans son district qui est presque tout composé de nouveaux chrétiens." Launay, Kouytcheou, II, 519. Kervyn, 718 f, hebt hervor, daß viele christliche Jünglinge ohne Waisenmädchen überhaupt unverheiratet bleiben müßten, sei es, weil es an Mitteln, sei es, weil es an andern christlichen Mädchen fehle und schon darum seien die Mädchenwaisenhäuser für eine gedeihliche Entwicklung der Mission unentbehrlich. Msgr. Lavest hält die Unterbringung der Mädchen leichter als die der Knaben, fügt aber hinzu, die Zahl der Waisenmädchen dürfe nicht zu groß sein, damit andere Mädchen bei ihrer Verheiratung nicht geschädigt und deren Eltern gezwungen würden, diese an Heiden zu verheiraten. Launay, Kouangsi, 417. Vgl. Reiffert, 10 Jahre in China, 183 ff. Auch über das Waisenhaus von Chala, das seit 1893 von Maristenbrüdern geleitet wurde, urteilt der leitende Bruder 1898: «Les résultats ne sont pas en proportion avec les sacrifices d'argent qu'on fait continuellement pour cette œuvre.» Thomas, Pékin, 676.

[31]) Lange, Tsinanfu, 154. (Bei P. Vitalis Lange ist zu beachten, daß er seine Beobachtungen in neuester Zeit, 1928, niederschrieb; sie reichen allerdings noch in das erste Jahrzehnt dieses Jahrhunderts, ferner, daß sie für die Wohltäter der Mission geschrieben wurden, p. 7.) Kervyn, 719, hebt die gleichen Vorteile hervor, allerdings mit der Einschränkung, «si elles se trouvent établies dans un milieu favorable.» Der Pariser Missionar Vielmon faßt die Früchte dieser Art in die Worte:

Anders lautet allerdings das Urteil des Pariser Missionars J. B. Aubry aus dem Jahre 1876. Man habe große Schwierigkeiten zu überwinden, bemerkt er, um aus diesen armen Kindern etwas Gutes zu machen. Sie stammten eben aus der Hefe des Heidentums, aus der man keine Helden erziehen könne. Aber schließlich verheiratet man einen Jüngling aus dem Waisenhaus mit einem Waisenmädchen, die dann doch eine christliche Familie ausmachen. Ihre Kinder seien dann gewöhnlich besser als die Eltern selbst, da durch den Glauben ihr Blut doch etwas gereinigt werde, zumal sie auch besser unterrichtet und in der Familie erzogen würden.[32]) Ein Kansu-Missionar der neueren Zeit urteilt noch schärfer. Nachdem er die Unterhaltskosten eines Kindes für 10 Jahre auf ca. 1000 Goldmark berechnet, fährt er fort: «Manche sind mehr als 10 Jahre im Waisenhaus, kosten also pro Kopf ein kleines Vermögen. Was wird schließlich daraus? Einige werden Lehrerinnen, Katechetinnen. Die Mehrzahl muß heiraten. Es gibt immer Christen, die sich um diese billigen Schwiegertöchter bewerben, aber oft sind es solche, die aus Armut oder einem andern Grund auf dem Heiratsmarkte keine bekommen. Ich kenne Missionen, die den Christen noch Geld geben, wenn sie ihnen Mädchen abnehmen; andere haben so viele, daß sie nicht wissen, wohin damit. In einer Mission stellten die Patres eine Untersuchung an über das Los aller aus ihren Waisenhäusern hervorgegangenen Mädchen. Das Resultat war so niederdrückend, aber die Geldauslagen so groß, daß sie von Waisenhäusern nichts mehr wissen wollten. Wenn man den chinesischen Charakter, die Familien, sog. Verhältnisse kennt, wird man begreifen, daß diese verheirateten Mädchen der Mission viele Sorgen machen.» [33])

Eine Anzahl von Mädchen, die nicht heiraten wollten, reihten sich in die Scharen der «Jungfrauen» ein. Gerade der wohltuende Einfluß der Erziehung durch europäische Schwestern ließ in manchem Waisenmädchen den Wunsch erwachsen, jungfräulich zu bleiben, um der Mission dadurch bessere Dienste zu erweisen.[34])

Den Wert der Waisenhäuser, auch für die Heidenbekehrung, faßt P. Lange in die Worte: «Das karitative Werk an den Heidenkindern ist

---

«Toutes les fois qu'il y a dans un village une fille de la Sainte-Enfance, il n'est besoin de mettre là ni baptiseur, ni prédicateur. Elle remplit avantageusement ces offices.» Launay, Kouytcheou, II, 519. Beispiele dafür bringt Reiffert, 185 f. Msgr. Pinchon von West-Szetschwan schreibt: «Nos orphelines ayant été bien élevées, bien instruites de la religion, savent se faire aimer et estimer des chrétiens. Elles donnent le bon exemple dans les familles et s'en font chéries. Nous pouvons les placer très facilement, car nos chrétiens sont très désireux de les obtenir en mariage.» C. R. 1886, 44.

[32]) Aubry, Correspondance, Brief vom 16. April 1876. Er schließt seine Beobachtungen: «Cette remarque, dit-on, est frappante et universelle.»

[33]) Z. M. 1929, 291.

[34]) Kervyn, 718. P. Lange erörtert die Frage, ob die Leitung der Waisenhäuser von Schwestern oder von chinesischen Jungfrauen besser sei: «Man kann geteilter Meinung sein, ob es besser ist, die Leitung der Waisenhäuser in die Hände der Schwestern oder in die Hände chinesischer Jungfrauen zu legen. Bei den Schwestern ist der religiöse Unterricht und die Ausbildung in Handarbeiten ohne Frage besser als unter Leitung einheimischer Jungfrauen. Die Kinder lernen bei den Schwestern vor allem Reinlichkeit und Ordnung. Anderseits ist die Erziehung der Waisenkinder in den Händen chinesischer Jungfrauen viel mehr «chinesisch», viel mehr den Anschauungen und Gewohnheiten des Landes angepaßt. Unsere Kinder kommen später ja doch wieder in rein chinesische Verhältnisse und meist in recht ärmliche.» p. 154.

zunächst für die Kinder selbst von der größten Bedeutung. Ohne die liebende Fürsorge der Mission würden die meisten elend umkommen. Die übrigen müßten eine freudenlose Jugend in größter Armut und Not verleben. So aber sind sie aller Not enthoben, für ihre Zukunft ist gesorgt, und vor allem erhalten sie die Wohltat und das Glück des christlichen Glaubens. Der gute Eindruck auf das heidnische Volk ist ein weiterer, unschätzbarer Vorteil. Der beste Beweis, daß die heidnische Bevölkerung trotz aller alten Verleumdungen die Liebestätigkeit der Mission an den Heidenkindern richtig einschätzt und hochschätzt, ist die Tatsache, daß uns die Heiden selbst so viele Kinder bringen. Viele von den Anverwandten dieser Kinder treten in der Folge zum Christentum über.» [35])

Ein trüber Makel haftet jedoch den Waisenhäusern im 19. Jahrhundert an. Sie waren sehr oft die Erreger der Volkswut und der Verfolgungen. Der Grund lag vor allem darin, daß die Missionare jede Einmischung der Lokalbehörden im Bereich der Waisenhäuser, wie überhaupt jede Berührung mit der chinesischen Außenwelt ängstlich vermieden. «Was die Waisenhäuser angeht,» schreibt beispielsweise Brinkley, [36]) «die so oft die Quellen übler Unruhen waren, so bestanden die Missionare auf der vollkommenen Unabhängigkeit von den Lokalbehörden. Sie setzten ihr Werk fort, hinter verschlossenen Türen, ohne daß die Chinesen sie beobachten konnten und schufen so Gelegenheiten zu ungerechten Verdächtigungen...» Diese bestanden darin, daß man den Missionaren und Schwestern den Vorwurf machte, die Kinder zu medizinischen, zauberischen Zwecken zu mißbrauchen, wie bei Verfolgungen immer wieder hervorgehoben und in öffentlichen Anschlägen verbreitet wurde. [37]) «Wo die öffentliche Meinung gegen die katholischen Missionare erregt ist,» schreibt M. v. Brandt, [38]) «ist dies fast ausnahmslos den Waisenhäusern zuzuschreiben, in denen der heidnische Chinese nur ein Mittel sieht, sich der Kinder für zauberische Zwecke zu bemächtigen; wieviel von dem auf diesen Einrichtungen lastenden Verdacht Unvorsichtigkeiten der Priester und Schwestern und noch mehr der Leute zuzuschreiben sein mag, die ausgesandt werden, um ausgesetzte oder sonst vernachlässigte Kinder zu sammeln und nach den Krippen zu bringen, muß ich dahin gestellt sein lassen, das aber steht unzweifelhaft fest, daß die chinesische Bevölkerung denselben, wenn auch einzelne sie benutzen mögen, mit unüberwindlichem Mißtrauen gegenübersteht und auch die Behörden nie eine Gelegenheit vorübergehen lassen, um auf die Notwendigkeit einer Abänderung der Verwaltung derselben hinzuweisen. Aber selbst dort, wo wie z. B. in Peking die Behörden sich günstig und anerkennend über die Art und Weise äußerten, in der die dort befindlichen Waisenhäuser geleitet würden, ist das Mißtrauen der Bevölkerung kein geringeres.»

---

[35]) Lange, Tsinanfu, 153. Das Urteil des protestantischen Historikers Latourette für die Zeit von 1901—1914 lautet ähnlich: "As in previous years, Roman Catholics gave much time and money to charitable institutions, and especially to orphanages. These latter have so often been mentioned that no delaited description of them is again needed. It must be noted, however, that they increased in number and in size, and that from them came a constant stream of converts into the Catholic fold..." p. 560.

[36]) Bei Wolferstan, 332.

[37]) Vgl. Tragella, L'infanticidio e la S. Infanzia, Milano, 1920, 144 ff. Calunnie e persecuzioni contra la S. Infanzia in Cina. Ferner die zahlreichen Berichte über die Verfolgungen, zumal von 1860—1900.

[38]) Dreiunddreißig Jahre in Ostasien, III, 95 f.

So konnte man es der chinesischen Regierung schließlich nicht verargen, wenn sie, ohne die Verleumdungen der Bevölkerung zu teilen, doch in ihrem Memorandum von 1870 verlangte: Die Waisenhäuser sind eine Quelle fortwährender Gerüchte und Beunruhigungen, es wäre daher wünschenswert, sie ganz aufzugeben; will man sie aber fortsetzen, so möge man sich auf die Kinder katholischer Eltern beschränken und die Behörden von dem Tage der Aufnahme, dem Namen der Eltern und dem Tage des Austrittes benachrichtigen. Es würde auch notwendig sein, den Fremden die Erlaubnis zu geben, solche Kinder an Kindesstatt anzunehmen. Wenn es sich schließlich um Kinder nichtchristlicher Eltern handle, müßten die hohen Provinzialbeamten den Lokalbehörden die erforderlichen Befehle geben, die dann passende Agenten auswählen und das weitere veranlassen würden.[39]) Betrachtet man den ganzen Text genauer, so ersieht man, daß die chinesische Regierung eigentlich nichts anderes verlangte als das, was jeder ordentlichen Regierung zusteht, nämlich die Kontrolle über die aufgenommenen und entlassenen Kinder, also eine Art polizeilicher An- und Abmeldepflicht.[40]) Allerdings ging ihr Bestreben dahin, alle Waisenhäuser aufzulösen. Mit Recht antwortete darauf der französische Vertreter de Rochechouart: «Sollten die Missionare die Gesetze der chinesischen Regierung nicht kennen oder dieselben mißachten, so sind sie der französischen Gesandtschaft anzuzeigen, die dafür Sorge trägt, diesen Zuständen ein Ende zu machen; aber ein Werk vernichten, nur weil einige Mißstände sich eingeschlichen haben,... ist ein direkter Angriff auf die Rechte, die durch den Vertrag von Tientsin anerkannt wurden.» Den Missionaren macht er den dringenden Vorschlag, Regeln aufzustellen, welche die Klagen beseitigen, ja sogar die Verdächtigungen, die auf dem Werke lasten.[41])

Aus den heftigen Reaktionen der Missionare ist jedoch ersichtlich, daß sie nicht gewillt waren, auf die Vorschläge der chinesischen Regierung einzugehen und bestehende Mißstände abzustellen.[42]) Die Worte P. Lebbe's zeigen deutlich, daß bis in die letzte Zeit noch dieselbe Abgeschlossenheit von der chinesischen Außenwelt herrschte wie vorher.[43])

---

[39]) Die kurze Zusammenfassung dieses Artikels nach Brandt, l. c. 72 f; der ganze Text bei Cordier, Histoire des Relations, I, 419, Launay, Kouytcheou, III, 26 f.

[40]) Der Vertreter Englands, Francis Wade, gab der chinesischen Regierung für diese Forderungen vollkommen Recht. Text bei Cordier, Hist. des Relations, I, 436, Launay, l. c. 46 f.

[41]) Cordier, l. c. 430 f; Launay, l. c. 52.

[42]) Launay, l. c., 38 ff. Der ehemalige Pariser Missionar Genevoise, der das Memorandum einer heftigen Kritik unterzog (Le Memorandum chinois ou violation du Traité de Pékin. Exposé et réfutation par un missionnaire de Chine, Rome, 1872), wies die Vorschläge betreff der Waisenhäuser zurück mit dem Hinweis auf die schlechten Zustände der chinesischen Waisenhäuser, wo nur Unsauberkeit, Korruption und Bestechung herrschten. Dabei schließt er von dem Waisenhaus in Kanton, das er besuchte, auf alle Waisenhäuser China's! Seine Behauptung, die Missionare umgäben die Waisenhäuser nicht mit mystischem Dunkel, sondern ließen die Mandarine davon wissen und dieselben besuchen, kann er nur mit einem Beispiel belegen: dem Besuch des Vizekönigs von Kweitschu im Waisenhaus von Kouyyang. (Vgl. Launay, Kouytcheou, II, 501 f.)

[43]) «Chez nous au contraire (im Gegensatz zu den Protestanten), c'est presque partout le système des cloisons étanches. Loin de faire appel à la coopération chinoise, nous semblons redouter toute ingérence étrangère, évitant tout contact. Une simple visite cause souvant l'étonnement et la gêne. Depuis très peu de temps, il y a tendence à entre-bâiller les portes, tentatives isolées et timides au sein d'une population pour laquelle nous sommes invinciblement des étrangers. — C'est ainsi que des trésors d'amour du pauvre, des exemples de dévouement chré-

Ein Gesamturteil über die Waisenhäuser als Mittel der Bekehrung läßt sich nach den angeführten Zeugnissen dahin zusammenfassen, daß sie, von einigen Ausnahmen abgesehen, im Verhältnis zu den Mitteln und Aufwendungen an Zeit und Personal nicht die gewünschten Resultate zeitigten, wenig zur direkten Heidenbekehrung beitrugen, vielmehr in gewissen Distrikten Ursache des Rückschrittes beim Werke der Glaubensverbreitung wurden.

bb) Greisenasyle.

Neben den Kindern ließ die Mission vor allem auch den alten Leuten ihre liebevolle Pflege angedeihen. Das erste Werk dieser Art entstand wohl in Schanghai, wo P. Femiani S. J. sich der unglücklichen alten Bettler, «die in größter Dürftigkeit und Verlassenheit dahinsiechten,» annahm und 1867 mit Hilfe der einheimischen Christen ein Greisenasyl eröffnen konnte.[44]) Mit der Zeit erhoben sich auch in anderen Missionen solche Asyle.[45])

Aufnahme fanden alte Männer und Frauen, die in ihrer Armut niemanden hatten, der sich um sie kümmerte. «Sie baten entweder persönlich oder durch ihre Verwandten und Bekannten um Aufnahme ins Asyl. Sie sind natürlich froh, eine Versorgung für ihre alten Tage gefunden zu haben. Die materielle Not, die sie so lange erlitten haben, hat nun ein Ende.»[46]) Die meisten der aufgenommenen Greise und Greisinnen, die in eigenen Asylen untergerbracht wurden, sind Heiden. «Die heidnischen alten Leute werden nicht zur Annahme des Christentums gezwungen, wohl aber dazu ermahnt und ermuntert. Die wenigen, die dazu keine Lust verspüren, gehen durchweg nach einiger Zeit von selbst wieder fort. Die übrigen werden gerne Christen und bekehren sich unter der besorgten, liebevollen Pflege und besonders infolge des heroischen Tugendbeispieles der Schwestern von ganzem und aufrichtigem Herzen. Sie werden dann von den Schwestern in den religiösen Wahrheiten unterrichtet und zur heiligen Taufe vorbereitet. Wenn man bedenkt, daß diese alten Leute beiderlei Geschlechtes Analphabeten sind, obendrein behaftet mit Krankheiten und allen möglichen Gebrechen, so versteht man leicht, welch eine Arbeit die guten Schwestern mit dem Unterrichte dieser alten Leute leisten. Die meisten leben nur noch wenige Jahre und sterben dann, von den Schwestern gut vorbereitet, eines guten christlichen Todes.»[47]) P. Femiani berichtet, daß er in drei Jahren 120 dieser Greise und alten Frauen taufen konnte. Bei ihm wohnten die Insassen der Asyle täglich der hl. Messe bei, erhielten täglich christlichen Unterricht und bereiteten sich sorgfältig auf die hl. Taufe vor.[48])

Welchen Nutzen brachten nun diese Asyle, abgesehen von der Seelenrettung der Greise und Greisinnen selbst, für die Heidenmission? Bischof Reynaud von Tschekiang äußert sich darüber: «Dieses Werk hatte alle Sympathien der Heiden; es macht auf sie einen Eindruck, der für uns

tien demeurent cachés et inutiles pour la masse. A tel point que, dans la majorité des cas, l'existence même de ces œuvres, a fortiori leur qualité et leur esprit, demeurent ignorés du grand nombre.» Mém. Lebbe, 22 f.

[44]) K. M. 1875, 168 f. Brief von Pater Femiani, Januar 1875, über sein Werk.

[45]) Vgl. Favier, Pékin, 247 ff; Reynaud, Une autre Chine, 152 f; A. P. F, XLVIII, 10 ff; Lange, Tsinanfu, 150 f; Pieper, Unkraut, Knospen und Blüten, 472 ff u. a. m.

[46]) Lange l. c.; Reynaud l. c.

[47]) Lange. l. c.

[48]) K. M. 1875, 169.

äußerst günstig ist; denn im allgemeinen schätzen sie die Fürsorge, die wir den Greisen zuwenden, höher als die für die Kinder.»[49]) P. Pieper S.V.D. berichtet über die Folgen für die heidnischen Verwandten der Asylinsaßen: «Kommen die Verwandten des Dahingeschiedenen, so wollen die Dankesbezeugungen kein Ende nehmen. ‚Die katholische Religion ist die wahre, auch wir wollen katholisch werden. Eine Religion, die so selbstlos das Gute tut, kann nur die echte sein.' Tatsache ist, daß schon mancher der Verwandten durch unsere Greise zum Christentum bekehrt worden ist. Die Vorurteile, welche die Chinesen beim Aufnehmen von Kindern oft im Munde führen, können sie bei den Greisen nicht geltend machen.» [50])

Da diese Werke nicht die üblen Folgen hatten wie die Fürsorge für die Waisenkinder, und gerade bei der Betreuung der oft kränklichen, dazu mit üblen Gewohnheiten behafteten Greise und Greisinnen die christliche Karitas, durch edle Schwestern ausgeübt, in hellstem Lichte dastand, trugen sie auch mehr für die Heidenmission bei, obschon vielleicht da und dort im Verhältnis zu den aufgewandten Mitteln, über welche die Mission verfügte, etwas zu viel dafür getan wurde.

cc) Krankenfürsorge.

Das fruchtbarste Werk unter den Methoden der Liebespflege war sicher die Fürsorge, welche die Mission den Kranken angedeihen ließ. Sie wurde daher auch von den Missionaren als ein besonders geeignetes Mittel angesehen, die heidnischen Herzen für die Aufnahme der christlichen Wahrheiten vorzubereiten. «Wer weiß nicht,» schreibt P. Gonnet in einem Brief vom 14. August 1863, [51]) «daß die Medizin (Arznei) der beste Paß ist, sich Eingang bei den Götzendienern zu verschaffen? Was unsere Mission im besondern betrifft, so haben unsere Gebildeten zu wiederholten Malen hervorgehoben und betont, daß dies das wirksamste Mittel ist, eine große Anzahl Heidenkinder zu taufen und unter den Erwachsenen Bekehrungen hervorzurufen.» Bei den Beratungen der Jesuitenmissionare in Zikawei 1871 wurde unter die geeigneten Mittel der Heidenbekehrung eingereiht: «l'action de médecins et de pharmaciens bien formés.» [52]) Auch Bischof Henninghaus stellt dieses Werk an die Spitze der karitativen Missionsarbeit, wenn er schreibt: «Der Nutzen des Predigens, der Gründung von Christengemeinden, selbst der Waisenkindererziehung ist den Heiden oftmals nicht so ohne weiteres klar. Aber dem liebevollen Krankenpfleger gegenüber müssen auch sie sagen: Das ist «hing schan», das nennt man Gutes tun. So ist gerade diese Tätigkeit geeignet, der Mission Freunde zu erwerben, sie populär zu machen. In einzelnen Fällen mag der Arzt sogar dem Missionar die Tore öffnen, indem die geheilten Kranken, heimgekehrt zu den Ihrigen, für die Kirche Anhänger werben, abgesehen von den vielen, welche in Todesgefahr und auf dem Krankenbette die hl. Taufe empfangen und eines christlichen Todes sterben.» [53])

Was Stand und Handhabung dieses Werkes angeht, so bemerken wir, daß Einrichtungen zugunsten der Kranken in den ersten Jahr-

---

[49]) Une autre Chine, 152.
[50]) Unkraut, Knospen und Blüten, 478.
[51]) Gonnet, 100.
[52]) Servière, Kiangnan, II, 186.
[53]) Freinademetz, 607. Diesen Nutzen für die Heidenbekehrung hebt auch P. Lange hervor mit besonderer Rücksicht auf die Arbeiten der Schwestern. (Tsinanfu, 148).

zehnten nach der erlangten Religionsfreiheit nur spärlich vorhanden waren. Wegen Mangels an Mitteln und Zeit konnten die Missionare noch nicht an den Ausbau dieses Mittels denken. Erst als europäische Missionsschwestern die Missionsfront verstärkten, rückte dieses Mittel stärker in den Interessenkreis der Missionare. Vorher bestanden wohl hier und da Ansätze hierfür, aber nicht eigentlich als Mittel der Heidengewinnung und -bekehrung, sondern, um vor allem dadurch möglichst viele Heidenkinder taufen zu können. Zu diesem Zwecke wurden Apotheken und Arzneiverteilstellen eingerichtet, Jungfrauen und Katechisten in den Anfangsgründen chinesischer Medizin unterwiesen, um leichter Zutritt zu sterbenden Kindern zu gewinnen. [54])

Mit dem Eintreffen der Schwestern und durch besondere Umstände, wie Krieg und Hungersnot, bewogen, [55]) begann man mit den eigentlichen Spitälern für Kranke oder wenigstens mit einer systematischen Krankenbehandlung. Auch Missionare, die über medizinische Kenntnisse verfügten, griffen bei diesem Werke tatkräftig ein, der Großteil wenigstens insofern, als er Chininpillen verabreichte und dadurch schon manches Elend linderte. [56]) Einiger Menschenklassen nahmen sich die Missionare besonders an, so der Bettler, [57]) der kleinen Handwerker und Kaufleute, die ohne Heim ständig unterwegs waren, in Zeiten der Krankheit Furchtbares durchmachen mußten, ohne daß sich ihrer jemand annahm [58]) und vor allem der Aussätzigen, denen auf der Insel Scheklun vor den Toren Kantons durch kanadische Schwestern und Pariser Missionare 1907 ein Heim errichtet wurde. [59])

Die Krankenfürsorge entwickelte sich in kurzer Zeit sehr gut, sodaß Schwager 1912 in seiner Statistik der chinesischen Mission bereits 62 Spitäler und 408 Apotheken angeben konnte. [60]) Einige Krankenhäuser, zumal in den Großstädten, wie Schanghai, Hankow, Kiukiàng, Peking, Yenschowfu u. a., waren geradezu gut ausgebaut. [61]) Ueberall jedoch empfingen die Kranken gleich liebevolle Pflege, und die Taten der Liebe, die gerade bei chinesischen Verhältnissen um so heller hervorleuchteten, waren immer ein beredter Unterricht in der christlichen Religion. [62]) In Kiukiang

[54]) A. P. F. XX, 272. 1848 wurden in Szetschwan 84,416 Kinder auf diese Weise getauft, wobei allerdings schon bemerkt wird, daß die Société Angélique, wie sich die medizinisch gebildete Täufergilde nannte, allmählich in den heidnischen Herzen die Wege zur Aufnahme des Christentums ebne. Ebd. XXII, 127 ff; durch eine Apotheke in Futschu konnten jährlich Tausend Kinder getauft werden. Die Heiden nannten sie einen Ort, «wo die Menschen geliebt werden.» Ebd. XXVI, 374 ff. Launay, Kouytcheou, I, 438 ff, II, 521 ff.

[55]) So nach der Taipingrebellion 1863 in Kiangnan. Vgl. Servière, Kiangnan, II, 88 f.

[56]) Gonnet, 244.

[57]) K. M. 1875, 232.

[58]) C. R. 1884, 48 Uebersicht über die einzelnen Hospitäler der Pariser bei Piolet, III, 315 ff; 325 ff (Statistik).

[59]) K. M. 1920/21, 161 ff. Bei der Pflege der Aussätzigen zeichnete sich neben den Schwestern vor allem der opferfreudige Gründer P. Conrady aus. Auch sonst widmeten sich Missionare und Schwestern in Zeiten der Seuchen dem Krankendienste, so bei Pestseuchen, Cholera etc. Vgl. Z. M. 1912, 225; Lange, Tsinanfu, 148.

[60]) Z. M. 1912, 213. Allerdings eine kleine Zahl gegenüber den protestantischen Unternehmungen dieser Art. Vgl. Richter, Das Werden der christl. Kirche in China, 166 ff. Latourette, 452 ff, 652 ff.

[61]) Schmidlin, Missions- und Kulturverhältnisse, diversim.

[62]) «Welch tiefen Eindruck diese selbstlose Liebestätigkeit auf die heidnische Bevölkerung macht, ist nicht zu beschreiben. Die Leute kommen im Anfange nicht

(Ost-Tschekiang) wurden die Kranken noch eigens von einem Katechisten in der katholischen Lehre unterwiesen. [63])

Selten sind die Urteile der Missionare über ein Mittel der Heidenbekehrung so einmütig wie für die Krankenfürsorge, die auch in ihren Erfolgen und Früchten sich als einer der geeignetsten Faktoren der Bekehrung erwies. Schon die Pflege der Verwundeten während der Taipingrebellion in Schanghai veranlaßte viele der Verpflegten, sich taufen zu lassen. Doch auch andere Bewohner der Stadt entschlossen sich daraufhin, das Christentum anzunehmen, weil sie sahen, daß dort die Liebe herrschte. [64]) Ueber die erste Apotheke in Szetschwan, die zunächst nur kranken Kindern zugute kam, zeigten sich die Heiden sehr erfreut, und selbst der Mandarin hielt mit seiner Anerkennung nicht zurück. [65]) Ueber die Erfolge des Bettler-Spitals in Schanghai berichtet P. Couvreur: «Solange die Krankheit nicht zum Tode zu sein scheint und der Bettler die Hoffnung hegt, bald wieder zu seinem Gewerbe zurückzukehren, ist er zurückhaltend; erst wenn der Tod herankommt, verlangen die meisten eingehender die christliche Lehre kennen zu lernen und die Taufe zu empfangen.» [66]) Msgr. Croupat von Ost-Szetschwan schreibt: «Es ist äußerst selten, daß diese Unglücklichen dem Einflusse der christlichen Liebe widerstehen.» [67]) Und über die Erfolge der Krankenhäuser für arme Handwerker und Kaufleute wird gesagt: «Diese unglücklichen Menschen zeigen sich im allgemeinen sehr empfänglich für die christlichen Wahrheiten, . . . sie bekehren sich leicht und aufrichtig und sterben meist mit großer Frömmigkeit und Geduld.» [68])

Aber nicht nur den Individuen kommen die Segnungen der Krankenfürsorge zugute, sondern auch der Gesamtmission. So berichten die Lazaristen, daß das Spital von Kiukiang in 15jähriger Wirksamkeit (bis 1911) die Evangelisation des nördlichen Flußufers vorbereitet habe. [69]) Und selbst im äußersten Westen, in Ili, erklären die Scheutvelder Missionare, daß auf der Station Manasse nur die Krankenpflege die heidni-

aus dem Staunen heraus, daß fremde und dazu ausländische Damen sich ihrer in ihrem Elend annehmen, ihnen eine Liebe erweisen, die sie von ihren Verwandten nicht erfahren...» Lange, Tsinanfu, 148.

[63]) Schmidlin l. c. 55.

[64]) A. P. F. XXVI, 128 f.

[65]) A. P. F. XX, 272.

[66]) K. M. 1875, 232. Von 128 Bettlern, die 1873 aufgenommen waren, wurden 70 geheilt entlassen, ohne sich zu bekehren; 42 starben getauft, die übrigen wurden ebenfalls getauft, weil sie sich dem Tode nahe glaubten, und blieben gute Christen. Aehnliches wird aus anderen Missionen berichtet, so von Msgr. Delaplace. K. M. 1879, 61 (1877: von 1915 aufgenommenen Kranken wurden 822 in der Todesstunde getauft). P. Lange schreibt: «Bezeichnenderweise lassen sich alljährlich bis zu 500 heidnische Kranke in der Todesstunde von den Schwestern taufen. Es ist dies ein ganz außerordentlicher Erfolg, und man sieht, die Schwestern sind nicht nur Engel der Barmherzigkeit, sondern auch wahre Missionarinnen.» l. c. 149. Aehnlich Msgr. Reynaud von Tschekiang: «Plusieurs se convertissent après leur guérison, ou reviennent plus tard mourir à l'hôpital pour obtenir la grâce du Baptême. Il est presque inoui qu'un malade de l'hôpital meure volontairement païen; quelques-uns peuvent être surpris, mais tous en général, au dernier moment, se font chrétiens; et chaque année, nous en baptisons plusieurs centaines à l'article de la mort.» Une autre Chine, 151 f.

[67]) C. R. 1885, 44. Aehnlich Msgr. Pinchon von West-Szetschwan, C. R. 1891, 59, der die Höhe seiner Bekehrungsziffer, neben der Gnade Gottes, vor allem dem Hospital zuschreibt.

[68]) C. R. 1884, 48. Dasselbe berichtet C. R. 1894, 112, für Süd-Szetschwan.

[69]) In Z. M. 1912, 226.

schen Vorurteile zu überwinden vermöge.[70]) «Ich kann sagen,» schreibt der Berichterstatter der Mission in der Mandschurei für 1886,[71]) «daß nach Gott, der einzig die Seelen bekehrt, unsere lieben Schwestern von der Vorsehung es sind, welche die Heiden zum Glauben führen. Ihr Eifer und ihre Aufopferung überwinden alle Hindernisse. So segnet auch Gott ihr Unternehmen, alles gelingt ihnen, die Heiden der Umgebung schätzen und lieben sie.»

Allerdings zeigte die heidnische Bevölkerung auch gegen diese Werke einige Zeit Mißtrauen, vor allem vor den Boxerwirren und während derselben, wo alles, was von den «fremden Teufeln» geschah, feindselig betrachtet und als um so gefährlicher aufgefaßt wurde, wenn es sich in die «Maske» der Liebe kleidete.[72]) Aber hier waren, wie Tatsachen zeigen,[73]) die Zeichen des Mißtrauens nur vorübergehend und lokal, und das Urteil, das Msgr. Henninghaus über diese Werke fällt, wird auf die gesamte Chinamission der zu behandelnden Zeit anzuwenden sein: «Vielen wurde in ihren Leiden geholfen, viele lernten die katholische Religion hochschätzen, und nicht wenigen wurde die Himmelstüre erschlossen. Mit verhältnismäßig geringen und bescheidenen Mitteln ist manches Gute gestiftet worden.»[74])

dd) Almosen.

In einem Lande wie China, das fast ununterbrochen in einem seiner Teile durch Naturkatastrophen, wie Ueberschwemmungen, Dürre, Erdbeben, heimgesucht wurde, die oft die schrecklichsten Hungersnöte verursachten, sahen sich die Missionare direkt vor die leiblichen Werke der Barmherzigkeit gestellt. Weil dazu, nicht nur in Zeiten der Not, vor allem größte Armut herrschte, war das Almosengeben fast eine Selbstverständlichkeit.

In den verschiedensten Formen wurde von den Missionaren Almosen verabreicht, vor allem in Zeiten der Hungersnöte, so während und nach der Taipingrebellion, in Nord-China in den 70er Jahren, in Schansi in den Jahren 1880/81 u. a. m.;[75]) dann, wie weiter unten angedeutet wird, durch die Schulen, in welchen mancherorts die Kinder nicht nur Unterricht, sondern auch Kleidung und Nahrung von der Mission empfingen[76]); endlich, wie später ausgeführt wird, in den Katechumenatshäusern, wo die Katechumenen bisweilen über den ganzen Winter unentgeltlich Pflege erhielten.

Das Almosengeben, vor allem in Zeiten der Not, brachte die Mission in direkte Beziehungen zu den ärmsten Klassen der Bevölkerung, wodurch

[70]) Ebd. Aehnlich P. Lange: «Die Schwestern zerstreuen Vorurteile und erwerben der Mission Sympathien, die wir durch unsere Predigten und durch unseren Verkehr mit dem Volke niemals zu erwecken imstande wären.» l. c. 148.

[71]) C. R. 1887, 11. «Zwei Drittel aller Taufen,» so im C. R. 1894, 99, für West-Szetschwan, «schulden wir dem Spital und den Werken der Hauptstadt.» — Eine Ausnahme in der Beurteilung macht Kervyn, der sowohl negativ als positiv ihnen gegenüber eingestellt ist. Während er an einer Stelle seines Werkes, wo er über die ärztliche Mission spricht, sich das Urteil Dr. Matignons über die Undankbarkeit der geheilten Kranken, ja sogar ihre Feindseligkeit, zu eigen macht und sehr pessimistisch über diesen Zweig der Missionstätigkeit denkt (420 ff), führt er an anderer Stelle über die Hospitäler lobende Aeußerungen der «Missions Catholiques» und von Msgr. Reynaud an, verstärkt dieselben durch eine Apologie der urchristlichen Liebestätigkeit und macht sie so scheinbar zu den seinigen, ohne sich selbst über Nutzen oder Erfolg dieses Werkes zu äußern. (729 ff).

[72]) Vgl. Brandt, Dreiunddreißig Jahre in Ostasien, III, 96; Piolet, III, 316.

[73]) Z. M. 1912, 227.

[74]) Freinademetz, 609.

[75]) Latourette, 341 f.

[76]) A. P. F. XXVIII. 220 ff.

dann bisweilen Massenbekehrungen erzielt wurden. Doch auch Gebildete wurden, wie Msgr. Pinchon in einem Brief vom 22. Dezember 1878 berichtet, durch die Liebestätigkeit der Christen während der Hungersnot für den Glauben gewonnen. Sie verlangten die Religion kennenzulernen, die solche Früchte zeitigte. Nach kurzer Zeit konnten unter ihnen 200 Bekehrungen durch den einheimischen Priester Oang erzielt werden. [77]) Tausende wurden dadurch auch in Schansi, [78]) Kiangnan, [79]) Tscheli [80]) und später wieder in Tschekiang [81]) gewonnen.

Eine besondere Methode wandte P. Gonnet 1878 an, als er nach dem Tode Msgr. Dubars die Leitung der Mission innehatte, um die Nachteile des einfachen Almosengebens zu vermeiden. Er verteilte Almosen nur gegen Hypotheken auf das Eigentum der Bittenden. Zudem stellte er die Bedingung, daß sie wenigstens die abergläubischen Gebräuche aufgeben und mit dem Studium der Gebete und des Katechismus beginnen müßten. Leider fehlte es ihm an den nötigen Hilfskräften, um die 12,000 so gewonnenen Katechumenen auch zu wahren Christen heranzubilden. So kam es, daß viele nicht zur Taufe gelangten und andere, welche bereits getauft waren, wieder lau wurden und ihre Christenpflichten nicht erfüllten. [82])

Dieselben Mißerfolge zeigten sich einige Jahre vorher in der Kiangnan-Mission. In den Tagen des Unglücks waren viele Hilfesuchende aus der Stadt Nanking nach Schanghai gekommen und fanden bei den Patres Unterstützung und Aufnahme. Die Taufe schien ihnen ein geeignetes Mittel, die Hilfeleistungen sicherer zu stellen. Sie lebten wie gute Christen und wohnten eifrig dem Gottesdienst und dem Unterricht bei. Aber ihr Christentum dauerte nur so lange wie ihr Aufenthalt in Schanghai. Nach Nanking zurückgekehrt, fielen fast alle wieder ab. Alle Bemühungen, sie zurückzuführen, waren umsonst. Der Berichterstatter fügt schmerzvoll hinzu: Das ist die Geschichte der meisten Neophyten von Nanking. [83])

Durch diese Mißerfolge belehrt, wurden die Missionare gegen das Almosen als Missionsmittel äußerst skeptisch. Von den Missionaren in Kiangnan wurde es später direkt abgelehnt, wenn auch zugestanden wurde, daß der Missionar nicht umhin könne, ab und zu Almosen zu geben, aber dann müsse er es ganz heimlich tun, damit keiner sich verletzt fühle. [84])

---

77) M. C. 1879, 174.
78) Latourette l. c.
79) Servière, Kiangnan, I, 165 ff, 232 ff; Rel. de la Mission de Nankin, II, 121 f.
80) Gonnet, 126.
81) Schmidlin, Missions- und Kulturverhältnisse, 54.
82) Gonnet l. c.
83) Rel. de la Mission de Nankin l. c.
84) Die Heiden nannten die Katechumenen, die durch diese materiellen Interessen gewonnen waren: «mangeurs de riz et mangeurs de religion.» Die Jesuiten wiesen daher sogar Gelder, die ihnen zur Verteilung vom Unterstützungskomitee in Schanghai übergeben wurden, zurück, da sie mehr Schaden als Nutzen davon fürchteten. Bei Gonnet, 244 f. — P. Bizeul S. J. faßt seine Meinung über das Almosengeben in die Worte: «L'aumône semblerait toute naturelle. Si l'on tient compte du caractère chinois, il faut cependant la ranger dans la catégorie des moyens exceptionnels dont l'emploi doit être mesuré avec la plus grande prudence. Ouvrez largement votre bourse, on accourra des quatre points cardinaux; fermez-la, vous vous aliénez tout le monde. Il eut mieux valu ne rien donner pour ne s'aliéner personne. Donnez à l'un, il faut donner à l'autre, car personne ici n'accepte les privilèges et tout le monde est jaloux. Ne comptez pas sur la discrétion du donataire, il est incapable de résister au bonheur de se prévaloir de vos grâces.» R. Ch. I, 11 f.

Derselben Meinung ist Kervyn, der diese Ausführungen in seinem Werke aufgenommen hat. [85]) Auch P. Freinademetz war «prinzipiell nicht für ein zu ungebundenes Almosengeben, weil es die Leute verdirbt, anspruchsvoll macht und ihrer religiösen Gesinnung leicht niedere, materielle Bestrebungen beimischt.» [86]) So bestimmte denn auch die 2. Synode von Kwangsi, 1895, daß sich die Missionare absolut dieses Mittels enthalten sollten, um Bekehrungen zu erzielen. [87]) — Die Regionalsynoden und Handbücher gehen leider nicht auf das Almosen als Missionsmittel ein.

Waren die bisherigen Arten des Almosengebens meist durch Not und Elend begründet, so ging eine neue Form, die sogenannte Geschenkmethode, direkt darauf aus, durch Geld Bekehrungen zu erzielen. Anwendung fand sie in reichstem Ausmaße in der Lazaristen-Mission in Tscheli, in veränderter Form bei den Jesuiten in Südost-Tscheli und bei den Scheutvelder Missionaren. Ueber die Methode der Lazaristen schreibt Schmidlin: «Sie sieht es zu allererst auf die Zahl der Bekehrten ab und geht in der Anwendung der Mittel zur Erreichung dieser Ziffer bis an die äußersten Grenzen des Zulässigen. Der Bischof gibt den Missionaren aus den durch die Indemnitäten erzielten Einkünften, soweit der Vorrat reicht, ca. 6 Dollar pro Kopf, deren Verwendung zu Konversionszwecken er ihnen an sich freistellt. Da aber die Unterbringung in Katechumenatsanstalten kostspieliger ist und oft mißbraucht wird, zieht er den einfachern Modus vor, daß die Summe ratenweise den Katechumenen ausgezahlt werde, je ein Dollar nach Erlernung der einzelnen Abschnitte des vierteiligen Katechismus und zwei bei der Taufe.» [88]) Bei den Jesuiten wurde das Geld nur leihweise gegeben (ca. 5 Fr. pro Person) und unter der Bedingung, daß wenigstens 10 Familien mit etwa 40 Personen am Unterricht teilnahmen, [89]) während die Scheut-

---

[85]) Kervyn, 426 ff.

[86]) Freinademetz, 599.

[87]) «On s'abstiendra absolument d'attirer des prétendues conversions par l'appât du gain et des intérêts matériels.» Bei Launay, Kouangsi, 339. — Daß es damit auch in neuester Zeit nicht besser geworden ist, zeigen die Ausführungen eines anonymen Kansu-Missionars: «Die bald die eine, bald die andere Gegend befallenden Drangsale treiben ganze Scharen den Missionen zu. Es sind bedauernswerte Leute, die Brot suchen, aber kaum Religion. Der Erfolg fürs Christentum ist minimal. Ich erbte auch einmal ein Gebiet mit Tausenden von Katechumenen, die «Christen» geworden waren wegen Erdbebenunterstützung. Da kamen hohe Steuern und die Christen riefen: «Schenfu, hilf, daß die Steuern für uns kleiner werden.» Da ich mich weigerte, legten sie mir Rosenkränze, Bilder usw. auf den Tisch und fielen ab. Was übrigblieb, war kaum nennenswert. Das war der Gewinn der Erdbebenmethode in Kansu. Möge sie nie wiederkommen.» Z. M. 1929, 295. Für den Norden China's dagegen verteidigte noch 1930 P. de Smedt (Scheut) das Almosen als Missionsmittel: «Quant au système en lui-même, il ne faudrait pas le condamner en soi: c'est un moyen nullement coupable d'attirer les âmes, et il est tellement adapté aux conditions du pays que je crois que tous les missionnaires ont été plus ou moins amenés à l'employer: il s'est littérarement présenté de lui-même aux missionnaires, et soit dit par anticipation, les conversions qu'il occasionne ne sont pas inférieures à celles qui sont procurées par les autres moyens.» Er fügt dann allerdings einige «inconvénients» hinzu, nämlich, daß das Mittel äußerst kostspielig sei, daß vor allem große Schwierigkeiten entstünden, wenn eine größere Masse sich bekehre, um diese zu guten Christen heranzubilden. (Les Conversions. Compte Rendu de la huitième Semaine de Missiologie de Louvain 1930, 120 f.)

[88]) Z. M. 1915, 19. Eine ausführlichere Darstellung davon gibt Lebbe in seinem Memorandum, 23—35. Vgl. die kurze Analyse Z. M. 1923, 115 f.

[89]) Z. M. 1912, 222 f, Latourette, 551 f.

velder durch Beschaffung von Särgen zu billigen Preisen manche ärmere Chinesen für das Christentum gewannen.[90])

Zur Verteidigung ihrer Methode wurden von den Lazaristen nach Schmidlin folgende Gründe angeführt: «Daß die Aspiranten für die beim Lernen versäumte Zeit entschädigt werden müssen; daß sie für ihre Fortschritte Ermutigung verdienen,[91]) daß auch unser Heiland die Menschen durch materielle Wohltaten angelockt hat und auch die heimatliche Seelsorge sich derselben bedient; daß es das einzige Motiv sei, um überhaupt an die Heiden heranzukommen und mit ihnen in Verbindung zu treten; daß das Katechumenat und die spätere kirchliche Erziehung die Motive läutere und ins christliche Leben einführe; daß man bezüglich des sittlich-religiösen Niveaus und der Standhaftigkeit der so gewonnenen Neophyten günstige Erfahrungen gemacht habe; daß zwar die erste Generation der Neuchristen noch recht unvollkommen, in ihren Kindern aber wenigstens die zweite gesichert sei. Trotz alledem bleibt ein solches Missionsverfahren bedenklich, um so mehr als die Zahl der Missionskräfte zur soliden Unterweisung der Katechumenen und zur gründlichen Pastorierung der Getauften nicht entfernt genügt.»[92])

Die Folgen dieser Methode waren einerseits ein ständiges Anschwellen der Taufziffer und manche gute Christen in den folgenden Generationen, anderseits ein Hereinfluten der Hefe des Volkes in die Kirche, die vielfach nicht nach den Gesetzen des Christentums lebte, der Kirche Schande bereitete, oft apostasierte und die Mission bei Bessergesinnten nur verhaßt machte.[93])

---

[90]) Ebd. 222 [1].

[91]) Denselben Grund führt Schwager zur Verteidigung der Jesuitenmethode an: «Warum aber, wenn bessere Anziehungsmittel fehlen, die Teilnahme am Religionsunterricht nicht sollte belohnt werden dürfen, ist nicht einzusehen, wenn nur für gründlichen Unterricht, ausreichende spätere Seelsorge und möglichste soziale Hebung dieser armen Volksklassen gesorgt wird. Pauperes evangelizantur!» Ebd. 223 [1].

[92]) Missions- und Kulturverhältnisse, 113 f. Vgl. zur Bekräftigung der Gründe Jean Rigaud, 100. Der Pariser Missionar in Szetschwan beklagt, daß man den Chinesen erst die Sapeken und den zum Leben notwendigen Reis liefern müsse, bevor sie mit dem Studium der Religion beginnen würden.

[93]) Z. M. 1915, 20. P. Lebbe faßt, wohl etwas übertreibend, die Folgen in den Punkten zusammen: «Nous dirons simplement:

1° Que le chiffre des baptêmes ne correspond pas, à beaucoup près, à la réalité;

2° ... que si l'on retranche de ce chiffre le nombre des apostats, des baptisés deux, trois et quatre fois, et si l'on tient compte des majorations arbitraires d'une foule de comptes-rendus, doit reconnaître un échec complet.

3° ... que compter sur la christianisation lente et insensible des générations futures, est une leurre; puisque ces baptisés refusent de laisser baptiser leurs enfants, et encore plus de les faire instruire, et les marient à des païens.

4° ... Que cette façade, superbe encore sur le papier, est condamnée à crouler le jour où le Vicaire Apostolique voudra sincèrement, en toute conscience, se rendre ses comptes en conséquence; que ce jour-là on sera effrayé des résultats obtenus par vingt ans de formidables dépenses, de proçès, d'exactions et d'injustices sans nombre;

5° ... qu'il ne restera de tout ce mouvement qu'une flaque de boue entre l'Eglise et la partie honnête du peuple, un obstacle qu'il lui répugne de franchir.

6° ... Et que c'est grand douleur, pitié, amertume de songer que le point de départ fut une aspiration intense vers la conversion de tout un peuple, aspiration sortie d'une âme d'apôtre. C'est à pleurer, oui, c'est à pleurer! ...» Mém. Lebbe, 31 f.

P. Lebbe erwähnt in seinem Memorandum noch eine Methode, die er die «spanische Methode» nennt. (Mém. Lebbe, 19 f; Z. M. 1923, 144 f), die allerdings

b) Die Schulen.[1]

Ein weiteres Missionsmittel bildeten nach allgemein missionarischer Ansicht, allerdings nicht in dem Umfang wie die karitativen Unternehmungen, die Bildungs- und Erziehungsanstalten. Schon in einem Briefe vom 20. X. 1846 weist Msgr. Rizzolati darauf hin, daß die Schule neben der direkten Heidenbekehrung ein wirksames Mittel sei; hier würden die Kinder nach und nach zur Kenntnis des wahren Gottes erzogen und in ihnen der Wunsch lebendig, Christen zu werden.[2] «Schulen», schreibt P. Clavelin S. J. 1851,[3] «sind das Mittel, eine bedeutungsvolle Zukunft vorzubereiten. Die Heiden fühlen es, sie bewundern, loben und segnen.» Dieselbe Meinung äußert einige Jahre später P. Broullion in seinem Mémoire über die Kiangnan-Mission. Schulen seien nicht nur zur Entwicklung des Christentums notwendig und nützlich, sondern auch ein geeignetes Mittel, durch die Kinder die Eltern zu gewinnen. Dazu verlangt er Aufnahme heidnischer Kinder, die durch den Einfluß christlicher Erziehung für die Mission gewonnen würden.[4] P. Gonnet teilt die Ansichten seiner Mitbrüder über die Schulfrage und schlug sogar vor, statt der kostspieligen, unfruchtbaren Waisenhäuser Schulen zu errichten, Religions-Schulinternate, zumal für Kinder, deren Eltern katholisch werden wollten, um so gleichzeitig die ganze Familie mit dem Christentum zu erfassen.[5] Bischof Guillemin von Kanton sah in den Schulen vor allem das Mittel, die arme Bevölkerung zu erreichen, wie es bereits einer seiner Missionare auf der Insel Waitschaou erprobt hatte. Daher sein dringender Wunsch, jeder Missionar solle in seinem

nur wenig Verteidiger und keine große Verbreitung gefunden habe. Man versuchte auf die Heiden einen Zwang auszuüben, um sie dadurch für das Christentum zu gewinnen, zumal nach den Boxerwirren, als man eine die Mittel der schuldigen Dörfer übersteigende Entschädigung verlangte und im Falle einer Bekehrung davon Abstand nahm. Lebbe ist die einzige Quelle, welche diese Methode anführt. Wenn auch nicht geleugnet werden soll, daß gerade durch die immer wieder einsetzenden Forderungen von Schadenersatz für geschädigte Christen der Mission eher geschadet als genutzt wurde, so ist doch festzuhalten, daß es sich, wenn die von Lebbe berichtete Tatsache stimmt, um einen Ausnahmefall handelt, und dieser nicht gleich zur «Methode» gestempelt werden darf. Auch die Aeußerung eines Missionars, er sehe nur ein praktisches Mittel zur Bekehrung China's, die spanische Methode, d. h. den Zwang, das «compelle intrare», genügt nicht, damit eine Methode zu begründen.

[1]) Vgl. Schmidlin, Das chinesische Missionsschulwesen. Z. M. 1918. 96 ff; Väth, Das katholische Schulwesen im neuen China. K. M. 1917/18, 31 ff, 56 ff, 77 ff; Schwager, Rundschau. Z. M. 1912, 229 ff; über das chinesische Schulwesen allgemein: Kösters, Z. M. 1912, 49 ff; Aufhauser, Missionsstudienfahrt, 206 ff. Ueber das Schulwesen bis zur Jahrhundertwende besitzen wir keine zusammenfassende Darstellung. — Im folgenden soll nicht das gesamte chinesische Missionschulwesen behandelt, sondern nur so weit berücksichtigt werden, als es als Missionsmittel in Frage kam.

[2]) Rizzolati, Lettere, 143 f. Allerdings verlangte er, um genügend Früchte aus dem Werk zu ziehen, daß die Mehrzahl der Schüler Christen seien. Ferner führte er aus, daß er auf seinen Visitationsreisen selbst beobachtet habe, wie Jünglinge durch Lesen und Studium der christlichen Bücher in der Schule zum Glauben geführt worden seien.

[3]) Servière, Kiangnan, I, 230 führt die Bekehrung eines hochstehenden Chinesen an.

[4]) Broullion, 103, 107 ff.

[5]) Gonnet, 111 f.

Distrikt wenigstens zwei Schulen haben, eine für Knaben und eine andere für Mädchen. [6])

Daß nicht nur einige einzelne Missionare die Notwendigkeit und Brauchbarkeit der Schule als Missionsmittel erkannten, ersehen wir aus den Akten der Synoden. Schon die ersten Regionalsynoden von 1840 beschäftigten sich einläßlich mit der Schulfrage, [7]) wobei die von Hankow unter den geeigneten Mitteln der Heidenbekehrung die Schule sogar an erster Stelle nennt. [8]) Auch bei den Beratungen der spätern Synoden nahm die Schulfrage immer eine besondere Stellung ein, wie im folgenden einzeln dargelegt wird. Dieselbe Sprache wie die Synoden reden die Missionshandbücher. [9])

Brennender wurde die Schulfrage als zu Beginn des 20. Jahrhunderts China selbst auf dem Schulgebiete die Reformtätigkeit begann. Damit erhielten auch die Missionsschulen eine ganz andere Stellung und Aufgabe. P. Kösters S. V. D. schreibt: «Die Schulen bieten jedenfalls der katholischen Mission ganz neue Aussichten und Einflüsse, aber auch gewaltige Schwierigkeiten. Daß eine Christianisierung des gewaltigen Reiches nur mit Hilfe einer ausgedehnten Erziehungstätigkeit möglich ist, liegt auf der Hand... Die Periode eines allgemein organisierten Schulwesens in China kann seitens der Mission wohl nicht besser vorbereitet werden als durch solche christliche Privatschulen, zu denen die Kinder der Christen und, soweit Eltern und Regierung der christlichen Erziehung kein Hindernis in den Weg legen, auch Kinder der Heiden Zutritt haben.» [10]) Und an anderer Stelle sagt er: «In der Lösung des chinesischen Schulproblems liegt eine der größten, wenn nicht die größte Aufgabe der missionierenden Kirche des 20. Jahrhunderts.» [11])

Auch die Synoden befaßten sich mit den neuen Bestrebungen, wie z. B. die III. Synode von Hongkong, die bei ihren ausführlichen Darlegungen über die Schule ausdrücklich darauf hinweist und einleitend dazu treffend die Bedeutung christlicher Schulen dartut, wenn auch die direkte Heidenbekehrung dabei nicht besonders betont wird. [12]) Die IV. Synode von Schansi untersucht in einem Anhang eingehend die Schulfrage nach dem neuen Stand der Dinge und bestimmt, es solle ein Schulausschuß der apostolischen Vikariate gebildet werden, welcher die Schulfrage gründlich zu besprechen und Verbesserungen anzubringen habe. [13])

[6]) Colomban, Guillemin, 267. Der Bischof will aber aus diesen Schulen die chinesische Methode des mechanischen Auswendiglernens ausgeschlossen wissen.

[7]) Ponenza, 1881, Voto, 121: « Questo grande ed efficacissimo mezzo per la diffusione e conservazione della dottrina cattolica è stato oggetto di Decreti di tutti i Sinodi. »

[8]) I. Hankow, VII; ebenso I. Peking, III.

[9]) Ybañez, 188 ff; Manuale S. M. 120 ff. Dasselbe Interesse zeigte die Propaganda selbst, wie aus ihrer Instruktion von 1883 ersichtlich ist. C. P. F. II, 1606, XI.

[10]) K. M. 1906/07, 158. Vgl. derselbe K. M. 1908/09, 254 f.

[11]) Z. M. 1912, 63.

[12]) «Inter beneficia praecipua, quibus Ecclesia, divini Auctoris verbo et exemplo edocta, salutis ministerio per orbem fungitur, sane scholarum piarum institutio praecellit. Quaenam enim societas valde non proficiat ex bona civium, tum in mente per scientiam congruam, tum in corde et animo per veram sanamque educationem, a pueritia seu tenera aetate informatione? Hinc tam vigilans exstitit et animosa, ut ubique per nationes, et civitates et pagos, diversi scholarum utilium gradus fierent...» III. Hongkong, III, 1.

[13]) IV. Shansi, Appendix, 17 ff. Die bisherige Praxis, so wird in den Ausführungen bemerkt, habe keine Erfolge gehabt. Nach 4—5 Jahren seien die Schüler immer

Um ein gerechtes Urteil über die Schule als Missionsmittel abgeben zu können, müssen die einzelnen Schulzweige einer gesonderten Betrachtung unterzogen werden. Zunächst ist zur allgemeinen Lage des Missionsschulwesens zu sagen, daß dasselbe, seinem Zwecke entsprechend bis zur Reformtätigkeit der Chinesen selbst auf diesem Gebiete, nicht so schlecht und in einigen Gebieten auch genügend entwickelt war. So übernahmen die Pariser als Erbstück vergangener Missionstätigkeit ein einigermaßen geordnetes Schulwesen, wie aus ihren regelmäßigen Berichten zu ersehen ist. [14]) Auch die Jesuiten bemühten sich von Anfang ihrer Tätigkeit an um eine Hebung der Missionsschule. [15]) Nach den Berichten von 1874 zählt Kardinal Alimonda für die gesamte chinesische Mission 946 Schulen mit 10 000 Schülern beiderlei Geschlechtes. Die Höchstzahl weisen auf: Kiangnan, Tscheli und Szetschwan, während Hupe und andere Missionen des Zentrums und Südens die Mindestzahl haben. [16]) Für 1912 stellt Schwager folgende Statistik zusammen: Volksschulen 6 877 (mit 77 771 Schülern und 48 534 Schülerinnen); höhere Schulen 1 572 (mit 5 092 Schülern und 1 453 Schülerinnen). In den Volksschulen zählt er dazu 7 727 heidnische Knaben und 3 748 heidnische Mädchen, in den höheren Schulen 390 heidnische Knaben und 145 heidnische Mädchen. [17])

Die erste Stelle unter den Schulen nehmen die Katechismusschulen ein, Schulen, in denen vor allem den Kindern die christliche Lehre vermittelt wird. Die in den Statistiken angegebenen Volksschulen sind meist dieser Art. Ihre Bedeutung liegt nach den Berichten für die Kiangnan-Mission, 1899—1901, vor allem darin, daß dadurch erst die Gemeinden und Familien als Ganzes bekehrt werden. Bekehrte Erwachsene seien auch

---

noch ungebildet (rudes), könnten weder lesen noch schreiben, sondern einzig einige Gebete und Klassikertexte aufsagen, ohne ihren Sinn zu verstehen.

[14]) Vgl. die Jahresberichte in den C. R. Zusammenfassend Piolet, III, 317 ff. 1899 zählt die gesamte Pariser-Mission in China 652 Schulen für Knaben mit 8451 Schülern und 270 für Mädchen mit 4314 Schülerinnen. Ebd. 325 ff.

[15]) Die Mission in Kiangnan zählte 1852 74 Schulen, davon 30 für Mädchen, mit 1242 Schülern. (Broullion, 224) 1854 bereits 158 Schulen für Knaben und 55 für Mädchen mit 1636 christlichen und 538 heidnischen Schülern und 748 christlichen und 66 heidnischen Schülerinnen; 1857: 248 Schulen für Knaben und 79 für Mädchen mit 3270 christl. und 725 heidnischen Schülern und 1180 christl. und 802 heidnischen Schülerinnen. (Servière, Kiangnan, I, 357).

[16]) Ponenza, 1881, Voto, 122 f. Leider gibt er weder die einzelnen Arten der Schulen noch getrennte Ziffern für christliche und heidnische Schüler an.

[17]) Z. M. 1912, 213. — Es sei hier kurz auf die Frage eingegangen, warum die katholische Mission für die Schulen keine bessere Entwicklung aufzuweisen hat. Die Tatsache der Rückständigkeit wird zugegeben. «Es bleibt eine notorische, auch von den Bischöfen und den Missionsschulkonferenzen (1914) unumwunden zugestandene Tatsache, daß die Entwicklung des Missionsschulwesens mit den Bedürfnissen nicht gleichen Stand gehalten hat und nicht entfernt denselben genügt.» (Z. M. 1918, 97.) Dazu ist zu bemerken, daß es die chinesische Mission zunächst mit Erwachsenen zu tun hatte, daß der Weg der Bekehrungen der Eltern über die Kinder nicht die Regel war (Z. M. 1912, 229; Freinademetz, 541), ferner, daß die Chinesen, solange ihre eigene Reformtätigkeit nicht vorangeschritten war, kein besonders reges Interesse für europäische Bildung hatten (K. M. 1917/18, 32 f; Gonnet, 201), daß endlich die Arbeit der Missionare voll und ganz aufging in der unmittelbaren Sorge für das Heil der Seelen (Freinademetz, 542). Der Vorwurf P. Lebbe's, die katholische Mission habe durch den Widerstand der kirchlichen Autorität den günstigen Augenblick verpaßt, sich die Sympathien der höheren Stände und ihre Mithilfe zu sichern (Mém. Lebbe, 46), ist angesichts der Synodalbeschlüsse, der Handbücher etc. in dieser Verallgemeinerung nicht zutreffend.

nach ihrer Bekehrung immer noch mehr oder weniger heidnischen Anschauungen unterworfen, nicht voll und ganz vom Christentum durchdrungen. So hat die christliche Unterweisung und Erziehung der Kinder für die Bekehrung einer Familie und Gemeinde einen ganz besonderen Wert. «Ohne die Katechismusschulen vergehen die Bekehrungswellen, erlöschen sie und hinterlassen nur Apostaten.» [18]) Den großen Nutzen dieser Schulen haben auch Kardinal Alimonda und die Instruktion der Propaganda von 1883 hervorgehoben. [19])

Gute Erfolge zeitigten diese Schulen vor allem in Szetschwan, Kiangnan und Kwangsi, wo neben der religiösen Unterweisung auch eine kurze Einführung in Sprache und Schrift ging, sodaß die Schüler nach Verlassen der Schule wenigstens Briefe abfassen konnten, [20]) später auch in Nord-Schantung, wo der Unterricht in der Cosi-Schrift erfolgte. [21]) Für Südost-Tscheli entwirft P. Leurent S. J. ein anschauliches Bild dieser Schulen und schreibt über ihre Erfolge für die Heidenmission: «Sehr viele Kinder in China kommen wegen ihrer Armut oder der Sorglosigkeit ihrer Eltern überhaupt nie in eine Schule und lernen nichts. Hier bieten nun die Katechismusschulen einen Ersatz. Schon die Aussicht, ein halbes Jahr lang umsonst gefüttert zu werden, ist verlockend, und viele heidnische Eltern lernen fleißig die Gebete und den Katechismus, um ihren Kindern die Aufnahme in die Katechismusschulen zu sichern. Da die Kinder, nach Hause zurückgekehrt, das, was sie gelernt und in sich aufgenommen, an ihre Geschwister und Eltern weiter geben und so zu kleinen Missionären werden, so bilden die Katechismusschulen, falls gut geleitet und eingerichtet, ein großes Hilfsmittel des Apostolates.» [22])

[18]) Bei Gonnet, 239 ff.

[19]) Ponenza, 1881, Voto, 124. «Le scuole di sola religione meritano sopratutto di essere commendate ai Superiori delle Missioni . . .» Sie seien noch nicht stark verbreitet, obwohl in einigen Vikariaten, zumal in Szetschwan, gute Erfolge damit erzielt würden. Daher die Mahnung der Propaganda 1883: «Verum earundem Synodorum examinis occasione, eadem Sacra Congregatio, datis iamdudum monitis inhaerens, censuit strictius hortandos esse Vicarios Apostolicos in Sinensi Imperio degentes, ut in singulis cujusque missionis districtibus unam saltem scholam, vel diurnam vel nocturnam, instituant, ad quam convenire possint et debeant pueri, ut veritates fidei, praecipua capita Historiae Sacrae, communes preces in Ecclesia recitari solitas, edoceantur . . .» C. P. F. II, 1906, XI, 1. Mit diesen Schülern beschäftigen sich die spätern Synoden des öftern. Vgl. Caubrière, Synthesis, 260 f.

[20]) Der Aufenthalt in den Schulinternaten dauerte dort 3 Jahre. «Après le baptême et la première communion, les élèves retournent chez eux, véritablement transformés.» Launay, Kouangsi, 416.

[21]) Die Kinder lebten auf Missionskosten. «Hätte die Mission größere Mittel, dann könnte sie durch die Aufnahme solcher Kinder auch die Konversion vieler heidnischer Eltern bewirken.» Z. M. 1912, 229.

[22]) K. M. 1906/07, 252. Handelt auch über die in der Schule angewandte Methode etc. Eine Schule zählte durchschnittlich 30—35 Knaben und Burschen zwischen 8 und 18 Jahren. Sobald sie ihren Kurs vollendet, zogen sie heimwärts und machten andern Platz. Allerdings war es mit dem Unterhalt der Schüler von Seiten der Mission gerade in Südost-Tscheli nicht so schlimm; denn nach der Statistik von 1907 wurden von 7209 Schulkindern nur 2207 auf Kosten der Mission unterhalten. P. Gonnet war immer dafür eingetreten, die Eltern zum Unterhalt herbeizuziehen, nicht nur, um die Missionskasse zu entlasten, sondern vor allem deshalb, weil sie dann die Schule höher einschätzen (Vgl. Z. M. 1912, 229 (2)). «Ich habe bei diesen Schulen die Beobachtung gemacht», schreibt der deutsche Lazarist Reiffert, «daß sie umso mehr besucht wurden und von größerer Wirkung waren, je weniger die Mission zu den Kosten der Unterhaltung beitrug und je größer in dieser Beziehung die Opfer der Gemeinde waren.» (10 Jahre in China, 153.) Die Bestimmungen der

Kurz zusammengefaßt, bestand der Nutzen dieser Schulen neben der christlichen Erziehung der Jugend selbst vor allem in der allmählichen Verdrängung des Heidentums aus den Familien, in Verbreitung christlicher Anschauungen und Sitten und schließlich in vereinzelten Fällen auch in direkten Bekehrungen.

Als Fortbildung der einfachen Katechismusschulen schließen sich die Volksschulen oder Primarschulen an, eine Fortbildung insofern, als zum Religionsunterricht nun in verstärktem Maße auch Unterweisungen in chinesischer Schrift, Sprache, Literatur hinzutraten. Was den Stand dieser Schulart angeht, müssen wir leider die Worte P. Schwagers für 1912 auf die ganze Zeit ausdehnen: «Wie hoch die Zahl der wirklichen Unterrichtsschulen elementaren Charakters sich beläuft, lassen die Statistiken meist leider nicht erkennen. Was in andern Missionen als selbstverständlich gilt, daß jede von einem europäischen Missionar besetzte Station auch eine sorgfältig gepflegte Schule habe, bleibt in vielen Missionen Chinas immer noch ein unerreichtes Ideal.» [23]) Kardinal Alimonda stellt nach den Berichten von 1874 den Stand dieser Schulen, die er scuole letterarie nennt, wie folgt fest: nach Vikariaten verschieden, sind sie über die gesamte Mission verteilt. Wenig ist dafür geschehen in Hupe, teils wegen der weiten Entfernung der Christen voneinander, teils wegen Mangel an geeigneten Lehrkräften; auch in Süd-Szetchwan wegen Mangel an Lehrern, in der Mongolei und in Fukien, wo kein dauernder Bestand gesichert war; in Peking wegen Nachlässigkeit der Eltern, ebenso in Kiangsi; gut stehen sie in Südost-Tscheli, wenigstens in den größeren Ortschaften, wo viele Christen wohnen, während sie auf dem Lande noch viel zu wünschen übrig lassen, dann in Kiangnan mit 363 Schulen für beide Geschlechter. [24])

Schon nach den ersten Synoden von 1880, unter denen die von Szetchwan [25]) und Schansi [26]) für die Vermehrung dieser Schulen eingetreten waren, ermahnte die Propaganda alle Missionsobern, in ihren Distrikten, sobald sie könnten, auch diese Art von Schulen einzurichten; so würden nämlich katholische Schüler vor heidnischer Ansteckung in heidnischen Schulen bewahrt. [27]) Zur Zeit der chinesischen Reformbestrebungen betonten die Synoden vor allem, die Zeit auszunützen, die eigenen Schulen zu vervollkommen, und dort, wo noch keine existierten, Schulen ähnlich den von der Regierung errichteten zu eröffnen. Was literarische Früchte betreffe, sollten sie den Regierungsschulen gleichkommen, was Erziehung und Disziplin

III. Synode von Hongkong und der II. von Szetschwan über die Unterhaltungspflicht die Eltern faßt Caubrière zusammen: «Parentes vero eximendi raro sunt ab onere saltem levis retributionibus solvendae, et arguendae sunt opportune et importune, privatim et publice, negligentia et avaritia parentum, qui detrahunt aliquid conferre ad educandos liberos in scholis christianis, nam experientia constat parentes in Sinis, non ita sollicitos esse de schola frequentanda a filiis, si gratuita communicetur instructio. Attamen erga neophytos et catechumenos major habenda est indulgentia, ne ipsi avertantur a religione, sed paulatim instruendi sunt de suis obligationibus.» Synthesis, 261.

[23]) Z. M. 1912, 230; unter der Rubrik Scholae primariae behandelt z. B. Ybañez, 190 ff, direkt die Katechismusschulen, was daraus hervorgeht, daß er bestimmt, der Unterricht solle sich auf Gebete- und Katechismuslernen beschränken. Ebd. 196.

[24]) Ponenza, 1881, Voto, 125 f.

[25]) I. Sutchuen, X, 28.

[26]) I. Shansi, IV, II, 2.

[27]) C. P. F. II, 1606, XI, 2.

anbelange, sie jedoch übertreffen.[28]) Ueber diese Art der Schulen als Missionsmittel schweigen die Quellen.

Auf die Katechismus- und Volksschulen muß vor allem das bezogen werden, was in den Berichten über Schulen für Heidenkinder gesagt wird, wenn auch die prinzipiellen Darlegungen der Propaganda und der Synoden für die folgenden Schularten ihre Anwendung fanden. «Es scheint mir äußerst wichtig», schreibt P. Gonnet in einem Brief von 1854,[29]) «dem Wunsche verschiedener heidnischer Familien zu entsprechen, die sich entschlossen haben, uns ihre Kinder anzuvertrauen. Es wäre sicher ein geeignetes Mittel, diese für Gott zu gewinnen.» Und nachdem er einige Fälle von Bekehrungen angeführt hat, schließt er: «Hieraus ziehe ich die Schlußfolgerung, daß wir uns, wenn wir diese Kinder für unsere Schulen anziehen, in kurzer Zeit eine gute Ernte vorbereiten.» Unter 27 Kindern waren in einer Schule 24 Heiden. Wenn die drei Christen Religionsunterricht hatten, mußten die Heiden stillschweigend zuhören. So wurden auch ihnen die Wahrheiten des Glaubens nahegebracht. 1857 berichtet P. Gonet: «Von diesen Kindern habe ich schon mehrere getauft; andere bereiten sich auf diese Gnade vor, einige haben bereits ihre Familien gewonnen und man muß annehmen, daß alle, welche diese Schulen besuchen, dieselbe als Christen verlassen, da alle gut disponiert erscheinen.»[30]) 30 Jahre später wurden diese Schulen als Mittel der Heidenbekehrung für Kiangnan abgelehnt: «Dieses Mittel bietet keine großen Aussichten auf Erfolg. Im Anfang, wenn der Europäer noch unbekannt als ein fremdes, übelwollendes Wesen betrachtet wird, kann es einigen Nutzen haben . . . Seit zehn bis zwanzig Jahren sieht man diese Schulen am Werke, wo zahlreiche heidnische Schüler täglich die Erklärung des Katechismus vernehmen, den Gebetsübungen beiwohnen, ja solche sogar auswendig können, wo man aber noch auf eine Bekehrung zum Katechumenen warten muß.» Wolle man etwas erreichen, so müsse man verlangen, daß die Eltern ebenso gut die katholische Lehre studieren wie die Kinder, kurz die ganze Familie müsse zuerst dem Aberglauben entsagen, und alle müßten sich als Katechumenen erklären.[31])

Auch aus anderen Missionen lassen sich Stimmen pro und contra anführen. Msgr. Pinchon berichtet für West-Szetschwan, daß durch den Besuch von Heidenkindern in den Missionsschulen gute Beziehungen zu

[28]) Vgl. Caubrière, Synthesis, 261 f. Es beschäftigten sich mit dieser Frage besonders: II. Sutchuen, II, 1, e; III. Hankow, III, 3; III. Hongkong III, 1, die vor allem darauf hinarbeiten ließ, daß gut vorgebildete, mit Patenten versehene christliche Lehrer an Staatsschulen Anstellung fanden (p. 48), und die IV. Peking (cap. unicum p. 5).

[29]) Bei Broullion, 109 f; Gonnet, 31.

[30]) Gonnet, 32. Auch später wird noch von dem Nutzen dieser Schulen berichtet, so P. Foucauld 1874. K. M. 1875, 183 f. «P. Gandar», schreibt er, «hat nun bestimmt, daß jedes heidnische Kind, das in unsere Schulen aufgenommen werden will, auch vollständig sich an die Schulordnung halte, d. h. daß es außer seinen gewöhnlichen Schulbüchern auch seinen Katechismus habe und zur festgesetzten Stunde lerne und das Gelernte mit den andern Kindern aufsage, ohne daß es sich deshalb verpflichten müßte, die christliche Religion anzunehmen. Trotz dieser Verordnung nimmt die Zahl unserer heidnischen Schüler nicht ab, sondern eher zu. 5 der talentvollsten Knaben haben sich mit Zustimmung ihrer Eltern taufen lassen, 27 andere, die in den Glaubenswahrheiten gut unterrichtet sind, tragen den Samen des Wortes Gottes auch in den Kreis ihrer Familien.» Ebd. 184.

[31]) La Mission du Kiangnan, les trois dernières années, 1899—1901, 51; Gonnet, 239.

diesen angebahnt («C'est un acheminement à la conversion»), auch ganze Familien, wenn auch oft erst in der Todesstunde, dem Glauben gewonnen würden.[32]) Auch die I. Synode von Schansi hebt den Wert der Zulassung von Heidenkindern für die Heidenbekehrung hervor,[33]) während die II. Synode von Kwangsi für die dortigen Verhältnisse gerade das Gegenteil feststellt: «In Kwangsi zeitigt die Zulassung von heidnischen Kindern, die nicht daran denken, sich zu bekehren, in die Schulen der hl. Kindheit selten gute Resultate. Man vernahm noch nicht oft, daß diese Kinder oder ihre Eltern auf diese Art und Weise zum Glauben geführt wurden. Also, allgemein gesprochen, ist es nicht ratsam, solche Kinder in unsere Schulen aufzunehmen.»[34]) Nach den Berichten von 1874 faßt Kardinal Alimonda sein Urteil über die Zulassung von Heidenkindern also zusammen: «Wenn die Heidenkinder weniger zahlreich sind, besteht keine Gefahr (für christliche Kinder), sondern eher Gelegenheit zur Bekehrung für die heidnischen. Ueberwiegen letztere, so besteht ein besserer Vorschlag (seitens einiger Apostolischer Vikare), nach dem Christen und Heiden getrennt unterrichtet werden sollen.»[35])

Prinzipiell wurde von der Propaganda in der Instruktion von 1883 die Sache dahin entschieden, daß heidnische Schüler geduldet werden könnten, wenn keine Gefahr dadurch für die christlichen Kinder entstehe. Um diese Gefahr abzuwenden, dürfen nur mit Erlaubnis des Missionars heidnische Kinder aufgenommen werden. Zudem müsse sich der Lehrer durch Tugend und Wachsamkeit auszeichnen, um Kinder, die den Sitten oder dem Glauben schaden könnten, unbedingt zu entfernen. Wo die Zahl der heidnischen Kindern eine größere sei, müßten sie getrennt unterrichtet werden.[36]) Mit diesen Bestimmungen, zumal betreffs getrennten Schulunterrichtes, die von den folgenden Synoden und Handbüchern,[37]) meist in wörtlicher Anlehnung aufgenommen wurden, waren Katechismus- und Volksschulen als eigentliche Mittel der Heidenbekehrung prinzipiell ausgeschlossen worden, wenn sie auch fernerhin vereinzelten Nutzen dafür stifteten.

Was die höheren Schulen betrifft, so zerfallen dieselben in Mittelschulen, Sprachschulen und Hochschulen. Allen soll eine kurze Behandlung zuteil werden. Die Mittelschulen, scholae secundariae, wie sie die Synoden nennen, bestanden vereinzelt in einigen Vikariaten und dienten,

[32]) «De plus, l'expérience nous prouve que ces enfants implantent peu à peu la foi dans leur familles. Plusieurs païens absorbés dans les embarras du monde ou les sollicitudes de la pauvreté, ne songent pas a se convertir en temps de santé, mais à l'approche de la mort, il nous prouvent qu'ils ont déjà reçu la semence du christianisme et veulent mourir en chrétiens. Dans ces dernières années, nous avons beaucoup de conversions de ce genre.» C. R. 1886, 44.

[33]) «. . . fiet enim plerumque, quod veritates, notiones ac doctrinae Christianae Religionis, quas in prima aetate receperunt in corde eorum radices figant ac fervescant, et sic decursu temporis ad fidem convertantur, ut quotidiana experientia docet.» I. Shansi, IV, II, 2.

[34]) Bei Launay, Kouangsi, 343. Derselben Meinung war die Synode von Tschekiang 1872. Nach ihr verursachten diese Schulen viele Unkosten und erzielten wenig Erfolg. Nur mit besonderer Erlaubnis des Apostolischen Vikars sollte daher die Zulassung heidnischer Kinder gestattet sein. Ponenza 1881, Voto, 129.

[35]) Ponenza l. c. Letzteres war die Ansicht der Apostolischen Vikare von Kweitschu und Tschekiang.

[36]) C. P. F. II, 1606, XI, 4.

[37]) Vgl. Caubrière, Synthesis, 265 f; Summa 130 f; Ybañez, 190.

soweit sie sich von den reinen Sprachschulen unterschieden, vor allem der Heranbildung eines einheimischen Klerus und weiterer Hilfskräfte für die Mission.[38]) In einem Hirtenbrief vom 2. II. 1858 teilt z. B. Msgr. Spelta seinem Klerus die Eröffnung eines solchen Kollegs mit, für welches er einen dreifachen Zweck angibt: zunächst, damit dort die priesterlichen Berufe sowohl was Charakter und Tugend, als auch was wissenschaftliche Befähigung anbelange, besser erkannt würden, dann, um gute Katechisten heranzubilden, und endlich auch für andere, damit sie die Medizin, Druckerei, Malerei erlernen könnten und so der Mission von größerem Nutzen würden,[39]) also nicht als Mittel der Heidenbekehrung gedacht, sondern zur allgemeinen Hebung der Mission und der Christen. In Schansi wurde 1876 ein Kolleg für chinesische Studien errichtet, um den Christen die Erlangung der Grade zu ermöglichen, ohne sie den Gefahren heidnischer Schulen auszusetzen.[40]) Aehnliche Zwecke verfolgte auch in seinen Anfängen das Ignatiuskolleg von Zikawei (seit 1850), wenn auch die Unterrichtsmethode bewußt von der chinesischen abwich.[41]) Seit 1891 traten als Hilfskräfte für diese Schulen die kleinen Brüder Mariens von Saint-Genis-Laval in die chinesische Mission. Um die Jahrhundertwende (1900) zählten sie folgende Schulen: in Peking ein französisches Kolleg mit 150 Schülern, in Tientsin eine englische Schule mit 25, eine französische mit 80, in Schanghai ein englisch-französisches Kolleg mit 420, eine französische Schule mit 60, in Wuschang eine französische Schule mit 100, in Hankow eine französische Schule mit 80 Schülern.[42]) Dazu kamen später Schulen in Hongkong, Kanton, Ningpo und Tschifu. 1912 zählten sie ein Personal von 120 Europäern und 20 Chinesen.[43])

Ein eigenes Verfahren für die höheren Schulen versuchte Msgr. Anzer von Süd-Schantung, indem er mit der chinesischen Regierung ein Abkommen traf, wonach die Mission und Regierung sich in Kosten und Lehrer teilten. Religionsunterricht war offiziell ausgeschlossen. Solche Missions-Regierungsschulen entstanden in Yenchowfu, Tsining und Kiaochow. Nachdem sie in der ersten Zeit gute Resultate zeitigten, auch für die Mission und Heidenbekehrung, kam es später zu Schwierigkeiten mit der chinesischen Regierung, sodaß 1908 die Schulen nach 6jährigem Bestand aufgelöst wurden.[44]) Jetzt nahm die Mission die höhere Schule selbst

---

[38]) Ponenza, 1881, Voto, 127; Ybañez, 196 f.

[39]) Miss. Franc. 1890, 341 f.

[40]) Miss. Cath. 1876, 558; ähnlich in Szetchwan. C. R. 1894, 104.

[41]) Broullion, 112 ff; Servière, Kiangnan, I, 208, wo die historische Entwicklung dieses Kollegs gezeichnet ist. R. Ch. 1911, 183, 197: Notre œuvre d'enseignement supérieur et secondaire. — «Von den 368 Zöglingen, die im verflossenen Jahre (1913) durch das Kolleg gegangen sind, waren 104 Heiden (von 320 im zweiten Semester 88). Sie sind in der Wohnung von den Christen getrennt, in den Klassen dagegen mit ihnen vereinigt. Sie werden nicht zu obligatorischem Religionsunterricht herangezogen und zur Teilnahme am Unterricht nur gegen schriftliche Einwilligung der Eltern zugelassen; mancher wird dadurch dem Christentum geneigt gemacht, keiner aber vor dem Verlassen der Schule getauft». Schmidlin, Missions- und Kulturverhältnisse, 97 f.

[42]) A. Fauvel, Nos missionnaires patriotes et savants, 18[1].

[43]) Z. M. 1912, 231. Von einigen Erfolgen ihrer höheren Schule in Hongkong berichtet Schmidlin l. c. 49.

[44]) Freinademetz, 546 ff.

in die Hand und schuf das Franz-Xaver-Kolleg in Tsining, dessen Seele P. Stenz war. [45])

Die Propaganda lobte 1883 die Apostolischen Vikare, die solche Anstalten geschaffen hatten, und forderte die übrigen auf, ein Gleiches zu tun. Ihren Nutzen sah sie vor allem in der Heranbildung tüchtiger Katechisten und Laien, die durch ihr Beispiel andern voranleuchten sollten. Ausgeschlossen sollten Heiden und Protestanten sein. Nur im Notfall und unter besondern Vorsichtsmaßregeln dürften sie zugelassen werden. Zudem müßte die Propaganda gerade über diese Kollegien bis ins einzelne unterrichtet werden. [46]) Wie sehr den Apostolischen Vikaren die Einrichtung solcher Schulen am Herzen lag, ersehen wir aus den Bestimmungen der einzelnen Synoden und Handbücher, [47]) und wenn sie dieselben nicht so fördern konnten, wie sie wollten und beschlossen hatten, so lag dies zunächst am Mangel an Geld und den notwendigen Lehrkräften. [48])

Die Vorteile dieser Schulen für die Mission waren nach den Worten des Bischof Henninghaus: «Sie brachten dieselbe in einen näheren, freundschaftlichen Verkehr mit den einflußreichen Kreisen: Notabeln und Beamten. Mit manchem alten Argwohn und manchen Vorurteilen wurde gründlich aufgeräumt. Wenn die heidnischen Schüler auch nicht katholisch wurden, so nahmen doch einige aus ihnen eine dankbare Anhänglichkeit an die katholische Mission mit hinaus ins Leben.» [49])

Anderer Art als die Mittelschulen waren die reinen Sprachschulen, die vor allem dazu dienten, chinesischen Jünglingen europäische Sprachen zu vermitteln, meist die Sprache der Protektionsmacht: von den französischen Missionaren die französische, von den deutschen die deutsche. Dieser Art waren die meisten Schulen der Schulbrüder, wenn auch die eine oder andere Mittelschulcharakter hatte. Französische Sprachschulen wurden gegründet in Peking (1875 am Nantang durch Msgr. Delaplace), in Tientsin

---

[45]) Vgl. Steyler Missionsbote, 1911, 138 f. K. M. 1921/22, 92 ff; Schmidlin l. c. 133. Zunächst bestanden auch hier noch Bande mit der Regierung, die aber allmählich gelöst wurden. Z. M. 1918, 99[5]. — Ueber andere höhere Lehranstalten und ihren Charakter vgl. Z. M. 1912, 231; 1918, 99; K. M. 1917/18, 78 ff.

[46]) «Ceterum ad hasce communitates nullo modo admittantur infideles vel heterodoxi; si tamen specialis aliqua necessitas a regula generali deflectere suaderet, adhibendae praefecto forent omnes eae cautelae, quae infra circa scholas mixtas exponentur. Et ipsa Sacra Congregatio edocenda esset de peculiaribus collegii circumstantiis, de ejusdem directione et regulis, et de aliis ad rem necessariis, ut eadem S. Congr. possit pro casuum diversitate opportunas normas suppeditare.» C. P. F. II. 1606, XI, 3.

[47]) Caubrière, Synthesis, 262, 268 f; Ybañez, 196 ff.

[48]) Wenn vor der Jahrhundertwende nicht viel auf diesem Gebiete geschah, so dürften hier wohl Ueberlegungen, wie sie Aubry in einem Briefe vom 7. I. 1876 mitteilt, für die Innenprovinzen den Ausschlag gegeben haben. Aubry schreibt: «Il est bon de vous dire, une fois pour toutes . . ., que, pour le moment, et de longtemps encore, le peuple chinois doit rester chinois par son éducation; tous les essais d'éducation européenne appliquée à des sujets chinois ont mal réussi, ont fait des pédants, des ambitieux et de mauvais chrétiens, en leur tournant la tête; on y a renoncé partout, et on a reconnu la nécessité d'attendre et de prendre la question de plus loin...» Aubry, Correspondance, 18.

[49]) Freinademetz, 548 f; über Entwicklung und Probleme in neuerer Zeit vgl. Walter, Gedanken zur katholischen Mittelschule in China, in Z. M. 1926, 309 ff.

und später in den südwestlichen Provinzen der Pariser Missionare[50]). Dazu kamen als Gegenstück die deutschen Schulen der Steyler in Süd-Schantung. 1902 bestanden dort 4 solcher Schulen in Yenchowfu, Tsining, Tsimi und Kiaotchow. Die beiden ersten waren staatlich anerkannt und «auf Wunsch des Gouverneurs von Schantung ins Leben gerufen.» [51])

Msgr. Anzer verteidigt mit folgenden Worten diese Schulart für die Mission: «Man könnte ja zu dem Gedanken versucht sein, diese Schulen seien für die Mission und ihre Ziele ohne Belang. Ich kann jedoch dieser Ansicht nicht beipflichten. Schon unser Kontakt mit den höheren Kreisen wird zweifelsohne viele herrschende Mißverständnisse und Vorurteile bannen. Die aus diesen Schulen hervorgegangenen jungen Männer werden voraussichtlich mehr oder weniger einflußreiche Stellungen innehaben. Ihr Einfluß im amtlichen wie privaten Verkehr dürfte für die Mission und für das Deutschtum im allgemeinen nicht ohne günstige Wirkung bleiben.» [52]) Aehnlich lautete auch die Begründung von Msgr. Chouvellon von Ost-Szetschwan, der sich verteidigen mußte, da ja die französische Sprache für die westlichen Provinzen keinerlei Bedeutung hatte. [53])

Hauptbeweggrund, sich dieser Schulen anzunehmen, war, wie die Missionare ziemlich offen zugeben, heimatlicher Patriotismus. Sie wollten in erster Linie der Protektionsmacht dienen, dem Deutschtum oder der französischen Kultur damit Eingang verschaffen und so schließlich auch der Mission einen Dienst erweisen. Schroffer als bei Fauvel könnte dieser Dienst am Vaterland wohl nicht ausgedrückt werden: «Diese Propaganda der französischen Schulen hat man nur aus lauter Patriotismus getrieben und zu Gunsten einer Verbreitung unserer Sprache und damit auch unseres Einflusses, denn, wie mir Msrg. Favier betonte, man hat nicht versucht, diese Chinesen zu unserer Religion zu bekehren und nimmt unterschiedslos Christen und Heiden auf. Von den letztern hat keiner darum gebeten, katholisch zu werden. Doch der Bischof ist der Meinung, daß er in diesen Schulen vor allem die Interessen Frankreichs begünstigen muß aus Dankbarkeit für den wohlwollenden Schutz, den er durch den Minister in Peking erfährt.» [54]) Wenn Msgr. Henninghaus «von der ganz hervorragenden Be-

---

[50]) A. Fauvel, Nos missionnaires, 16 ff; Piolet III, 318 f. Die Kosten trug zunächst, bis 1898, die Mission (par un louable sentiment de patriotisme), für Gebäulichkeiten 60 000 Frs., für den Unterhalt jährlich 24 000 Frs. — Ab 1899 erhielten einige Schulen eine jährliche Unterstützung von der französischen Regierung. Ebd.

[51]) Msgr. Anzer, Neujahrsgruß 1902, 5.

[52]) Ebd. 6. Sogar für die Waisenhäuser hatte Anzer die Einführung der deutschen Sprache bestimmt, vor allem durch die praktische Erwägung bewogen, dadurch die Kinder besser versorgen zu können.

[53]) «Le nombre de nos compatriotes, en Chine et surtout au Su-tchuen, étant fort restreint, l'entreprise peut paraître prématurée, et son résultat incertain; mais c'est une œuvre de longue haleine, dont, je l'espère, la religion et la patrie retireront plus tard un égal profit. La langue est le canal des idées, le français facilitera l'étude du catholicisme; ceux qui l'apprendront resteront nos amis et bon gré mal gré, se rapprocheront de la vraie foi.» (C. R. 1898, 89) — Die Erfolglosigkeit in den Westprovinzen wird offen zugegeben (Launay, bei Piolet III, 318 f), auch für die Provinz Kwangsi. Die Schulen brachten nicht die Früchte, die man von ihnen erwartete. Der französische Handel war null in dieser Provinz, während Englisch, das im Handel und Verkehr vorherrschte, für den Einheimischen von täglicher Notwendigkeit war, zumal in den offenen Häfen. Vgl. Launay, Kouangsi, 416.

[54]) A. Fauvel l. c. 19 f.

deutung auch für die Mission» dieser Sprachschulen spricht[55]), so würde er heute nach den Erfahrungen, die er gemacht, sein Lob sicherlich einschränken.

Als die chinesischen Reformbestrebungen in vollem Gange waren, wurde bei den Missionsobern auch der Wunsch laut, eine katholische Universität, ähnlich der Reichsuniversität in Peking, zu besitzen. Allerdings mußten sich die Väter der IV. Synode von Peking mit dem dringenden Wunsche begnügen, indem sie auf Mangel an Personen und Geld hinwiesen, deren Erfordernisse die Mittel der ersten Region überschreiten würden. «Daher ist die Angelegenheit der göttlichen Vorsehung anheimzustellen.» [56]) Derselbe Wunsch wurde auch auf der III. Synode von Hongkong ausgesprochen. [57])

Ein ähnliches Unternehmen war bereits 1903 von den französischen Jesuiten in Zikawei gegründet worden, nahm den Namen «Aurora» an und wurde nach wechselvollen Geschicken 1909 nach Schanghai verlegt. [58]) Der Zweck der Schule bestand nach dem Programm von 1909 darin, den Chinesen die Erwerbung europäischer Wissenschaften zu erleichtern und ihnen Reise und Aufenthalt in Europa oder Amerika zu ersparen. Der Unterricht, von europäischen Professoren gegeben, soll der gleiche sein wie der an den europäischen oder amerikanischen Kollegien und Universitäten. [59]) Als Fächer sieht das Programm vor: Philosophie, einschließlich Naturrecht und internationales Recht, Literatur, Mathematik, Naturwissenschaften, Geschichte (mit besonderer Betonung der Geschichte China's und Asiens), Geographie (vor allem China's), Zeichnen, Musik, Gymnastik und Sprachen (obligatorisch: Französisch und Englisch, fakultativ: Deutsch, Japanisch, Latein und Griechisch). Die Dauer des Unterrichtes soll in der Regel 4 Jahre betragen. [60]) Als Unterrichtssprache wurde für die beiden ersten Semester ausschließlich Chinesisch vorgeschrieben, im 2. Jahre

---

[55]) Neujahrsgruß, 1905, 15. «Dienen diese Schulen auch nicht direkt der Bekehrung der Heiden, so sind sie doch von ganz hervorragender Bedeutung auch für die Mission. Sie erwerben uns Freunde in den besseren Kreisen, bringen die gebildete Jugend, auf der die Hoffnung Chinas ruht, in Kontakt mit der Mission. Während diese unsere Schüler, zum Teil Kinder der Mandarine und reicher Kaufleute, früher vor jedem von uns davonliefen, aus Furcht, behext zu werden, verkehren sie jetzt in schöner, familiärer Weise mit dem Missionar. Werden sie auch nicht christlich, so nehmen sie doch wenigstens gute Eindrücke mit und werden nachher im Leben eintreten für den Ruf der Mission. Vielleicht auch, daß in spätern Jahren nach des Lebens Stürmen für den einen oder andern der Gedanke an die schöne Jugendzeit und an seine brave Erziehung zum Leitstern wird, der nach oben führt.»

[56]) IV. Peking, Cap. unicum, 6.

[57]) III. Hongkong, III, 1, 1d.

[58]) Vgl. K. M. 1913/14, 41 ff, 262 ff; 1917/18, 80 ff; Servière, Croquis de Chine, 44 ff; derselbe R. H. M. 1925, 192 ff.

[59]) Règlement de l'Aurore, 1909. (lithographiert) I, 1.

[60]) Ebd. II. Seit 1910 wurde ein neuer Lehrplan eingeführt und der Name Universität angenommen. Der Plan sieht einen 3jährigen Vorschulkurs vor und 3 Universitätsgruppen mit drei verschiedenen Klassen (literarisch-historisch, naturwissenschaftlich und sprachlich-kommerziell). Vgl. R. Ch. 1911, 187, danach Z. M. 1912, 232 f. Ueber die Berechtigung, bezw. Nichtberechtigung, des Namens Universität oder Hochschule vgl. Z. M. 1918. 100, über die neueste Unterrichtsform Servière, R. H. M., 1925, 192 f.

sollten sich die Schüler allmählich an die französische Sprache gewöhnen, die vom 3. Jahre an ausschließlich in Anwendung kam.[61])

Die «Aurora» blieb bis in die neueste Zeit hinein die einzige katholische Schule dieser Art, wenn auch nicht Universität im europäisch-amerikanischen Sinn, so doch die höchste Leistung auf dem Missionsschulgebiet. Waren auch die direkten Missionserfolge äußerst spärlich,[62]) was wohl nicht sosehr dem antichinesischen Geist der Schule zuzuschreiben ist,[63]) sondern eher dem Umstand, daß direkte Bekehrungen nicht erstrebt und schon nach dem Programm jede religiöse Bekehrung ausgeschlossen wurde,[64]) so waren die indirekten sicherlich hervorragend. Es wurde dadurch zum wenigsten eine Atmosphäre ruhiger Anerkennung und auch Bewunderung geschaffen, zumal, wenn man die übrigen wissenschaftlichen Bestrebungen von Zikawei hinzufügt, eine Atmosphäre, die vor allem das Wirken der eigentlichen Missionare erleichterte.[65])

Als Ergänzung des Vorhergehenden sei hier noch einiges über die Mädchenschulen und ihre Bedeutung für das Missionswerk eingefügt. Es war bereits eine alte Sitte in der chinesischen Mission, daß die chinesischen Jungfrauen sich vor allem der Erziehung und dem Unterricht der Mädchen und Frauen widmeten. Nach den Berichten von 1874 hatten sich die Missionsobern im reichsten Maße der Jungfrauen für diese Zwecke bedient, wenn auch das Werk in einigen Gegenden weniger entwickelt war, ja der Unterricht der Mädchen sogar Männern überlassen werden mußte. Im allgemeinen aber, so berichtet Kardinal Alimonda, sei besser für die Unterweisung der Mädchen als für die der Knaben gesorgt.[66]) Es handelte sich in diesen Fällen meist um reine Katechismusschulen.

Die Propaganda lenkte 1883 die Aufmerksamkeit der Apostolischen Vikare auf diese Schulen, indem sie betonte, daß das Heil der Familien und oft auch das der Männer von dieser Erziehung abhänge; bei jedem religiösen Haus (domus religionis) solle eine solche Schule eingerichtet werden, zu der auch heidnische Mädchen Zutritt haben sollten, «quum ex recitatione Catechismi aliquas saltem christianae religionis notiones, veluti semina suo tempore fructum allatura, acquirere utiliter possint.»[67])

---

[61]) «Toutefois les livres de cours de cette année seront publiés en trois langues: chinois, français et anglais. Nous voulons en effet, que nos élèves connaissant bien cette triple terminologie soient à même d'étudier ou d'enseigner dans l'une ou l'autre de ces trois langues.» Règl. Ueber die allmähliche Vorherrschaft der französischen Sprache vgl. Z. M. 1916, 119[1]; über französische Kulturpropaganda K. M. 1913/14, 44, 264; Z. M. 1914, 330 f, 1918, 101[1]; Aufhauser l. c. 218 f.

[62]) Nach Aufhauser, 219, ca. 30 Schüler seit 1903. Ebenso Servière R. H. M. 1925, 193 f.

[63]) Wie Abbé Boland es tat. (Bulletin de la Jeunesse Cath. Chinoise, Janv. 1928, 17 f.)

[64]) Règl. I. «Du reste il ne doit pas être question de religion.» Vgl. Schmidlin, Missions- und Kulturverhältnisse, 98.

[65]) Vgl. die zahlreichen protestantischen Zeugnisse bei Wolferstan, 382 ff; Servière l. c.

[66]) Ponenza, 1881, Voto, 137 ff. 1912 zählte Schwager 48 534 christliche und 3 748 heidnische Mädchen in diesen Schulen. Z. M. 1912, 213.

[67]) C. P. F. II. 1606, XI, 6. Die Synoden und Handbücher verweisen immer wieder darauf. Vgl. Caubrière, Synthesis, 269 ff. Vor allem sind es die Vorsichtsmaßregeln, welche sie beschäftigten und die Caubrière in folgende Abschnitte zusammenfaßt: I. Vitetur scandalum. II. Missionarius in iis sit rarus. III. Rarae sint ipsae scholae in districtu. IV. Paucae sint puellae in unaquaque schola. V. Diligenter

Das h ö h e r e Mädchenschulwesen wurde nach Eintritt der europäischen Schwestern in die chinesische Missionsarbeit ebenfalls in Angriff genommen, so in Hongkong (1862) und in Kaulun (1909) von den Kanossianerinnen, in Hongkong von den Paulusschwestern von Chartres, in Schanghai («Morgenstern», 1904) von den Helferinnen des Fegfeuers, in Tsining von den Steyler Missionsschwestern, in Tsingtau von den Franziskanerinnen Mariens seit 1902.[68]) Ueber letztere berichtet Msgr. Henninghaus: «Unter ihrer opferwilligen, hingebenden und geschickten Leitung hat die damals begründete Anstalt alle Stürme überstanden, welche über Tsingtau hingezogen sind, und hat trotz der so überaus schwierigen Verhältnisse viel Segen verbreitet.» [69])

Was die direkten F r ü c h t e an Bekehrungen angeht, so bemerkt Prof. Aufhauser für die Schule «Morgenstern» in Schanghai: «Der größte Teil der Schülerinnen bleibt auch hier heidnisch.. Mit schriftlicher Erlaubnis der Eltern dürfen sie einen apologetisch-philosophischen Kurs besuchen. Seit 1904 ließen sich etwa 30 taufen. Sie können nur dann zu diesem Sakramente zugelassen werden, wenn sie sich in eine christliche Familie verheiraten.» [70])

Welche Dienste leistet nun die Schule als M i t t e l d e r H e i d e n b e k e h r u n g? Das Resultat aller Schulen, angefangen von den Katechismusschulen bis zur «Aurora», für die direkte Heidenbekehrung ist schwer festzustellen, weil die Missionare die Taufen von Schülern oder deren Eltern nicht eigens buchten. Doch dürften sie verhältnismäßig gering gewesen sein. [71]) Grund dafür war der Mangel einer systematischen religiösen Propaganda, der allerdings wiederum zurückgeführt wird auf das mangelnde

---

eligantur domus scholares. VI. Longe sit a cubiculo etiam temporaneo sacerdotis. Alle Bestimmungen sind vor allem darauf gerichtet, jedem falschen Verdacht der Heiden auszuweichen, wie er z. B. im chinesischen Memorandum von 1871 Art. 2 zum Ausdruck kommt. Vgl. Ybañez, 193, der ähnliche Bestimmungen aufstellte.

[68]) Z. M. 1912, 235.

[69]) Freinademetz, 545.

[70]) Missionsstudienfahrt, 221; ebenso Servière l. c. 195.

[71]) Aufhauser schreibt: «Wie ich bereits öfters in diesen Darlegungen betonte, ist ja die Zahl der Schüler, die sich taufen lassen, verhältnismäßig äußerst gering. Bekanntermaßen ist darum diese Schulfrage gerade mit Rücksicht auf die religiöse Zusammensetzung des Schülermaterials und auf die wenigen direkten Bekehrungserfolge selbst im Schoße mancher Missionsorden — ich erinnere nur an die Jesuiten — ein heißumstrittenes Problem,» Missionsstudienfahrt, 132 f. Bei der II. Synode von Peking konnte nicht einmal folgender Passus Aufnahme in die Akten finden wegen Unstimmigkeit der Teilnehmer: «Il serait fort à souhaiter que les classes instruites et dirigeantes de la Chine se convertissent à la foi chrétienne; leur exemple servirait à entraîner beaucoup de néophytes à leur suite. Pour atteindre ce but, il serait expédient d'ouvrir des écoles, dans lesquelles seraient admis les jeunes païens eux-mêmes pour étudier les langues, ainsi que les sciences et les arts de l'Europe. Si dans ces écoles, on n'obtenait pas de conversions, il y aurait toujours le grand avantage de faire cesser la haine contre le nom chrétien.» Bei Gonnet, 199. Allerdings dürfen bei Ablehnung dieses Passus, der von Msgr. Bulté S. J. vorgebracht wurde, nicht die persönlichen und gesellschaftlichen Rücksichten übersehen werden, die dabei maßgebend waren. Vgl. Thomas, Pékin, 644 ff. Thomas selbst bemerkt zu den Unternehmungen dieser Art: «En effet, tous les essais tentés depuis lors, au prix des plus grands sacrifices, ont échoué partout et n'ont amené qu'un insignifiant contingent de conversions, tout à fait hors de proportion avec la somme d'efforts fournis. Le mirage est resté un mirage.» Ebd. 645.

religiöse Interesse der Heiden an religiösen Wahrheiten.[72]) Besser stand es mit den indirekten Erfolgen. Mittels der Schulen kamen die Missionare in engen Kontakt mit der heidnischen Bevölkerung, durch die höheren Schulen vor allem auch mit den führenden Kreisen. Durch diesen Kontakt, verbunden mit der christlichen Atmosphäre, die, obschon der Religionsunterricht oft fehlte, doch in jeder Schule herrschte, wurde auch eine dem Christentum freundliche Stimmung geschaffen, die durch die Schüler der Anstalten, welche ihren Lehrern meist ein gutes Andenken bewahrten, auch auf weitere Kreise ausgedehnt wurde.[73]) Allerdings wurde gegen Ende unserer Periode, vor der Revolution, als die heidnische Regierung sich bemühte, das Schulmonopol an sich zu reißen und die Missionsschulen rechtlos zu machen, auch diese Erfolge vermindert, da die Studenten, welche Missionsschulen besuchten, gezwungen wurden, diese zu verlassen, um in die Staatsschulen einzutreten.[74]) Der Haupterfolg aller Anstrengungen auf dem Gebiete der Schule lag jedoch darin, daß mittels der Schulen die Heidenbekehrung einen gewissen Abschluß erhielt, daß christliche Erziehung das Heidentum allmählich verdrängte, christliches Leben und christliche Sitten anbahnte und so den Bekehrungsanfängen eine gewisse Vervollkommnung gab.

c) Die Presse.

Die Erzeugnisse der Presse, Bücher, Zeitungen, Flug- und Zeitschriften als Mittel des Heidenapostolats treten gegenüber den anderen Mitteln stark in den Hintergrund. «Die literarische Tätigkeit kam immer erst in zweiter Linie,» schreibt Msgr. Henninghaus, «sie war eine Frucht jener Mußestunden, die neben ermüdender Missionsarbeit abfielen. Anderseits haben eifrige Missionare aber auch immer gerne zur Feder gegriffen, um durch das geschriebene und gedruckte Wort die Predigt zu unterstützen, zu ergänzen, für weitere Kreise und spätere Geschlechter wirksam zu machen.»[1])

Wenn auch hinter den anderen Missionsmitteln zurücktretend, war die Presse doch schon auf drei Synoden von den fünf Regionalsynoden 1880 Gegenstand der Beratungen. Die Synoden von Peking und Hankow zählen sie einfach zu den geeigneten Wegbereitern des Glaubens,[2]) während die von Schansi die Missionare ermahnt, «Bücher, welche die heidnischen Irrtümer widerlegen und die christlichen Wahrheiten beweisen, auszuteilen, damit sie von geeigneten Männern gelesen und unter den Heiden selbst

---

[72]) « Que d'heures de classe en un mois, en une année où l'on semble n'avoir rien fait pour le salut des âmes. On enseigne la grammaire, on corrige des fautes d'orthographie à des pauvres païens, alors que leurs âmes demandent bien autre chose. Mais nous leur donnons pour le moment la seule chose qu'ils nous demandent.» R. Ch. 1909, 271. Nach der III. Synode von Hongkong sollten die Heiden wenigstens zur Teilnahme am Religionsunterricht eingeladen werden... «Ad hanc porro audiendam (sc. traditionem catechismi) invitari quidem possunt, cogendi vero non sunt acatholici vel gentiles.» (III, 1, 2 c.)

[73]) «De nombreux missionnaires attestent l'excellente influence exercée par les anciennes élèves de l'Etoile, sur les milieux sociaux généralement élevés auxquelles elles appartiennent. En combien de villes et de villages les notables, jusque là ennemis acharnés de nos œuvres leur sont devenus sympathiques, à la suite de l'entrée dans leur familles d'anciennes élèves d'Etoile. » Servière l. c. 195.

[74]) Vgl. P. Cyrill Jarré in «Die Franziskaner-Missionen», 1910/11, 23 f.

[1]) Die schriftstellerische Tätigkeit der katholischen Mission in China. Z. M. 1911, 201 ff.

[2]) I. Peking, III (wiederholt II. Peking, VIII, 2d); I. Hankow, VII.

verbreitet werden; diese werden nämlich oft durch ihre Lektüre überzeugt und zum Glauben geführt.» [3]) Nach Ybañez sollen die Missionare nach einer Ansprache an die Heiden diesen Bücher geben, welche ihren Aberglauben widerlegen, damit sie dieselben lesen und sich hinein vertiefen. Ferner sollen sie darauf hinweisen, daß es nicht ihre Aufgabe ist, zu disputieren und mit ihnen zu streiten, sondern einzig den katholischen Glauben darzulegen. [4])

Msgr. Guillemin hebt die Bedeutung der Presse als Missionsmittel ganz besonders hervor: «Man weiß, wie sehr in China der Gebrauch von Büchern verbreitet ist und wie dieses Mittel die Verbreitung des Evangeliums erleichtert. Ich sah mehrere Chinesen, die sich bekehrt haben einzig durch einige christliche Bücher, auf die sie gestoßen waren.» [5])

Grundbedingung für die Verbreitung der Presseerzeugnisse waren Druckereien. Daher wollte die Propaganda durch ihre Instruktion von 1883 alle Apostolischen Vikare aneifern, daß sie in den einzelnen Vikariaten wenigstens eine chinesische Druckerei einrichteten, damit die zur Vermehrung und Erhaltung des Glaubens notwendigen Bücher dort gedruckt werden könnten. [6]) Die hervorragendsten, europäisch eingerichteten Druckereien waren die der Jesuiten in Zikawei, der Pariser in Pokfolum bei Hongkong, der Lazaristen am Petang (Peking), der Jesuiten in Shien-hien (oder Hokienfu), der Steyler in Yenchowfu und der Franziskaner in Tsinanfu. [7]) Daneben gab es eine Reihe einzelner kleinerer Druckereien, die für die Bedürfnisse der einzelnen Vikariate sorgten. Schwager glaubt, 1912 die katholischen Missionsdruckereien auf wenigstens 20 schätzen zu dürfen. [8])

Als Werbemittel für die Verbreitung des Glaubens kommen neben den allgemeinen Darstellungen christlicher Wahrheiten, wie sie besonders Heilige Schrift und Katechismus bieten, die apologetischen Werke in Frage. Nach den Katalogen der einzelnen Druckereien besitzt jede eine Reihe Abhandlungen aus diesem Gebiete, die teils noch aus dem Schrifttum der alten Mission geschöpft sind, meist aber Federn der neuen Missionare entstammen. Es sind sowohl Auseinandersetzungen mit der altheidnischen Kulturwelt, mit dem Buddhismus und der Lehre von der Seelenwanderung, der materialistischen Philosophie des späteren Konfuzianismus,der vielgestaltigen Götterkultur mit ihrem mannigfachen Unglauben als auch Darlegungen der Fundamentalwahrheiten des Christentums, die in Uebereinstimmung

---

[3]) I. Shansi, IV, 2, 7; Ybañez, 201.

[4]) «Post debitam allocutionem, Missionarii potius commodent eis libros confutantes eorum superstitiones, ut a seipsis legant, intelligant et considerent; affirmando non esse institutum suum disputare et contendere, sed solum catholicam fidem docere ac monita tradere.» Ybañez, 111.

[5]) Exposé de l'Etat de la Mission du Kouangtong, bei Colomban, Guillemin, 456.

[6]) C. P. F, II, 1606, XI, 7. Die II. Synode von Peking nahm darauf folgende Bestimmung in ihre Akten auf: «Iam plures hac in regione existunt typographiae, in quibus libri de religione tractantes, quosque Vicarii Apostolici sibi facile comparare possunt, eduntur; ut autem Sacrae Congregationis voto fiat satis, satagemus ut in singulis Vicariatibus aliqua instituatur typographia saltem sinensis, ad libros edendos qui videantur opportuniores sive ad fidelium pietatem fovendam sive ad errores gentilium confutandos.» XI, 6, p. 77.

[7]) Neben Henninghaus l. c. vgl. Gonnet, 204 ff; Chine, Ceylon, Madagascar, Sept. 1903, 28 ff; Janvier 1911, 156 ff; Thomas, Pékin, 562 ff; Annales C. M. 1906, 477 ff; 1910, 411 ff, 532 ff, 638 ff. Die Franz. Missionen, Jahresbericht 1912, 40 ff, Schmidlin, Missions- und Kulturverhältnisse, diversim.

[8]) Z. M. 1912, 213, 236.

mit der Vernunft und der ursprünglich chinesischen Weisheit (nach den älteren Schriftstellern) gezeigt werden, oder aber Widerlegungen der gegen die Mission gemachten Einwände. Unter den apologetischen Schriftstellern des 19. Jahrhunderts nimmt wohl der einheimische Lazarist Paul Huang die erste Stelle ein.[9]) Die katholische Mission dankt ihm unter andern Schriften: Die Lösung der Zweifel an der wahren Religion (Tchen tao kie y), die Widerlegung der Einwände gegen die christliche Religion (Pien tao t'sien ien), die Zeugnisse der heidnischen Kaiser zugunsten der christlichen Religion (Dcheng djau fung tchuan), eine einfache Darlegung der christlichen Religion (Niu sue t'sien ien) u. a. m.

Zusammenfassend, urteilt Msgr. Henninghaus über die apologetische Literatur: «Es ist eine reichhaltige Sammlung, die im einzelnen hier aufzuzählen, zu weit führen würde, die aber für den Missionsbetrieb von großer Bedeutung war und noch immer ist. Missionare und christliche Literaten haben dazu ihre Beiträge geliefert. Es gibt da Werckchen sehr leichter Art, die sich an den gewöhnlichen Mann im Volke wenden, populäre kleine Kontroversschriftchen; es gibt aber auch Bücher, welche durch Schönheit des Stiles, Klarheit und Gründlichkeit der Darlegung als wahre Meisterwerke angesehen werden können... Allerdings ist diese ganze Kontroversliteratur sehr verschieden von dem, was wir daheim in der Apologetik kennen gelernt haben. Die neuere Zeit wird aber auch noch auf diesem Gebiete den Osten und Westen einander näher bringen, da die modernen Irrtümer mehr und mehr internationales Gemeinübel werden...»[10])

Zur Pressetätigkeit der katholischen Mission müssen hier auch die Versuche und Anstrengungen gerechnet werden, welche unternommen wurden, um katholischen Zeitschriften und Zeitungen die Wege zu ebnen. Nach Arens bestanden um 1917 22 periodische katholische Veröffentlichungen, nämlich 1 Tageszeitung, 3 Wochenblätter, 2 halbmonatliche Zeitschriften, 12 Monatszeitschriften, 1 Halbjahrzeitschrift, 2 Jahrberichte, von einer andern ist die Erscheinungsform nicht bekannt. Von diesen 22 Veröffentlichungen sind 1 in lateinischer, 2 in portugiesischer, 1 in englischer, 5 in französischer und 13 in chinesischer Sprache.[11]) «Diese Zahlen beweisen deutlich, daß die katholische Mission in China sich ihrer Aufgaben sehr wohl bewußt ist und alle Kräfte anspannt, sie zu lösen. Freilich steht die Presse in vieler Hinsicht noch in den Anfängen, und es wird harter Arbeit bedürfen, bis sie sich den ihr gebührenden Platz erobert hat.»[12])

Wie wurde dieses Mittel nun benutzt und welche Erfolge damit für die Heidenbekehrung erzielt? Aus den Berichten der 60er Jahre, wo in Tscheli und Kweitschu eine Massenbewegung zugunsten der katholischen Religion einsetzte, erfahren wir, daß die gedruckte Propaganda dabei eine

[9]) Vgl. über ihn Bull. cath. de Pékin, I, 22 ff.

[10]) Z. M. 1911, 205.

[11]) Bernh. Arens S. J., Das katholische Zeitungswesen in Ostasien und Ozeanien. Aachen, 1918, 4 ff.

[12]) Ebd. 22. Von den Synoden wandte nur die IV. Synode von Schansi ihre Aufmerksamkeit dem Zeitungswesen zu und bestimmte: «Neminem latet ephemeridum diffusionem, nostris temporibus, ad Fidem propagandam ac praesertim defendendam, maximi esse momenti. Igitur, attenta hic et nunc, ubique propriam et localem ephemeridem condendi difficultate, proponimus catholicis indigenis ephemeridibus iam existentibus semper et in omnibus favere ac illas magis ac magis quocumque diffundere...», p. 5.

große Rolle spielte. So sagt Msgr. Anouilh von Tscheli, er habe mehr als 6000 Katechismen und christliche Lehrbücher verteilt und für über 10,000 Fr. apologetische Werke gekauft, um sie den heidnischen Gebildeten zu geben. Von Erfolgen berichtet er nicht. [13]) Auch Msgr. Faurie gab seinen zahlreichen Besuchern aus dem Literatenstande Bücher, die eigens auf die Bekehrung der Heiden hinzielten, um sie vor allem gut mit der katholischen Religion bekannt zu machen. Er konnte von einigen Früchten Mitteilung machen. [14]) Sonst verteilten die Missionare wohl gelegentlich Bücher, Zeitschriften und Flugblätter und konnten dabei auch einige Erfolge erzielen, [15]) doch von einer systematischen Anwendung dieses Mittels für die Heidenbekehrung kann in spätern Jahrzehnten nicht die Rede sein. Es scheint sogar, daß die Missionare diesem Mittel gegenüber skeptisch wurden. In den Berichten für die Mission in Kiangnan (1899—1901) wird das gleiche, was von den Konferenzsälen gesagt wird, auch auf die Bücher angewandt, daß sie nämlich keine Erfolge damit erzielten, und hinzugefügt: «Es gibt wenige Beispiele, daß ein Heide durch die Lektüre eines religiösen Buches zum Glauben geführt wurde.» [16]) Als Beweis für diese Erfolglosigkeit führt Kervyn folgende Gründe an: der Chinese lese wenig, auch während der langen Wintermonate, zudem errege irgendein Buch über Religion nur Langeweile bei ihm, ganz abgesehen davon, daß er unfähig sei, auch durch eine klare einfache Darlegung Prinzipien und Lehre zu verstehen. All das sei zu abstrakt für ein chinesisches Gehirn. Es gäbe aber doch Heiden, die gern einmal ein christliches Buch lesen, aber mehr aus Neugier. Die Lektüre trage bei ihnen dann wenigstens dazu bei, das eine oder andere Vorurteil abzulegen, was immerhin für die Religion einen Gewinn bedeute. [17])

Die Tatsache der Schulkonferenzen, die 1914 auf Veranlassung von Prof. Dr. Schmidlin abgehalten wurden und auch der Presse eine besondere Aufmerksamkeit schenkten, zeigt jedoch, daß unter den Missionaren das Interesse für Pressefragen wach war und die pessimistischen Stimmen nicht verallgemeinert werden dürfen. Wenn auch diese Konferenzen nach der von uns zu behandelnden Zeit stattfanden, so waren ihre Teilnehmer doch erfahrene Missionare, deren Tätigkeit im Missionsdienst oft 20 und mehr Jahre aufzuweisen hatte. Kurz und eindeutig bestimmte z. B. die von 13 Missionaren aus den verschiedenen Vikariaten besuchte Konferenz von Hankow die Bedeutung der Presse: «Es ist notwendig, daß die Katholiken mehr die öffentliche Meinung bearbeiten, Vorurteile ausrotten und die wahre Lehre verbreiten; es ist ferner notwendig, daß sie selbst mittels der Presse miteinander in Kontakt bleiben.» [18])

Nach den spärlichen Mitteilungen der Missionare selbst ist zu ersehen, daß die Presse bis zur Jahrhundertwende nicht gerade bedeutenden Ein-

---

[13]) Sentenac, Mgr. Anouilh, 297.
[14]) A. P. F. XXXVI, 223.
[15]) Relation d'une excursion apostolique dans le Nor du Nganhoi. Lettre à Mgr. Garnier. Unterzeichnet von J. Bredon S. J. 10. XII. 1880, litographiert, 11 ff. Z. M. 1927, 212.
[16]) La Mission du Kiangnan, 1899—1901, 55 f; Gonnet, 243.
[17]) Kervyn, 418 f.
[18]) Compte-Rendu de la Conférence de Hankow, 2—4. Février 1914, 9. Auch auf den andern Konferenzen wurde der Pressefrage eine eigene Aufmerksamkeit geschenkt und neben der Vermehrung der Schulbücher, der Verteidigungsschriften und Zeitungen auch die Gründung einer besondern Presseorganisation beschlossen. Vgl. Z. M. 1915, 25.

fluß hatte, von diesem Zeitpunkt aber immer mehr an Umfang und Bedeutung gewann. Waren vorher die Missionare im allgemeinen zurückhaltend gegenüber diesem Missionsmittel, so zeigen die Anstrengungen zu Anfang dieses Jahrhunderts, daß mit dem allgemeinen Aufschwung China's selbst auch die katholische Presse mit in den Vordergrund rückte, wenn auch deren Früchte als Missionsmittel nicht statistisch zu erfassen sind.

In engem Zusammenhang mit den Bemühungen auf dem Gebiete der Presse stehen auch die auf dem Gebiete der Wissenschaften. Als Missionsmittel wollte P. Gonnet vor allem die mathematisch-naturwissenschaftlichen Kenntnisse Europa's nach China einführen, um, wie in früheren Jahrhunderten, der Kirche Ansehen zu verschaffen. Auch andere Jesuiten teilten seine Meinung. Doch zwei Unternehmungen großen Stils zerschlugen sich, sodaß man sich in Südost-Tscheli mit einem kleinen meteorologischen Observatorium begnügen mußte.[19]) Besser stand es mit der Pflege dieser Wissenszweige in der Kiangnan-Mission.[20]) Schon 1896 hatten die Jesuiten in Zikawei ein naturwissenschaftliches Museum angelegt[21]), und 1872 wurde Zikawei der Zentralpunkt aller wissenschaftlichen Unternehmungen der Jesuitenmission,[22]) sowohl naturwissenschaftlicher Art, schon bald konzentriert in dem seismologisch-meteorologisch-astronomischen Observatorium, das vor allem der Schiffahrt ausgezeichnete Dienste leistete, als auch literarischer Art, vor allem zusammengefaßt in den 1914 38 Bände zählenden Variétés Sinologiques.[23]) Auch die Lazaristen und Missionare des Pariser Seminars verfügten über einige Kräfte, deren Wirken auf wissenschaftlichem Gebiete segensreich war, ich nenne hier nur den bekanntesten P. Armin David C. M.[24])

Die Wissenschaft leistete wie die Presse vorbereitende Arbeit, räumte Hindernisse hinweg, ebnete den Verkehr mit der gebildeten Welt und brachte der Kirche Ansehen.

d) Wirtschaftlich-soziale Mittel.

Eine weitere Art materieller Missionsmittel, allerdings nicht in der krassen Form der Geschenkmethoden, bilden die verschiedenen wirtschaftlichen Unternehmungen. An erster Stelle sei hier die Verpachtung von Grundstücken (oder Häusern in den Städten) genannt. Dieses System wurde vor allem angewandt von den Scheutvelder Missionaren in der Mongolei und von den Parisern in der Mandschurei, weniger an anderen Orten, z. B. in Kwangtung, von ersteren in weitem, von letzteren in beschränktem Maße.[1]) P. Heizmann (Scheut) berichtet darüber: «In China, wo das Elend der Armut seinesgleichen auf Erden nicht hat, kommt es daher oft vor, daß die Vorsehung uns zahlreiche Hungernde und Darbende zu-

[19]) Gonnet, 193 ff. Nach einem Brief von Msgr. Delaplace (25. März 1874) waren auch die Lazaristen zur Mitarbeit auf diesem Gebiet bereit, wonach diese Stellen bei Becker, Gonnet l. c. zu verbessern wären. Thomas, Pékin, 494.

[20]) Vgl. Servière, Kiangnan, II, 193 ff.

[21]) Richthofen, Tagebücher, I, 133 f.

[22]) Servière, l. c.

[23]) Schmidlin, Missions- und Kulturverhältnisse, 254 ff.

[24]) Vgl. Thomas, Pékin, 494 ff mit vollständiger Bibliographie; Berthold, Karl, Die Forschungsreisen des franz. Missionärs und Naturforschers Armin David, Würzburg, 1878.

[1]) Vgl. Z. M. 1912, 222; 1915, 19, Schmidlin, Missions- und Kulturverhältnisse, 89.

führt, weil sie sehen, daß unsere Christen vielfach unter der umsichtigen Leitung der Mission einer ziemlichen Wohlhabenheit sich erfreuen. Diese zeitliche Rücksicht bildet den Köder, die Gnade Gottes, und der Unterricht der Missionare tun dann das Uebrige. Dabei trennt sich der Weizen von der Spreu... Dies war während eines Vierteljahrhunderts die Taktik des glorreichen Apostels der Mongolei, des in Gott seligen Msgr. Bax. Von einem Ende seines ungeheuren Vikariates bis zum andern zog sich eine fortlaufende Reihe fester Missionsposten, umgeben von billig erworbenen Ländereien, die man den Katechumenen um einen kleinen Pachtschilling überließ...» [2])

Schon vorher war, wenn auch in beschränkterem Maßstab, diese Methode von P. Gonnet in Südost-Tscheli angewandt worden, und zwar mit gutem Erfolg. Eine Gegend war durch Ueberschwemmungen und Hungersnöte heimgesucht worden. Die Einwohner verließen sie in Scharen. Die, welche zurückgeblieben, suchten das Land zu verkaufen und fanden einen Käufer in der katholischen Mission. Diese verpachteten das so erworbene Land an achtbare heidnische Familien unter der Bedingung, daß sie Christen würden und nach den Gesetzen des Christentums lebten. Dank der geistigen Hilfe, die hinzukam, entwickelte sich bald ein christliches Dorf, das seinen segensreichen Einfluß auch in der Umgebung ausbreitete[3]).

Wie aus den angeführten Beispielen zu ersehen ist, suchte man durch dieses Mittel ein Doppeltes zu erreichen: zunächst einmal Heiden für das Christentum zu gewinnen und die jungen christlichen Familien vor einem Rückfall ins Heidentum durch möglichst große Abschließung von demselben sicherzustellen und dann durch eine festgeschlossene Gemeinde den Heiden der Nachbarschaft zu imponieren, der christlichen Religion ein äußeres Gepräge zu geben. [4])

Allerdings hatte dieses System, wie Kervyn darlegt, auch seine Nachteile. Es verlangte große Summen zum Ankauf der Grundstücke und ökonomische Fähigkeiten des Missionars, sollte das Grundstück nicht durch nachlässige Bearbeitung von Jahr zu Jahr an Wert verlieren. Dazu kamen all die kleinen Reibereien und Verdrießlichkeiten, die gerade diese wirtschaftlichen Unternehmungen für den Missionar mit sich brachten und nicht zuletzt auch die unberechenbaren Naturkräfte, wie Ueberschwemmungen und Dürre, die alle erzielten Erfolge in kürzester Zeit wieder vernichten konnten. [5]) Ein weiterer Nachteil, der von Kervyn nicht genannt wird, bestand vor allem darin, daß diese Christengemeinden, wie z. B. Tonken in der Mandschurei, zur allgemeinen Verbreitung des Christentums wenig oder nichts beitrugen. Sie waren Oasen inmitten des Heidentums. Eine Reihe von Missionaren mußte bei ihnen Seelsorge treiben, um die Gemeinde in Ordnung zu halten, die in Stolz auf die Heiden der Umgebung sah und gar nicht daran dachte, irgendwie missionarisch bei ihnen tätig zu sein. [6])

[2]) Geschichte einer mongolischen Christengemeinde. K. M. 1897, 31.

[3]) Gonnet, 128 f. «Le bien résultant de cette petite réduction a bientôt cessé d'être local; son influence salutaire s'est fait sentir dans tous les environs, au grand avantage de la religion. C'est ainsi que nous sommes arrivés à compter des chrétiens et à posséder un centre d'action dans un pays jadis tout païen, où le nom de Dieu était encore ignoré.» Ebd. 129.

[4]) Kervyn, 428 ff.

[5]) Ebd. 432 f.

[6]) Privatmitteilungen. Nicht zu verwechseln sind mit diesem System die wirtschaftlichen Unternehmungen mancher Missionen, wie die der Steyler und Franzis-

Als Seitenstück begegnet uns in den Städten das Vermieten von Häusern.[7]) Kostenlos wurden die Häuser um 1875 in der Kiangnan-Mission den Armen überlassen. In Schanghai besaß die Mission einen Häuserkomplex, der ca. 200 Armen als Zuflucht diente. «Diese Häuser sind keine eigentlichen Spitäler, sondern wir überlassen sie solchen Armen, die zu dürftig sind, um irgend eine Miete zu bezahlen. Einer der Missionare besucht regelmäßig diese Häuser und unterstützt die Dürftigsten noch mit kleinen Almosen.» [8]) Ueber Erfolge und Ausdehnung dieses Mittels konnte ich nichts Weiteres erfahren.

In der Mandschurei gründete der Pariser Missionar Lacquois eine katholische Versicherungsgesellschaft, die sich gut bewährte, in kurzer Zeit über 400 Familien zählte und dem Missionar eine Anzahl Katechumenen zuführte.[9]) Weiter scheinen diese sozialen Mittel nicht für die Heidenbekehrung in Betracht gekommen zu sein. Auch von Raiffeisenschen Darlehenskassen, die in der indischen Mission so herrliche Früchte zeitigten, hört man nichts in der chinesischen Mission.[10])

Dafür besaß die chinesische Mission aber ein anderes wirtschaftlich-soziales Mittel, das reichsten Segen für die Mission ausströmte und daher unterschiedslos von allen Missionaren anerkannt und gepriesen wurde. Es waren die Arbeits- und Handarbeitsschulen. «Als bestes Mittel,» schreibt P. Henry O. F. M., «um die heidnische Arbeiterjugend der Großstädte in den Bereich der Mission zu bringen, erweist sich, wie die Erfahrung lehrt, die Errichtung von Arbeiterschulen für Mädchen und Werkstätten für Knaben und Jünglinge.» [11])

Solche Werkstätten entstanden zunächst in Verbindung mit den Waisenhäusern und verfolgten, wie oben weiter ausgeführt wurde, den Zweck, den Waisenkindern eine geeignete Beschäftigung zu bieten. Erst mit dem Aufschwung der Industrie ging man dazu über, eigene Werke zu schaffen, die neben dem Schutz der christlichen, vor allem auch die Gewinnung der heidnischen Jugend erstrebten. Für die Knaben und Jünglinge existierten Gewerbeschulen und Werkstätten in Tschekiang und Kiangsi, wo sie zum Sammet- und Seidenweben angeleitet wurden,[12]) und in Ost-Schantung,[13]) landwirtschaftliche Schulen in Nord-Tscheli,[14]) Tsche-

---

kaner, die darauf vor allem hinzielen, die Mission finanziell zu heben und sicherzustellen, Arbeitsgelegenheiten zu bieten für Waisenkinder usw. Vgl. Schmidlin l. c. Aufhauser, Missionsstudienfahrt. 163 f.

[7]) Schmidlin l. c.

[8]) K. M. 1875, 232.

[9]) Lacquois, Fondation d'œuvres sociales en Mandchourie. C. M. 1910, 388.

[10]) Z. M. 1912, 222[a].

[11]) K. M. 1909/10, 140. Aehnlich Kervyn: «L'un des plus pratiques et des plus efficaces (moyens), dans les centres industriels chinois, pour atteindre la jeunesse ouvrière, sauvegarder les chrétiens et gagner les païens, c'est assurément la fondation d'écoles professionelles.» p. 725. — Und an anderer Stelle: «Enfin, les écoles industrielles sont un des moyens les plus efficaces, d'une part pour concilier à la religion les sympathies de la population, d'autre part pour nous attirer la jeunesse païenne: moyen souverainement puissant, en un mot, pour contribuer à la propagation de l'Evangile.» p. 727.

[12]) K. M. 1904/05, 156 ff.

[13]) K. M. 1909/10, 141.

[14]) M. C. 1882, 556.

kiang[15]) usw., Malerschulen in Kiangnan[16]) und Ost-Schantung;[17]) für die Mädchen Handarbeits-, Stick- und Klöppelschulen in den verschiedenen Missionen. Berühmtheit erlangten die von Tschekiang, Kiangsi und Schantung.[18]) Nach den «Kath. Missionen» bestanden 1910 an die hundert «zum Teil sehr blühende katholische Werkstätten, Kunstateliers u. dgl., aus denen Jahr für Jahr zahlreiche gut geschulte Arbeiter und Handwerker hervorgehen.»[19])

Der Nutzen dieser Unternehmungen für die männliche Jugend bestand, abgesehen von dem Schutz, den sie ihr boten, und dem Broterwerb, nach Kervyn vor allem darin, daß die Mission mittels dieser Werke mit einer ganzen Reihe heidnischer Kaufleute, Arbeiter, Arbeitgeber, Lieferanten von Rohstoffen in direkte Berührung kam, auf die besonders die gute Ordnung und der vorzügliche Geist der katholischen Werkstätten einen guten Eindruck machten, der sich dann weiter für den katholischen Glauben als solchen auswirkte. Heidnische Knaben waren nicht ausgeschlossen, sofern sie dem Ganzen nicht zum Schaden gereichten. Sie bewahrten der Mission ein dankbares Andenken, auch wenn sie sich nicht direkt bekehrten, und trugen den Ruf der Mission in weitere Kreise.[20])

Auch in den Mädchenschulen wurden heidnische Mädchen aufgenommen, wie die III. Synode von Hongkong ausdrücklich bestimmte, und meist der Leitung europäischer Schwestern anvertraut.[21]) «Zwar vermeidet man es grundsätzlich,» schreibt P. Henry O. F. M. darüber, «den Mädchen mit direkten Bekehrungsversuchen lästig zu fallen; das würde manche abschrecken. Aber schon die christliche Luft, die sie einatmen, das Beispiel der Schwestern, alles wirkt auf sie ein und bereitet die Herzen vor. Daß die Schwestern von ihrer Religion zu ihnen reden, finden die Kinder ganz natürlich. Täglich hält eine der Schwestern ihnen eine kleine Ansprache. Außerdem werden während der Arbeit die in leichten Sangweisen gesetzten Katechismus- und Gebetslieder gesungen. So prägen sich die hauptsächlichsten Glaubenswahrheiten dem Herzen und Gedächtnis wie von selber ein. Für diejenigen Mädchen, die selbst den Wunsch nach einem gründlicheren Unterricht in der christlichen Religion aussprechen, wird täglich nach dem Mittagessen eine eigentliche Christenlehre gehalten.» Wenn auch längst nicht alle heidnischen Mädchen sich taufen ließen, so würden doch alle ein «vorbereitendes Apostolat» bei ihren Angehörigen ausüben.[22]) Kervyn nennt diese Art der Schulen wegen ihres segensreichen Einflusses für die Mission «vestibule du catéchumenat.»[23])

Eigentümlich ist, daß sich mit diesen Unternehmungen, abgesehen von einigen Bestimmungen der III. Synode von Hongkong für die Mädchen-

---

15) A. P. F. XXXIII, 127 f.
16) Servière, Kiangnan, I, 213 ff.
17) K. M. 1909/10, 141.
18) Reynaud, Une autre Chine, 154 f. K. M. l. c.
19) K. M. l. c.
20) Kervyn, 727.
21) «Nulla puella, dummodo bonae sit indolis, bonamque prae se ferat voluntatem sub disciplina constituta laborandi, nec aliunde timor existat damni seu detrimenti, quoad Catholicorum collaborantium fidem ne corrumpatur aut laedatur a parte acatholica vel gentili, habitis sic cautelis, ab his officinis arceatur.» III. Hongkong, III, 1, 5c.
22) K. M. l. c.
23) Kervyn, 728.

Handarbeitsschulen, weder Synoden noch Handbücher befassen, während ihnen in der Praxis eine nicht geringe Bedeutung zukam und sie der Mission und speziell dem Werke der Heidenbekehrung von großem Nutzen waren. [24])

Auf ein besonderes Missionsmittel, das in etwa in diesen Rahmen gehört, weisen die Missionsobern in einem Briefe vom 15. November 1900 an den Gesandten Frankreichs hin. Der Brief ist unterzeichnet von den französischen Missionsobern (Parisern, Lazaristen, Jesuiten), dem Prokurator der belgischen und dem der spanischen Augustinermission. Sie verlangen, um der Mission besonders zu helfen, unter anderm eine möglichst große europäische Durchdringung China's zumal auf dem Gebiete des Handels, wenigstens aber Bewegungsfreiheit für alle Fremden im Reich. [25]) Auch der Pariser Missionar Aubry redet einer solchen Europäisierung China's das Wort, weil erst danach durch eine katholische Nation die Bekehrung des ganzen Volkes in die Wege geleitet werden könne. Daher sei das Schicksal der Missionare mit denen der europäischen Mächte verknüpft. «Wir bearbeiten das Gelände, den Boden, zur Aufnahme dieser Einführung; wir bereiten die Elemente vor, auf die, wenn die Zeit gekommen sein wird, die katholische Politik einwirken wird; wir führen Europa ein; endlich nehmen wir Besitz von dem Lande, um dann die Eroberung zu erleichtern.» [26]) — Die späteren Ereignisse werden sowohl den Unterzeichnern des Schriftstückes als auch Aubry die Augen geöffnet haben über dieses ungeeignete Missionsmittel.

e) Prozesse. [1])

Seit Jahrzehnten stand die Prozeßfrage oder der Schutz der einheimischen Christen und Katechumenen im Mittelpunkt aller Erörterungen über die chinesische Mission und wurde vor allem der katholischen Mission zum Vorwurf gemacht. [2])

I. Die rechtliche Grundlage. Durch den 13. Artikel des Vertrages von Tientsin war bestimmt worden: «Von den Behörden des

---

[24]) Erst das Plenarkonzil von Schanghai 1924 nahm einige Bestimmungen über diese Schulen (scholae technicae) in ihre Akten auf (No. 840—843), wo ebenfalls auf den großen Nutzen für Christen und Heiden hingewiesen wird.

[25] Correspondant, Vol. 204 (Juillet 1901), 4 ff... 6° Enfin l'extension, la plus large possible, du mouvement de pénétration européenne en Chine, et notamment l'ouverture au commerce, ou au moins à la libre circulation des étrangers, de toutes les dépendances de l'empire chinois.»

[26]) Aubry, Christianisme, 378.

[1]) Vgl. Z. M. II, 223 f; Steyler Missionsbote 1901, 30; K. M. 39. Jg, 4 ff, 36 ff, 62 ff; R. C. 1911, 164 ff.

[2]) «Besonders gibt es viel Aergernis», schreibt Warneck, «daß die kath. Mission sich ständig in das chinesische Gerichtswesen einmengt, indem sie entweder geradezu die Gerichtsbarkeit über ihre Anhänger in Anspruch nimmt oder durch die Konsuln einen Druck zu Gunsten derselben auf die chinesischen Behörden ausüben läßt...» Abriß einer Gesch. d. prot. Mission, 1910, 451; weitere Ausführungen Warnecks über die Prozeßfrage in A.M.Z. 1898, 345 ff, 415 ff; andere prot. Zeugnisse werden angeführt bei Wolferstan, 357—381. Die Vorwürfe der politischen Presse um die Jahrhundertwende faßt Raoul Allier dahin zusammen: Der Missionar scheut sich nicht, in die chinesische Rechtspflege einzugreifen. Er entzieht chinesische Untertanen der einheimischen Jurisdiktion. Der eine wird Franzose, wenn er sich als Katholik, der andere Engländer oder Amerikaner, wenn er sich als

chinesischen Reiches wird in keiner Weise das allen zustehende Recht verkürzt werden, nach freiem Ermessen das Christentum anzunehmen und seinen Gesetzen zu folgen, ohne deshalb irgend einer Strafe zu verfallen.»[3]) Damit war die Religionsfreiheit für jeden chinesischen Bürger garantiert, und zwar ohne Verkürzung seiner bürgerlichen Rechte. Diese Religionsfreiheit und Straflosigkeit zu schützen, übernahm mit dem Vertrage eigentlich die chinesische Regierung selbst. Da jedoch dieser Vertrag wie die vorhergehenden einseitig aufgezwungen war, kümmerten sich die Mandarine wenig um Ausführung desselben, erhielten sogar des öfteren gegenteilige Weisungen von oben. Sollten nun die Verträge irgendwelchen positiven Nutzen für die Mission haben, so mußten die dahinterstehenden Regierungen für die Ausführung derselben sorgen, mit andern Worten, der Schutz der einheimischen Christen stand unter fremdländischem, bezw. dem französischen, deutschen Protektorat. Das war durchgängig die Meinung der Missionare. «Ein Schutz der Missionare,» schreibt Bischof Henninghaus,[4]) «ihrer Anstalten und ihrer Tätigkeit wird illusorisch, wenn die Christen allen Verfolgungen feindlicher Banden preisgegeben sind, sozusagen außerhalb alles Rechts gesetzt werden, wie das in den verflossenen Jahren geschehen war. Die Missionare sagten dann auch: «Mit einem Schutz, der nur unsere Person deckt, unser Lebenswerk aber der gesetzlosen Willkür schlechter Beamten und fanatischer Horden preisgibt, ist uns herzlich wenig gedient.»

Hierzu kommt ein zweites. Die soziale Organisation China's beruht von alters her auf der F a m i l i e. Die Familie im weitesten Sinne sorgt für die Mitglieder und deren Schutz, schlichtet kleinere Streitfälle, verteilt Erbschaften etc. Aus diesem Verband der Sippe wird der Katechumene meist herausgerissen. Er kann an der geforderten Ahnenverehrung, an Familienfesten mit abergläubischen Gebräuchen nicht mehr teilnehmen. Von der eigenen Sippe ausgestoßen, sollte der Christ nun den notwendigen Schutz bei den Mandarinen finden. Hier ist der wunde Punkt, auf den die Missionare immer wieder hinweisen. Die chinesische Rechtspflege war nicht so, daß Christen wie Heiden als Staatsbürger gleiche Unterstützung finden konnten. Da sie meist den ärmsten Klassen angehörten, wurde ihnen oft wegen der Bestechlichkeit der chinesischen Richter jeglicher Rechtsbeistand verweigert. «Es ist also eine Tatsache, daß das Christsein genügt, einen Menschen unwürdig zu machen des Rechtsschutzes seiner Familie, seines Dorfes und seines Clans, ebenso wie der Notablen (Vermittler) und der Mandarine. Wird er auch nicht verfolgt, bestohlen, enterbt oder geschlagen um seiner Religion willen, so sieht er sich doch des gewöhnlichen Schutzes der Gesetzesvertreter beraubt... Ist es nicht Pflicht des Missionars, alles zu tun, um zu verhindern, daß sein geistlicher Sohn, der noch

---

Protestant erklärt. Nach der Bekehrung hat er volle Freiheit, kann stehlen, rauben und plündern; er genießt volle Immunität. Daher die Wut der Chinesen, der Ueberfall der Missionsstationen, die Ermordung der Christen und der Missionare, nicht aus religiösem Fanatismus, sondern um sich für die erlittenen Unbilden zu rächen. R. Allier, Les troubles de Chine, 24 f.

[3]) Grentrup, Missionsfreiheit, 60.

[4]) Freinademetz, 464. Bischof Anzer trat noch energischer für den Schutz der Christen ein, auch bei den Behörden in Berlin, ja er macht sogar davon den Bestand der Mission abhängig. Ebd. 462. Vgl. Neujahrsgruß 1899, 7 f.

schwach im Glauben ist, Prüfungen unterzogen wird, die zu hart sind für seine werdende Tugend? ..,» [5])

Gestützt auf die Verträge und die mangelhafte chinesische Rechtspflege, glaubten die Missionare, befugt zu sein, selbst als Beschützer ihrer Christen aufzutreten. In ihrem Beruf als Priester und Seelenhirten, die ganz für den Schutz ihrer Schutzbefohlenen lebten, sahen sie eine Bestärkung dieses Rechtes. [6])

Eine weitere Grundlage gab den Auffassungen der Missionare das verhängnisvolle kaiserliche Dekret vom 15. März 1899, das eine Rangordnung der Apostolischen Vikare und Missionare für den Verkehr mit den Behörden festlegte. Unter anderm heißt es darin: «Um zahlreiche Umwege zu vermeiden (in Prozeßangelegenheiten), können sich der Bischof und die Missionare (statt an die Konsuln oder Gesandten) an die Lokalbehörden wenden und mit ihnen die Angelegenheiten verhandeln und zu Ende führen. Kommt ein Bischof oder Missionar zu einem Mandarin in Prozeßsachen, so hat dieser die Angelegenheit in versöhnender Form zu führen und eine Lösung zu suchen.» [7])

II. Der tatsächliche Schutz der Christen. Die zahlreichen Fälle, in denen ein Missionar zugunsten seiner Christen eingreifen zu müssen glaubte, lassen sich auf folgende Arten zurückführen:

a) Häufig werden Neubekehrte oder Katechumenen von ihren heidnischen Mitbürgern verfolgt, ausgeplündert oder mißhandelt, weil sie sich weigern, an abergläubischen Zeremonien teilzunehmen oder dafür Beiträge zu leisten. Der Missionar weist die Behörden auf die kaiserlichen Bestimmungen hin, welche die Christen von diesen Gebräuchen und den finanziellen Leistungen dafür befreien.

b) Zwei Christen haben einen Zwist miteinander wegen Erbteilung, Verlobung, Verkauf eines Grundstückes etc. Sie wählen den Missionar zum Richter und legen die Entscheidung in seine Hand.

c) Christen haben gegen einen Heiden Ungerechtigkeiten begangen. Dieser wendet sich an den Missionar, der seine Schutzbefohlenen auf das begangene Unrecht hinweist, sie ermahnt und gegebenenfalls zur Wiedergutmachung zwingt.

d) Hat ein Christ mit einem Reichen einen Prozeß, so geschieht es oft, daß dieser durch Geld das Mandarinatspersonal veranlaßt, jenen gefangenzunehmen, zu quälen und auszuplündern. In solchen Fällen nimmt sich

---

[5]) Gonnet, 247. Vgl. K. M. 39. 4 f.

[6]) Diese Tatsachen werden auch erhärtet durch die Worte des prot. Engländers, Captain Fr. Brinkley: «Daß sie (die kath. Missionare), soweit bloß ihre eigene Person in Frage käme, bereit wären, sich voll und ganz der heidnischen Gerichtsbarkeit zu unterwerfen, falls sie überzeugt wären, daß dadurch das christliche Missionswerk gewinnen würde, steht außer Zweifel. Aber was für sie den Ausschlag gibt, ist die Wohlfahrt ihrer Bekehrten . . . Diese (gegen die willkürlichen Gewalttätigkeiten der chinesischen Gerichte) zu schützen, soweit dies nur immer möglich ist, das betrachten viele römisch-katholische Missionare als eine unabweisbare Pflicht. Deshalb denken sie auch gar nicht daran, diesen Schutz deswegen zurückzuziehen, weil er vielleicht den Unwillen der heidnischen Bevölkerung erregt.» China, vol. XII, 142 ff (nach K. M. 39., 64).

[7]) Cordier, Hist. des rel. III, 471 . . . Es ist hier nicht der Ort, die Frage vom völkerrechtlichen Standpunkt aus zu untersuchen, es genügt die Feststellung der Rechtsauffassung der Missionare.

der Missionar des Christen an, auch wenn es sich nicht um eine rein religiöse Angelegenheit handelt.

e) Oefters handelt es sich um Gewalttätigkeiten gegen den Missionar oder gegen die Christen. Manchmal genügt eine Drohung, den Schuldigen anzuklagen. Ist er einverstanden, eine den Sitten des Landes entsprechende Buße zu zahlen, so wird die Sache nicht weiter verfolgt, sonst gelangt man an die Behörden. [8])

Aus dieser Zusammenfassung sieht man, daß das religiöse Moment in den Hintergrund gedrängt und der allgemeine Schutz der Christen stärker betont wird. So ist es auch zu erklären, daß dieser allgemein in Aussicht stehende Schutz für viele ein wirksames Lockmittel war, Christ zu werden. Nicht nur einzelne Christen wurden so gewonnen, sondern auch ganze Gemeinden und Distrikte. [9]) Daher wurden die Prozesse von den Missionaren als ausgezeichnetes Missionsmittel betrachtet. «Ein verständiger und mäßiger Schutz, den wir unserer Herde angedeihen lassen, scheint ein von der Vorsehung gewolltes Mittel zu sein, einfache Landleute zur Religion hinzuziehen.» [10]) Um diesen Schutz für die Mission wirksamer zu gestalten, stellte P. Gonnet für Tscheli die Bedingung auf, zunächst die ganze Familie zu bekehren und dann erst einen Prozeß zu übernehmen. Schulen und christliche Erziehung der Kinder müßten ersetzen, was den Eltern infolge allzu materieller Motive mangle. [11]) «Die Zahl der durch diesen Beweggrund gewonnenen Katechumenen ist beträchtlich ... In Wirklichkeit ist unsere Stellung heute (1902) meist so gut und unser Ruf so vortrefflich, daß der Name ‚Katholisch' auf dem Lande eine Garantie ist für alle, welche ihn führen.» [12]) «Diese Prozesse sind zahlreich genug und geben denen, die mit ihrer Führung beauftragt sind, mehr zu tun, als ihnen lieb ist. Sie müssen als wichtige Angelegenheit betrachtet werden. Entsprechen die Erfolge den Anstrengungen der Missionare, so werden sie ein Missionsmittel und, um uns eines Ausdruckes von Msgr. Lavest zu bedienen «eine Art Köder, der viele lockt, welche von den Mandarinen, Gelehrten und Ortsvorstehern bedrückt werden.» [13]) Ein deutscher Missionar schreibt: «Ein Hauptmotiv, welches bisher die Heiden zur Annahme der christlichen Religion veranlaßte, war fast ausnahmslos die Aussicht und Hoffnung, beim Missionar, sei es augenblicklich, sei es später, Schutz in ihrer Not und

---

[8]) Gonnet, 249 f.

[9]) Z. B. in Ngan-hoei (Kiangnan). Dort waren während der Taipingrebellion verschiedene Gegenden von den Bewohnern verlassen worden. Die Mandarine bemühten sich, diese wieder zu bevölkern, und munterten daher Bewohner umliegender Provinzen zur Ansiedlung auf. Unter diesen waren auch manche Christen. Es kam nun zu heftigen Streitigkeiten mit den Mandarinen und den sich wieder meldenden Eigentümern des Landes. Die Christen erhielten tatkräftige Unterstützung von ihren Missionaren. Dadurch wurden viele Katechumenen gewonnen, die sich diese Unterstützung ebenfalls sichern wollten. Ihr Christentum war jedoch nicht tief. Eine längere Erziehung hätte das Fehlende ersetzen müssen, doch die Verfolgung kam zu früh und zerstörte vieles. (Servière, Kiangnan, II, 203 ff.) Aehnliche Fälle kamen auch in anderen Missionen vor.

[10]) Gonnet, 255.

[11]) Ebd. 121 ff.

[12]) R. C. I, 12 f.

[13]) Launay, Kouangsi, 410.

Bedrängnis zu finden,» fügt allerdings hinzu, daß dieses Motiv durch die Vorbereitung zur Taufe und in den Katechumenaten geläutert werde. [14])

Es war eine unausbleibliche Folge dieses heikelsten aller Missionsmittel, daß sich Mißbräuche einstellten. Dies wird von den Missionaren unumwunden zugegeben. Msgr. Henninghaus bemerkt, die Christen wollten ihre Angelegenheiten durch den Missionar im Yamen vertreten haben. «Das ist natürlich dessen Sache nicht. Er hat sich nur um Angelegenheiten der Mission zu kümmern. Aber für die chinesische Schlauheit ist es gar nicht so schwer, private Streitsachen so aufzumachen und so zu verquicken, daß sie schließlich halb und halb wenigstens als Missionsangelegenheiten erscheinen. [15]) Wenn der Missionar unerfahren ist und ein argloses Gemüt hat, so mochte er schon bisweilen hereinfallen, sich um Sachen annehmen, die ihn nichts angingen, oder vielleicht gar durch falsche Vorspiegelungen sich zu einem Vorgehen im Tribunal verleiten lassen, wo kein Grund dafür vorlag. Wir brauchen nicht hinzuzufügen, daß solche Vorkommnisse für ihn selbst unangenehm und für das wahre Ansehen der Mission durchaus nicht zuträglich waren.» [16])

Bereits im Anfang der Neuzeit zeigten sich solche Mißstände. So berichtet Msgr. Danicourt, Apostolischer Vikar von Tschekiang, im Jahre 1854, daß viele Chinesen sich als Katechumenen aufschreiben ließen, die Gebete lernten etc., «doch all das war in Wirklichkeit für die meisten nur eine Maske, mit der sie ihre Gier, sich zu bereichern, deckten. Die einen kamen, um sich von ihren Schuldnern frei zu machen, andere, um einen Jahre lang geführten Prozeß zu Ende zu bringen; diese, um eine gute Stelle

---

[14]) K. M. 39, 63. Aehnlich Gonnet, 245f: «Mais le grand mobile qui attire à cette heure et depuis dix ans tant de catéchumènes à la Réligion, c'est l'espoir d'obtenir la protection des missionnaires dans les difficultés ordinaires de la vie...»

[15]) So war es den Christen oft ein leichtes, Plündereien von Seiten der Räuber als Verfolgung um des Glaubens willen darzustellen. Die Räuberplage war aber von jeher in China groß und erstreckte sich nicht nur auf die Christen, sondern ebensogut auf die Heiden. Es mußte im Einzelfalle äußerst schwer sein, Glaubensverfolgungen und Räubereien sorgfältig zu unterscheiden. Da oft die Protektionsmacht angerufen wurde, lag die Versuchung für gewinnsüchtige Leute allzu nahe, Missionare zu hintergehen und Glaubensverfolgungen zu heucheln.

[16]) Freinademetz, 118. P. Freinademetz wurde selbst das Opfer eines solchen Betruges, suchte aber, als er den wahren Sachverhalt erfuhr, die Sache wieder gutzumachen. Durch solche Fälle belehrt, wurde er allen Yamengeschäften abhold, mußte sich aber doch, mehr als ihm lieb war, mit ihnen abgeben. (Ebd. 118 ff.) Zumal wenn arme Leute sich mit ihren Bitten an ihn wandten, geriet er nicht selten «durch seine Liebe zu den Christen in Konflikt mit seinen eigenen missionstheoretischen Grundsätzen. Den letzteren gemäß war er nämlich sehr dagegen, daß die Christen mit ihren weltlichen Streitsachen und Yamenangelegenheiten den Missionar belästigen, und daß dieser sich solcher Sachen dem Mandarin gegenüber annehme. Namentlich die Erfahrung der Boxerzeit hatte ihn über den großen Schaden und die üblen Folgen, die aus derartigem Vorgehen erwachsen können, nur zu sehr belehrt. In der Praxis wurde es ihm jedoch überaus schwer, die armen Christen mit ihren Bitten abzuweisen.» Ebd. 598. De la Servière, Croquis de Chine, 146f berichtet, daß auch in Kiangnan die Leute den Pater nicht nur als einen Mann Gottes ansehen, sondern auch als ihren Schutzherrn gegen streitsüchtige Nachbarn und habgierige Mandarine. Wollten die Missionare jede Intervention zurückweisen, so kämen sie in den Ruf, ihre Herde nicht genügend zu lieben. Deshalb müßten sie von Zeit zu Zeit einen Prozeß mit Erfolg führen und später ihren Christen einen Begriff ihres wahren Berufes beibringen. Er fügt hinzu, die Missionare seien glücklich, durch die Zeitumstände (nach dem japanisch-russischen Krieg sank das Ansehen der Europäer) von diesen zeitraubenden Prozessen befreit zu sein.

zu erhalten, jene, um ein Geschäft zugrunde zu richten, das ihnen Konkurrenz machte. Andere wieder bedienten sich ihres Titels als Katechumenen, um Ungerechtigkeiten zu begehen, ihre Feinde bei Gericht anzuklagen...» [17]) Daß Msgr. Faurie von Kweitschu in diesen Prozeßangelegenheiten bedeutend über das Zulässige hinausging, wird niemand leugnen, auch wenn er nur seine Berichte in den Annales de la Propagation de la Foi aufmerksam durchliest. Er ging sogar so weit, daß er Reden und schlecht aufzunehmende Aeußerungen gegen die Religion mit Gefängnis bestrafen ließ. Sein Vorgehen verteidigt er mit folgenden Gründen: «1. Weil alle Mandarine viel darum geben, meine Freunde zu sein wegen meines hohen Ansehens beim Vizekönig und Gouverneur und glaubten, mir einen großen Dienst zu erweisen, wenn sie die geringsten Verfehlungen gegen die Religion strafen. 2. Weil die Christen, zumal die Neuchristen, in diesem Punkte sehr empfindlich sind. Sobald sich jemand ein Wort gegen die Religion erlaubt, fassen sie ihn und führen ihn zum Mandarin. Die Chinesen sind wahre Kinder, aber bösartige Kinder, die andere bedrücken, sobald sie sich stärker fühlen[18]).

Auch in Kiangnan waren gerade die oben angeführten Prozesse zugunsten eingewanderter Christen Ursache heftigster Verfolgungen. Zumal der einheimische Priester Franz Xaver Hoang († 1876) tat sich nach den Berichten der Missionsobern durch seine Unklugheit hervor. Sein Auftreten glich dem eines Mandarins und mußte diesen notwendig reizen und verletzen. Seine Prozesse gegen die Heiden zugunsten der Christen waren allzu heftig und machten ihn bei jenen verhaßt. Auch seine Landkäufe waren nicht immer gerecht. [19]) Fast jeder Missionar, selbst wenn er älter und erfahrener war, wurde von den Christen getäuscht und hintergangen, sodaß z. B. P. Gonnet den Missionaren nicht genug empfehlen konnte, den Christen in diesem Punkte mit Mißtrauen zu begegnen. [20])

P. Lebbe C. M. faßt die Schwächen dieses Missionsmittels dahin zusammen: «Die Schwäche des Systems lag gerade in seiner Stärke: diese Art von Schutz war gewöhnlich so wirksam, daß die Christen unwillkürlich zum Mißbrauch getrieben wurden und Fragen religiöser Natur zu andern führten. Bald genügte es, daß sie in irgend einem Punkte eine wirkliche oder eingebildete Kränkung erlitten, um zu einem Konsul neuer Art ihre Zuflucht zu nehmen. Und dieser ließ sich, oft aus Anhänglichkeit für die Christen, meist jedoch aus allzu menschlichen, ich will nicht sagen heidnischen Rücksichten ob des «Gesichtes» der Kirche, zu einer neuen Rolle als ausländischer Konsul treiben, indem er gerade als Fremder die Interessen der einheimischen Christen vor dem Mandarin vertrat. Daher der Neid des heidnischen Nachbarn, der unter den Mängeln des allgemeinen Systems litt... Es genügte, sich als Katechumene zu erklären, um diese beneidete Stellung zu genießen, selbst unverwundbar und stark genug zu werden, da-

---

[17]) Vie de Mgr. Danicourt, 286/87; A. P. F. XXVI, 432 ff. Gegen all diese Mißbräuche schritt der Apostol. Vikar jedoch fest ein. Er scheute sich nicht, im Notfall, solche Schädlinge der Religion den Mandarinen anzuzeigen.

[18]) A. P. F. XXXVIII, 87/88. Der Bericht ist aus dem Jahre 1864.

[19]) Servière, Kiangnan, II, 215. Auch Launay, Kouytcheou, III, 148, gesteht, daß der Missionar immer in größere oder kleinere Streitangelegenheiten verwickelt, daß auch das gewöhnliche Leben eines Missionars in ruhigen Zeiten voll Schwierigkeiten war, welche Missionare anderer Länder nicht kennen. Beweis dafür sind die langen Ausführungen über einzelne Prozesse, für die Jahre 1872—1884 p. 147—184; 1884—1896, p. 243—265; 294—335; 360—406.

[20]) Gonnet, 214 ff.

für zu sorgen, daß all seine Rechte anerkannt wurden, sie zu übertreiben und ungestraft die Rechte anderer zu beeinträchtigen. Ohne Mühe errät man aus dieser Darlegung die furchtbare Summe der Quälereien und Ungerechtigkeiten, des Hasses, der Verachtung und der Schande, welche dieses System in sich barg... Trotz einiger notwendiger und anderer mehr oder minder gerechter Prozesse kam man zu unglaublichen Exzessen...» [21]) «Der Priester», sagt P. Lebbe an anderer Stelle, [22]) «war soweit gekommen, sein Amt auf Spendung der Sakramente . . . und Führung außerordentlicher Prozesse einzuschränken, wo er List und Täuschung anwenden, abwechselnd Gewalt und Kühnheit gebrauchen und je nach den Umständen sich wenden mußte. Solche Prozesse waren nach den Geständnissen der Missionare meist ungerecht (ein Missionar gestand unbefangen, daß auf 100 Prozesse, die er geführt, 99 ungerechte gekommen seien).»

III. Maßnahmen gegen die Mißbräuche. Einsichtige Missionare waren von Anfang an bestrebt, die Mißbräuche soweit als möglich einzudämmen. P. Gonnet stellte für die Mission in Südost-Tscheli folgende Normen auf, die bis zur Revolution in den Jesuitenmissionen von Kiangnan und Tscheli wesentlich in Kraft blieben: [23])

1. Mit der französischen Gesandtschaft soll die Mission möglichst gute Beziehungen unterhalten, ihre Hilfe aber nur im Notfall in Anspruch nehmen. [24])

2. In allen Prozeßangelegenheiten, die nicht das Eingreifen der Protektoratsmacht verlangen, soll man sich an die chinesischen Orts- und Provinzialbehörden wenden. [25])

3. Abgesehen von einigen Notfällen, die ein direktes Eingreifen des Missionars erfordern, soll nicht der einzelne Missionar mit den Beamten verhandeln. Für den Nord- und Südbezirk der Mission werden je zwei der angesehensten und erfahrensten Missionare bestimmt, die ausschließlich alle Verhandlungen mit den Behörden führen sollen. [26])

Besondere Beachtung verdienen wohl die Instruktionen Msgr Faurie's, die er von Rom aus seinen Missionaren zukommen ließ, entstanden aus den Beratungen der Apostolischen Vikare anläßlich des vatikanischen Konzils. Für die Prozesse heißt es: «Niemals den Christen in ihren Prozessen helfen, selbst wenn der Erfolg zahlreiche Bekehrungen verspricht. Nur im Falle wahrer Verfolgungen bei den Behörden intervenieren. Gewissen Neuchristen mißtrauen, die, bei einem ärgerlichen Streit mit einem Heiden, weinend erklären, in odium fidei, nur weil sie Christen werden wollten, würden sie

[21]) Mém. Lebbe, 17 ff.

[22]) Ebd. 43. Die Anklagen sind stark verallgemeinert und daher nicht für alle Missionen zutreffend. Ob sie in diesem Umfang selbst für Tscheli zutreffen, wo P. Lebbe wirkte, konnte ich nicht weiter nachprüfen.

[23]) K. M. 39, 63.

[24]) Tatsächlich geschah dies während der langen Amtszeit von P. Gonnet nur dreimal: 1867, 1868, 1870, also in Zeiten schlimmster Wirren. Gonnet 212 ff.

[25]) Allerdings ließ P. Gonnet in Zeiten endloser Verschleppung der lässigen Behörde durch die Gesandtschaft einen Wink geben, ihre Pflichten besser zu erfüllen. Ebd. 214.

[26]) Zwei Gründe bestimmten P. Gonnet besonders zu dieser Maßregel. Das Amt forderte besondere Klugheit und Vertrautheit mit den Landesverhältnissen und dem Charakter seiner Bewohner. Einem jüngeren Missionar konnten dabei nur Mißgriffe unterlaufen. Sodann sollten im Verkehr mit den Behörden alle Forderungen der chinesischen Etikette genau beobachtet werden. Das verlangte genaues Studium und längere Uebung. Ebd. 214.

gebrandschatzt, geschlagen etc.... Diese Fälle kommen vor, wie Sie wissen.» Alle Prozeßangelegenheiten sollen an den Bischof geleitet werden. Dadurch gewinnt zunächst der Missionar Zeit für seine Amtsverrichtungen, und von den Prozessen werden wegen der weiten Entfernung des Bischofs sofort, wenn es sich nicht um ernste Angelegenheiten handelt, 9 von 10 ins Wasser fallen. Dann folgen einzelne Vorschriften: genaue Berichterstattung, Vorsicht bei Aufnahme von Katechumenen.[27]) Msgr. Chouzy von Kwangsi sah streng darauf, daß kein Katechumene um der Prozesse willen aufgenommen wurde und daß die Missionare sich von diesen fernhielten.[28]) Bischof Reynaud von Tschekiang gibt zu, daß durch den Schutz der Unterdrückten die Kirche stark bevölkert werden könnte. Alle würden kommen, die irgendwie Unrecht erlitten, und der Missionar hätte dann nichts anderes zu tun als Schulden einzutreiben, Streitigkeiten zu schlichten etc. Das System schlösse eine ganze Reihe von Mißständen in sich, sodaß die Religion nur darunter leiden werde. «Daher sind wir so streng in der Aufnahme von Katechumenen und weisen unwiderruflich jeden zurück, der einen Prozeß mitbringt.» [29]) Aehnliche Bestimmungen erließ Msgr. Scarella, Apostolischer Vikar von Nord-Honan, in einem Hirtenbrief nach den Boxerwirren vom 6. Januar 1902.[30])

Die bisherigen Ausführungen einzelner Apostolischer Vikare enthalten mehr ernste Mahnungen als feste Normen, erst die Synoden und Handbücher reden die Sprache der Gesetze. Bereits die Synode von Szetchwan von 1803, welche durch Dekret vom 27. August 1832 für die gesamte chinesiche Mission Gesetzeskraft erhielt[31]) und bis zu den Regional-

[27]) Launay, Kouytcheou, II, 609 f. Schon 1866 hatte Msgr. Faurie an M. de Bellonet, Geschäftsträger Frankreichs in Peking, geschrieben: «Nous pensons 1° que, lorsqu'il s'agit de procès pour affaires civiles, le code chinois suffit pour les régler, parce que les chrétiens sont sujets de l'Empire et n'ont droit à aucune exemption. Nous ne prêtons jamais notre concours en de telles affaires qui ne sont pas de notre sort.

2° s'il s'agit de religion, nous avons le traité: notre intervention doit se borner à l'invoquer, tant auprès de notre Légation, qu'auprès des autorités chinoises.» (Castaing, Mgr. Faurie. 412.) — Auch sein Nachfolger, Msgr. Lions, sagt in seinen Ratschlägen für die Missionare, daß diese keinen Prozeß beim Mandarin führen sollten, es handle sich denn um rein religiöse Angelegenheiten. Sich mit den zeitlichen Angelegenheiten bei den Behörden abgeben, hieße, Heiden und Mandarine abstoßen und allen Prozeßsüchtigen die Türe öffnen. Auch er gibt eine Reihe Einzelvorschriften. Vgl. Launay, Kouytcheou, III, 346 f.

[28]) Launay, Kouangsi, 408 f.

[29]) Reynaud, Une autre Chine, 93. Aehnliche Bestimmungen galten in der Mission der Scheutvelder in der Mongolei, wenigstens in den letzten Jahren. Vgl. Z. M. 1927, 210; andere für Kanton, von Msgr. Guillemin seinen Missionaren vorgeschrieben. «S'il s'élève quelque contestation entre chrétiens et païens, lors même que les premiers auraient le bon droit, il vaut toujours mieux chercher à étouffer l'affaire que de la porter devant le mandarin. — Si cependant, dans certaines circonstances, le recours au mandarin paraissait nécessaire, on devrait demander l'autorisation de l'évêque et lui laisser le soin de conduire cette affaire, car c'est à lui seul, responsable au premier plan, de l'honneur de la Religion, qu'appartient l'administration de la Mission.» (Colomban, Guillemin, 271.)

[30]) «Ne offendantur Mandarini, et ne aversetur populus a Religione, missionarii nunquam se implicabunt deinceps in litibus forensibus Christianorum, praeterquam in iis quae directe et evidenter pertinent ad Religionem, juxta pactum a Gubernio sinico actum cum Gubernio gallico; ac in iis rarissimis casibus, si tempus suppetit, semper praemoneatur Episcopus.» Parvae Regulae, Appendix, 23.

[31]) Collectanea Constitutionum... Sae Sedis ad usum operariorum Apostolicorum Societatis Missionum ad Exteros. Parisiis, 1880, 30/31.

synoden von 1880 in Kraft blieb, befaßt sich mit der Frage, ob die Missionare in die rein materiellen Angelegenheiten ihrer Christen eingreifen sollen. Sie schreibt Kap. X, 19: «Durch die heiligen Canones der Kirche wurde oft bestimmt und vorgeschrieben, daß sich die Diener des Altares von weltlichen Geschäften unbedingt fern halten sollen, keine weltlichen Geschäfte oder Handel treiben, nach den Worten des Apostels: Keiner, der kämpfen will, verwickelt sich in die Angelegenheiten des täglichen Lebens, damit er seinem Feldherrn gefalle. (2. Thim. II, 4.) Diesen Vorschriften widersprechen die Priester und Missionare, welche verlangen, daß Christen ihre zeitlichen und häuslichen Angelegenheiten vor ihr Forum bringen, damit sie über ihre Billigkeit, Gesetzlichkeit oder Ehrbarkeit entscheiden und Bestimmungen treffen . . .» Dadurch entstehen Zwist, Unzufriedenheit und Verachtung des Priesters, der zudem von seinen Standespflichten abgelenkt wird. Daher das strenge Verbot der Synode.[32]) Spricht die Synode auch nur von Streitigkeiten und weltlichen Angelegenheiten der Christen, so zeigt sich doch deutlich, welche Sinnesart bei den Missionaren vorherrschen sollte.

Daß die Bestimmungen der Synode von 1803 tatsächlich auch in unserem Falle beobachtet werden sollten, zeigt die Synode von Szetchwan 1880. Sie bestimmt: «Was die europäischen Missionare betrifft, verbieten wir ihnen, sich um Angelegenheiten der Heiden zu kümmern und Prozesse von Katechumenen und Christen anzunehmen, außer wenn nach vorhergegangener Prüfung eindeutig feststeht, daß die Religion und das allgemeine Wohl der Christengemeinden in Gefahr sind, oft werden nämlich die Priester getäuscht. Sie mögen sich vor allem der Bestimmungen erinnern, welche in dieser Sache von der Synode von Szetchwan (1803) aufgestellt wurden. Die Christen mögen lernen, Unrecht und Spott geduldig und demütig zu ertragen, wie es sich ziemt für Schüler des Kreuzes Christi.»[33]) Ja, den einheimischen Priestern wird sogar, außer in schwerwiegenden Fällen und dann nur mit Erlaubnis des Bischofes oder Provikars, jeder Zutritt zum Mandarin verboten, da sie von diesem doch nicht geachtet würden.[34]) Alle Priester, welche gezwungen sind, das Yamen zu besuchen, sollen sich dem chinesischen Besucherzeremoniell anpassen, damit sie nicht abstoßen.[35])

Auch die erste Synode von Hongkong (1880) berührt die Frage. Die Missionare sollen bei Streitigkeiten zunächst versuchen, vermittels der Volksältesten Frieden zu stiften, auch wenn sie selbst etwas von ihrem Rechte ablassen müßten. Sonst wird den Missionaren nur größte Vorsicht bei Prozessen empfohlen und auf die Bestimmungen der Synode von 1803 hingewiesen.[36]) Die II. Synode von Peking (1885) ermahnt die Missionare allen Ernstes, «sich nicht in die zeitlichen Angelegenheiten der Christen, zumal der Neubekehrten, zu mischen. Sie sollen sich hüten, daß sie nicht unter dem Vorwand der Religion oder Bekehrung getäuscht werden . . .»[37]) «Die Christen sollen ferner dessen eingedenk sein, was die hl. Kongregation den Missionaren ans Herz gelegt hat, daß sie nämlich von Seiten der Landesbehörden keine Privilegien und Ausnahmen beanspruchen dürfen, daß

[32]) X, 19.
[33]) I. Sutchuen, III, IV, 4.
[34]) Ebd. III, IV, 3.
[35]) Ebd. III, IV, 4.
[36]) I. Hongkong, II.
[37]) II. Peking, I, V, 6a.

sie sich jeder Einmischung in politische Angelegenheiten enthalten und auch den heidnischen Staatshäuptern Gehorsam erweisen müssen.» [38])

Bisher hörten wir nur von allgemeinen Richtlinien. [39]) Erst die III. Synode von Hongkong und die IV. von Schansi haben Einzelvorschriften gegeben. Die Synode von Schansi (1908) bestimmt:

1. Für die Prozesse wählen die Apostolischen Vikare bestimmte Missionare, welche allein diese Angelegenheiten persönlich oder schriftlich erledigen.

2. Es ist nützlich und geziemend, wenn sich die Missionare an das Abkommen zwischen dem Minister Frankreichs und der chinesichen Regierung von 1899 halten und den Provinzvorstehern die Namen der Missionare mitteilen, welche für die Prozeßangelegenheiten delegiert wurden.

3. Den Missionaren soll vom Apostolischen Vikar ein Beglaubiguns-schreiben (documentum authenticum) übergeben werden, damit sie sich gegebenenfalls vor den Mandarinen ausweisen können.

4. Für die Prozesse selbst wird folgendes festgesetzt:

a) Nur solche Prozesse dürfen geführt werden, welche direkt die Religion betreffen, d. h. zur Verteidigung von Gut und Leben der Missionare, Christen und Katechumenen, welche sicher ungerecht von Heiden bedrückt werden.

b) Handelt es sich um Christen, welche im Namen der Religion Heiden mißhandeln, oder sonst der Religion Schaden zufügen durch Verletzung der Landesgesetze, so sollen sie dem Ortsmandarin angezeigt werden.

c) In zweifelhaften Fällen ist vorher mit dem Apostolischen Vikar Rücksprache zu nehmen.

d) Bei rein bürgerlichen Angelegenheiten, sei es zwischen Christen, sei es zwischen Christen und Heiden, ist auf keinen Fall zu intervenieren.

e) Soweit wie möglich sollen alle Streitigkeiten vermieden und Mittel und Wege gesucht werden, die Angelegenheit in Frieden beizulegen, zumal wenn es sich um Christen handelt, die nebenbei noch einen Zivilprozeß anstrengen.

f) Von Briefen, welche Mandarinen geschrieben wurden, und deren Antworten sind Abschriften dem Apostolischen Vikar zu übermitteln. [40])

Für die Mandschurei hatten die Missionare unter dem Vorsitz ihres Apostolischen Vikars bei ihrer Zusammenkunft von 1881 ihr Verhalten in Prozeßangelegenheiten festgelegt und folgende Bestimmungen aufgestellt:

1) Nur im Falle unbedingter Notwendigkeit und mit Erlaubnis der Obern darf ein Missionar einen Prozeß übernehmen.

---

[38]) Ebd. II, VIII, 1b.

[39]) Auch die Instruktion der Propaganda von 1883 ist bezüglich dieses Punktes allgemein gehalten. «Ceterum ad plenam in hac re normam habendam, recolere quoque juvabit quae monita, iam ab anno 1650, Missionariis haec ipsa Sacra Congregatio danda censuit: nempe non esse a potestatibus civilibus poscenda privilegia aut exemptiones; abhorrendum esse ab omni immixtione in rebus politicis negotiisque Status...» C. P. F. II, 1906, VIII.

[40]) IV. Shansi, XI. Dieselben Bestimmungen hat Ybañez in sein Directorium Missionariorum, 92 ff aufgenommen. Aehnliche Verfügungen erließ die III. Hongkonger Synode, welche noch Einzelheiten über das kluge, taktische Verhandeln mit Mandarinen gibt. Zum Schluß bittet sie die Missionare, doch nur solche Angelegenheiten an den Apost. Vikar oder seinen Delegaten zu überweisen, welche direkt die durch die Verträge gesicherte Religionsfreiheit bedrohen. Vgl. III. Hongkong, I, 4. De modo agendi cum auctoritatibus sinensibus vel extraneis circa negotia tractanda.

2) Handelt es sich um rein zeitliche Angelegenheiten ohne Rücksicht auf die Religion, darf der Missionar niemals eingreifen.

3) Bei wichtigen Angelegenheiten, welches das Wohl der ganzen Mission betreffen, berate sich der Missionar mit seinen Mitbrüdern, bevor er den Mandarin aufsucht. — Neue Missionare dürfen überhaupt nicht, bevor ihre Probezeit vorüber ist, Angelegenheiten der Religion vor dem Mandarin vertreten.[41])

Wie für die Mandschurei, erließen auch andere Missionsobern für ihre Missionare besondere Bestimmungen. Msgr. Ybañez, Apostolischer Vikar von Nord-Schansi, verweist mit Nachdruck auf die Bestimmungen der Synode von 1803 und fügt hinzu: Wir verbieten allen Missionaren, beim Mandarin Prozesse der Christen oder Katechumenen zu führen oder zu verhandeln ohne Erlaubnis des Apostolischen Vikars oder des Provikars.[42]) Msgr. Carlassare von Ost-Hupe erinnert seine Missionare an die Instruktion der Propaganda von 1883 und hebt vor allem die Schäden hervor, welche aus der Täuschung der Priester entstehen, wie die Erfahrung zeige, zumal wenn diese es vernachlässigen, beide Teile zu hören.[43]) Im Kapitel über die Vicarii foranei kommt er nochmals auf die Prozesse zurück und gibt für Führung derselben den Distriktsvorstehern genaue Anweisungen. Wird ihnen von den Missionaren ein Fall zur Erledigung vorgelegt, so sollen sie ihn nochmals gründlich durch vertrauenswürdige Personen untersuchen lassen, besonders auch den Standpunkt und die Gründe der Gegner, damit die Neubekehrten nicht unter dem Deckmantel der Religion etwas anderes erstreben und den Missionar täuschen. Ist eine friedliche Beilegung der Angelegenheit möglich, so ist sie unbedingt zu versuchen, wenn nicht, so ist der Prozeß mit aller Vorsicht beim Mandarin zu führen, und zwar zunächst vom Christen oder Katechumenen. Bald ersieht dann der Missionar, ob es nützlich ist, dem Mandarin zu schreiben oder ihn aufzusuchen vor Fällung des Urteils. Oft schadet dies, oft nützt es. An den Konsul sind durch den Apostolischen Vikar nur solche Fälle zu richten, die klar die vertraglich gewährleistete Religionsfreiheit betreffen.[44]) Auch in Süd-Schantung lag die Erledigung der Prozeßangelegenheiten in Händen der Vicarii foranei. Andern Missionaren, auch den Rectores, ist wohl gestattet, mit den Mandarinen freundschaftlichen Verkehr zu pflegen, wenn er diesen angenehm ist, wollen sie dabei aber kleinere Prozeßangelegenheiten erledigen, so bedürfen sie der Erlaubnis des Apostolischen Vikars oder des Vicarius foraneus. Nur in Ausnahmefällen wird andern Missionaren ein Eingreifen in Prozeßfragen gestattet.[45]) Im Kapitel über die Katechumenen wird ausdrücklich verboten, solche aufzunehmen, welche die Hoffnung leitet, der Missionar werde ihre Prozeßangelegenheiten übernehmen.[46])

[41]) Statuta conventus Missionariorum Missionis Mandchuriae 40/41.

[42]) Ybañez, 91 f.

[43]) Carlassare, I, 175/76; Bischof Fabrègues (p. 8) von Peking dringt darauf, daß kein Prozeß geführt werden darf, der nicht klar und eindeutig die Religion betreffe, sondern auch das allgemeine und nicht nur das private Wohl angehe.

[44]) Carlassare, I, 184 f.

[45]) Manuale S. M. 48 ff. Das Handbuch stellt für den Verkehr mit den Mandarinen noch die besondere Vorschrift auf: «Cum Mandarinis conversantes omnes nostri urbani semper sint et modesti, eorum jura et auctoritatem observent pariterque cura sit omnibus, ut a christianis quoque et Mandarinis omnis, quae decet, reverentia exhibeatur.» Ebd. 50.

[46]) Manuale S. M. 94. Handelt es sich aber um Katechumenen, bei denen die Prozesse nicht das einzige Motiv der Bekehrung sind und die sich sonst eines guten

Da die meisten Schäden bei Prozeßsachen dadurch entstanden, daß Katechisten den Missionar falsch unterrichteten, haben einige Missionsobere dagegen besondere Maßregeln ergriffen. «Die Katechisten sollen sich hüten,» heißt es in den Regeln der Katechisten für Süd-Schantung, [47] «daß sie nicht im Bestreben, die Christen allein zu schützen, oder im Hinblick auf den eigenen Gewinn ohne vorherige gewissenhafte Untersuchung den Missionar mit falschen und ungerechten Berichten hintergehen. Dadurch entstanden schon schwere Schäden für die Seelen, ja sogar böse Religionsverfolgungen. Wehe dem Menschen, durch den das Aergernis entstanden!» Strenge wird den Katechisten verboten, ohne Erlaubnis des Missionars zum Mandarin zu gehen oder ihm zu schreiben oder Bestechungsgelder von Christen oder Heiden anzunehmen, um beim Mandarin Prozesse zu führen. Auch Bischof Ybañez bittet den Missionar, vor allem darauf zu sehen, daß Katechisten sich nicht in Prozeßangelegenheiten mischen. Oft würden nämlich Katechumenen Heiden belästigen und sie reizen, mit denen sie einst in Feindschaft gelebt, um Katechisten und Missionar in solche Angelegenheiten zu verwickeln. Höchstens brieflich solle der Katechist im Notfalle zeitliche Angelegenheiten der Christen und Katechumenen unterbreiten. [48]

All diese Bestimmungen zeigen einerseits deutlich, daß die kirchlichen Behörden und einsichtigen Missionsobern nichts unterließen, Mißstände dieser Methode auszumerzen, anderseits aber auch, daß nach Ausweis der Tatsachen einzelne Missionare dieselben wenig oder gar nicht beobachteten, indem sie sich in Prozesse mischten, welche die Heiden nur reizen und dem Ansehen der katholischen Religion schaden konnten. [49] Dadurch kam weder die Mission noch das chinesische Volk zur Ruhe. «Es war ein circulus vitiosus. Der Missionar bedrängte den Beamten zugunsten seiner Christen und drohte mit Kanonenbooten oder sonstigen diplomatischen Eingriffen. Der Beamte gab nach und drückte auf die Bevölkerung, daß die Christen Recht behielten. Die Bevölkerung endlich brach, wenn sich die Mißhandlungen gehäuft hatten, in irgend einem lokalen Aufstand los, brannte die Missionsstationen nieder und schlug wohl auch einen Missionar tot. Dann griffen die fremden Mächte ein, entsandten Kanonenboote, führten Sanktionen durch . . . und die Dinge begannen wieder von vorne.» [50]

Rufes erfreuen, so soll ihnen nachdrücklich erklärt werden, daß der Missionar nicht ihre Prozesse beim Mandarin führen werde, und daß als einziges Motiv der Bekehrung nur das in Frage komme, was die erste Frage des Katechismus enthalte. Ebd.

47) Manuale S. M., Anhang: Regulae selectae pro catechistis, 62 f.

48) Ybañez, 114. «... Pluries enim catechumeni postulant Catechistam non tantum ad preces addiscendas, sed praesertim ut adjuvet illos et componat res suas: si habent Catechistam non timent molestare et aliquando etiam excitare paganos cum quibus aliquando inimicitiam habuerunt, unde postea implicant Catechistam et ipsum Missionarium, nisi valde expertus sit...»

49) Wozu auch sonst all die Bestimmungen, die, wie oben gezeigt wurde, mit der Zeit immer schärfer wurden und auch immer mehr in die Einzelheiten eindrangen?

50) Rich. Wilhelm, Die Seele Chinas, Berlin, 1926, 223 f. An diesen Erhebungen trugen natürlich, wie auch Prof. Wilhelm zugibt, ebd. 224, nicht die Christen allein die Schuld. Aehnliche Ausführungen bei Lin Shao Yang, A Chinese Appeal, 52: "There is a quarrel between convert and heathen and finally between missionary and magistrate; a whisper of foreign intervention and aggression reaches the streets and market-places; there is a popular tumult in which the missionary is

Auf diesem Hintergrund ist auch die Stimmung der chinesischen Behörden zu verstehen. So richtete Wantsiang, der älteste Minister des Tsungli Yamen, am 26. Juni 1869 an Sir Rutherford Alcock eine Note, in welcher er darauf hinwies, die Hauptursache der sich gegen die Missionare richtenden Unruhen im Innern sei in der Tatsache zu suchen, daß die Missionare aus dem Westen, aus ihrer Immunität Nutzen ziehend, christliche Chinesen unterschiedslos in Schutz nähmen, obwohl viele ihre Religion nur als Vorwand benützten, um von anständigen Menschen Geld zu erpressen. Er schlug daher dringend vor, auch die Missionare den Behörden zu unterstellen, «was zum Erfolge hätte, daß Christen und Nichtchristen auf gleicher Stufe stünden und Unruhen aus unvorhergesehenen Ursachen vermieden würden.» [51]) Auch das chinesische Memorandum von 1870 nimmt die Prozeßangelegenheiten in seine Vorschläge auf und führt aus: die Missionare müßten sich wie alle andern den Lokalbehörden unterwerfen und chinesische Christen nach dem allgemeinen Recht behandelt werden. Mit Ausnahme von den Beiträgen zu kultischen und Theaterzwecken, von denen sie durch die Verträge frei seien, hätten sie wie die andern Einwohner gewissenhaft ihre Abgaben zu entrichten. Prozesse sollten vor dem Gericht der Behörden geführt und nicht dem einseitigen Schutz der Missionare überlassen bleiben (Art. 3). Artikel 4 verlangt Abschaffung jeder fremden Gerichtsbarkeit, und Artikel 6 wünscht von den Missionaren dringend, keine Verbrecher oder Leute mit schlechtem Leumund aufzunehmen. [52]) Die Antwortnoten der fremden Mächte gaben das Berechtigte der Forderungen zu, betonte aber, daß bei Ueberschreitung der Kompetenz von Seiten der Missionare das französische Konsulat einschreiten werde und daß von den Missionaren strengste Beobachtung der Verträge verlangt würde. [53])

Lin Shao Yang macht europäische Schriftsteller, die über China schreiben und nur selten ein gutes Wort für die chinesischen Behörden finden, auf die furchtbare Lage aufmerksam, in welche auch gut gewillte Mandarine gerieten in streitbaren Gebieten, wo Christen in großer Zahl vorhanden seien. Auf der einen Seite hätten sie strikteste Weisung, alle Konflikte mit den Missionaren zu meiden, da sie nur zu internationalen Streitigkeiten führten; anderseits fühlten sie eine natürliche Abneigung

---

killed; the ministre of the nation to which he belongs demands a cash indemnity, the dismissal of the magistrate from the Government service, the re-building of the ruined mission buildings, the execution of a few of the rioters, and perhaps a mining or territorial concession or the opening of a few more treaty ports. All these demands are reluctantly yielded by China, who is not in a position to struggle against the bellicose and arrogant Christian Powers of Europe-just yet."

[51]) T'ang Leang Li, China in Aufruhr, 121 f. — Beachtenswert sind in diesem Zusammenhang auch die 10 apokryphen Artikel, die 1866 im Namen von Msgr. Desflèches herauskamen, tatsächlich aber von einigen Mandarinen Szetchwans gefälscht wurden. Die Artikel III, IV, V. IX und X behandeln die Prozeßfrage und geben Richtlinien für das Verhalten der Missionare, Christen und Behörden. In spätern Synoden und Handbüchern finden wir dem Sinne nach wenigstens fast gleichlautende Bestimmungen. Wäre bereits von diesem Jahre an nach den von einsichtsvollen Chinesen aufgestellten Prinzipien vorgegangen worden, so hätten sich manche Konflikte verhüten lassen, doch man hatte noch nicht genügend Erfahrungen gesammelt und begnügte sich mit einem heftigen Protest der französischen Gesandtschaft in Peking. — Vgl. Castaing, Faurie, 407 ff, wo auch der französische Wortlaut der Artikel sich befindet.

[52]) Cordier, Hist. des Rel. I, 420.

[53]) Ebd. I, 432; 438 ff.

dagegen, einen Rechtszustand anzunehmen, den weder das chinesische noch das internationale Recht anerkannt hätten, nämlich: sich die Entscheidungen für einheimische Christen von den Missionaren diktieren zu lassen. Sie wüßten wohl, daß Streitigkeiten mit Missionaren nur zu ihrem eigenen Nachteil wären. Wenn Aufstände entstünden, müßten doch sie als Sündenböcke herhalten. [54]) Die Missionare selbst hätten zu wenig Erfahrung, mangelhafte Kenntnis des chinesischen Charakters und der chinesischen Rechtspflege, und selbst wenn sie weise wären wie Salomon, würden sie doch nur eine Seite der Angelegenheiten kennen. [54a])

In einer auf Veranlassung von Yüan Schi Kai, dem Generalgouverneur von Tscheli, von der Unterrichtsverwaltung herausgegebenen Schrift: «Friede zwischen Christen und Nichtchristen» wird das Volk ermahnt, es solle sich nicht durch einen von außen hineingetragenen Zwiespalt seine nationale Einheit zerstören lassen . . . Die Feindschaft der Bevölkerung gelte auch nicht dem Christentum als Religion, sondern den Missionaren und einheimischen Christen wegen ihrer durch die Verträge erzwungenen und durch die fremden Mächte geschützten Stellung, die oft zur Bedrückung der Nichtchristen führe. [55]) Auch T'ang Leang Li weist, wie vor ihm schon andere, darauf hin, daß chinesische Christen einen Staat im Staate bilden. Sie seien geneigt, «eigene Gemeinden unter dem Schutze ihrer Missionare, oder schließlich unter dem Schutze der Regierung, denen diese unterstehen, zu bilden. Die Religion wird derart zu einem Mittel, eine bevorzugte soziale oder politische Stellung zu erlangen und dient der Entnationalisierung . . .» [56])

Angesichts solcher Zeugnisse aus chinesischen Federn mutet es etwas naiv an, wenn Francis Garnier schreibt: «Es würde niemals einem Bewohner des himmlischen Reiches eingefallen sein, dem Bischof ein Verbrechen daraus zu machen, daß sie in allen Angelegenheiten (dans toutes les affaires!), in welche einheimische Christen verstrickt sind, beim Mandarin intervenieren . . . (Es folgen dann die bekannten Anschuldigungen gegen die chinesische Rechtspflege). Bei einer solchen Zivilisation würde der Priester seiner Pflicht untreu, verweigerte er das für seine Christen zu tun, was der Schulmeister für seine Schüler, der Meister für seine Arbeiter tut.» [57])

Nach dem Gesagten läßt sich die ganze Prozeßfrage also kurz zusammenfassen:

1. Die Missionare sahen sich infolge mangelnden Rechtsschutzes durch die chinesischen Behörden veranlaßt, die Religionsfreiheit ihrer Christen selbst zu schützen.

---

[54]) Lin Shao Yang, A Chinese Appeal... 51 f.

[54a]) Ebd. 54.

[55]) Kervyn, Méthode, 857 ff, wo das ganze Schriftstück analysiert wird.

[56]) T'ang Leang Li, China in Aufruhr, 126. Es gehört nicht in den Rahmen der Arbeit, diese chinesischen Zeugnisse, die sich noch um viele vermehren ließen, auf ihren Wahrheitsgehalt genau zu prüfen, sie enthalten nämlich neben manchem Richtigen auch Verallgemeinerungen und Uebertreibungen, sie sollen nur dazu dienen, die Stimmung der chinesischen Kreise zur Prozeßmethode zu kennzeichnen.

[57]) Fr. Garnier, De Paris au Thibet, Paris, 1882, 394. Das Zitat wird von Servière, Hist. du Kiangnan, II, 191 (5) zur Verteidigung der Missionare angeführt.

2. Mit der Zeit wurde dieser Schutz auf alle Prozeßangelegenheiten der Christen und Katechumenen ausgedehnt. Gleichzeitig wurde er als geeignetes Mittel angesehen, Heiden für das Christentum zu gewinnen.

3. Zahlreiche Mißstände traten ein, sogar direkte Ungerechtigkeiten, da die Missionare von Christen oder Katechumenen, oft sogar von Katechisten, denen sie die Untersuchung der vorgelegten Fälle übertrugen, getäuscht wurden. Die Christen verkannten oft den wahren Charakter des Missionars. Diese Tatsache hat sich bis in die neueste Zeit unheilvoll bemerkbar gemacht. [58])

4. Die Bestimmungen der Synoden und Handbücher wurden in vielen Fällen nicht durchgeführt. [59]) Der Fehler lag mehr im ganzen System als am einzelnen Missionar. Wie alle andern Europäer glaubten auch die Missionare an die Ueberlegenheit der europäischen Kultur und hielten darum fest an der erzwungenen Exterritorialität und der damit gegebenen Vorzugsstellung. [60])

5. Haß und Verachtung waren die Folgen bei den Heiden, zumal bei den Gebildeten.

6. Als Missionsmittel müssen die Prozesse in ihrer Gesamtheit als Fehlschlag und Unglück für die ganze Mission bezeichnet werden. [61])

---

[58]) Wie schwer es auch für einen Missionar in der neuesten Zeit ist, sich von der Prozeßmethode frei zu machen, zeigt ein Brief eines Missionars aus der Nordmandschurei, L. Andres S. M. B., vom 15. Sept. 1927 an den Verfasser: «Von der alten Methode, dem Schutz der Christen laut Protektorat, sind wir frei, aber unsere Christen, d. h. die Bauern hier, haben die neue Zeit noch nicht erfaßt. Sie meinen immer noch, der Missionar könne alles beim Mandarin durchdrücken und verweisen dabei immer auf früher...»

[59]) So ist es z. B. unbegreiflich, wenn Kervyn bei Behandlung der Prozesse (123 ff, 433 ff) keine Bestimmung derselben anführt, sondern nur das, was in der Biographie des P. Gonnet darüber zu lesen ist. Und dies Werk erschien 1911!

[60]) Selten sind einsichtige Urteile wie das von Msgr. Henninghaus: «Je größer die Zahl der Christen, je mehr die feindliche Stimmung gegen die Mission gewichen und je mehr die chinesischen Gerichte nach Gesetz und Recht entscheiden, desto mehr darf und muß der Missionar von all solchen Angelegenheiten sich fern halten. Seine Christen sollen nicht ein hinter Ausländern sich deckendes Geschlecht sein, sondern echte und rechte Chinesen, sich selbst ihren Mitbürgern ebenbürtig fühlend und von diesen als Gleichberechtigte behandelt.» Freinademetz, 119.

[61]) Vgl. das zusammenfassende Urteil von P. Stenz S. V. D.: «Dieser Schutz hat, wie manche sagen, «große Erfolge» gezeitigt, vielleicht aber mehr Schaden gestiftet als Nutzen. Schutz wurde nicht nur den Missionaren, sondern auch den Christen gewährt; und dieser Christenschutz ist leider oft genug mißbraucht worden! Die chinesische Regierung hatte auf diese Weise manche Unannehmlichkeiten wegen der Christen. Sie war deshalb im Herzen selbstverständlich den Missonsverkündern nicht gewogen. Würde man nicht auch im Ausland Religionsverkünder, die sich mit Politik beschäftigen, aus dem Lande treiben.» Z. M. 1925, 198. — Ein Kansu-Missionar, der 40 Jahre in China wirkte, versucht die Methode zu verteidigen und wenigstens verständlich zu machen. Vgl. Z. M. 1930, 96 ff. — Warneck und andere Protestanten haben insoweit Recht, als tatsächlich die Prozesse Mißstände hervorbrachten und unheilvoll für die Mission wirkten, doch mit dem Unterschied, daß nicht Katholiken allein dieses Missionsmittel anwandten, sondern auch Protestanten, wie es auch heute von einsichtigen Protestanten zugegeben wird. «Auch in den protestantischen Missionen haben die Missionare oft ihre Macht benutzt, um ihren Christen vor den heidnischen Gerichten Recht zu verschaffen, zumal wenn sie sicher glaubten, daß die Christen um ihres Glaubens willen verfolgt würden.» J. Richter, Das Werden der christlichen Kirche in China, Gütersloh, 1928, 514. Es ist zwecklos, hier weitere Untersuchungen darüber anzustellen.

IV. KAPITEL:

Die eigentliche Bekehrung und ihre Mittel.

Die Missionsmittel, vor allem die indirekten, wie im vorhergehenden Kapitel gezeigt wurde, waren besonders geeignet, an die Heiden überhaupt heranzukommen, sie auf die katholische Religion aufmerksam und zur Annahme derselben geneigt zu machen. Fiel der in mannigfacher Art ausgestreute Same auf gutes Erdreich, so begann in schrittweiser Entwicklung die Bekehrung. «Das erste Zusammentreffen mit dem Missionar, auch das Sichanmelden als Katechumene ist bei weitem noch nicht immer eine Bekehrung: diese ist ein langsamer Prozeß, in welchem Gottes Gnade, der eigene gute Wille und die fleißige Arbeit des Missionars einträchtig zusammenwirken müssen.» [1] Mit Msgr. Faurie läßt sich wohl in der ganzen Mission, von einigen Ausnahmen abgesehen, eine dreifache Stufenfolge in der Bekehrung unterscheiden. Die erste bildet eine kurze Probezeit bis zur Aufnahme als Katechumene, die zweite das eigentliche Katechumenat und die dritte die Taufe mit folgender Einführung in das christliche Leben. [2]

1. Die Aufnahme als Katechumenen, Hindernisse und Motive.

Trat ein Heide mit dem Priester oder dem Katechisten in engere Fühlungnahme und zeigte das Verlangen, als Katechumene aufgenommen zu werden, so war es Pflicht des Missionars, trotz aller Güte und Milde, die ihm immer wieder anempfohlen wurden, eine ernste Prüfung vorzunehmen. Es galt, den Bittsteller genau kennenzulernen, vor allem auch die Motive, die ihn zum Uebertritt bewogen, seine Vergangenheit, seinen Ruf und seine Charaktereigenschaften. [1] Ferner mußte feststehen, ob die Bekehrung eine aufrichtige und wahre war, «ne tam citus fiat neophytorum reditus ad vomitum quam fuerat ardens et promptus eorum accessus ad lumen fidei.» [2] Kervyn gibt den Rat, zu diesem Zweck im Sprechzimmer des Missionars, wo besonders öfters die Diener zusammenkommen, die Namen der Postulanten anzuschlagen und die Katechisten und Diener zu beauftragen, Erkundigungen über sie einzuziehen. [3] In Süd-Schantung wurden nicht nur bei den christlichen, sondern auch bei den heidnischen Orts- und Bezirksvorstehern Erkundigungen über das Vorleben und die Absichten des sich Meldenden eingezogen, um unlautere Elemente möglichst von Anfang an fernzuhalten. [4]

---

[1] Freinademetz, 32.

[2] A. P. F. XXXVIII 96 ff. « Ces divers degrés » schreibt er in einem Bericht aus dem Jahre 1864, «sont nécessaires, autant pour s'assurer de la persévérance des païens convertis que pour stimuler à bien apprendre la doctrine chrétienne.» Ebd.

[1] Vgl. die Bestimmungen verschiedener Synoden bei Caubrière, Synthesis, 98 f; Monita Nank., 36 f; Fabrègues, 28, n° 110.

[2] II. Hongkong, XVII, 1, 2.

[3] Kervyn, 600.

[4] .... «investiget, si fieri potest apud nobiliores paganos (dschuang dschang, tuan dsung) quinam sint, quibus motivis ducantur et si invenerit eos esse malae

Vor allem sollten solche, die einen Prozeß mitbrachten, unweigerlich zurückgewiesen werden. Nur wenn dies nicht das einzige Motiv war, das die Bittsteller führte, sollte man sie zulassen, nachdem ihnen der Missionar klar und bestimmt erklärt hatte, es wäre nicht seine Sache, ihre jetzigen und etwaigen späteren Prozesse beim Gerichte für sie zu führen.[5]) Dasselbe verlangten die von einigen Mandarinen Szetschwans gefälschten Artikel von 1866, nach denen nur unbescholtene, keines Verbrechens verdächtige Kandidaten die Aufnahme als Katechumenen erlangen sollten und jeder zurückgewiesen werden mußte, der unter dem Deckmantel der Bekehrung bei den Missionaren Straflosigkeit für seine Vergehen suchte[6]).

Auf Seiten der heidnischen Postulanten mußte sich der ernste Wille zeigen, katholisch zu werden, der sich besonders darin äußerte, daß sie die heidnischen Götterbilder verbrannten, sich vom Götzendienst abwandten, die Gebete zu lernen begannen und ein christliches Leben führten.[7]) Klar und eindeutig bestimmte daher die III. Synode von Hongkong, kein Erwachsener solle den Namen Katechumene tragen, noch als solcher angesehen werden, der sich nicht von den Göttern losgesagt habe und seine Sitten mit dem christlichen Gesetz in Einklang bringe und zudem nicht erkläre, ernstlich die christliche Lehre lernen zu wollen, noch mit dem Studium derselben beginnt, mit der aufrichtigen Absicht, danach die Taufe zu empfangen[8]). Für diese Stufe der Postulanten bestand in den Missionen von Szetschwan und Kweitschu ein feierlicher Akt, wobei der Postulant sich vom Heidentum ab- und dem wahren Gotte zuwandte. Durch Fragen und Antworten wurde dabei das erste Glaubensbekenntnis abgelegt.[9])

In den anderen Missionen fand ein feierlicher Akt erst bei der eigentlichen Aufnahme als Katechumene statt. Die Synoden von Hankow 1887 und 1910 bestimmten dafür eine genau einzuhaltende Form, wonach die aufzunehmenden Kandidaten in Gegenwart der Christen und des Priesters den ersten feierlichen Akt der Gottesanbetung vollzogen (daher «adoratio»).[10]) In der Mission von Kweitschu wurden lange Zeit bei

---

famae, pravis intentionibus ductos, litibus implicatos ipsos non admittat vel in dubio rem ad Vicarium foraneum deferat.» Manuale S. M., 94; Freinademetz, 385.

[5]) Manuale S. M., 94.

[6]) Bei Castaing, Faurie, 411.

[7]) Reynaud, Une autre Chine, 93 f; Caubrière, Synthesis l. c.

[8]) III. Hongkong, II, 2; ähnlich: «Catechumeni censentur ii qui nomina dantes missionario se paratos esse declarant ad amplectendam religionem catholicam, discendas preces et doctrinam ac auferenda ex propriis moribus et in quantum est in eorum potestate ex domibus suis quaecumque superstitiosa.» Manuale S. M. 94.

[9]) A. P. F. XXXVIII, 96 f; Launay, Kouytcheou, I, 155 f. Msgr. Faurie bestand auf dieser Ausnahme, veranlaßt durch die furchtbaren Enttäuschungen der 60er Jahre. Daher sollte schon der erste Schritt zum Christentum überlegt und geprüft und der erste Abschluß mit einer gewissen Feierlichkeit umgeben werden. Ebd. II, 352 ff.

[10]) «Catechumenus, postquam omnibus superstitionibus abrenuntiavit et firmiter in corde suo statuit Religionem catholicam amplecti, accedat ad ecclesiam aut ad locum Adorationis: ibique congregatis Christianis, accendantur candelae, et catechumenus genuflectat in medio coram altari: ei adstabit Sacerdos, supperpelliceo indutus, qui aliquam admonitionem ei faciet de necessitate constantiae in catholica Fide, sub quibuscumque tormentis ac persecutionibus usque ad mortem. Postea Catechumenus faciet tres aut novem adorationes seu genuflexiones Deo Creatori: et deinde jurabit se constantissime perseveraturum in observantia Catholicae Religionis usque ad mortem, et paratum esse potius sustinere quaecumque tormenta quam ad

dieser Gelegenheit der Exorzismus und die Zeremonien aus dem Ritus der Erwachsenentaufe bis zum «Ephetha» einschließlich vorgenommen[11]), was 1866 von der Propaganda verboten und von Msgr. Faurie abgeschafft wurde[12]). Von der feierlichen Aufnahme, welche die gewöhnliche genannt wird, unterscheiden die Monita für die Kiangnan-Mission die einfache Aufnahme, welche in der Entfernung der abergläubischen Gegenstände und der öffentlichen Erklärung, Christ werden zu wollen, besteht. Es wird gewünscht, daß der Katechumene selbst die Zeichen des Götzendienstes aus seiner Wohnung entfernt, sonst muß sie der Missionar selbst oder durch andere beseitigen und durch heilige Bilder ersetzen. Die Erklärung, die christliche Religion anzunehmen, muß vor Zeugen geschehen, die mit dem Postulanten vor einem Bilde niederknien, einige Gebete verrichten und von Gott für den Katechumenen die Kraft erflehen, in allen Schwierigkeiten standzuhalten. Nur im Notfalle kann von Zeugen abgesehen werden aber die abergläubischen Zeichen und Gegenstände müssen unbedingt entfernt werden[13]). Anläßlich der Adoratio sollte für den Katechumenen schon der Taufpate bestimmt werden, dem in der folgenden Vorbereitungszeit eine besondere Fürsorge für sein Patenkind empfohlen wurde.[14])

Um das Katechumenat wirksamer gestalten zu können und dem einzelnen Katechumenen mehr Rückgrat zu geben, wurde in verschiedenen Missionen als weitere Bedingung für die Aufnahme als Katechumenen gefordert, daß nicht Einzelpersonen, sondern geschlossene Familien zum Glauben übertraten, so in Südost-Tscheli,[15]) in Kiangnan, wo man, wenn die Katechumenen sich zahlreicher einstellten, sogar 15 bis 20 Familien verlangte, ehe ein Katechist geschickt wurde,[16]) und Szetschwan.[17]) Auch in Süd-Schantung sollte die Aufnahme mehrerer Familien der allgemeinere

---

idololatriam redire. Postea Catechumenus se signabit signo Crucis, et ab adstantibus cantabitur Pater, Ave, Credo, Decalogus, Actus Fidei, Spei, Caritatis et Contritionis. Quibus finitis, surgent omnes et Catechumenus, more patrio, omnes salutabit eisque gratis aget quod eum in catholicae Religionis fraternitatem susceperint.» II. Hankow, III, 2; III. Hankow, IV, 7; Monita Nank. 37; Carlassare, 8 f; Kervyn, 601 f. — Der Lazarist Reiffert beschreibt die Aufnahme in der Tscheli-Mission wie folgt: «Am fünften Tage morgens nach der hl. Messe fand die feierliche Aufnahme ins Katechumenat statt. Es hatten sich über 130 Familien gemeldet. Alle knieten im Halbkreis vor dem Altar nieder. Jeder einzelne schwur den Götzen und den abergläubischen Dingen ab, bekannte den wahren Gott und Jesum Christum, als den göttlichen Erlöser, und den Hl. Geist, als den göttlichen Gnadenspender und Heiligmacher, verlangte die christliche Religion besser kennen zu lernen, um darnach sein Leben einzurichten, und bat zu dem Ende um die Aufnahme ins Katechumenat, als Vorbereitung zum Empfange der hl. Taufe. Alles dieses geschah gemäß einer Formel, die in unserm apostolischen Vikariate eingeführt war und aus Fragen und Antworten bestand. Jeder bekam auf rotem Papier geschrieben den Namen eines Heiligen, der später bei der hl. Taufe Taufpatron sein sollte. Zum Schlusse wurde die ganze Schar nach einem feierlichen Aufnahme-Akte in die Liste der Katechumenen eingeschrieben.» Zehn Jahre in China, 167 f.

[11]) Launay, Kouytcheou, I, 156.

[12]) Ebd. II, 210 ff.

[13]) Monita Nank. 36.

[14]) Carlassare, 9[2], Die Zeremonien fanden in Hupe vor allem bei Aufnahme männlicher Katechumenen statt, während sie bei Frauen, die innerhalb eines Schwesternhauses aufgenommen wurden, ausblieben. Ebd.

[15]) Gonnet, 255[2].

[16]) Xavier Mouton, 106 f.

[17]) C. R. 1895, 118.

Modus sein. Die Postulanten mußten im Distrikt wohnen oder wenigstens nicht allzu weit von einer christlichen Gemeinde entfernt sein. «Soll auch,» so führt das Handbuch aus, «ein einzelner, der sich aufrichtig bekehren will, nicht zurückgewiesen werden, so halten doch, allgemein gesprochen, einzelne in heidnischer Umgebung ohne ganz besondere Gnaden Gottes nicht stand oder geben Anlaß zu vielen Schwierigkeiten und Streitigkeiten.» Weiter wird verlangt, daß diese Familien eine Wohnung für den Katechisten vorbereiten, der in den nächsten Jahren bei ihnen wohnen soll.[18]) Kervyn spricht sich auch für diesen Modus der Aufnahme aus, zeigt aber gegenüber der Annahme von Großfamilien berechtigtes Mißtrauen, da diese meist in zwei gleich starke Parteien zerfallen, von denen die eine katholisch werden wolle, die andere mit immer stärker werdender Energie am alten Glauben festhalte.[19])

Hindernisse verschiedener Art stellen sich jedoch dem Bekehrungswerke in den Weg, die teils von seiten des Missionssubjektes herrührten, teils auf seiten des Missionsobjektes lagen.

Beim Missionar war neben dem Mangel an Sprachkenntnissen und Akkommodation die allzu enge Verquickung der Mission mit der Politik der Protektionsmacht ein besonderes Hemmnis der Bekehrung. Suchten die Sprachschulen, wie oben gezeigt wurde,[20]) besonders den kulturellen Einfluß der Protektionsmacht zu heben, so wurde durch andere Tatsachen das politische Prestige in den Vordergrund gerückt. So wurde beispielsweise Frankreich den chinesischen Christen als der Soldat Christi und der Kirche und als zweites Vaterland der Katholiken der ganzen Welt hingestellt. Und ein offizieller Vertreter Frankreichs gab dem Gottesdienst eine besondere Feierlichkeit, auch in den entlegensten Provinzen.[21]) Alle Werke, sowohl die Schulen wie karitativen Unternehmungen, welche die katholische Mission in Peking besaß, galten nach den Worten Msgr. Favier's dem Einfluß Frankreichs.[22]) Msgr. Chouzy von Kwangsi geht so weit, den europäischen Nationen einen Vorwurf zu machen, die Minderwertigkeit der chinesischen Waffen nicht besser benützt zu haben: «Die Demütigung der stolzen Chinesen ist etwas Ausgezeichnetes, von dem die andern Nationen mit ein wenig Geschick und Energie bedeutende Vorteile haben könnten. . . . Wann wird man in Frankreich einsehen, daß das große Reich nur ein Kartenhaus ist, und daß es nur von ihm abhängt, sich geachtet und gefürchtet zu machen.»[23]) Kein Geringerer als Msgr. Reynaud von Tschekiang schrieb anonym die Broschüre: La France au Tchékiang (Shanghai, 1901), die mit den Worten schließt: «Et alors, il suffirait de renverser un titre pour que *La France au Tchékiang* devienne tout na-

[18]) Manuale S. M., 75. «Namentlich sei die Praxis,» tadelte P. Freinademetz, «einzelstehende Christen ohne Stütze und Rückhalt, voreilig zu taufen, durchaus nicht zu empfehlen. Es bietet dieses System für die spätere Pastoration fast unüberwindliche Schwierigkeiten.» Freinademetz, 592.

[19]) Kervyn, 600.

[20]) Vgl. S. 141 ff.

[21]) Bericht von Msgr. Chouvellon von Ost-Szetschwan C. R. 1895, 116.

[22]) Annales C. M. 1903, 409 ff. «Toutes ces œuvres, toutes ces dépenses, vous le comprenez, servent l'influence française et montrent que, si la France nous protège, nous ne voulons pas être ingrats.» Ebd. 411.

[23]) Launay, Kouangsi, 264.

turellement *Le Tchékiang à la France.*»[24]) Dazu kommt die direkte politische Tätigkeit, die positive Unterstützung der französischen Waffen, sei es, daß den chinesischen Christen strikteste Neutralität zur Pflicht gemacht wurde,[25]) sei es, daß Missionare sich dazu hergaben, Spionagedienst zu leisten.[26])

Auch deutscherseits liegen von Missionaren in dieser Beziehung schuldbare Taten vor. M. von Brandt rechnete es Bischof Anzer schon als «eine ebenso patriotische wie anerkennenswerte Tat» an, daß er sich 1890 mit seiner Mission unter den Schutz des deutschen Reiches stellte,[27]) was ihm unter den gegebenen Umständen allerdings nicht als Schuld angerechnet werden kann, während seine Tätigkeit nach der Ermordung der Missionare Nies und Henle von einer solchen nicht freizusprechen ist. Wenn auch erst durch die Oeffnung verschlossener Archive die Handlungsweise des Bischofs klarer an den Tag treten wird, so lassen doch seine Aeußerungen in den Jahresberichten[28]) und die nicht gerade durchschlagenden Antworten auf die protestantischen Angriffschriften[29]) vermuten, daß sie nicht ganz einwandfrei war.

Auf diesem Hintergrund wird die Auffassung chinesischer Mandarinatskreise verständlich, die in dem Missionar trotz persönlicher Opfer und trotz tadellosen Wandels nur einen politischen Agenten sahen[30]) und dementsprechende Maßnahmen trafen oder treffen wollten, so z. B. durch das

[24]) Annales C. M. 1901, 599; Mém. Cotta, 45.

[25]) Mém. Cotta, 50; Mém. Lebbe, 39 f.

[26]) Ku Hung Ming, Papers from a Viceroy's Yamen, 1891, 50 f, der die lobspendenden Worte aus dem Journal d'un interprête en Chine, par le Comte d'Hérisson zitiert, die dieser der Spionagetätigkeit der französischen Jesuiten in Kiangnan widmet, und daraus seine furchtbaren Folgerungen zieht, die in dem Voltaireschen Satze münden: Ecrasez l'infame!

[27]) Dreiunddreißig Jahre in Ostasien. III, 77.

[28]) Vgl. besonders Neujahrsgruß 1898, 3 f über «die glänzende Sühne,» die durch die Besetzung Kiautschous erzielt wurde, und 1899, 4 f über die tatsächlichen Folgen für die Südschantung-Mission.

[29]) Vgl. P. Horbach, Offener Brief an Herrn Bischof von Anzer. Gütersloh, 1900. Ders., Bischof von Anzers China-Mission in ihren Beziehungen zur Politik, Marburg, 1901; G. Warneck, Die christliche Mission und die überseeische Politik, Berlin, 1901; F. Nippold, Bischof von Anzer, die Berliner amtliche Politik und die evang. Mission, Berlin, 1905; dazu in der Allg. Missionszeitschrift: 1898, 207 ff, Politik und Mission in China. Von G. Warneck; 1900, 97 ff. Die neuen Katholikenverfolgungen in China, speziell in Südschantung, der Diözese des Bischofs Anzer. Von G. Warneck; 1901, 196 ff, Anzer contra Anzer. Von P. Horbach u. a. — Vorsichtig, aber deutlich genug schreibt Msgr. Henninghaus darüber: «Ob es für das Wohl der Mission gut war, daß die Sühneforderung so hoch gestellt, und erst recht, daß gerade bei Gelegenheit des Missionarmordes der Kiaochow-Vertrag mit seinen weitreichenden Folgen geschlossen wurde, ist eine Frage, deren Beantwortung jetzt post factum, nicht viel praktischen Wert hat. *Jedenfalls haben diejenigen nicht unrecht, welche es als einen Schaden für die Mission betrachten, wenn sie in den Augen des Volkes, unter dem sie wirkt, als ein der Politik dienender Faktor erscheint.*» Freinademetz, 382. Auch Schmidlin bemerkt, daß Anzer «in der Hineinziehung der Politik in die Missionsfrage zu weit gegangen sein dürfte.» Lexikon für Theologie und Kirche, Freiburg, 1930, I., 527.

[30]) Schon der Gottesname Tientschu (Herr des Himmels) war für sie nichts anderes als der Name eines europäischen Herrschers, dem die Missionare dienten. Das bemerkte bereits Msgr. Danicourt in den 40er Jahren. Vgl. A. P. F. XXVI, 427. Einige Jahrzehnte später berichtete P. Freinademetz: «Der alte Mann (Mandarin) fragte mich, ob Frankreich und Tientschu das gleiche seien.» Freinademetz, 109.

Memorandum von 1870, das nach Kardinal Alimonda mit einem gewissen Recht die politische Tätigkeit der Missionare brandmarkte.[31]) Auch Bischof Anzer muß diese Stimmung zugeben, wenn er 1898 schreibt: «Wie aber gebildete Chinesen, die Mandarine, denken, das hat mir der Gouverneur Yühien von Schantung selbst offen erklärt. Weil die Missionare ermordet wurden, deshalb sind die Deutschen gekommen, darum Kiautschou und alles, was darauf folgte. «Du hast die Deutschen gerufen,» sagte mir der genannte Gouverneur, «wären keine deutschen Missionare und keine von ihnen geleiteten Christen in Schantung, so wären Kiautschou, Port Arthur usw. nicht in fremde Hände gekommen. Ihr seid Schuld an allem.» [32]) Diese Stimmung war so weit verbreitet, daß ein Missionar um die Jahrhundertwende bereits dahin kam, die Verquickung der Mission mit der Politik als ein schweres Hindernis für die Bekehrung anzusehen.[33])

An die Analyse einer Broschüre des Jahres 1905,[34]) welche die Mandarine über die christliche Religion aufklären und Verhaltungsmaßregeln in dem Verkehr mit ihren Bekennern geben sollte, knüpfen die «Katholischen Missionen» die Bemerkung: «Die Schrift zeigt deutlich, daß der tiefste Grund der Abneigung gegen das Christentum nicht die Religion als solche, sondern deren enge Verbindung mit den sog. politischen Schutzmächten ist. Daß China diesen mißtraut und ihr gewalttätiges Eingreifen in seine innersten Verhältnisse mit Haß und Abneigung erwidert, ist nicht zu verwundern. Wenn es nun sieht, wie die Mission beständig auf den bewaffneten Arm der Schutzmacht zurückgreift und auf ihn gestützt ihre Streithändel und Schadenersatzprozesse siegreich gegen die chinesischen Behörden durchficht, was Wunder, wenn sich das Mißtrauen und die Abneigung auch auf die Kirche und Mission überträgt, und diese ihnen wie ein Stachel im Fleische erscheint.» [35]) Einige Tatsachen genügten, auch das uneigennützige Wirken unbeteiligter Missionskreise zu untergraben, da Mandarine und Literaten in weitestem Umfange dafür sorgten, daß alles auch beim gewöhnlichen Volke bekannt wurde.

Eine unvermeidliche Folgeerscheinung dieser engen Verquickung von Mission und Politik war dann auf chinesischer Seite der schier unüberwindbare Fremdenhaß, geschürt und genährt durch Mandarine und Literaten, der sich vor allem gegen die Missionare als Vertreter der Schutzmächte und ihre Wirksamkeit richtete.[36]) Eine weitere Begleiterscheinung sind die in unserer Zeitspanne sich trotz aller erzwungenen Verträge immer und immer wiederholenden Verfolgungen, die nacheinander in dem einen

---

[31]) Ponenza, 1881, Voto, 102.

[32]) Neujahrsgruß 1899, 4. — Das Interesse der Protektoratsmächte für die Ausbreitung des Christentums, das sie im eigenen Lande verfolgten, kam denkenden Chinesen immer sehr verdächtig vor. Vgl. Li Hung Tschang, Memoiren, 37, 238; Leroy, Au Tchély S. E., 285 ff; Wolferstan, 256 (Zitat aus einer chinesischen Zeitung des Jahres 1886).

[33]) K. M. 1900/01, 70. Können wir auch nicht jeden Satz von Kanonikus Joly, Le christianisme et l'Extrême-Orient, I. Bd. in seinem Kapitel: Les missionnaires agents de la conquête européenne, 259 ff unterschreiben, so steht doch fest, daß seine Grundsätze einen tiefen Wahrheitskern enthalten.

[34]) Analyse auch bei Kervyn, 857 ff.

[35]) K. M. 1907, 84.

[36]) Schwager in Z. M. 1912, 142 ff; Kervyn, 58 ff. 105 ff.

oder anderen Teil des Reiches ausbrachen und schließlich in den Boxerwirren ihren Höhepunkt erreichten.[37])

Dazu kommen von seiten der Chinesen als weitere Hemmnisse des Missionswerkes all jene Momente hinzu, die auch in anderen Missionen mehr oder weniger stark hervortreten, sowohl von der einheimischen Religion als auch vom chinesischen Volkscharakter. Von den in China verbreiteten Religionssystemen war es vor allem der Konfuzianismus, der in seinen Anhängern, den Literaten und Mandarinen, von Ausnahmen abgesehen, ein unversöhnlicher Feind des Christentums blieb. Gerade die Konfuziusanhänger waren es, die immer und immer wieder durch Wort und Schrift das Volk gegen die christliche Religion aufhetzten. Ihre herrschende Stellung und starke Macht im vorrepublikanischen China brachten es mit sich, daß Untergebene, die sich bekehren wollten, voll ängstlicher Scheu zu den Vertretern der Macht und Bildung aufschauten, von deren Verhalten zum größten Teil die Bekehrung abhing, wenn das Volk für dieselbe gewonnen war.[38])

In den gebildeten Kreisen trat als weiteres Hindernis neben dem Stolz die herrschende Polygamie hervor, die trotz aller Geneigtheit für das Christentum bei manchen ihrer Vertreter als ausschlaggebender Faktor den Weg zur tatsächlichen Bekehrung versperrte,[39]) während beim gewöhnlichen Volke die allzu große Sorge um das tägliche Brot und der damit gegebene Hang zum Materialismus die Regung eines gesunden religiösen Sinnes untergruben und es an abergläubische Zeremonien und Praktiken kettete. Dazu kommt der alles beherrschende Ahnenkult.[40])

Wenn nun ein Chinese trotz aller Hemmnisse den Weg zur katholischen Kirche fand, welches waren dann die Motive, die ihn zu diesem Schritte veranlaßten? Diese Motive gleich zu Beginn des Bekehrungswerkes kennenzulernen, war den Missionaren ja durch die Bestimmungen der Synoden und Handbücher zur strengen Pflicht gemacht, um von vornherein gegen unedle, unverbesserliche Elemente vorgehen zu können.

Zunächst kommen in Betracht irdische, materielle Rücksichten, welche die Chinesen zur Mission trieben.[41]) An erster Stelle stand vielfach der Wunsch, beim Missionar, dessen Stellung durch die Protektionsmacht gestärkt war, sichern und kräftigen Schutz gegen Feinde und übelgesinnte Mandarine zu finden.[42]) Dieses Motiv kam besonders bei denen in Betracht, die keinem großen Familienverband angehörten, sondern allein und

---

[37]) Schwager l. c. 145 f; Latourette, 346 ff, 508 ff;

[38]) Vgl. Latourette, l. c., Kervyn l. c. und die zahlreichen diesbezüglichen Mitteilungen in den einzelnen Missionszeitschriften.

[39]) Lange, Tsinanfu, 21 f.

[40]) Vgl. Kervyn, I. Teil (allerdings stark übertrieben); Gonnet, passim; Broullion, 153 ff; Aubry, Christianisme, 386 ff; Reynaud, Une autre Chine, 29 ff.

[41]) Vgl. Gonnet, 243; La Mission du Kiang-nan 1899—1901, 56; R. Ch. I, 10 f; Launay, Kouangsi, 423; Freinademetz, 297, 383; Lange, Tsinanfu, 79. «Wahr ist, daß der Chinese im allgemeinen bereit ist, bei Regelung seiner religiösen Angelegenheiten materielle Gründe den Ausschlag geben zu lassen.» P. Gons. Walter in Z. M. 1927, 209 f.

[42]) 'Le nombre des catéchumènes poussés par ce motif est considérable. Il n'est pas même nécessaire qu'une mauvaise affaire lui ait été suscitée; la seule appréhension lui donne une prémotion physique. En réalité, aujourd'hui, actuellement, nous sommes, pour la plupart, si bien établis et notre réputation est si bien faite, que le nom de catholique est une garantie dans les campagnes pour tous ceux

wehrlos dastanden und bei den Christen einen festen Halt suchten. Als in den Anfängen der 60er Jahre die Massenzuwendungen zur katholischen Religion in Kweitschu sich zerschlugen, mußten Bischof Faurie und seine Missionare bekennen, daß sie der Bewegung nicht nur wegen Mangel an Personal nicht gewachsen waren, sondern vor allem deshalb, weil alle Postulanten durch das Motiv angelockt worden seien, beim Bischof Schutz zu finden gegen ungerechte Bedrückung und in der Massenbewegung bessere Charaktere höchst selten gewesen waren. [43]) Msgr. Tagliabue erklärte 1881, daß meist ein Prozeß die Heiden zur Mission führe, der auch bald zum Vorschein komme und dem Missionar zur Behandlung vorgelegt werde. Meist sei er ungerecht[44]). Geleitet würden diese Heiden durch das Gerücht von der Freundschaft des Bischofs mit dem Mandarin. [45]) Andere kamen in der sichern Erwartung materieller Hilfeleistung seitens der Mission, die einen, um direkte materielle Unterstützung, die andern, Kranke und alte Leute, um gute Versorgung zu finden. [46]) Auch kostenlose Aufnahme der Kinder in den Schulen war ein Motiv der Eltern, sich als Katechumenen zu erklären. [47])

Etwas höher in ihren Motiven standen solche, die durch Verwandte und Bekannte der Mission zugeführt wurden und mehr vom Nachahmungstrieb sich leiten ließen, angezogen bisweilen durch die Gebete, die sie von den Christen singen hörten. [48]) Dazu kamen als Motive all die Momente, welche durch die im vorigen Kapitel dargelegten Mittel, angeregt waren.

Aeußerst gering war nach Mitteilung der Missionare die Zahl derer, die durch rein übernatürliche Rücksichten, durch die Sorge für ihr Seelenheil, zur Mission kamen. [49]) Dabei darf aber nicht übersehen werden, was Aubry im Anschluß an diese Feststellung sagt, daß nämlich die meisten Katechumenen nur das Aeußere der Religion kannten und daher auch fürs gewöhnliche nicht durch innere Gründe angezogen werden konnten, zumal, wenn man die durch die materiellen Sorgen der Chinesen bestimmte Einstellung in Betracht zieht. [50]) So kann denn auch der Missionar bessere Elemente bald erkennen. «Die rechte Absicht,» schreibt P. Vit. Lange O. F. M.,

---

qui le portent.» R. Ch. I, 12 f; Rel. de la mission de Nankin, II, 108 ff, 121 f; Leroy, Au Tchély S. E., 200 f; Launay l. c.; Vie de Mgr. Danicourt, 286 f; Xavier Mouton, 106; C. R. 1902, 133.

[43]) Launay, Kouytcheou, II, 348 ff. So schrieb Bischof Faurie an den Missionar Vielmon: «Tous ces individus ont ambrassé la foi par intérêt, ils ont fait bien du mal,» und an den Missionar Mihières: «Le mal de ces pays, c'est qu'on a laissé trop de personnes qui avaient des affaires sur le dos, ce qui éloignait des braves gens.» Ebd. 350.

[44]) «Il est presque impossible qu'une famille demande à connaître Dieu pour le seul motif de sauver son âme; il y a presque toujours un procès caché sous la cendre, peu à peu on vous le propose à traiter; il est généralement injuste, que faire? On refuse et alors vous voyez vos chrétiens disparaître comme la fumée...» Annales C. M. 1881, 134.

[45]) Annales C. M., 1881, 129 f.

[46]) «.... ils nous disent très clairement et sans aucun embarras, qu'ils attendent de nous des secours matériels.» Msgr. Lavest bei Launay, Kouangsi, 423; Vie de Mgr. Danicourt, 286 f; Lange, Tsinanfu, 79; R. Ch. I, 10 ff; 1912, 505 f.

[47]) R. Ch. I, 13.

[48]) Vie de Mgr. Danicourt, 289, Xavier Mouton, 106.

[49]) Rel. de la mission de Nank. II, 110; Xavier Mouton, 106; La Mission du Kiang-nan 1899—1901, 135 ff; Aubry, Correspondance, 161.

[50]) Aubry l. c. «Dieser Mangel der rechten Gesinnung bei den Katechumenen

«gibt sich nur durch gewisse Anzeichen kund. So ist es ein gutes Zeichen, wenn die Katechumenen sogleich im Anfange ihren abergläubischen Gebräuchen entsagen und ihre Götzenbilder vernichten . . . Es ist ein Zeichen der rechten Gesinnung, wenn die Katechumenen dem Christentume treu bleiben, obwohl es ihnen erfahrungsgemäß keinen materiellen Vorteil bringt, Sie kommen dann allmählich zum richtigen Verständnis und suchen im christlichen Glauben einzig ihr Seelenheil. Es ist ferner ein gutes Zeichen, wenn alle Familienglieder ohne Ausnahme in der Kapelle zum gemeinschaftlichen Gebete und zum Unterricht erscheinen... Es ist auch ein gutes Zeichen, wenn die Katechumenen ohne Scheu sich öffentlich als Christen bekennen und offen als Christen auftreten, und wenn die Eltern ihre Kinder in die Missionsschule schicken... Es ist ein gutes Zeichen, wenn ein Neuchrist schon bald für seine Kinder christliche Verlöbnisse schließt, besonders mit Altchristen....» [51])

Anderseits suchten Missionare diese Motive zu heben und ihre Postulanten vor Uebereilung zu bewahren. «Ich meinerseits,» schreibt P. Bienvenu S.J., «dringe immer in sie, ja nichts zu überreilen. ‚Die Bekehrung,' sag ich, ‚ist eine hochwichtige Sache, die man nicht so leichthin abmachen darf. Seht euch also vor, prüft die christliche Lehre, schaut zu, ob sie gut und wahr ist, und nehmt sie nur an, wenn ihr wirklich von ihrer Wahrheit überzeugt seid.' Davon ergibt sich ein doppelter Vorteil: erstens erfahren so die Katechumenen, daß es sich nicht nur um Eintragung des Namens in die Liste handelt, wie bei manchen Sekten, und zweitens gewinne ich Zeit, über sie die nötigen Erkundigungen einzuziehen.» [52])

Eine in vielen Vikariaten verbreitete Schrift suchte schon zu Anfang der Bekehrung die Motive in die rechte Bahn zu lenken. Es ist das Werk eines unbekannten Verfassers in einfachem und klarem Stil. [53]) Die Missionare werden ermahnt, auch wenn sie materielle Motive wahrnehmen, mit den Bittstellern freundlich zu sein, sie nicht zu verletzen oder zurückzustoßen, sondern sie in Güte zu reiferer Prüfung zu ermuntern und zu veranlassen, und zwar so, daß sie auf keine Weise beleidigt werden. [54])

---

aber stammt vielfach nicht aus bösem Willen, sondern aus Unkenntnis,» schreibt auch P. Lange, Tsinanfu, 80.

[51]) Lange, Tsinanfu, 80 f.

[52]) K. M. 1891, 15.

[53]) Vgl. Annales C. M. 1910, 534; I mou leao jou (Bekehrungsmotive zur christlichen Religion) Peking 1904. Ebenfalls in Hongkong gedruckt.

[54]) II. Peking, XV, 1 a; Fabrègues, 28.

2. Vorbereitung auf die Taufe ausserhalb und innerhalb der Katechumenatshäuser.

Mit der Aufnahme als Katechumene war der Prüfungsprozeß für den sich bekehrenden Heiden noch nicht abgeschlossen, er begann eigentlich erst in verstärktem Maße; galt es doch, nun vor allem die noch allzu menschlichen Motive und Rücksichten zu reinigen und durch wahre, übernatürliche zu ersetzen. [1]) Die Instruktion der Propaganda von 1883 weist die Missionare auf die Lehre der Geschichte hin, die beweise, daß es keine schlechteren Christen gebe als solche, die als Heuchler zur Taufe schritten oder ohne genügende Vorbereitung. Mit derselben Leichtigkeit, mit der sie ihre Namen in die Katechumenenlisten eintrügen, kehrten sie dem Christentum auch wieder den Rücken. [2]) Daher die immer wieder eingeschärften Bestimmungen an die Missionare, vorsichtig zu sein beim Erteilen der hl. Taufe und niemand zum Sakrament der Wiedergeburt zuzulassen, der nicht besonders geprüft worden sei. [3])

Die Hauptsorge in dieser Prüfungszeit sollte dem Missionar zufallen. Wenn Msgr. Guillon (Mandschurei) nicht mit Unrecht schreibt: «Es ist leicht, Katechumenen einzutragen, aber etwas anderes ist es, daraus gute Christen zu machen,» [4]) so ist daraus ersichtlich, wie schwere Arbeiten hier des Missionars harrten. Gerade die Katechumenenerziehung verlangte von ihm eine große Geduld, Ausdauer und Liebe. Die Katechumenen sind, wie Ybañez in seinem Handbuch ausführt, wie zarte, junge Pflänzchen, die geduldige, liebevolle Behandlung verlangen. Der Missionar müsse sich daher immer gütig zeigen unter seinen Katechumenen, dürfe sie nicht hart tadeln, müsse sie mit Milch ernähren wie Kinder und nicht mit der harten Speise der Erwachsenen, dürfe nicht rauh gegen ihre Laster vorgehen, sondern müsse danach trachten, sie auf sanfte Weise vom Weg des Bösen abzulenken. [5])

---

[1]) Vgl. die Berichte der Missionare über die Motive der Bekehrung, wobei sie gewöhnlich bemerken, daß dieselben in der Katechumenatszeit geläutert wurden. So kam es auch, daß die Zahl derer, welche zur Taufe kamen, im Verhältnis zu den aufgenommenen Katechumenen oft äußerst gering war.

[2]) C. P. F. II, 1606, XVII; Manuale S. M. 96; Ybañez, 283; «Man kann dieses ernste, solide Verfahren des P. Freinademetz nur als vorbildlich loben. So muß ein Missionar arbeiten, wenn er nicht in die Luft bauen will. Die hl. Taufe ist die Tür zur Kirche. Nur von denjenigen, die auf die rechte Weise durch diese Tür eingeführt werden, darf man hoffen, daß sie später auch als Christen leben. Ein voreiliges, schlecht vorbereitetes Taufen rächt sich selber. Neuchristen, die ohne ernste Vorbereitung in die Kirche aufgenommen werden, bilden nachher für den armen Missionar eine schwere Last und ein großes Kreuz. Das Fehlende nachzuholen, ist überaus schwer, wenn nicht fast unmöglich, und die Seelsorge sieht sich vor große Hindernisse gestellt.» Freinademetz, 142.

[3]) Hongkong, 1875, XIII, 6; Caubrière, Synthesis, 98 ff; Manuale S. M., 95; Monita Nank. 37.

[4]) C. R. 1895, 9.

[5]) Ybañez, 116 f.

Da sich die Katechumenen meist aus den unteren Klassen rekrutierten, befanden sich eine nicht geringe Anzahl von Analphabeten unter ihnen. Bei ihnen kam für Erlernung der christlichen Wahrheiten nur das direkte Auswendiglernen in Frage. Dazu kam die Schwierigkeit, welche die Klarlegung der einzelnen christlichen Begriffe für die aus einer ganz andern Welt stammenden Schüler mit sich brachte, und endlich die furchtbaren Enttäuschungen, welche gerade diese Arbeit zur Folge hatte, wenn nach monatelanger Arbeit die Katechumenen erklärten, so hätten sie sich die christliche Religion nicht vorgestellt, einer solchen könnten sie nicht folgen. [6])

Infolge seiner anderweitigen seelsorglichen Arbeiten konnte der Missionar die Erziehung der Katechumenen nicht allein durchführen. Bei diesem Werke mußten Katechisten und Jungfrauen besonders helfend einspringen. Die Katechisten wohnten teilweise bei den Katechumenen, zumal wenn diese in ganz verschiedenen Gegenden des Distriktes ansässig waren, sodaß der Missionar unmöglich alle einzeln besuchen und unterweisen konnte. [7]) Immer und immer wieder sollte dieser den Katechisten den Grundsatz einprägen, von Anfang an ein solides Fundament zu legen und die Neubekehrten zu lehren, die Ehre Gottes und das Heil der Seelen zu suchen, nicht aber zeitliche Vorteile oder etwas Ähnliches. [8]) Nahmen sich die Katechisten der männlichen Katechumenen an, so die Jungfrauen und mit der Zeit auch die europäischen Schwestern der weiblichen. [9])

Die Erziehung der Katechumenen umfaßte nun ein doppeltes Element, die Einführung in die christliche Lehre und in das christliche Leben. Ersteres geschah durch einen regelmäßigen Unterricht seitens der Katechisten und Jungfrauen oder wenn möglich durch den Missionar selbst. Die Synode von Tschekiang unterschied drei Gruppen von Katechumenen: die alten Leute und solche, die vollkommen ungebildet waren, denen der erste Katechismus mit den für die Taufe notwendigsten Wahrheiten gelehrt werden sollte; dann solche, die sich im Alter von 25—40 Jahren befanden, die je nach ihrer Veranlagung etwas mehr als den ersten Katechismus erlernen mußten; endlich die jungen Leute und ältere mit guten Geistesfähigkeiten. Diese lernten den ersten Katechismus, alle Gebete, Teile des 2. und 3. Katechismus, wie sie im Vikariate üblich waren. Die Unterweisung der dritten Klasse wird als die wichtigste angesehen. [10])

Als Grundsatz der Unterweisung galt: kein Erwachsener soll getauft werden, der nicht genügend in den hauptsächlichsten Glaubenswahrheiten unterrichtet ist. [11]) Der Umfang des erforderlichen Wissens richtete sich nach Alter und Fassungsvermögen der einzelnen. Unbedingt verlangt wurde die Kenntnis des Kreuzzeichens, des Vaterunsers, Gegrüßet seist du Maria, Credo, der Gebote Gottes und der Kirche, der Akte der theologischen Tu-

[6]) Vgl. P. Cyr. Jarre in «Die Franziskaner Missionen», 1910/11, 24 f; Lange, Tsinanfu, 81 f.

[7]) Schmidlin, Missions- und Kulturverhältnisse, 60; Manuale S. M., 95; R. Ch., 1907, 214 ff.

[8]) Manuale S. M. Appendix, 61. «Aber im allgemeinen kommt es doch auf den Unterbau an. Ob das Fundament gut oder schlecht gebaut wurde, merkt man nach vielen Jahren noch in den einzelnen Gemeinden.» Freinademetz, 143.

[9]) K. M. 1875, 249; Annales C. M. 1907, 201 f.

[10]) Ponenza, 1881, Voto, 145.

[11]) I. Peking, II. 2, 3a; I. Sutchuen, III, 4; I. Hankow, V, 1; III. Shansi II, 2, 2 und 5; III. Hongkong, I, 3; Instr. 1883 C. P. F. l. c.; Ybañez, 278.

genden des Glaubens, der Hoffnung, der Liebe und Reue.[12]) Sonst ist die Kenntnis des sogenannten ersten Katechismus vorgeschrieben.[13]) Weil aber die Erfahrung lehre, daß später selten etwas zu dem, was sie vor der Taufe wußten, hinzugelernt werde, sollen die Katechumenen auch alles das lernen, was die Sakramente der Buße und des Altares betreffe, und ohne dieses Wissen nur im Notfalle zur Taufe zugelassen werden.[14]) Knaben, die in den Missionsschulen Unterricht empfangen und solche, die einer besonders gründliche Ausbildung bedürfen oder dazu fähig sind, müssen vier Katechismen und dazu die Morgen- und Abendgebete kennen und aufsagen können.[15]) Besonderer Wert sollte beim Unterricht darauf gelegt werden, die Neubekehrten in all dem genau zu unterweisen, was den Aberglauben in seinen verschiedensten Abstufungen betraf, zumal in dem, was durch die Konstitutionen «Ex illo die» und «Ex quo» verboten war bezüglich der Konfuziusverehrung und des Ahnenkultes.[16])

Von Ausnahmen abgesehen, wurde von den Katechumenen verlangt, daß sie die christlichen Wahrheiten nach dem W o r t l a u t d e s K a t e c h i s m u s hersagen konnten. Für diese ausdrückliche Bestimmung leitete die III. Synode von Hankow die Erfahrung, daß vor allem Neubekehrte, wenn sie nicht auswendig wüßten, was zu wissen notwendig wäre, mit der Zeit auch die Lehre selbst vergäßen. Der Missionar sollte sich dabei allerdings dem Geistesvermögen der einzelnen anpassen und vor allem darauf sehen, daß die Katechumenen neben dem Wortlaut auch die Bedeutung, den Sinn der Lehre erfaßten.[17])

A u s n a h m e n von den aufgestellten Regeln machten jene Katechumenen, die ob allzu großer Schwäche oder wegen Todesgefahr nicht in der Lage waren, diesen Verpflichtungen nachzukommen. Bei ihnen wurde die Kenntnis jener Wahrheiten verlangt, die heilsnotwendig sind (necessitate medii). Ist der Missionar sicher, daß der Katechumene seiner Geistesart entsprechend («juxta proprii captus mensuram») nicht genügend die Wahrheiten der christlichen Religion erfaßt hat, oder ihnen nicht genug Glauben schenkt oder nur mit Rücksicht darauf, nicht widersprechen zu müssen, verspricht, die Gebote zu halten, darf er ihn nicht taufen.[18])

Daß der Katechumenenunterricht in den einzelnen Missionen nicht einheitlich war, ergibt sich schon daraus, daß der Lernstoff in den einzelnen Regionen wenigstens in Einzelheiten voneinander abweicht, ganz abgesehen davon, daß den einzelnen Apostolischen Vikaren noch die Freiheit gelassen wurde, für ihr Gebiet besondere Bestimmungen aufzustellen.[19]) Aus all dem ist aber ersichtlich, daß wenigstens nach den Vorschriften der Synoden und Handbücher die Bildung des Verstandes nicht unterlassen wurde, daß also nicht, wie Protestanten um die Jahrhundertwende der katholischen

---

[12]) Ebd.
[13]) I. Peking, II, 2, 3b; Manuale S. M., 96.
[14]) III. Hankow, IV, 1, 3; I. Peking, II, 2, 3c.
[15]) I. Peking l. c.
[16]) Bestimmungen der einzelnen Synoden bei Caubrière, Synthesis, 101; Manuale S. M. 96; Ybañez, 281; Fabrègues, 29; «Caveant Missionarii ne ducti falso timore quod catechumeni istis monitis deterriti Baptismo renuntient, crudeli silentio, et molliori indulgentia eorum perditione conniveant.» Monita Nank. 38.
[17]) III. Hankow, IV, 1, 3.
[18]) II. Peking, XV, 4; C. P. F. I, 1103.
[19]) II. Hankow, III, 1, 1.

Mission immer wieder vorwarfen, allgemein getauft wurde ohne genügende Unterweisung, ohne daß die Täuflinge gewußt hätten, um was es sich für sie bei diesem Schritte gehandelt hätte. Mögen auch vereinzelte Ausnahmen vorgekommen sein, ein sorgsam abgewogenes Unterrichtssystem bleibt doch als Regel bestehen.

Mit der Einführung in die christlichen Glaubenswahrheiten ging Hand in Hand die Einführung ins christliche Leben. Kein Katechumene durfte zur Taufe zugelassen werden, der nicht tatsächlich die göttlichen und kirchlichen Gebote, besonders die, welche die Ehe betrafen, beobachtet hatte,[20]) und zwar nicht nur äußerlich, sondern aus innerer Ueberzeugung, auch bezüglich der inneren Gedanken und Begierden, in dem Bewußtsein von Gottes Allwissenheit.[21]) Besonderen Wert legte man darauf, daß die Katechumenen dem Aberglauben tatsächlich entsagten, nicht nur durch Entfernung der abergläubischen Zeichen,[22]) daß sie angelegentlichst auch für die Unterweisung der Frauen und Kinder Sorge trugen und letztere, wenn möglich, in die Missionsschule schickten;[23]) denn die Erfahrung lehre, wie das Handbuch für Süd-Schantung bemerkt, daß, wenn nicht alle Familienglieder, vor allem die Hausfrau, sich bekehrten, auch die andern allmählich lau würden, die christliche Praxis aufgäben und nach und nach bis zur vollen Apostasie kämen;[24]) daß sie ferner ihre Töchter nicht an Heiden verlobten und solche Verlöbnisse, wenn möglich wieder rückgängig machten,[25]) daß sie endlich jeden lasterhaften Lebenswandel aufgäben, vor allem das Opiumrauchen, über das eine Reihe Einzelbestimmungen erlassen wurde, die Polygamie, den Wucher und etwaige Feindschaften.[26]) Mit Beginn der Prüfungszeit sollen die Katechumenen die Morgen- und Abendgebete gemeinsam verrichten, vor allem an Sonntagen.[27]) Besondere Vorsicht wurde den Missionaren geboten bei solchen, die aus andern Vikariaten zu ihnen stießen.[28])

Da bei der Erziehung und dem Unterricht der Katechumenen die verschiedensten Umstände in Betracht kamen, galt auch noch in unserer Zeit eine Instruktion der Propaganda vom 20. Februar 1801, welche die Bestimmung der Zeit und Einrichtung der Katechumenate in den einzelnen Fällen der Klugheit und dem Wohlwollen des Apostolischen Vikars überlassen hatte, die auch von einzelnen Synoden[29]) und von der Instruktion

---

[20]) II. Peking, XV, 2a.

[21]) III. Peking, I, 3.

[22]) Manuale S. M., 96, Bestimmungen der einzelnen Synoden bei Caubrière l. c.

[23]) II. Peking, XV, 1b, Manuale S. M., 95 f.

[24]) Manuale S. M., 95.

[25]) II. Peking, XV, 2a.

[26]) Einzelbestimmungen bei Caubrière, Synthesis, 101 f, Ybañez, 284 ff.

[27]) Manuale S. M., 95. P. Lange schreibt darüber: «Die praktische Betätigung des christlichen Lebens fordert von unsern chinesischen Christen zunächst das Erscheinen bei den gemeinschaftlichen Gebeten morgens und abends. Wenn es auch nicht als Gewissenspflicht hingestellt wird, halten wir doch an der erprobten Praxis unserer Vorfahren... Zunächst würde der größte Teil der Christen ohne das gemeinschaftliche Gebet überhaupt nicht beten, wenigstens die Neuchristen nicht. Die meisten können ja nicht lesen.» Tsinanfu, 86.

[28]) Einzelbestimmungen bei Caubrière, Synthesis. 105 f.

[29]) C. P. F. I, 652; Ybañez, 284; II. Hankow, III, 1, 5; III. Shansi, II, 3, 3.

des Jahres 1883 wiederum angeführt wurde.[30]) So sind denn auch Bestimmungen und Gewohnheiten über die D a u e r des Katechumenates ganz verschieden. Die kürzeste Vorbereitungsfrist verlangte das Handbuch von Msgr. Fabrègues mit 40 Tagen,[31]) dann die Synode von Szetschwan, die 3—4 Monate dafür festsetzte.[32]) Nach einer Aeußerung Msgr. Rizzolati's aus dem Jahre 1846 war um jene Zeit die Dauer ungefähr ein halbes Jahr.[33]) Eine einjährige Katechumenatszeit war Gepflogenheit in der Mission von Tschekiang,[34]) Kweitschu[35]) und Kiangnan, wo allerdings eine bestimmte Zeit nicht festgesetzt wurde, sondern nach den Umständen dem klugen Ermessen des Missionars überlassen blieb, ein Jahr ist aber die kürzeste Frist seit Beginn des christlichen Lebens.[36]) Die I. Synode von Peking bestimmte für die gewöhnlichen Fälle ungefähr ein Jahr,[37]) während die II. von Hongkong wenigstens ein Jahr verlangt.[38]) Noch längere Zeit bis zur Taufe verstrich in der Mission von Kwangsi, wo nach Msgr. Lavest ein Jahr als gewöhnliche Zeit festgesetzt war, aber hinzugefügt wird, daß oft zwei nicht genügen, zumal bei den Bewohnern des Nordens der Provinz, die geistig so zurück seien, daß sie bei bestem Willen erst in 3 bis 4 Jahren zum Ziele kämen.[39]) Aehnliches wird uns berichtet aus der Praxis des P. Mouton S. J.[40]) Auch Msgr. Guillon (Mandschurei) stellt fest, daß die Prüfungszeit für gewöhnlich sich auf 2 bis 3 Jahre hinausziehe, obwohl die Missionsregeln nur ein Jahr vorschrieben.[41]) In den Franziska-

---

[30]) C. P. F. II, 1606, XVII. «Die sittliche Erziehung der Katechumenen erfordert ohne Zweifel eine längere Zeit. Die Dauer des Katechumenates hängt von verschiedenen Umständen ab, so daß eine allgemein gültige Norm sich nicht aufstellen läßt. Die Meinungen der Missionare sind diesbezüglich geteilt.» Lange, Tsinanfu, 88.

[31]) «Etsi hodie sacerdotibus committatur judicium de catechumenorum eruditione, aliisque necessaris conditionibus, adeoque ipso de tempore catechismi ferendum, ut iis sanctum baptisma conferatur, rectius et securius videtur, cum Patribus et conciliis, catechismi tempus non breviori quam quadraginta dierum spatio vulgo definere; nec alios ad baptisma admittendos esse nisi qui ante quadraginta dies nomen dederint.» Fabrègues, 29 f.

[32]) I. Sutchuen, II, III, 4. Hier wie bei Fabrègues handelt es sich wohl um die Katechumenatsinternate, über die weiter unten Näheres ausgeführt wird, obwohl es aus dem Kontext nicht hervorgeht.

[33]) Rizzolati, Lettere, 143.

[34]) Reynaud, Une autre Chine, 96, wo bemerkt wird, daß nach der Taufe noch eine weitere Prüfungszeit folge, damit das Gelernte nicht verlernt werde.

[35]) Aubry, Correspondance, 229.

[36]) Monita Nank., 39, die gleichen Bestimmungen auch für Süd-Schantung, Manuale S. M., 95; eine längere Prüfungszeit wird in Kiangnan noch für solche verlangt, die auf Kosten der Mission leben. Monita Nank. Ebd.

[37]) I. Peking, II, II, 2.

[38]) II. Hongkong, XVII, 2a. « Cette épreuve des catéchumènes doit durer en moyenne l'espace d'un an: elle est indispensable pour faire apprécier au missionnaire et les ressources qu'ils possèdent pour une formation vraiment chrétienne, et la sincérité de leurs intentions à demeurer fidèles aux engagements au jour de l'adoration, au pied des autels ; elle est également très avantageuse pour faire sentir aux catéchumènes l'importance de l'acte final, en le leur faisant désirer plus longtemps.» Kervyn, 603.

[39]) Bei Launay, Kouangsi, 423.

[40]) Xavier Mouton, 199.

[41]) C. R. 1895, 7 f. Dem Bischof erschien dies etwas zu lang: «J'en ai fait la remarque à mes confrères, et les raisons qu'ils m'ont exposées pour justifier leur ligne de conduite ne sont pas dénudées de fondement. Si l'on se contentait de

nermissionen war in den früheren Zeiten ein dreijähriges Katechumenat die Regel.[42])

Gegen eine zu lange Dauer des Katechumenates wendet P. Lange O.F.M. ein: «So bedeutsam aber ein langes Katechumenat für gründliche religiöse Erziehung ist, so leicht erweckt es Ueberdruß und läßt manche den Mut verlieren. Jedenfalls muß auf die geistige Veranlagung, auf die häuslichen Verhältnisse, auf den Glauben und Eifer der Katechumenen Rücksicht genommen werden. Die Hauptsache ist die rechte Absicht, Kenntnis der notwendigen Wahrheiten und Pflichten und feste Glaubensüberzeugung. Unter diesen Voraussetzungen kann der Missionar ruhig die Taufe spenden auch nach einer Vorbereitungszeit, die auf keinen Fall weniger als ein volles Jahr betragen soll.» [43]) Damit decken sich die Vorschriften des Handbuches für Kiangnan, die wie vor einem Zuwenig so auch vor einem Zuviel warnen, um die Katechumenen nicht zur Verzweiflung und damit zur Aufgabe der Religion überhaupt zu führen, [44]) während Msgr. Otto, apostolischer Vikar von Nord-Kansu, an P. Schwager schrieb: «Man muß langsam vorgehen mit den Chinesen, und im allgemeinen nimmt der Katechumene erst nach Verlauf von zwei Jahren das Christentum so in sich auf, daß man ihn taufen darf. Wenn der Chinese einmal seinen Glaubensakt gesetzt hat, zieht er ihn selten zurück, aber, wie bei ihm alle andern Dinge, geht auch seine Bekehrung langsam vor sich[45]).»

V e r k ü r z t konnte die Zeit werden, wenn der Katechumene bereits vorgeschrittenen Alters oder krank war, wenn Zeichen einer außerordentlichen Bekehrung vorlagen und ein besonders starkes Verlangen nach der Taufe gezeigt wurde, oder wenn in Zeiten der Verfolgung der Glaube bereits eine heroische Probe abgelegt hatte, [46]) auch wenn der Katechumene bereits einer christlichen Familie angehörte oder in eine solche aufgenommen werden sollte. [47]) V e r l ä n g e r t mußte nach Msgr. Fabrègues die Prüfungszeit werden: 1. für solche mit mangelhaft entwickeltem Geiste, 2. für

---

l'instruction strictement requise, la plupart de nos catéchumènes l'ont déjà; mais il faut avant tout les former à la vie chrétienne, et c'est ici la grosse difficulté. Ne sont-ils pas généralement amenés à la connaissance du vrai Dieu en vue d'intérêts plus ou moins matériels? Ne sont-ils pas, pour la plupart, éloignés des anciens chrétiens, dont l'exemple les façonnerait promptement à toutes les pratiques chrétiennes? Leur formation devient donc une affaire de patience. Une autre raison sérieuse d'attendre cette formation complète, c'est le danger que leurs débuts font quelquefois à toute la communauté chrétienne.» Ebd. 8.

[42]) Lange, Tsinanfu, 88. — «Die lange Vorbereitungszeit war allerdings die Folge mißlicher Verhältnisse. Ging es gut, so kamen höchstens 10 Unterrichtsstunden im Monat zustande und auch diese wurden noch immer gestört, da Katechumenen von heidnischen Verwandten mitten in der Unterweisung zur Arbeit oder zum Essen gerufen wurden. Dazu kam der Mangel an Katechisten, das Fehlen der Liturgie, des Kirchenjahres usw. Die Folge ist, daß nach dem Morgengebet höchstens zwei oder drei Katechumenen auf eine Stunde zum Lernen des Katechismus zurückbleiben und daß säumige Neuchristen erst nach drei- oder mehrjähriger Prüfungszeit zur hl. Taufe zugelassen werden.» Die Franz. Missionen, 1910/11, 28.

[43]) Lange, Tsinanfu, 88.

[44]) Monita Nank., 39.

[45]) Z. M. 1912, 230².

[46]) Instructio 1883, C. P. F. II, 1606, XVII; II. Hongkong, XVII, 1; Hankow, III, 1, 5.

[47]) Manuale S. M., 95.

Diener, 3. für solche, welche anscheinend sich taufen lassen wollten, um einer zeitlichen Strafe zu entgehen, 4. für die, welche zeitlichen Gewinn oder Nutzen durch das Christwerden erhofften, für unbeständige, wankelmütige Charaktere.[48])

Obwohl den Missionaren äußerste Vorsicht und Strenge empfohlen ward, sollte Anwendung von Gewalt irgendwelcher Art aufs entschiedenste ausgeschlossen werden. Weder ein Christ noch der Priester durften von einem Katechumenen sich schriftlich oder mündlich das Versprechen geben lassen, im Falle der Apostasie oder irgendeines abergläubischen Aktes eine Summe Geldes als Strafe zu zahlen.[49])

Weder die religiöse Unterweisung noch die christliche Erziehung wurden durch dieses mehr oder weniger langjährige Katechumenat in zufriedenstellendem Maße erreicht, vor allem deshalb, weil sich die Katechumenen nicht voll und ganz der Sache hingeben konnten, sondern durch die Kleinigkeiten und Sorgen des Lebens davon abgehalten wurden.[50]) Dieser Mangel an gediegener Vorbereitung machte sich besonders geltend, wenn größere Massen die Aufnahme in die kirchliche Gemeinschaft begehrten. So belehrte die Verfolgung von 1875/76 die Missionare von Kiangnan, daß ihre Kandidaten nicht genügend unterwiesen und geprüft und deren Motive nicht sorgfältig geläutert worden waren, weil sie in der Verfolgung zahlreich abgefallen waren.[51]) Auch P. Freinademetz klagte auf seinen spätern Visitationsreisen einmal, daß die Kandidaten zu früh zur Taufe zugelassen worden seien, wodurch für die spätere Pastoration große Schwierigkeiten entstünden.[52]) Und für die Zeit nach den Boxerwirren, als sich in der Mission von Nord-Tscheli eine Massenbewegung für die Mission bemerkbar machte, wurde die Taufe nach dem Zeugnis P. Lebbe's schon nach flüchtiger Prüfung und später sogar ohne jede Prüfung gespendet.[53])

Die Mängel dieses Systems suchten die Missionare durch ein besonderes Mittel zu beseitigen, durch das Katechumenat im engeren Sinne, eine Art Internatschule für die Katechumenen, wo diese frei von allen Sorgen des Alltags einzig der Vorbereitung auf die Taufe lebten.

---

[48]) Fabrègues, 30.

[49]) II. Sutchuen, IV. 3. Der Pariser Missionar Lamy berichtet einen Fall von Zwangsanwendung: « J'en baptisai un grand nombre sans avoir lieu de m'en repentir pour le moment, mais je vis plus tard qu'ils avaient peu de foi et qu'ils avaient craint le catéchiste, qui les punissait quand ils étaient négligents, plus qu'ils n'avaient craint Dieu. Je crus un moment qu'ils allaient complètement abandonner; mais à force de soins et de ménagements, je parvins à les maintenir tels qu'ils sont maintenant. Peu pratiquent, les autres se contentent de venir quand le missionaire fait la visite.» Launay, Kouytcheou, II, 445.

[50]) R. Ch. I, 25.

[51]) Servière, Kiangnan, II, 250 ff.

[52]) Freinademetz, 592. Nach einer früheren Visitation (1892) schrieb er: «Ich habe manche Getaufte gefunden, die von den Wahrheiten, die ‚necessitate medii et praecepti' zu wissen sind, auch nicht einen oberflächlichen Begriff zu haben schienen. Woher die Erscheinung? Vielleicht ist der Religionsunterricht zu sehr den Katechisten überlassen worden. Leider haben diese selbst sehr oft nicht die hinreichende Befähigung und Ausbildung und den absolut erforderlichen frommen Sinn, die Religionswahrheiten nutzbringend zu erklären.» Ebd. 298.

[53]) Mém. Lebbe, 43.

Schon Kardinal Alimonda untersuchte die Berichte der Apostolischen Vikare von 1870 bezüglich dieser Katechumenatshäuser und kommt zum Schluß, daß nur wenige Missionsobern diese in ihren Sprengeln eingerichtet hätten. Viele hätten sich aber direkt dagegen ausgesprochen. Die Verstellung und der schlechte Wille vieler Heiden würden sie dabei verhindern, zu erkennen, ob die Katechumenen eher kämen, um ernährt zu werden oder um die notwendige Unterweisung zu empfangen. Aus diesen Gründen ständen sie lieber davon ab.[54]) Dadurch wird verständlich, daß unter den Regionalsynoden von 1880 nur die von Peking für die Errichtung von Katechumenatshäusern für Männer und Frauen eintritt[55]) und von den spätern nur noch die II. von Hongkong,[56]) ferner, daß auch die von Kardinal Alimonda vorgeschlagene Anweisung an die Missionsobern, solche Häuser zu errichten, wenigstens für die fortgeschrittene Klasse der Katechumenen, keine Aufnahme in die Instruktion von 1883 fand[57]), während für die indischen Missionen diese Katechumenate schon 1869 in Vorschlag gebracht worden waren.[58])

Anders ist die Stellung einzelner Missionsobern, wie sie besonders in den Handbüchern niedergelegt ist. Das Handbuch für Süd-Schantung stellt als allgemeine Regel auf, daß kein Erwachsener getauft werden solle, der nicht als unmittelbare Vorbereitung ein solches Katechumenat durchgemacht habe.[59]) Die Monita für Kiangnan sprechen den Wunsch aus, die Katechumenen in Katechumenatshäusern aufzunehmen, um ihre Bildung und Erziehung zu verbessern und zu erleichtern.[60]) Ebenso tritt Msgr. Ybañez für diese Häuser ein in den Gegenden, wo viele Katechumenen zusammenwohnen.[61]) Und Msgr. Reynaud von Tschekiang schreibt darüber: «Es ist fast unmöglich, aus den Erwachsenen gute, ernste Christen heranzubilden, ohne daß diese eine Vorbereitungszeit von einigen Monaten in unsern Residenzen zubringen, zunächst um das Heidentum abzulegen, dann um das Christentum aufzunehmen. Sonst wird ihnen bezüglich des religiösen Unterrichtes und des christlichen Lebens immer etwas fehlen. Sie finden ein günstiges und für ihre Ausbildung notwendiges Milieu in unsern Residenzen, beim Missionar und der Kirche, fern von den schlechten Einflüssen des Heidentums. Dort müssen sie sich nur, um sich zu bessern, der allgemeinen Marschlinie einfügen, sehen und hören. Tatsächlich dringt die Religion durch Augen und Ohren und sozusagen durch alle Poren der Haut ein und bildet ihren Verstand und ihr Herz.» Im Gegensatz dazu stehe die Erziehung außerhalb der Katechumenate, wo der Missionar kaum Gelegenheit habe, die Katechumenen während ein paar Tagen im Jahre zu sehen, und ihnen selbst fehle vor allem das gute Beispiel, das sie mitreiße. «Die Katechumenen mögen ihren Katechismus gut kennen, aber sie verstehen nie ebenso gut die Religion

[54]) Ponenza, 1881, Voto, 145.
[55]) I. Peking III, 2d.
[56]) II. Hongkong, VIII, 8.
[57]) Ponenza l. c.
[58]) C. P. F. II, 1346.
[59]) Manuale S. M., 97. Eine Ausnahme wurde gestattet für alte Leute, Frauen mit kleinen Kindern und solche, die einen vernünftigen Entschuldigungsgrund hatten.
[60]) Monita Nank., 37.
[61]) Ybañez, 117.

und später läßt die Praxis immer zu wünschen übrig.» [62]) Msgr. Otto von Nord-Kansu nennt die Katechumenate «ein wahrhaft goldenes Werk,» [63]) und nach P. Ars. Völling O. F. M. «bilden sie das Herz der Mission».[64])

Aus den Berichten der Missionsobern an die Propaganda aus dem Jahre 1870 wird ersichtlich, daß bereits einige Missionen Ansätze dieser neuen Missionspraxis zeigten, indem die Männer einige Zeit im Hause des Missionars, die Frauen in denen der Schwestern oder Jungfrauen untergebracht wurden. An andern Orten dienten wieder Waisenhäuser auch diesem Zwecke. Die Missionare sorgten für die Vervollkommnung der Unterweisung und bereiteten so die Katechumenen auf die Taufe vor. Konnten diese sich selbst erhalten, mußten sie es tun, wenn nicht, lebten sie auf Kosten der Mission[65]). In der Kiangnan-Mission bestand 1873 eine Katechumenatanstalt für Frauen, von Schwestern geleitet, die der Mission gute Dienste tat, [66]) doch wurde erst seit 1876, nach den Lehren der Verfolgung, systematisch das Katechumenat in den Missionsbetrieb eingebaut. [67]) Mit der Zeit wurde es «mit der Zentrale der Residenz des Distriktes verbunden, oder, falls die Entfernung zu groß und die Uebersiedlung zu schwierig ist, als fliegendes in den Kern der Bewegung verlegt.» [68]) In der Residenz von Wuhu (Kiangnan) wechselten alle drei Wochen die Katechumenen, um abwechselnd solche aus der Stadt und vom Lande aufzunehmen. [69]) Aehnlich bestand die Einrichtung in Süd-Schantung, wo P. Freinademetz 1903 die ersten hundert Katechumenen in einem solchen Katechumenatskursus auf die Taufe vorbereitete. [70]) «Der Gedanke des P. Freinademetz, in einer der größeren Residenzen ein solch ständiges Katechumenat zu eröffnen, erwies sich späterhin als nicht leicht ausführbar, da die ländliche Bevölkerung durchaus nicht das ganze Jahr hindurch Zeit hat, an solchen Kursen teilzunehmen, und es wohl nicht gut angeht, die Leute von weither an einem Ort zusammenkommen zu lassen. Es blieb nichts anderes übrig, als diese Uebungen in den einzelnen Bezirken abzuhalten.» [71]) In den Franziskanermissionen Schantungs wurden neben der Vorbereitung der Taufkandidaten in Außenstationen durch Katechisten unter ständiger Kontrolle des Missionars auch, soweit die Finanzen es gestatteten, Katechumenate eröffnet[72]), und 1910 bestand bei den deutschen Franziskanern in jedem der acht Dekanate ein Doppelkatechumenat, eines für Männer und Jünglinge, ein anderes für Mädchen und Frauen. [73]) In Nord-Schensi sollten solche Einrichtungen dort bestehen, wo viele Katechumenen waren und wo die Umstände und örtlichen Verhältnisse es gestatteten, und zwar nach Art der Primar-Zentralschulen. [74])

---

62) Reynaud, Une autre Chine, 149 f.
63) Z. M. 1912, 230².
64) Die Franz. Missionen, 1910/11, 27.
65) Ponenza l. c.
66) K. M. 1875, 249.
67) Servière, Kiangnan, II, 251.
68) Schmidlin, Missions- und Kulturverhältnisse, 105.
69) Ebd. 53.
70) Freinademetz, 555.
71) Ebd. 556.
72) Schmidlin l. c. 59 f.
73) Die Franz. Missionen, 1910/11, 27.
74) Ybañez, 117.

Schon in Schensi, noch deutlicher aber in anderen Missionen, zumal in denen der Pariser Missionare und Lazaristen zeigte sich eine andere Form des Katechumenates. Während in den bisher erwähnten Fällen das Katechumenat ein Mittel war, der Katechumenenerziehung einen gründlichen Abschluß zu geben, war es in den übrigen Missionen als direktes Missionsmittel gedacht. Die Heiden traten ein und blieben, bis sie getauft wurden.[75]) Prof. Schmidlin berichet von letzterer Praxis in Kiukiang (Ost-Tschekiang): «Die Katechumenatspraxis ist gut organisiert und wird streng eingehalten; 4 bis 5 Monate lang werden die Taufbewerber in eigenen Häusern unterwiesen, nötigenfalls, wenn das Resultat nicht befriedigt, ein zweites und drittes Jahr; ist es möglich, so müssen sie ihren Unterhalt selbst ganz oder teilweise bezahlen, meistenteils aber werden sie unentgeltlich beköstigt, weshalb trotz aller Sorgfalt sich begreiflicherweise viele materiellen Beweggründe einschleichen, die allmählich zu eliminieren oder doch unschädlich zu machen sind.»[76]) In der Mandschurei bestand ein 3 bis 4 Monate dauerndes Winterkatechumenat, das allerdings durch die notwendigen Landarbeiten unterbrochen wurde. Es genügte oft, um die Neubekehrten auf die Taufe vorzubereiten, meist folgte aber eine weitere Probezeit.[77]) In Nord-Tscheli bei den Lazaristen bestanden ebenfalls Zentralkatechumenate für den Winter,[78]) wurden aber von Msgr. Jarlin, als er noch einfacher Missionar war, auch auf Einzeldörfer ausgedehnt.[79]) Zur Vereinfachung und größeren Ersparnis ging man später dazu über, «die Katechumenen zu Hause zu lassen und ihnen teils während der einzelnen Unterrichtsstufen, teils am Schluß

---

[75]) «Es gibt Katechumenate, in welche die Neuchristen unmittelbar eintreten, um darin zu bleiben, bis sie getauft werden, die also als direktes Missionsmittel gedacht sind. Anderswo, so hier in Süd-Schantung, dient das Katechumenat nur für solche, welche schon längere Zeit unter Christen sind und nun die letzte Vorbereitung auf die hl. Taufe erhalten sollen. Es soll aber kein direktes Missionsmittel sein, sondern bloß eine Erleichterung der Seelsorge, soll den Missionar in den Stand setzen, seine Kräfte zu konzentrieren und die weit über sein Gebiet zerstreuten Neuchristen genügend und würdig auf die hl. Sakramente vorzubereiten.» Schmidlin, Missions- und Kulturverhältnisse, 132 f. Da mir nur wenig Material über die Katechumenate als direktes Missionsmittel zur Verfügung stand und ich das Ganze nicht teilen wollte, glaubte ich es an dieser Stelle am geeignetsten behandeln zu können.

[76]) Schmidlin l. c. 54 f. Eine gewisse Aehnlichkeit mit dieser Art Katechumenat hatten die Unterrichtskurse, die Bischof Anzer 1892 für Tsining eröffnen ließ für diejenigen, «welche den Wunsch hegten, die katholische Religion gründlicher kennen zu lernen. Damit ihnen das möglichst leicht gemacht würde, sollte für den Anfang Unterricht, und wenn nötig, Kost, Logis, alles frei sein.» — Es meldeten sich etwa 30 Schüler. «Aber bald merkte ich nur zu gut,» schreibt Msgr. Henninghaus, «daß es meinen Schülern durchweg um etwas anderes, als um Religion zu tun war. Die Katholische Mission war in ihren Augen ein «Tischlein-deck-dich», oder doch wenigstens ein Sprungbrett zur Gewinnung irgendwelcher irdischer Vorteile. Und als sie sahen, daß diese Aussichten zu Wasser wurden, da war es auch mit ihrem Eifer vorbei...» Freinademetz, 303.

[77]) C. R. 1884, 73.

[78]) Schmidlin l. c., 113.

[79]) Als er nämlich einmal die Dorf-Katechumenen befragte, warum sie ihre Vorbereitung auf die Taufe nicht beschleunigten, und vor allem nicht ihre Frauen bekehrten, antworteten ihm diese, sie könnten nicht auf so lange Zeit ihr Dorf verlassen. Erst als der Missionar ihnen die Zusicherung gab, im Dorfe selbst ein Katechumenat mit kostenloser Verpflegung zu errichten, erklärten sie sich freudig bereit, zu kommen und auch ihre Frauen zu schicken. Vgl. Mém. Lebbe, 24.

der ganzen Vorbereitung 4—6 Dollar auszuhändigen.» [80]) Es war der Ausgangspunkt der bereits behandelten Pekinger Geschenkmethode.

In manchen Missionen der Franziskaner [81]) und Dominikaner, [82]) sowie in Hongkong, [83]) gestattete die finanzielle Beschränktheit nicht die Einrichtung solcher Katechumenatshäuser; auch in den Vikariaten, wo das System durchgeführt war, konnte es nicht allen Katechumenen zugute kommen, «da die Chinesen meist zu arm sind, um einen Monat ohne Arbeit leben zu können und darum während des Katechumenates auf Kosten der Mission unterhalten werden müssen.» [84])

Um diese Katechumenatskurse fruchtbarer zu gestalten, stellten die Handbücher gewisse Aufnahmebedingungen fest. So verlangt das Handbuch für Süd-Schantung, daß der Aufzunehmende wenigstens bereits ein Jahr Katechumene ist, daß er, wenn nicht Alter, Geistesschwäche oder allzu viele Beschäftigungen ihn entschuldigen, die notwendigen Gebete und einen Katechismus auswendig kennt, und daß er alles getan hat, um seine Familie zu unterweisen, mit dem Aberglauben zu brechen und seine Fehler zu bessern. [85]) «Sie sollten erst zu Hause ihren guten Willen bewährt haben und zeigen, daß es ihnen mit ihrem Christwerden ernst sei, weil andernfalls die Gefahr zu nahe liegt, daß sie kommen, nicht der geistigen, sondern der leiblichen Nahrung halber...» [86]) Auch nach den für die Kiangnan-Mission aufgestellten Regeln soll bereits eine gewisse Prüfungszeit vorbei und die gewöhnlichen Gebete den Katechumenen geläufig sein, damit Zeit erspart und die gemeinsamen Unterweisungen erleichtert würden. [87]) Aus der Praxis berichtet P. von Dosselaere S. J. aus derselben Mission, daß der Katechumene bereits eine 1—3jährige Prüfungszeit durchgemacht, die Abendschule seines Dorfes regelmäßig besucht, die Sonntagmesse nicht zu oft versäumt haben und die Hälfte der Gebete und den ersten Katechismus kennen müsse. [88]) Selbst für Nord-Tscheli, wo das Katechumenat ja die ganze Vorbereitungszeit umfassen sollte, bestimmte Msgr. Fabrègues, daß wenigstens einiges vor dem Eintritt gewußt werden solle, wie Kreuzzeichen, Pater und Ave, sowie sobald als möglich der erste Teil des Katechismus. [89])

Die Erfolge dieser Katechumenate hingen zum größten Teil ab von der Art und Weise, wie sie geleitet wurden. Daher dringt das Handbuch für Süd-Schantung [90]) darauf, daß der Missionar Sorge trägt, damit alles in schönster Ordnung vor sich geht. Vor allem hat er sein Augenmerk darauf zu richten:

---

[80]) Schmidlin l. c. 113.

[81]) Obwohl in den Fanziskanermissionen Katechumenate vorhanden waren, gesteht doch P. Lange: «Nur in seltenen und unbedingt notwendigen Fällen sind wir in der Lage, unsere Neuchristen in einem Katechumenate aufzunehmen.» Tsinanfu, 82.

[82]) Z. M. 1915, 22.

[83]) Schmidlin l. c. 49.

[84]) Z. M. 1912, 230.

[85]) Manuale S. M., 97 f.

[86]) Freinademetz, 555 f.

[87]) Monita Nank. 37; weiter ausgeführt bei Kervyn, 606 f; vgl. Schmidlin l. c. 115.

[88]) Le catéchuménat au district de Péihien. R. Ch. I, 22 f. (Deutsch: Die Christenlehrschulen (Katechumenate) in Kiangnan (China), K. M. 1903/04, 53 ff).

[89]) Fabrègues, 28.

[90]) Manuale S. M. 98 f.

1. Daß er selbst die Uebungen leitet und die Unterweisungen wenigstens zum größten Teil persönlich erteilt. [91])

2. Da die Zahl der Katechumenen nur so groß ist, daß sie in dem für diesen Zweck bestimmten Haus ohne Störung wohnen können und der Missionar mit Hilfe der Katechisten sie prüfen und überwachen kann. [92])

3. Daß eine bestimmte von ihm festgesetzte Tagesordnung beobachtet wird, in der folgendes nicht außer Acht gelassen werden darf: 3—4mal täglich Katechese oder Predigt vom Missionar selbst mit Unterstützung eines ausgezeichneten Katechisten. Die Unterweisungen sollen so eingeteilt werden, daß im Laufe des Kursus die notwendigen Wahrheiten bezüglich des Dogmas, der Sitten und Sakramente erklärt werden. Danach soll eine Prüfung des Erklärten vom Missionar oder Katechisten abgenommen werden. [93])

4. Daß neben dem Morgen- und Abendgebet, der hl. Messe öfters der Rosenkranz und andere Gebete verrichtet, auch sobald als möglich die vier Katechismen aufgesagt werden, damit die Katechumenen die christlichen Uebungen durch Gewohnheit lernen.

5. Daß in den letzten Tagen eigentliche geistliche Uebungen stattfinden zur nächsten Vorbereitung auf die Taufe.

6. Daß das Katechumenat so weit wie möglich einen Monat dauert, wenigstens aber nicht unter 20 Tage abgekürzt wird. Handelt es sich um Katechumenate, für die eine Stiftung besteht, so ist der Missionar zu einer Dauer von einem Monat ex justitia verpflichtet. [94])

---

[91]) Die Monita Nank., 37 bestimmen: «adsit Missionarius catechizans ipse et instruens illos (sc. catechumenos); non enim fidendum solis catechistis, quantumvis zelosi appareant,» während Fabrègues die Leitung einem Katechisten übertragen wissen will, aber doch betont: «ut saepe saepius, tempore oppurtuno, adsit missionarius, catechizans ipse et instruens.» (Fabrègues, 28). «In dieser Zeit darf der Missionar seine Kräfte nicht schonen, und die frömmsten und eifrigsten Katechisten und Katechistinnen sind als Gehilfen gerade gut genug.» (Freinademetz, 557.) «Deux fois par jour au moins, le missionnaire vient faire lui-même le catéchisme. Quand il le peut, il assiste à la récitation par cœur de la leçon quotidienne; excellente précaution qui active singulièrement les vieilles mémoires rebelles.» Gonnet, 242.

[92]) Fabrègues gestattete 20—25 Katechumenen, wenn ein Katechist vorhanden war, eine größere Anzahl, wenn mehrere Lehrkräfte zur Verfügung standen. (Fabrègues, 28). Aus der Praxis in Kiangnan wird berichtet: «Beaucoup de Pères expérimentés ne veulent pas avoir à la fois plus de 20 ou 25 personnes à suivre les cours d'instruction. Ce serait trop pour le maître et aussi pour le prédicateur: on les suivrait moins bien. Ailleurs cependant, comme à Ts'ong ming, on va jusqu'à 100 et 150, en multipliant les maîtres et les surveillants.» Gonnet, 243; Kervyn, 606.

[93]) Eine bestimmte Tagesordnung verlangen auch die Monita Nank. 37 und Fabrègues, 28. Der Missionar Mouton S. J. hielt täglich 5—6 Instruktionen und abends einen Lichtbildervortrag über Szenen aus dem alten und neuen Testament. Außer am Abend pflegte er fleißig die Fragemethode, um sich zu vergewissern, ob alles verstanden wäre. (Xavier Mouton, 210 f); ähnlich van Dosselaere R. Ch. l. c.; Kervyn, 604 f, der als Hilfsmittel auf die ausgezeichneten Katechesen von P. L. Wieger S. J. und auf das Werk von P. C. Daems, Le Credo prêché aux Néophytes, hinweist, zu dem später von Msgr. Daems folgte: Le Décalogue preché aux Néophytes.

[94]) In der Kiangnan-Mission dauerte es 15 Tage bis 1 Monat (Gonnet, 242) nach van Dosselaere durchschnittlich 20 Tage (R. Ch. l. c.), während P. Mouton sich bei steigernder Katechumenenzahl mit zwei Mal drei Tagen begnügte, aber nach Einsicht der Nachteile dieser Methode zu einem Mittel von wenigstens einer Woche kam (Xavier Mouton, 198 f), in der Pariser Mission waren 3—4 Monate die Durch-

7. Daß die Katechumenen überwacht werden, damit sie die Zeit nicht durch Müßiggang vertrödeln, auf öffentlichen Plätzen herumlaufen, und sich in der Kirche, im Speise- und Schlafsaal ehrbar betragen.

8. Während des Katechumenates werden die Katechumenen auf Kosten der Mission unterhalten in der Weise, wie es die Umstände erfordern. Sie sind aber zu ermahnen, daß sie selbst nach Möglichkeit die Lasten der Mission zu erleichtern sich bemühen[95]).

Was für Katechumenate für Männer und Jünglinge gesagt wird, gilt in gleicher Weise auch für die Frauen und Mädchen, nur mit dem Unterschied, daß hier Schwestern und Jungfrauen die Arbeit mit dem Missionar teilen und daß das Katechumenat gewöhnlich mit dem Waisen- oder Schwesternhaus verbunden ist. [96])

Das Katechumenatsinternat barg allerdings eine Reihe Schwierigkeiten in sich. In den meisten Fällen war es mit der Zentralstation verbunden. Nur in einigen Vikariaten wurde es je nach den Umständen verlegt. [97]) Dagegen stand der bei den Chinesen ausgeprägte Sinn zur näheren Heimat und sein Hang an die Familie, so daß er, ganz abgesehen von häuslichen Verhältnissen, nur schwer bewogen werden konnte, ins Katechumenat überzusiedeln. [98]) Dadurch, daß sie sehr arm waren, wenigstens in den meisten Fällen, und nichts oder doch fast nichts für ihren Unterhalt aufbringen konnten, wurden wieder unlautere Motive genährt, die im Laufe des Unterrichts allerdings entfernt werden mußten. [99])

Gegenüber den Nachteilen überwogen jedoch die Vorteile bei weitem. Neben der gründlichen Vorbereitung auf die Taufe garantierte das System die wichtige Einführung ins christliche Leben, Kenntnis der Liturgie und des Kirchenjahres, das Bekanntwerden mit dem Missionar und umgekehrt, Anbahnung christlicher Ehen usw[100]). Hier erlebte der Missionar greifbare Erfolge seiner Mühen und Arbeiten. [101]) So urteilt denn P. Pieper S.V.D. in einem Brief vom 2. April 1907 darüber: «Bei allen

---

schnittszeit (C. R. 1884, 73), ebenso in Schensi «saltem per aliquot anni menses.» Ybañez, 117.

[95]) Fabrègues, 28, verlangt, daß sie wenigstens einen Teil der Unterhaltungskosten bestreiten. «Le mieux, sans doute, serait d'exiger partout che chacun contribuât à la dépense en rapportant quelque chose, ne fût-ce qu'un peu de riz, un peu de combustible, une petite somme d'argent... Excellente habitude sous tous les rapports, mais qui est loin d'être universelle, et la plupart des missionnaires ont à faire tous les frais d'entretien.» (Gonnet, 242). Um die Katechumenate zu unterhalten, hat sich für die Kiangnan-Mission seit 1891 in Frankreich das Œuvre des catéchumènes pauvres dans la Mission du Kiang-nan gebildet, das bis 1900 bereits 4 Katechumenate gegründet hatte (6000 Frs. waren für jedes erforderlich), Gonnet, 242; in Form von Taufpaten, die für einen Katechumenen 10 Mark zahlten, wurde das Werk in Süd-Schantung durch P. Pieper gehalten. (Freinademetz, 556.,)

[96]) Gonnet, 242.

[97]) Schmidlin, Missions- und Kulturverhältnisse, 105. Gonnet, l. c.

[98]) Die Franz. Missionen, 1910/11, 29.

[99]) Schmidlin l. c. 54 f, 133. Ein Kansu-Missionar schreibt in neuester Zeit: «Wenn ein Chinese sich als Katechumen meldet, ist es vielerorts so. Er wird ins Katechumenat gesteckt, um zu lernen. Dort ißt er, trinkt er, raucht er auf Kosten des Missionars, bekommt vielleicht auch Rosenkanz, Gebetbuch, Bilder geschenkt... Dieselben Wohltaten genießen seine Frau im Katechumenat und seine Kinder in der Schule. Das Christwerden kostet sie keinen Pfennig.» Z. M. 1929, 290.

[100]) Die Franz. Missionen l. c., van Dosselaere R. Ch. I, 28 f; C. R. 1884, 73.

[101]) Freinademetz, 557; Gonnet, 242 f.

Missionaren herrscht nur eine Stimme darüber, daß für ein nachhaltiges Wirken die Katechumenate das vorzüglichste Mittel sind. Hier faßt der Glaube feste Wurzel; das gegenseitige Beispiel und ein Leben der Ordnung wirkt sittigend auf die Leute ein: hier haben sie Zeit zum Nachdenken, und sobald der Mensch ernstlich anfängt, über das Jenseits und die ewigen Güter nachzudenken — dann steht es gut mit ihm: das gilt besonders auch von den sonst so denkfaulen Chinesen.» [102])

Aus all dem ist ersichtlich, daß das Katechumenatsinternat einen großen Fortschritt in der chinesischen Missionsmethode bedeutet; es war die letzte wohlausgebaute Etappe vor der Taufe, eine würdige Vorbereitung auf dieselbe, sodaß, menschlich gesprochen, alles geschehen war, unwürdige Elemente auszuschließen und durch diese sorgfältige Erziehung, auch außerhalb der Internate, das gutgemacht wurde, was man durch allzu materielle Mittel bei der Gewinnung der Heiden gefehlt hatte.

---

[102]) K. M. 1906/07, 255. Msgr. Otto schreibt darüber: «Als ich noch in der Mongolei war, ließen wir die Katechumenen alljährlich vom 1. November bis zum Februar in das eigens für sie erbaute Katechumenat kommen, und Sie machen sich kaum eine Vorstellung davon, wieviel Gutes ein Missionar durch seine täglichen Vorträge und Besprechungen, die dazu noch von einem Katechisten wiederholt werden, wirken kann. Selbst die schwierigsten Charaktere wurden allmählich umgewandelt, wenn nicht im ersten, dann im zweiten oder dritten Jahr.» (Z. M. 1912, 230[2]). Ueber die Erfolge der Katechumenatshäuser für Frauen und Mädchen äußert sich P. Abels (Scheut): «La, lorsque ces païennes ont entendu les exhortations de nos sœurs chinoises, lorsqu'elles ont prié avec elles; lorsque, pendant quelques mois ou quelques semaines seulement, elles ont été en contact avec nos innocentes enfants, lorsqu'elles ont admiré l'ordre, l'union, la piété qui règnent dans ces bienheureux asiles, elles retournent chez elles entièrement changées...» (Missions en Chine et au Congo, 1889, 41), während P. Lange O. F. M. allgemein schreibt: «Am besten und am schnellsten werden die Katechumenen unstreitig in den Katechumenaten unterrichtet. Dort können sie frei von allen häuslichen Sorgen und Arbeiten die ganze Zeit ungestört auf das Erlernen verwenden. Dabei hilft einer dem andern, so daß durchweg sich die Leute in Katechumenaten innerhalb weniger Monate, sicher in nicht zu langer Zeit, die notwendigen Kenntnisse erworben haben. Die eigentliche Bedeutung der Katechumenate liegt aber darin, daß die Neuchristen dort praktisch christliches Leben sehen und christliches Leben üben . . .» Tsinanfu, 82.

---

3. Taufe und Einführung ins christliche Leben.

Bevor der Missionar nun einem Katechumenen die Taufe erteilte, sollte er sich nochmals kurz über dessen Würdigkeit und sein Wissen durch persönliche Prüfung überzeugen.[1]) In einigen Missionen bestand die Praxis, in einem freundlichen Gespräch den Einzelnen auf seine persönlichen Pflichten aufmerksamzumachen, an ihn besondere persönliche Fragen zu richten und auf gestellte Fragen gütige Antwort zu geben.[2]) All dies sollte nach den ausdrücklichen Bestimmungen der Synoden noch vor der Taufe geschehen.[3])

Die Taufe selbst wurde und sollte nach den Darlegungen Kervyns[4]) so feierlich als möglich gespendet werden, um dadurch bei den Neophyten einen heilsamen Eindruck zu erzielen, damit die Erinnerung an diesen für ihr ganzes Leben so entscheidenden Schritt unauslöschlich in ihrem Gedächtnis eingeprägt bleiben sollte. Die dabei vorzunehmenden Zeremonien sollten die des Rituale Romanum sein. Schon in früheren Zeiten waren besondere Bestimmungen von der Propaganda erlassen worden, welche die Unterlassung gewisser Zeremonien streng untersagten. Diese Bestimmungen galten fort im 19. Jahrhundert und waren eingeschärft worden vor allem durch die Synode von 1803 und durch einzelne spätere Synoden und Handbücher.[5])

Mit der Taufe der Katechumenen war das individuelle Missionsziel gewissermaßen erreicht; die Wiedergeburt und Aufnahme in die kirchliche Gemeinschaft. Damit konnte sich jedoch die Mission nicht begnügen, wollte sie nicht Gefahr laufen, in kurzer Zeit alles wieder ganz oder teilweise zu verlieren. Trotz aller Vorbereitung und Läuterung hafteten den Neubekehrten noch manche Schlacken aus dem Heidentum an, die durch die nach der Taufe fortgesetzte Erziehungsarbeit der Mission allmählich entfernt wurden. Die Unvollkommenheit der Neubekehrten wird von allen Missionaren unumwunden zugegeben, wenn auch einzelne, wie Aubry und Kervyn, ihrer Gesamteinstellung entsprechend, zu schwarz sehen und Bekehrungswunder verlangten, die nicht im Rahmen der alltäglichen missionarischen Kleinarbeit lagen.[6]) Daher verlangen Synoden und Handbücher die Fortsetzung der missionarischen Arbeit bei den Neophyten auch nach der Taufe. «Die Neophyten dürfen nach Erteilung der Taufe nicht sich selbst überlassen bleiben,» schreiben die für die Kiangnan-Mission geltenden Regeln, «sondern müssen wie neue Pflanzen mehrere

---

1) Monita Nank., 39.
2) III. Shansi, II, 3, 5; I. Setchuen, II, 3.
3) III. Shansi, II, 3, 2; Peking, XV, 2b.
4) Kervyn, 608 ff.
5) Syn. Vic. Sutchuensis 1803, II, 1; Caubrière, Synthesis, 88 ff.
6) Aubry, Correspondance, 109 ff, 120 ff, 221 f; Kervyn, 476, 790 ff. (Beide vergessen, wenn sie französische Christen mit chinesischen vergleichen, die jahrhunderte lange christliche Erziehung und die trotzdem sich dort zeigenden Schattenseiten); Freinademetz, 33 f; Lange, Tsinanfu, 103 ff.

Wochen hindurch mit besonderer Sorgfalt gepflegt werden, bis der Glaube in ihren Herzen festere Wurzel gefaßt hat; besonders muß man über jene wachen, die unter Heiden allein leben und die zu Hause ungetaufte oder der christlichen Unterweisung entbehrende Kinder oder im Unglauben zurückgebliebene Eltern oder Gatten haben.» [7])

Zunächst galt es, um das Gewonnene zu vertiefen und zu festigen, die bekehrten Neophyten und Einzelfamilien in christliche Gemeinden zusammenzufassen, die mit einem Christenvorsteher an der Spitze eine Einheit bildeten. Die Gemeindevorsteher wurden entweder vom Missionar bestimmt oder von der Gemeinde gewählt. Ihm oblag die Besorgung aller Angelegenheiten der Gemeinde; er hatte für die Unterkunft und die Beköstigung des Missionars bei seiner Ankunft Sorge zu tragen, ebenso für die Instandhaltung des Gebetslokales und regelmäßige Verrichtung der Gebete, wenn ein Missionar nicht anwesend sein konnte. «Ein guter Vorsteher ist ein wahrer Schatz, eine Grundsäule der Gemeinde.» [8]) Daher auch die bis ins Einzelne gehenden Vorschrift der Synoden und besonders der Handbücher für diese Klasse von Helfern der Mission, um möglichst großen Nutzen von ihnen zu haben und Schaden, den sie, schlecht geleitet, stifteten, fernzuhalten. [9])

Die Gemeinden waren wiederum zusammengefaßt in einen Distrikt, an dessen Spitze der Distriktsvorsteher (Vicarius foraneus, ministre de section) stand. Er hat für gute Ordnung im ganzen Distrikt zu sorgen, besonders dafür, daß die Bestimmungen der Synoden und Handbücher auch durchgeführt wurden. [10]) In diesen Zusammenhang gehört weiter die Zerlegung des gesamten Missionsfeldes in Apostolische Vikariate oder Präfekturen, in Regionen etc. [11])

Um das Christentum der Neubekehrten zu stärken, dienten vor allem die Mittel Kirchenzucht und Seelsorge, zunächst Predigt und Katechese, da ohne gründliche, vertiefte Kenntnis des Christentums dasselbe immer auf unsicherem Boden stand. [12]) In verstärktem Maße wurden diese gepflegt in den sogenannten Missionen oder Visitatio-

---

[7]) Monita Nank., 40. Aehnlich Manuale S. M., 99; Caubrière, Synthesis, 276 ff.

[8]) Freinademetz, 293 f, 301.

[9]) Manuale S. M. Appendix: Regulae selectae pro Prioribus Christianitatum, 52 ff; Ybañez, 159 f; Fabrègues, 15. Die Bestimmungen der Synoden bei Caubrière, Synthesis, 76 ff.

[10]) Caubrière, Synthesis, 235; Ybañez, 162 ff; Manuale S. M. 3 ff; Servière, Kiangnan, I, 306 f.

[11]) Caubrière, Synthesis, 234 f. — Ueber die Missionsstrategie, die ebenso bedeutend ist für die Festigung des Christentums als für die Heidenbekehrung, ist bereits im ersten Kapitel etwas gesagt worden. Leider ist es mir nicht möglich, eingehender darüber zu berichten, weil vor allem die statistischen Hilfsmittel fehlen, die bis zur Jahrhundertwende sehr unvollkommen sind.

[12]) Caubrière faßt die diesbezüglichen Bestimmungen der Synoden in folgende Punkte: I. Necessitas Praedicationis. II. Praedicandum primo exemplo. III. Praeparari debet Praedicatio. IV. Doctrina imprimis praedicanda. V. Omnium aptui accommodetur praedicatio. VI. Difficiliores quaestiones vitandae. VII. Vitandaque inutilia. VIII. Virtutes praedicentur cuique statui propriae. IX. Nec stylus, nec compositio negligantur. X. Non tamen in sublimibus sit Praedicatio. XI. Praedicationis fructus Deo commendandi. XII. Si uniformem Doctrinam omnes praedicent, Christiani certe sequentur. XIII. Quandonam praedicandum. Synthesis, 278 ff; Manuale S. M. 107 ff; Ybañez, 95 ff; Fabrègues, 32 ff; Kervyn, 475, 496 ff; Freinademetz, 298.

nen, die der Missionar mehrere Male im Jahre, wenigstens aber einmal, abhielt. Während einer bestimmten Zeit (4—8 Tage) wurden täglich mehrere Predigten und Katechesen gehalten.[13]) Für die meisten Christengemeinden waren diese Missionen d a s Mittel, das gewonnene Christentum zu erhalten und zu vermehren, da die meisten Gemeinden zu weit von der Residenz eines Missionars entfernt waren, um regelmäßig pastoriert zu werden. Diese Tage galten nicht nur der Unterweisung, sondern auch der S p e n d u n g d e r S a k r a m e n t e, und damit der Erneuerung der ganzen Gemeinde. Allen Christen wurde so wenigstens Gelegenheit geboten, ihrer österlichen Pflicht zu genügen.[14]) Auf häufigeren Empfang der Sakramente wurde mit gutem Erfolg in den Gemeinden hingearbeitet, die des öftern oder ständig einen Missionar bei sich hatten.[15]) Durch diese sich immer wiederholende Erneuerung und Vertiefung des Gnadenlebens wurden allmählich die Reste des Heidentums in den Neubekehrten überwunden.

Ein weiteres wirksames Mittel dazu waren neben den Gottesdiensten, den Andachten und Bruderschaften,[16]) die alle auch diesem Ziele dienten, die christlichen S c h u l e n. Ein Hauptzweck der Schulen bestand ja darin, den Kindern eine gute, christliche Erziehung zuteil werden zu lassen. Kinder christlicher Eltern waren nicht mehr so vom Geiste des Heidentums angesteckt wie ihre Eltern selbst, und so wurden gut erzogene Kinder gewöhnlich gute Christen und hielten standhaft durch, ohne sich vom Heidentum irgendwie besonders beeinflussen zu lassen.[17]) «Um christliches Leben inmitten heidnischer Verderbtheit zu pflegen, kann nichts nützlicher sein als die Einrichtung von Schulen,» schreibt daher die zweite Synode von Peking an die Spitze ihrer Verordnungen über die Schulen.[18]) Auf diesem Gebiete der christlichen Erziehung zeitigten auch die Schulen, die für die Heidenbekehrung nur wenig direkte Resultate erzielten, die schönsten Früchte.[19])

So wurden durch seelsorgliche Mittel und Schulen die Keime zur Vollendung gebracht, die in der Taufe gelegt waren, beim einen mehr, beim andern weniger, wie es auch in christlichen Ländern der Fall ist. Gerade für diese seelsorgliche Betreuung der gewonnenen Christen brachte die Mission die größten Opfer sowohl an Personal als auch an Mitteln für Kirchen und Schulen; und obwohl manche Rückfälle und Enttäuschungen eintrafen, dürften doch alle Anstrengungen im ganzen genommen durch gute R e s u l t a t e belohnt worden sein.

* * *

Es ist ein weiter Weg, den der einzelne Konvertit von der ersten Bekanntschaft mit der christlichen Religion bis zur Aufnahme in die Kirche und zum wahren Christwerden zurückgelegt hat. Der ganze Entwicklungsgang muß beachtet werden, um die chinesische Missionsmethode der neue-

[13]) Manuale S. M., 104 ff; Ybañez, 100 ff; Fabrègues, 30 ff; Caubrière, Synthesis, 283 ff.
[14]) Ebd.
[15]) Caubrière, Synthesis, 113 ff; Freinademetz, 299.
[16]) Caubrière, 287 f und Handbücher.
[17]) Aubry, Correspondance, 237, 240; Gonnet, 239 ff; Kervyn, 613 ff.
[18]) II. Peking, XI, 1a.
[19]) Gonnet, 240; Kervyn l. c.

sten Zeit verstehen und beurteilen zu können. Es geht nicht an, wie es bisweilen geschehen ist, nur die Missionsmittel herauszuheben und das übrige, die Erziehung der Katechumenen und Christen, beiseitezulassen. Denn gerade durch diese Erziehungsarbeit erreichte der katholische Mission nicht nur ein ziffernmäßiges Erstarken ihrer Anhänger, sondern auch wahrhaft verinnerlichte Christen, mögen auch dem Einzelnen noch Unvollkommenheiten angehaftet haben und ein idealer Zustand nicht haben erreicht werden können. Licht- und Schattenseiten sind auf allen Entwicklungsstufen anzutreffen. Die Schattenseiten zeigten sich beim Missionssubjekt in seiner teilweisen ungenügenden Ausbildung und Anpassung, beim Missionsobjekt neben anderm besonders in der allzu materiellen Einstellung, die vor allem in den Missionsmitteln ihren Niederschlag fand, aber auch bis ins Katechumenat und die spätere Seelsorge hinein sich widerspiegelte. Die Lichtseiten lagen in einer oft bis zum Heroismus sich steigernden Aufopferung der Missionare und seiner Hilfskräfte und besonders in dem eifrigen Bemühen, die Mängel der materiellen Mittel auszumerzen, die Motive zu läutern und wahres, verinnerlichtes Christentum zu pflanzen.

Von 1842 bis 1912 und weiterhin bis zur Gegenwart ist ein Fortschritt in der Methode nicht zu verkennen. Ein Spiegelbild desselben bieten die Regionalsynoden und schließlich das erste Plenarkonzil von Schanghai 1924, das im wesentlichen die durch die Praxis erprobten Stücke der methodischen Bestimmungen dieser Synoden in seine Akten aufnahm. Der Fortschritt zeigt sich vorab darin, daß die materiellen Missionsmittel immer mehr in den Hintergrund traten, um den mehr geistigen, besonders der Schule und Presse, Platz zu machen. Hinzu kommen all die Bemühungen um einen aszetisch und wissenschaftlich geschulten einheimischen Klerus mit dem einheimischen Episkopat an der Spitze, die letztlich eine Volkschristianisierung anbahnen helfen. Eine solche hat neben dem einheimischen Missionssubjekt in seiner hierarchischen Gliederung auch die Gewinnung der gebildeten und führenden Schichten des Volkes zur Voraussetzung. In der von uns behandelten Periode sind wohl da und dort Versuche gemacht worden, aber von Ausnahmen abgesehen, beschränkte sich die Mission doch auf die niederen und mittleren Volksschichten. [20])

In dieser Richtung bleibt der gegenwärtigen Mission noch eine große Aufgabe zu lösen, für welche allerdings in der behandelten Zeitspanne einige Ansätze lagen, die bereits weiter entwickelt wurden. Ich erinnere an die fortschrittliche Tientsiner Methode, deren Ideen doch von manchen Missionaren aufgegriffen wurden, wenn auch, durch tragische Umstände bestimmt, die Methode an ihrem Gründungsorte nur eine kurze Wirkungsfrist hatte; ferner an die Schul- und Pressekonferenzen des Jahres 1914, deren Vertreter eine nicht zu verkennende Geneigtheit in dieser Richtung an den Tag legten, und schließlich an die letztlich darauf fußenden Arbeiten der Synodalkommissionen für Schulen, Presse und katho-

[20]) Da die Quellen nur ganz spärliche Angaben über die Bekehrungsarbeit unter den Gebildeten bieten, mußte der Versuch einer systematischen Darstellung aufgegeben werden.

lische Aktion.[21]) Gerade letztere organisiert und entwickelt gleichsam die Kräfte der Gesamtmission, die bereits in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts bis zur Gegenwart so segensreich gewirkt hatten. Sie ist für die chinesische Mission kein neues Gebilde, sondern führt nur in verstärktem Maße das weiter, was im Kapitel über die Mitarbeit der Christen am Missionswerk gesagt wurde. Dem Mangel an Einheit wurde ein Riegel vorgeschoben nicht nur durch die allgemein verpflichtenden Beschlüsse der Synode von Schanghai (1924), sondern vor allem durch die tatkräftig in die chinesische Mission eingreifende Apostolische Delegation (seit 1922), deren vorsorglicher Leitung gerade auch die fortschrittliche Bewegung in der Methode verpflichtet ist.

[21]) Seit 1928 mit einer eigenen Zeitschrift: Collectanea Commissionis Synodales, in vier Sprachen, eine wahre Fundgrube gerade auch für die Missionsmethode der Gegenwart. Vgl. die Inhaltsübersicht in Z. M. 1931, 169 ff.

Personen-, Orts- und Sachverzeichnis.

T

U

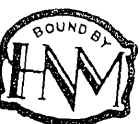
V

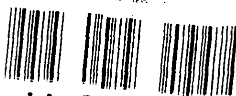
W

Y

Z




BOUND BY
HM


11 354 071